

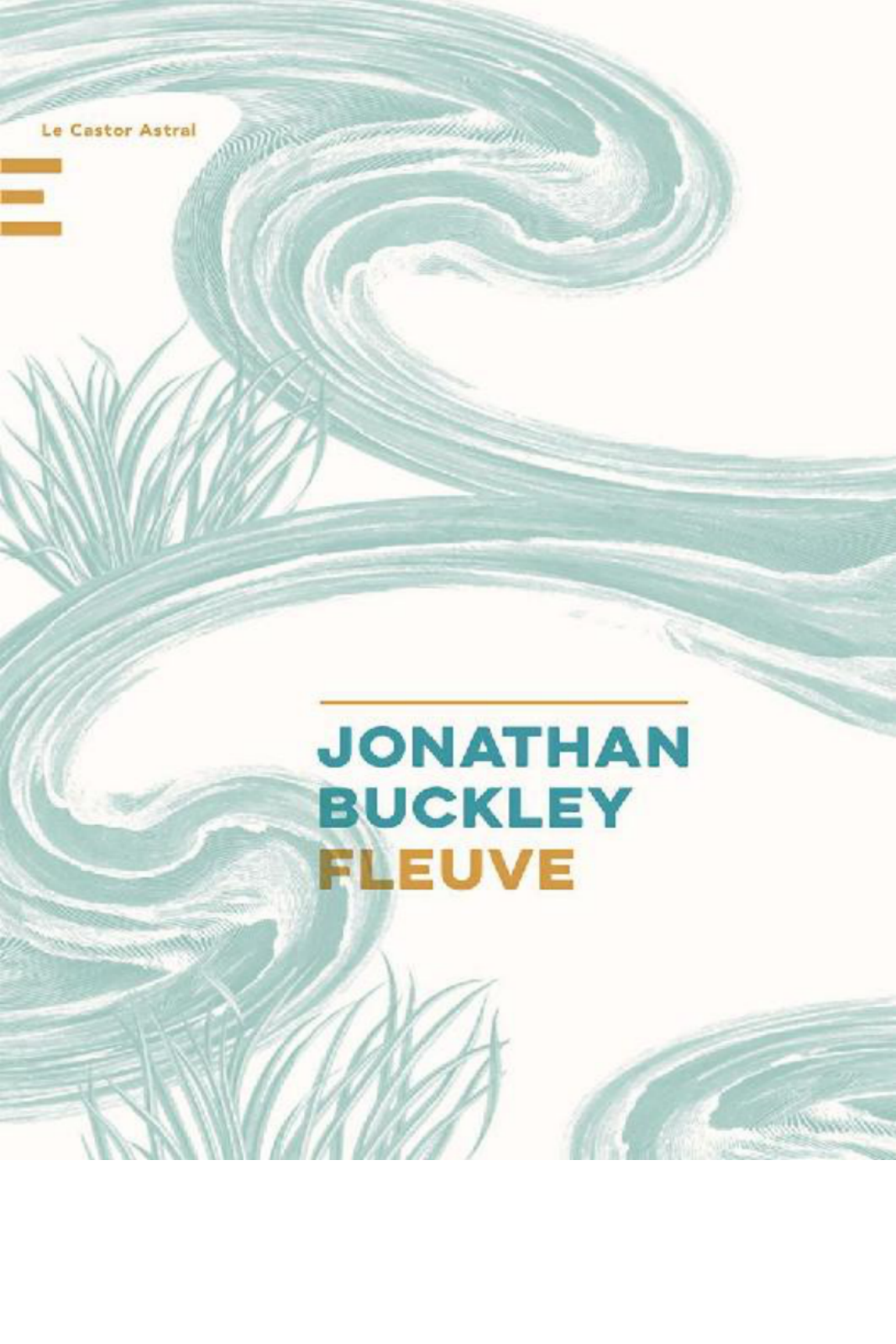
A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark brown color, framing the central text.

Fleuve

Buckley, Jonathan

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

The background of the entire cover is a stylized, hand-drawn illustration of a river or stream. The water is depicted with thick, expressive teal and light green brushstrokes that create a sense of movement and depth. The river flows in a winding, S-shaped path across the frame. In several places, clumps of tall, thin grasses, also rendered in shades of green, emerge from the banks of the river. The overall style is artistic and evocative, suggesting a natural, flowing theme.

Le Castor Astral

Three solid orange horizontal bars of equal length are stacked vertically in the upper left corner of the cover.

**JONATHAN
BUCKLEY**
FLEUVE

JONATHAN BUCKLEY

FLEUVE

Traduit de l'anglais (Grande-Bretagne) par François Tétreau

« Escales des lettres »
Le Castor Astral

pour Susanne Hillen et Bruno Buckley

*Je ne peux plus écrire, car Dieu m'a montré un tel savoir, si
glorieux, que tous mes ouvrages me paraissent faits de paille.*

Thomas d'Aquin

I

1.

En septembre, un jeudi après-midi, une femme nommée Kate Staunton répond chez elle, dans son bureau, à un appel de sa sœur. Nous appellerons la sœur Naomi ; le prénom de l'auteur est Kate et elle avait une sœur ressemblant à Naomi, tout comme l'auteur ressemble à Kate Staunton, ce qui n'est pas le nom de l'auteur. Les mots rapportés ici ont effectivement été prononcés.

2.

Les sœurs ne se sont pas parlé depuis des mois. L'essentiel de leur dernier entretien se résumait à cette annonce : Naomi partait pour une période indéterminée, quelque part en Écosse, avec des gens dont Kate n'avait jamais entendu parler : Bernát, Connor et Amy. L'apparition de ces compagnons inconnus n'était pas insolite en soi ; il y avait eu des précédents. L'élément de surprise, toutefois, résidait en ceci que ce groupe n'incluait pas Gabriel, comme nous appellerons l'homme qui avait été le concubin de Naomi un certain temps ; le mot « concubin » n'est peut-être pas totalement juste – « conjoint » serait préférable. Kate avait en outre compris que le quatuor n'était pas formé de deux couples. Gabriel était resté à Londres, car il ne pouvait s'absenter de son travail, avait dit Naomi ; le motif semblait un peu léger, mais on n'avait pas creusé la question. Il paraissait étrange que des promenades sur les collines aient été, disait-on, le principal objectif de ces vacances-là ; car, depuis qu'elle était fillette, Naomi ne manifestait aucun intérêt pour les activités physiques éreintantes. « Ça me fera du bien », avait-elle dit, ce que sa sœur ne pouvait contester. Ils devaient s'installer dans un vieux bâtiment de ferme, proche d'un lac. Naomi s'attendait à voir des loutres, des buses et des faucons, avait-elle dit, emballée, alors que la nature ne l'intéressait guère jusque-là, et l'enthousiasmait encore moins, pour ce que sa sœur en savait. « Il n'y a pas de connexion téléphonique », avait répondu Naomi à Kate, sur le ton d'une femme importunée. Elle appellerait à son retour, avait-elle promis.

Aujourd'hui, ses premiers mots sont les suivants : « Je suis rentrée. » Elle chantonne presque sa phrase comme si elle venait juste d'arriver, et que l'expédition avait été un émerveillement. En vérité, elle est à Londres depuis deux semaines déjà.

— Je peux venir te voir ? demande-t-elle aussitôt.

— Bien sûr, dit Kate, malgré le souvenir qu'elle garde de la dernière visite de sa sœur.

— J'ai des tas de choses à te raconter, dit Naomi. De gros changements. Gros, gros changements.

Kate connaît ce ton vif et insistant ; par le passé, il était annonciateur de crise.

— Tu as l'air ravie, dit Kate.

— Je quitte Londres, c'est décidé.

Ce n'est pas la première fois que Naomi entend quitter Londres ; elle ne l'a jamais fait.

— Quand une femme se lasse de Londres, elle retrouve enfin la raison, dit Kate.

— Je change de vie, déclare Naomi, sans relever le trait d'esprit. On croit entendre une déclaration lancée lors d'une réunion d'alcooliques anonymes.

— Tu penses à quelque chose de précis ?

— Je sais ce que je vais faire, oui.

— Alors ?

— Retourner dans ces collines.

— Quoi ?

— Je repars en Écosse. Je t'expliquerai tout ça quand on se verra.

— Et ton travail ? demande Kate.

Naomi en a marre d'enseigner. L'idée de passer une autre année à entendre les petites Imogen et Grace siffloter des berceuses de CE1 lui est devenue insupportable.

— Je ne veux plus jamais voir de parents agressifs.

— Comment vas-tu vivre ?

— Tu songes à mes revenus ? dit Naomi, comme si c'était là un détail futile.

— Oui. Comment vas-tu gagner ta vie ?

— J'ai quelques idées, t'en fais pas.

— Je ne m'en ferais peut-être pas si tu me disais comment tu vas t'y prendre.

— Je pourrais élever des abeilles.

— Quoi ?

— Devenir apicultrice. Faire du miel. Le vendre.

— Des abeilles ? En Écosse ?

— C'est pas le pôle nord. Les bestioles s'amuse bien dans la bruyère. Penses-y. Elles sont robustes, au fond.

— Depuis quand, Naomi, es-tu devenue spécialiste des abeilles ?

— Je ne prétends pas être spécialiste. Je vais apprendre. J'ai déjà suivi quelques leçons. C'est un défi à relever.

— Défi, c'est le mot. Et combien de litrons de miel des hautes terres vendras-tu par jour ?

— Sois pas désagréable, Katie.

— Je ne suis pas désagréable, je veux juste...

— Être réaliste.

— Voilà.

— Je me contenterai de peu. Tout ira bien, crois-moi. On a tout planifié.

— On ?

— Je te raconterai quand on se verra, dit Naomi, comme si elle rassurait une personne prompte à compliquer inutilement les choses. Je pensais venir demain. Seulement un jour ou deux, ajoute-t-elle, ayant perçu, bien sûr, la réaction silencieuse à l'autre bout du fil. Ça vous dérange ?

— Je ne pense pas.

— Tu as l'air d'hésiter.

— Il faut que je voie avec Martin. Je crois que nous n'avons rien de prévu.

— Voyons, Katie, tu sais parfaitement ce qui est prévu, dit Naomi sur le ton d'une mère tendre, rabrouant son ado qui lui fournit un alibi risible. Tu connais votre programme des six prochains mois par cœur. En fait, tu veux demander à Martin si la perspective de me voir chez vous ne le rebute pas trop.

— Non, c'est pas...

— Rassure-le, je me conduirai très bien. Tu as ma parole. Promis.

— Je te rappellerai ce soir. Mais je suis sûre que tu peux venir demain.

— Dis-lui que je ne causerai aucun souci. Je suis d'humeur très égale ces temps-ci.

— Tu as l'air joyeuse.

— Je le suis. Le soleil brille.

— Bien, fait Kate, tout en pensant que, si le soleil brille aujourd'hui, il pourrait, demain, pleuvoir à torrent.

— Je devine la question que tu vas me poser, dit sa sœur. Et la réponse est : rien du tout.

— Je ne te suis plus.

— Allez, Katie, je sais ce que tu penses. Mais non, je ne prends rien.

— Du tout ?

— Rien.

— Depuis quand ?

- Des mois.
- Et tu vas bien ?
- Ça ne s'entend pas ?

Elles décident que Naomi prendra le train demain, vers 17 heures.

À 17 h 30, elle rappelle de chez elle. Son dernier cours s'est prolongé, explique-t-elle ; mais, de ces explications, il résulte que, même si sa classe s'était terminée à l'heure, Naomi n'aurait pu prendre le train prévu. Elle sera dans celui de 19 h 15, promet-elle ; elle arrivera chez Kate vers 20 h 30. Elle rappelle à 20 heures ; il est 22 heures passées lorsqu'elle sonne à la porte.

Dans la semi-obscurité du porche de la maison, Naomi présente une allure princière, mais semble fatiguée. Elle porte son espèce de turban noir, orné sur le front d'une énorme broche en acrylique ; le manteau de laine noir, à moitié boutonné, laisse entrevoir un sari bleu ciel ; à l'un des poignets pend un luisant et massif bracelet en plastique bleu ; elle a des bagues à plusieurs doigts, garnies de fausses pierres de couleurs variées. Elle pénètre dans le vestibule bien éclairé et tend le manteau à sa sœur. Là, son apparence choque beaucoup plus. Sous les yeux, sa peau a une texture de ballon dégonflé et sa bouche est bordée de rides profondes ; ses bras sont flasques, ses chevilles enflées. Elle retire son turban, découvrant des cheveux mal coupés, sans aucun lustre, semblables à du tissu éponge ; ils portent en outre une mauvaise teinture, couleur poivre de Cayenne, dirait-on. Elle a maigri, beaucoup trop maigri.

Martin est absent, mais Lulu – comme nous nommerons la fille – est là-haut dans sa chambre. On l'appelle, elle se pointe une minute plus tard ; un bref instant, au quart tournant de l'escalier, elle suspend son pas, frappée par l'aspect de sa tante.

Feignant de n'avoir rien remarqué, Naomi lui tend les bras pour l'embrasser. « Bonsoir, ma belle », murmure-t-elle, enserrant sa nièce comme pour l'absoudre de tout blâme après son hésitation. « Comment vas-tu ? », demande-t-elle. Lulu répond comme presque toutes les adolescentes le feraient, par une ou deux formules clés. On lui pose une autre question à laquelle il est répondu de même, puis une autre, avant que Naomi ne dise, tendrement : « Tu étais occupée. » Un rosissement paraît sous les yeux de sa nièce. « J'ai interrompu une conversation, c'est ça ? », dit Naomi.

— Ça peut attendre, affirme Lulu.

— Pas du tout. Retournes-y, dit sa tante, tout en l'invitant à revenir dans ses bras.

Les sœurs pénètrent dans la cuisine. Naomi n'a rien mangé depuis midi. Il s'ensuit une discussion sur ce que Naomi peut et ne peut pas ingurgiter ; elle a suivi une sorte de régime, dit-elle ; elle en parlera plus tard. Il vaut mieux que la nourriture soit fade, car ses papilles

gustatives sont devenues très sensibles. Tout comme son odorat. L'ail lui est intolérable, les épices sont prosrites. Kate ouvre le réfrigérateur, et Naomi recule ; elle sent l'odeur du bifteck depuis le fond de la pièce, dit-elle en grimaçant, comme si la viande répandait une puanteur. Un sauté de légumes et des pâtes sans sel feront l'affaire ; dans son assiette, la portion est bien modeste, pourtant elle en mange à peine plus de la moitié. Elle ne boit que de l'eau. Elle saisit une pomme ; dès la première bouchée, de fines traces de sang strient la chair du fruit.

— Tu as perdu beaucoup de poids, constate Kate.

— En effet, dit Naomi, se félicitant joyeusement d'une petite tape sur le ventre. Combien, tu penses ?

— Dix-huit kilos ?

— Vingt-deux.

— Vingt-deux kilos en un seul été – c'est beaucoup trop, dit Kate.

— Me suis jamais sentie mieux, prétend Naomi.

Kate note que ses ongles ont la couleur du lait caillé.

— Tu as l'air épuisée.

— La journée a été longue.

Kate porte le sac de sa sœur dans la chambre d'amis, à l'étage supérieur ; Naomi la suit en respirant avec difficulté dès le premier palier, mais pas plus difficilement qu'auparavant. Depuis son dernier séjour, on a réaménagé la chambre ; Naomi ne fait aucun commentaire. « C'est assez d'exercices pour aujourd'hui », soupire-t-elle en s'asseyant sur le lit. Elle retire ses chaussures puis s'allonge confortablement ; elle ferme les yeux. « Je ne serai dans tes pattes que quelques jours », dit-elle, et peut-être le pense-t-elle vraiment. Elle sourit et prend la main de sa sœur ; son étreinte est sans vigueur aucune. « Je vais vivre avec lui, dit-elle. Avec Bernát. » Naomi et Gabriel ont toujours estimé que la cohabitation est une forme de contrainte ; c'était l'un des principes fondamentaux de leur union, se rappelle Kate. « Je te raconterai tout demain », souffle Naomi ; là-dessus, un chat crie dans le jardin et elle sursaute comme s'il s'agissait d'un coup de feu. Elle serre les paupières. Elle reprend la main de sa sœur, paume en bas, et la pose sur son sternum qui pointe comme une brique sous une feuille de papier ; son pouls est beaucoup trop rapide. « Bonne nuit », soupire-t-elle, portant la main de sa sœur à ses lèvres ; le baiser se prolonge.

— Tu as besoin de quelque chose ? demande Kate.

— De rien, répond Naomi en ouvrant maintenant les yeux. Elle regarde Kate comme si cette dernière était une infirmière en qui elle aurait une confiance totale.

— Tu es sûre ?

— Absolument, souffle-t-elle. Tout est parfait. Merci.

3.

Kate s'échine à son nouveau roman. L'action aura lieu à Prague, ou peut-être à Berlin, durant les années 1920. Le personnage principal sera une femme, prénommée Dorota (ou Dorothea, ou Dora). Son mari, Jakub (ou Jakob), a été tué pendant la guerre. Dorota est une femme séduisante, elle s'est remariée ; son second époux est un honnête homme ; elle se croit heureuse. Un jour, dix ans peut-être après la mort de Jakub, elle rentre chez elle après les courses et aperçoit un homme qui pourrait être Jakub – il a l'allure que Jakub aurait s'il avait survécu, se dit-elle. Au cours des mois suivants, elle entrevoit cet homme à plusieurs reprises, toujours à bonne distance. Elle ne comprend pas ce qui lui arrive : cet homme est-il un spectre, ou un fantôme né de son imagination ? C'est peut-être un sosie, ou un homme dont la ressemblance avec Jakub n'est évidente que pour elle ? Se pourrait-il que ce soit Jakub lui-même ? Après tout, il n'a peut-être pas été tué... S'il est le vrai Jakub, pourquoi n'est-il pas revenu la trouver ? A-t-il perdu la mémoire ? Il y a plusieurs autres pistes.

II

4.

Après le départ de Martin et celui de Lulu, Naomi descend au rez-de-chaussée. Elle est en pyjama, un truc hideux à larges rayures, comme les vieux transats. Kate suppose qu'il appartenait à Gabriel. Naomi marche pieds nus et les traîne sur le parquet comme un patient dans un hôpital. Elle n'a pas taillé leurs ongles depuis longtemps. Son épiderme est grisâtre et ses yeux mi-clos, mais elle a bien dormi, dit-elle. En considérant le jardin, elle demande : « Tu ne travailles pas ? »

Kate explique qu'elle a écrit tard la veille et qu'il lui faut un autre café pour se dégourdir. Dix secondes après, Naomi l'interroge :

— Ça avance bien ?

— Je n'en suis qu'au début, répond Kate.

Cela n'entraîne aucune autre question. Kate s'affaire devant la machine à café et Naomi l'observe de près, comme si ces préparatifs lui étaient inconnus et semblaient difficiles à comprendre.

Kate porte sa tasse vers la table, et Naomi prend une pomme dans la corbeille. Elle mord dedans puis examine le fruit entamé ; les traces rouges sont visibles à des mètres. Pas un mot n'est prononcé pendant deux bonnes minutes.

— Je suis toute à toi, dit Kate.

Naomi se retourne, portant la pomme à sa bouche ; le visage planqué derrière, elle regarde sa sœur attentivement. Comme si Kate venait de lui proposer une sorte de marché – un marché d'une formidable complexité, sans bénéfice évident. Elle renifle vite, trois ou quatre fois ; elle a détecté quelque chose de suspect. Elle penche le nez vers l'une de ses aisselles. « J'empeste. Il faut que je me douche. On parlera au déjeuner. » En sortant, elle caresse les cheveux de sa sœur – ou plutôt passe la main dessus, comme si elle mimait maladroitement un geste d'affection.

5.

Naomi patiente, attablée dans la cuisine. Elle a préparé une salade pour chacune d'elles, rempli deux verres de jus, et assigné la place de

Kate en face, au centre. Elle a lavé ses cheveux qui sèchent à l'air libre. Elle porte un caftan rouge, repassé le matin même, semble-t-il ; elle veut qu'on note qu'elle a fait un effort, suppose Kate. Alors s'engage la conversation.

La rencontre « fatidique » – Naomi la qualifie de la sorte avec une pointe d'ironie dirigée vers on ne sait qui – a eu lieu dans une librairie. Elle s'y était rendue avec Gabriel pour assister à une lecture donnée par un certain Daffyd Paskin, auteur d'un nouvel ouvrage sur les Roms en Grande-Bretagne. Daffyd Paskin était également le présentateur d'une émission de télé, déjà diffusée, traitant du même sujet. Or, cette émission, dit Naomi, avait ulcéré Gabriel, qui connaissait Paskin à l'époque où celui-ci se prénommait encore David. Le changement de nom, d'après Gabriel, en disait long sur le personnage.

Lorsqu'il travaillait encore à sa thèse de doctorat, laquelle ne serait jamais terminée, Gabriel gagnait un peu d'argent en donnant de temps à autre un séminaire pour un groupe d'étudiants. Gabriel était alors, dit Naomi, un professeur terne ; c'est d'ailleurs ce qu'il disait de lui-même à toute occasion. Personne n'avait envie de devenir anthropologue après avoir suivi l'un de ses séminaires. Il était gauche, lourd, et loin de captiver les étudiants. Ses commentaires plombaient leurs débats. Il ne savait pas improviser, lui-même l'admettait volontiers. Autre observation : Gabriel s'ennuyait ferme, et rien ne l'ennuyait davantage que son propre travail. Chaque matin, à son pupitre, il devait d'abord chasser une sale impression de nullité, expliquait-il à Naomi. Mais, jour après jour, il bâchait et perséverait, à l'instar d'un explorateur polaire. Il peinait six jours par semaine, dix heures par jour, plongé dans le stérile fatras de ses recherches. À l'époque où il enseignait au groupe dont David Paskin faisait partie, il avait déjà commencé à perdre le nord. Semaine après semaine, les pages s'amoncelaient. Les hypothèses et contre-hypothèses se multipliaient. Il ne parvenait plus à jeter la moindre lumière sur les documents rassemblés. Enfin, pour ne rien arranger, il en était venu à penser que cet égarement était un état bien plus proche de sa nature profonde que son aspiration à devenir une autorité quelconque. Il sentait qu'une phase de sa vie s'achevait là. Il ne terminerait jamais sa thèse et n'avait aucune idée de ce qu'il ferait après l'avoir abandonnée.

Voilà où Gabriel en était quand il avait croisé David Paskin la première fois. Même sa première impression était défavorable. Dans la salle d'études, Gabriel attendait un nouveau groupe d'étudiants en rêvant à la fenêtre. Un jeune homme de petite taille traversait la cour intérieure. La démarche de ce petit jeune homme était suprêmement agaçante : il avançait à pas rapides et sautillants, ce qui – en plus de

son air suffisant – donnait l'impression qu'il montait à une tribune pour y recevoir un prix. C'était Paskin. Un petit bijou en or pendait à son oreille gauche – une affectation inepte, selon Gabriel, et déjà démodée. Paskin avait une prédilection pour les chemises blanches bouffantes, dont il défaisait d'ordinaire les deux premiers boutons – les trois premiers quand les circonstances exigeaient qu'il fasse bonne figure. Malgré sa myopie, il chaussait rarement ses lunettes et se gardait de porter des lentilles de contact. En conséquence, le plissement de ses yeux ajoutait des éclats pétillants à son regard sombre. David Paskin était un personnage éloquent et non sans intelligence. Il était même assez futé pour piquer ses *aperçus* à des ouvrages et articles ne figurant pas au programme.

« Gabriel a toujours été franc avec lui-même », explique Naomi à sa sœur. Dans ses travaux universitaires, Gabriel le dirait volontiers, l'inspiration ne venait jamais. C'était un laborieux et un méticuleux ; il parvenait à trousseur un essai convaincant avec une certaine facilité ; son esprit absorbait les notions et savait les retenir ; il pouvait coordonner rapidement une masse de renseignements, puis en redistribuer les éléments pour former des structures originales dans leurs nouvelles juxtapositions, si ce n'est à d'autres égards. Il était médiocre, répétait-il souvent à Naomi – trop souvent, dit-elle aujourd'hui. Mais jamais il ne présentait les idées d'un autre pour les siennes, ce qui n'était pas le cas de David Paskin. Quand Paskin cédait à cette envie, Gabriel était souvent tenté de « couler ses vaisseaux », pour reprendre sa formule. Cependant, il n'a jamais coulé les vaisseaux de Paskin. Gabriel est un doux ; un timide, même. Les conflits le rebutent, c'est pathologique chez lui, dit Naomi. En revanche, quelque chose impressionnait dans la confiance que David Paskin avait en lui-même. On lui devait en grande partie la dynamique qui caractérisait les séminaires auxquels il prenait part, reconnaissait Gabriel. Paskin plaisait à la majorité et, semble-t-il, séduisait de nombreuses personnes.

L'émission sur les Roms avait fort contrarié Gabriel. La chemise bouffante, les cheveux soigneusement décoiffés, le regard presque latin – et l'ensemble de ses propos dits savants sur les Roms, tout cela était ridicule. « C'était effectivement le cas », atteste Naomi devant sa sœur. Il faut se souvenir aussi, dit-elle, que le titre de la thèse inachevée de Gabriel était *Un peuple sans écriture : la représentation et l'autoreprésentation des Roms britanniques*. « Pour sûr, on a envie de lire ça, non ? », dit-elle. Avant d'abandonner la thèse, Gabriel avait publié un article qui s'en inspirait ; or quelques phrases de cet article, affirmait-il, étaient reprises mot pour mot dans l'émission de Paskin. Gabriel méprisait aussi le premier ouvrage de Paskin, un livre sur le cannibalisme ; ce n'était, bien sûr, rien de plus qu'un ramassis de

copier-coller.

Naomi avait accompagné Gabriel à la signature pour soutenir son moral et calmer son ressentiment. « J'ai voulu le dissuader de s'y rendre, mais il prétendait qu'il devait y aller », explique-t-elle à Kate, en considérant le plafond, avec un sourire aux lèvres à l'évocation de ce jour-là. Puis elle se met à rire – un bref gloussement sec, qui déclenche une quinte de petites toux. « Ce fut pire que tout ce qu'on pouvait imaginer », dit-elle ensuite, presque ravie.

David/Daffyd Paskin a lu deux courts extraits de son livre, avant d'expliquer pendant vingt minutes le plaisir qu'il avait pris à animer l'émission télévisée. L'auditoire pouvait ensuite lui poser des questions. Il y en avait eu plusieurs et l'invité y répondait avec assez d'esprit. À l'évidence, il s'était fait à l'idée de porter ses lentilles de contact, mais elles ne désarmaient pas son regard perçant : il l'a décoché à plusieurs reprises vers trois jeunes femmes du premier rang. Comme Gabriel le faisait remarquer, le public était majoritairement composé de femmes. Gabriel songeait à intervenir : il avait une question à propos de George Borrow, car il était persuadé que Paskin ne connaissait pas aussi bien les travaux de George Borrow qu'il le laissait entendre. Mais, avant qu'il ne prenne la parole, un homme assis derrière eux a demandé si M. Paskin connaissait une certaine église de Birmingham où on donnait aux fidèles des cours sur la langue des Roms. La question était formulée avec le ton d'un instituteur bienveillant, et cette voix, dit Naomi, était « envoûtante » : une basse granuleuse, une élocution extrêmement précise, comme si l'anglais n'était pas la langue maternelle de celui qui s'exprimait, bien que Naomi n'y ait décelé aucun accent. Elle s'était donc retournée pour voir l'intervenant. Son allure ne l'a pas déçue : des yeux sombres, bien enfoncés, derrière des lunettes apparemment de prix, cerclées d'écaille, de hautes pommettes, un nez aquilin, une barbe poivre et sel, et une épaisse chevelure grise, rejetée vers l'arrière avec la main, depuis le front. En l'observant, des photos de Brahms à la fin de sa vie lui étaient revenues à l'esprit ; un type, en somme, qui ressemblait à Brahms, en moins ventru.

Après avoir répondu aux questions, l'auteur signait des exemplaires de son livre. Même s'il n'allait pas l'acheter, et ne l'achèterait certes jamais, Gabriel a tout de même pris place dans la file : il désirait se présenter. L'homme à la voix envoûtante était assis deux ou trois rangées derrière eux. Naomi avait alors entendu cette voix chuchoter, puis une autre voix lui répondre, celle d'une femme, une Polonaise probablement. Cette femme était magnifique : beaucoup plus grande que l'homme, mince, élancée, les cheveux brillants, couleur de pétrole brut ; sa peau était aussi pâle que du papier machine, sans pores visibles. Vu leur âge respectif, l'homme aurait pu être son père, mais

elle n'était pas sa fille – en fait, rien dans leur maintien ou leur allure ne laissait percevoir une intimité quelconque. Soudain, consciente de l'attention que lui prêtait Naomi, la femme s'est retournée vers elle ; ses yeux semblaient aussi froids que les lentilles d'une caméra. L'homme avait ensuite salué Naomi de la tête, comme l'aurait fait un acteur, ou un politicien, las de sa notoriété.

Une fois son tour arrivé, Gabriel dit à l'auteur qu'il avait bien apprécié la causerie et son ouvrage ; ce sujet l'intéressait particulièrement parce qu'il avait déjà été agent de liaison auprès des Tsiganes et des gens du voyage pour le compte d'une administration régionale. Ils ont donc échangé brièvement quelques propos ; à deux ou trois reprises, David/Daffyd détournait les yeux, histoire de jauger la queue ; il avait noté la présence de la femme splendide. Gabriel et David Paskin ne s'étaient pas retrouvés dans la même pièce depuis plus de vingt ans et, dans l'intervalle, l'allure de Gabriel s'était dégradée bien davantage que celle de l'ex-jeune homme. Les contours de son visage s'étaient affaîssés ; sa silhouette avait perdu tout ressort. À l'époque où il rédigeait sa thèse, Gabriel se rasait de près ; ce n'était plus le cas. Et, depuis vingt ans, il avait perdu pas mal de cheveux. Malgré tout, il était surpris que l'autre ne le reconnaisse pas. Gabriel a cru un instant que Paskin savait parfaitement qui il était, mais estimait inutile, pour une raison ou une autre, de montrer qu'il le savait. Il était possible aussi que Paskin ait eu autant d'antipathie à son égard que Gabriel en éprouvait pour lui. Mais l'explication demeurerait insuffisante : Paskin ne pouvait feindre à ce point. Il se montrait aussi à l'aise que s'il discutait avec un inconnu. C'était difficile à croire, mais ce devait être le cas : il avait totalement oublié Gabriel. Les deux hommes s'étaient ensuite serré la main. « Enchanté d'avoir fait votre connaissance », dit Gabriel. « Moi de même », dit Daffyd Paskin. « J'espère que vous en vendrez », avait même ajouté Gabriel. À l'extérieur et à quelque cinquante mètres de la librairie, Gabriel s'était immobilisé devant l'entrée d'un pub. « Je suis un putain de lèche-cul », gémissait-il, tandis que Paskin, accompagné du barbu et de l'étonnante femme à la peau d'ivoire, quittaient la librairie. Ils se dirigeaient dans la direction opposée. Paskin riait à tue-tête ; la jeune femme marchait deux pas derrière les hommes, penchée sur son portable et y glissant le doigt.

« Voilà où tout a commencé, lance Naomi en quittant la table. On poursuivra plus tard. Il faut que je m'allonge, ajoute-t-elle d'une voix tremblante » ; elle presse le dos d'une main sur son front, histoire de tourner sa fatigue en dérision.

Au lieu d'écrire, Kate cherche l'émission de Daffyd Paskin sur internet.

L'animateur est assis sur un muret de pierre. Une brise chatouille ses cheveux, modelés avec soin afin de donner l'impression qu'on n'y a pas touché. La chemise, rayée bleu et blanc, est légère, ample, et sortie du pantalon ; son jean à peine usé. Il paraît bien ; sa chevelure et son œil noirs font de l'effet, reconnaît Kate. La caméra ajuste l'image et nous dévoile, derrière l'épaule du présentateur, une mer frémissante, dorée par le soleil couchant. La caméra s'en approche, puis recule ; Daffyd tient un livre ouvert sur ses genoux. La mise en situation manque de véracité, mais respecte les lois du genre. Il commence à lire :

*Coin si deya, coin se dado ?
Pukker mande drey Romanes,
To mande pukkeravava tute.*

Il relève la tête et s'adresse à nous : « Ces trois vers, qui remontent à l'époque d'Elizabeth I^{re}, et peut-être au-delà, forment le plus vieux document attesté de langue rom en Grande-Bretagne. » Il les traduit :

*Qui est ta mère, qui est ton père ?
Réponds-moi en rom,
Et je te le dirai.*

Sur notre île, nous explique Daffyd, les Roms demeurent la communauté la plus incomprise et la plus stigmatisée. « Disons, plutôt, les communautés », précise-t-il. Après avoir décliné quelques notions d'histoire, il nous mène vers un rang de roulottes ; nous le suivons jusqu'à une porte ; elle s'ouvre et une femme au visage buriné – elle se prénomme Judith – accueille son hôte avec un naturel feint, difficile à gober. Deux hommes et une autre femme sont assis au fond, près d'une fenêtre, et parlent une langue incompréhensible. Ce sont des Kalè : des Tsiganes gallois, venus jadis d'Espagne et de France. Le dialecte des Kalè – un panaché de sanskrit, d'arabe, d'anglais, de français, de grec, de gallois, d'allemand, de roumain et d'autres idiomes – s'est maintenu jusqu'aux années 1950, nous apprend Daffyd. Aujourd'hui, ils s'expriment dans l'une des formes de l'*angloromani*, c'est-à-dire dans un anglais grammatical et syntaxique, copieusement rehaussé de mots roms. On fait de la place à Daffyd sur la banquette longeant la fenêtre. « Nous élevons des poneys et on les laisse galoper sur les plages », dit l'un des hommes, puis il répète la même phrase dans sa langue. Daffyd leur demande s'ils n'emploient ce langage qu'entre eux.

— Non, répond Judith. On l'utilise aussi quand on ne veut pas que les gadjos nous comprennent.

— Et qui sont les gadjos ? s'enquiert Daffyd.

— Tu es un gadjo, répond Judith taquine, provoquant le rire de tous.

Ils semblent l'apprécier ; il est sympathique. Après un sermon portant sur l'hygiène des Roms et le statut privilégié qu'ils accordent aux chevaux, Daffyd se rend à Southend pour s'entretenir avec Lillian, une dame âgée qui garde des souvenirs pittoresques de ses voyages dans le Kent au printemps, où elle palissait les vignes, et où elle retournait, l'automne venu, pour les vendanges. Son fils est boxeur ; elle montre à Daffyd un petit écriteau en plastique noir à lettrage d'or que son fils a piqué dans un pub de Londres : *Interdit aux noirs, aux chiens, aux gitans*. Il s'ensuit un micro-trottoir au cours duquel des personnes choisies débitent assidûment leurs préjugés les plus sots. « Ils travaillent jamais, non mais c'est vrai ! », lance une redoutable matrone londonienne, interrogée sur le parking d'un supermarché. Un vieux beauf à l'œil chassieux déclare qu'on devrait détenir tous les Tsiganes dans des camps, « avec des fils barbelés, carrément ».

Pour la dernière partie de l'émission, on revient dans le nord du pays, dans un lotissement pavillonnaire lugubre, quelque part sur la côte du Yorkshire. Nous voyons une maison, à l'extrémité du lot, dont le mur latéral est couvert de graffitis mal effacés. Daffyd se tient devant et nous raconte qu'en plus des Romanichels dont il a été question jusqu'ici, la Grande-Bretagne accueille une appréciable communauté de Roms arrivés après la Seconde Guerre mondiale, venus principalement d'Europe centrale et de l'Est. Ce ne sont pas des gens du voyage ; la famille qui habite cette maison y vit depuis 1970. Sur le seuil, un homme séduisant, dans la quarantaine, aux cheveux très foncés et aux yeux aussi noirs que de l'obsidienne, serre volontiers la main du présentateur. C'est Budek, qui nous invite à le suivre au salon, où attend le chef de famille, prénommé Budek lui aussi, siégeant dans un fauteuil de cuir. Les caméras filment l'entrée de Daffyd dans la maison ; il feint l'émerveillement d'un explorateur ; son jeu est bien rodé. On a installé un cymbalum dans la pièce et le jeune Budek se met à en jouer pour le visiteur ; la musique est d'une délicatesse et d'une complexité formidables, les mains du jeune homme volent littéralement, vont et viennent sur les cordes, comme des hirondelles en chasse. Le musicien sourit en regardant ses mains aller, comme si elles ne lui appartenaient pas. Le sourire du chef de famille, édenté, est imprégné de ce qu'on nous invite à interpréter comme de la mélancolie : celle de l'exilé. L'épouse du jeune Budek – une brune plantureuse aux bras ronds comme des quilles – entonne un chant *a cappella* ; on croit entendre une lamentation, mais on ne nous

dit pas ce que les paroles signifient. Le dernier plan de Daffyd nous le montre ému, ainsi qu'il se doit d'être.

Cette émission est un spectacle, comme le sont toutes les émissions du genre, et la prestation de Daffyd Paskin est très professionnelle, se dit Kate ; il ne s'adresse pas au public ni à ses invités du reste avec condescendance ; il est accessible, un peu trop sûr de lui peut-être, mais non sans raison.

7.

Dans la cuisine, en plein après-midi, Kate demande à sa sœur : « Et comment va Gabriel ? »

— Il va bien, dit Naomi.

— Mais vous n'êtes plus... ?

— Non, nous ne le sommes plus, dit Naomi.

— Je suis navrée d'entendre ça, dit Kate.

— Toutes les bonnes choses ont une fin, dit Naomi avec un bref et large sourire. Qu'importe, comment va ton roman ? Tu peux me montrer quelque chose ?

— C'est trop tôt, s'excuse Kate.

— Alors je continue ? demande Naomi, prenant sur elle de poursuivre son récit.

Quelques mois après la signature à la librairie, raconte Naomi à sa sœur, elle et Gabriel se sont rendus à un concert, un récital de piano où on présentait des œuvres de Ravel et de Debussy. La pianiste, une jeune et splendide Française, était éblouissante ; Gabriel, cependant, trouvait que Ravel et Debussy se révélaient une fois de plus trop suaves. Il n'était pas de bonne humeur ce soir-là. Souvent, au cours des derniers mois, leurs rapports manquaient singulièrement d'harmonie, explique Naomi à sa sœur. Il se montrait plutôt morose en général. Gabriel, comme Kate le sait, est un homme qui ne cherche pas à faire carrière, mais jouer les serpillières dans une grande surface commençait à lui peser. « La modestie a ses limites », dit Naomi. Durant le trajet vers la salle de concert, Gabriel était particulièrement irascible, se rappelle-t-elle. Il n'entendait pas tirer plaisir de cette sortie, et il n'en a pas pris non plus. Après les applaudissements, il attachait et rattachait un à un les boutons de son imper, comme s'il devait affronter l'orage, alors que le temps, ce soir-là, était sec et doux.

Naomi se tenait donc dans l'allée, en l'attendant, quand son attention a été attirée par un chapeau d'une couleur fabuleuse – un large béret rouge clair, un *boina* basque authentique, qui coiffait une abondante chevelure grise. La dame aux cheveux argentés devait être

septuagénaire, précise Naomi, mais elle avait beaucoup de classe : elle portait une longue veste noire évasée, un pull gris foncé à col roulé, probablement en cachemire, et un collier de perles grenat, grosses comme des noyaux de pêche. Cette femme lui faisait tellement d'effet que Naomi n'a pas remarqué tout de suite que son compagnon, toujours assis au deuxième siège en bout de rangée, était cet homme, sosie de Brahms. Il s'est levé et la femme a pris son bras ; par l'affection des regards qu'ils s'échangeaient, on pouvait penser qu'elle était sa mère. Naomi a tourné la tête vers Gabriel, mais il regardait dans une autre direction ; il ajustait son col en fixant le piano comme si l'instrument était responsable de son humeur cafardeuse. Lorsque enfin il l'a rejointe, l'élégante femme et son fils avaient disparu. Naomi a fait remarquer à Gabriel qu'elle venait de revoir l'homme croisé à la signature de Paskin. Gabriel n'avait pas accordé la moindre importance à cela.

Naomi croit que certaines choses, tenues pour des coïncidences, ne sont pas, au fond, de cette nature. Depuis toujours, elle est encline à prêter du sens à des choses où les autres – quasiment tout le monde – n'en décèlent aucun. Voir trois voitures jaunes, l'une derrière l'autre ; apprendre qu'une aimable inconnue se prénomme également Naomi ; croiser deux couples de jumeaux identiques le même jour ; entendre inopinément, à la radio, un morceau de musique qui lui trottait dans la tête une heure plus tôt – tous ces phénomènes ne sont pas forcément des messages pour elle, mais des signes que quelque chose, dépassant notre entendement, est bien à l'œuvre. Naomi tenait la preuve que recroiser le sosie de Brahms était un événement significatif – et non le résultat négligeable du jeu des probabilités – quand elle l'a revu une troisième fois, deux mois plus tard.

Cette rencontre décisive a eu lieu, elle aussi, dans une salle de concert, lors d'un autre récital de piano. Ce soir-là, le public assistait à l'exécution d'une œuvre de Morton Feldman d'une durée de quatre-vingt-dix minutes – quatre-vingt-dix minutes durant lesquelles le concertiste répétait lentement les mêmes accords, puis les modulait peu à peu, « toujours pianissimo, sans mélodie ni expression », relate Naomi, comme si une telle chose pouvait se révéler merveilleuse. C'était une « expérience transcendante », dit-elle. S'il avait pu filer sans qu'on le remarque, Gabriel serait sorti au bout de dix minutes.

L'homme intrigant était donc là. Dans le hall, après le concert, en regardant au-dessus de l'épaule d'un autre homme qui s'adressait à lui, il a reconnu Gabriel, de même que Naomi, une seconde à peine après que celle-ci l'eut repéré. Il se comportait comme si elle l'avait appelé par son nom, dit-elle. Et il était sorti pour les attendre.

— C'est incroyable, dit Naomi. Quelles étaient les chances qu'on se revoie ?

Aux yeux de Kate, les chances que deux Londoniens, intéressés à la musique classique du ^{xx}^e siècle, assistent à Londres à deux mêmes concerts de musique classique du ^{xx}^e siècle étaient probablement fort nombreuses, mais elle feint un étonnement de circonstance.

Naomi était surprise que l'homme se souvienne d'eux et qu'il le manifeste clairement. Ses premiers mots l'ont également surprise. Sans préambule, il lui a demandé simplement : « Comment avez-vous trouvé le concert ? » C'était comme s'ils se connaissaient de longtemps ; mieux – comme si elle était une amie dont l'opinion lui importait. Elle-même a répondu une ineptie, dit Naomi, mais il avait abondé en son sens, et avec une telle sincérité qu'elle a tout de suite senti sa timidité fondre littéralement. Il s'est présenté, elle a cru entendre le prénom Bernard, il l'a donc répété.

— Naomi, a-t-elle répondu.

En lui serrant la main, il a dit : « Mon plaisir. »

Elle ne savait que répondre ; il avait prononcé ces mots en souriant, d'une manière éminemment courtoise.

— Naomi – mon plaisir, a-t-il répété. C'est ce que ce prénom signifie.

Il avait rencontré une autre Naomi des années plus tôt ; nouvelle coïncidence. Ils devaient justement prendre le métro au même endroit. Bernát a deviné que Gabriel venait de découvrir l'œuvre de Morton Feldman. « Difficile entrée en matière », lui dit-il, compatissant. Gabriel, prompt à se déprécier, avait alors admis qu'il se sentait plus à l'aise dans le Londres ou le Paris du ^{xviii}^e siècle qu'à New York au ^{xx}^e ; quatre-vingt-dix minutes de piano à peine audibles étaient certes une épreuve, mais quatre heures de Haendel ne l'ennuyaient pas une seconde ; il pouvait écouter des arias *da capo* du soir au matin. Bernát comprenait cela fort bien : chaque fois qu'il écoutait du Haendel, ou du Bach, du Vivaldi et des dizaines d'autres de jadis, il éprouvait une « poignante nostalgie ». En moins de deux minutes, il était évident que leur conversation ne relevait pas du bavardage de politesse entre inconnus, dit Naomi. Bernát manifestait une profonde sensibilité et un savoir considérable. Dieu, dit-il sur le ton de la blague, était le bras droit de Bach, ce qui avait amusé Naomi bien plus que Gabriel.

Puis la discussion a porté sur la musique qu'ils venaient d'entendre, et la suite de l'histoire, dit Naomi à sa sœur, est carrément mémorable. Elle se sentait curieusement à son aise ; elle ne formulait pas ses réflexions avec toute la justesse qu'elle aurait voulu, mais elle n'éprouvait aucune gêne à les exprimer. Le ton était soutenu ; elle avait l'impression qu'elle et Bernát étaient « des scientifiques penchés sur les mêmes problèmes » ; bien entendu, Bernát était plus chevronné ; Gabriel n'intervenait guère. Gabriel, dit Naomi, possède des qualités exquises, c'est un homme intelligent, mais elle ne se

souvent pas avoir eu avec lui une discussion semblable à celle qu'elle a tenue avec Bernát ce soir-là. Elle ne pourrait jamais parler musique avec Gabriel de cette manière que Bernát rendait possible. Bernát, dit-elle, a un « esprit philosophique ». Dans ce morceau de quatre-vingt-dix minutes, la durée, d'après lui, est un moyen de recentrer l'attention. Devant une œuvre si longue, on ne perçoit plus sa forme, mais son ampleur, disait-il. L'absence de ligne mélodique a pour effet de paralyser la mémoire ; du coup, privés de séquences mémorables, nous ne pouvons plus nous rappeler avec précision ce qui s'est produit avant, ni prévoir ce qui viendra ; le temps se mue à nos oreilles en un seul moment qui se renouvelle sans cesse. Cette musique parvient à saturer le temps, lui disait Bernát, et comme Naomi le relate à Kate. Elle est consciente que tout cela peut sembler prétentieux ; Gabriel avait d'ailleurs utilisé l'adjectif plus tard dans la soirée. Mais si Kate entendait cette musique, elle comprendrait les explications de Bernát. Naomi possède le disque. « Je te le passe volontiers », propose-t-elle.

Kate est parfaitement disposée à croire sa sœur sur parole, et à admettre que les observations de Bernát sur le morceau de quatre-vingt-dix minutes, sans ligne mélodique, étaient aussi fines que lumineuses.

Ils se tenaient donc au bord du trottoir, attendant le feu vert, lorsque Bernát a confié avoir vu Naomi et Gabriel en mai, lors d'un autre concert. Ce ne pouvait être que celui-là où elle-même l'avait repéré en compagnie d'une femme qu'elle supposait être sa mère, mais, sur le coup, Naomi n'a pas révélé l'avoir vu ce soir-là. « Vraiment ? », voilà tout ce qu'elle a dit. Il était assis le soir en question cinq ou six rangées derrière eux, dit-il et, par son sourire, Naomi comprenait qu'il avait remarqué une tension entre elle et Gabriel. À la bouche de métro, ils se sont immobilisés avant de prendre des lignes différentes. Bernát avait alors tiré un carnet de la poche intérieure de sa veste ; puis, d'une autre poche, il a sorti, non pas un stylo, mais un porte-mine ancien, en écaille de tortue. Ensuite, il a parlé à Gabriel d'un CD réunissant des cantates de Haendel qu'il s'était procuré quelques jours plus tôt ; il pensait que Gabriel l'aimerait bien, dit-il, et il en a noté les références. Juste en-dessous, il a griffonné une adresse. Chaque mois, le troisième jeudi, il ouvrait sa maison à ceux qui voulaient bien l'honorer de leur visite ; habituellement, une douzaine de personnes se présentaient pour « écouter de la musique et converser ; c'est une sorte de salon, si vous voulez », disait-il, non sans sourire du mot, mais son regard était expressif et sérieux. La prochaine rencontre devait avoir lieu dans une quinzaine de jours ; une violoniste de ses amis y interpréterait des sonates de Geminiani et de Giardini, dit-il à Gabriel – et un peu de Bartók, a-t-il ajouté à l'endroit de Naomi. « Vous êtes absolument les

bienvenus. Tous les deux », a-t-il dit en leur serrant la main, celle de Gabriel d'abord. Il a ensuite gratifié Naomi d'un sourire empreint d'une cordialité soutenue, comme si leur rencontre fortuite était planifiée de longue date et se révélait beaucoup plus féconde que prévu.

Naomi et Gabriel fréquentaient peu de monde. Enseigner la flûte aux enfants n'était pas une activité de nature à faciliter les contacts avec des adultes intéressants et, d'après le profil de carrière de Gabriel – si on pouvait parler de carrière –, on devinait qu'il était homme à boire l'ennui et la solitude de son existence jusqu'à la lie. Après l'abandon de sa thèse, il avait travaillé dix morne années comme agent de liaison auprès des Tsiganes ou des gens du voyage, et passé de trop longues heures « à s'engueuler avec des individus, les deux pieds dans la boue », pour reprendre son expression. Plusieurs fois, on avait lâché des chiens contre lui, on a même jeté une bonbonne de gaz sur sa voiture. Le bouquet lui a été servi par un gosse de huit ans qui l'a frappé au visage avec un poing dur comme de la roche volcanique ; un exploit auquel son père avait alors applaudi – lui qui gagnait sa vie à répandre du goudron dans des allées de garage, sans jamais terminer le boulot ; sur le flanc de sa camionnette, peint à la main, on lisait pourtant la promesse d'effectuer *Tous travail en perfection*. Trop c'est trop, avait décrété Gabriel. Une spirale descendante l'attendait. Il a enchaîné les petits jobs peu exigeants et mal rémunérés, jusqu'à ce qu'il atterrisse, à l'époque où il rencontrait Naomi, sur la liste des commis d'une grande librairie de Londres, où tous ses collègues étaient nettement plus jeunes que lui, et dont aucun ne deviendrait un ami. Il n'avait d'ailleurs gardé aucun copain de sa jeunesse. Cela ne le gênait pas beaucoup, mais Naomi, bien peu grégaire pourtant, commençait à piaffer, dit-elle. Même si elle avait trouvé l'homme moins intrigant, l'invitation de Bernát eût été pour elle une vraie bouffée d'air frais.

Comme la musique de Bartók le rebutait passablement et qu'il ne possédait aucune des qualités requises pour composer avec une quinzaine d'étrangers le même jour, Gabriel avait décidé de ne pas se rendre à la soirée chez Bernát. Un mois plus tard, il préférerait encore rester chez lui ; il préférerait toujours rester chez lui. D'après Naomi, il se privait d'y aller car il désirait lui montrer qu'il n'était pas jaloux, bien qu'il le fût, et cela même si Naomi lui répétait tant et plus qu'elle ne coucherait pas avec Bernát – jamais.

Bernát habitait dans une maison à l'architecture curieuse, bâtie après-guerre dans une impasse où s'alignaient d'autres résidences dissemblables, à dix minutes à pied de Wimbledon Common. Elle était assez vaste avec un grand jardin, mais Bernát y vivait seul ; il ne s'était jamais marié, ce qui a plus tard été confirmé. Le soir où Naomi

s'y est rendue la première fois, huit ou neuf autres personnes se sont présentées. Elles étaient rassemblées dans une immense pièce qui s'étendait depuis l'entrée jusqu'à l'arrière de la maison. Devant la fenêtre donnant sur le jardin trônait un piano, un Broadwood demi-queue, d'un âge vénérable. Le parquet était nu, formé de lattes dûment poncées puis vernies, tandis que les murs et le plafond étaient tout blancs ; quelques photographies encadrées, monochromes, représentaient des prairies et des bois, où on distinguait parfois des chasseurs moustachus portant de longues plumes à leurs casquettes, avec de grands chiens à leurs pieds, ou un cerf abattu. Trois fauteuils de cuir, à l'armature d'acier, étaient adossés aux murs et formaient tout le mobilier. Lorsqu'on pénétrait dans cette pièce, le mot douillet ne venait pas spontanément à l'esprit, dit Naomi, laissant entendre par là que Kate n'aurait pas aimé l'ambiance, puisque Kate est une femme pour qui le confort demeure un impératif domestique.

Bernát avait accueilli Naomi chaleureusement, comme si sa présence assurait le succès de la soirée. En premier lieu, il l'a menée à la cuisine ; la table y était couverte de corbeilles remplies de pain et de bretzels, de plats de saucisses, viandes froides, fromages et cornichons, flanqués de bouteilles de vin hongrois ; avant qu'elle ne revienne chez elle, Naomi n'a pas pensé une seconde que Bernát s'était peut-être imaginé qu'elle accordait une importance démesurée à la nourriture, vu sa corpulence. Après lui avoir montré la cuisine, Bernát l'a présentée à deux femmes, Helen et Amy, dont la conversation languissait. Helen était une femme d'environ soixante ans, réservée, mais copieusement parfumée ; elle portait sans parcimonie du fard à paupières prune de Damas. Amy, qui avait peut-être trente ans de moins, était mince et nerveuse ; ses dents abîmées trahissaient une boulimie qui durait sans doute depuis des années ; elle avait tendance à rire en des moments où un simple sourire aurait suffi ; lorsqu'elle riait ainsi, sa bouche s'ouvrait à peine et elle émettait un son pareil à celui d'un petit glapissement, comme si on la piquait d'une épingle. Elle enseignait les mathématiques, dit-elle à Naomi sur un ton faussement repentant ; Bernát était mathématicien lui aussi ; elle l'avait rencontré dans une salle de concert, alors que Helen avait fait sa connaissance dans un cinéma où on présentait un film de Miklós Jancsó, dont le titre lui échappait, mais qui se déroulait durant la Seconde Guerre mondiale, et sur lequel Bernát avait fait des observations pertinentes.

Amy a raconté une blague. À Los Alamos, des collègues d'Enrico Fermi lui avaient demandé un jour pourquoi, s'il existe d'autres êtres intelligents dans la galaxie, ne se manifestaient-ils jamais. L'un des collègues, un Hongrois, avait répondu que les extraterrestres nous ont non seulement contactés, mais qu'ils vivent parmi nous et demeurent

facilement identifiables ; ils circulent partout sur le globe, s'expriment dans une langue différente de toutes les autres, et sont beaucoup plus intelligents que les êtres humains. Ils se désignent eux-mêmes comme des Hongrois. La violoniste, qui accordait alors son instrument, était d'origine hongroise elle aussi, selon Helen. Elle se nommait Marta, croyait Helen, et c'était une femme exceptionnellement séduisante ; grande, dans la quarantaine, filiforme comme une championne de saut en hauteur, pourvue d'une chevelure foncée, noisette, et d'un regard bleu glacier. Helen a fait remarquer que les Hongrois étaient reconnus pour leur beauté ; elle avait même une liste de Hongrois notables à ce chapitre – Zsa Zsa Gabor, Paul Newman, Tony Curtis. Jusque-là, il n'y avait que des femmes parmi les invités, mais un homme est alors entré – celui-là même qui discutait avec Bernát après le concert Feldman, supputait Naomi. Il a pris place dans l'un des fauteuils après avoir salué Bernát de loin, pour la forme, puis il avait écouté le récital avec l'impassibilité d'un connaisseur apparemment revenu de tout ; il s'était éclipsé quelques minutes après le dernier morceau, non sans avoir félicité la violoniste avec énergie, de même que le pianiste qui l'accompagnait pour le Bartók. Ces musiciens jouaient tous comme des professionnels, dit Naomi.

Le mois suivant, la dame au teint ivoire – celle qui accompagnait Bernát à la librairie – a interprété des préludes et fugues de Bach ; elle se nommait Jolenta ; elle allait souvent chez lui, et on ne la voyait jamais sourire. Lorsqu'elle jouait, son visage n'exprimait aucune émotion ; ses yeux suivaient le mouvement de ses mains comme s'ils regardaient les touches d'un piano mécanique. Son jeu était trop austère et analytique pour Naomi, qui préférait de loin celui d'une jeune flûtiste ; un soir, cette dernière a exécuté une fantaisie de Telemann. Elle maîtrisait son souffle de manière stupéfiante, dit Naomi, et son allure était remarquable avec sa crinière de cheveux raides et auburn qui lui cachaient entièrement les yeux. Quand il a su quel métier exerçait Naomi, Bernát lui a demandé si elle consentirait à jouer pour eux l'un de ces soirs ; mais après avoir entendu la flûtiste à la chevelure auburn, Naomi avait décliné l'offre et Bernát en était resté là, sans insister.

Parfois, quand la plupart des invités avaient pris congé, Bernát s'asseyait au piano et en jouait. Sa technique se révélait assez ordinaire ; à douze ans, Naomi interprétait déjà des morceaux qui auraient été trop complexes pour Bernát aujourd'hui. Il a cependant, dit-elle, une sensibilité « profondément musicale ». Les pièces de sa composition étaient brèves et simples, mais non du tout banales ou insignifiantes, et son jeu demeurait à la fois expressif et sensitif. Il saisit ce qu'il y a « derrière les notes », explique Naomi à sa sœur, qui renonce à lui demander ce que cette formule peut bien signifier. Le jeu

de Bernát au piano, dit Naomi, est empreint d'une « intense sincérité » ; il sait phraser la musique et comment lui prêter forme. Il préfère les œuvres paisibles et contemplatives. À trois ou quatre reprises, il lui a joué une courte pièce de Mompou, « Angelico », tirée de *Musica Callada* ; une parfaite miniature, aussi délicate que mélancolique, durant laquelle sa main gauche reproduisait, aurait-on dit, le carillon des cloches d'une église, explique Naomi, et sa façon de jouer l'avait profondément troublée. C'était comme un « geste de dévotion ».

Une pièce de la maison de Bernát était réservée à ses appareils hi-fi ; à l'évidence, ils étaient tous à la fine pointe de la technologie, et de la meilleure qualité ; sa collection de disques, immense, couvrait deux murs de cette pièce. À l'occasion, pour ses invités, Bernát faisait tourner des disques achetés récemment, et souvent il portait à l'attention de Naomi des compositeurs dont elle n'avait jamais entendu parler. Sa connaissance du répertoire est « ahurissante », dit-elle. Il s'intéresse tout particulièrement à la musique sacrée : Morales, Victoria, Palestrina, Tallis, Guerrero, Josquin des Prés, Schütz, Lassus sont pour lui des musiciens de la plus haute importance, tout comme Bach, cela va sans dire. Il ne s'attardait guère à Beethoven ou à ses successeurs immédiats. Les grands artifices du baroque lui paraissaient plus sains que les accents promotionnels du romantisme, dit Naomi, comme si pareil jugement valait qu'on le transcrive.

Ceux qui fréquentaient le salon de Bernát ne s'intéressaient pas juste à la musique. Certains y voyaient plutôt une sorte de club privé, où ils se rendaient dans l'espoir d'engager de longues conversations. Au cours des mois durant lesquels Naomi assistait à ces réunions, elle y a rencontré une cinquantaine de personnes environ, estime-t-elle. Des gens venus d'horizons très variés. Un même soir, elle a fait la connaissance d'un physicien travaillant à l'Organisation européenne pour la recherche nucléaire, d'un cinéaste qui a passé six mois seul dans une forêt de Sibérie, d'un arboriculteur que la foudre a frappé par deux fois, de même que d'un concepteur de membres artificiels. Lors d'une autre soirée, elle a bavardé une heure avec un alpiniste qui avait fait une chute de cent cinquante mètres dans les Andes sans rien se casser, sinon un poignet. Aussi, elle a rencontré une femme qui travaillait jadis au projet Tube Alloys, et un ancien jockey devenu cascadeur. Celui-là avait de nombreuses anecdotes à conter et d'effarantes cicatrices à exhiber.

Un autre invité, plus rude encore que le cascadeur, était un jeune homme prénommé Connor ; il s'agissait du même Connor qui avait accompagné le groupe en Écosse. Naomi l'a rencontré lors de sa troisième ou quatrième visite ; elle était allée au jardin et l'a surpris assis sur l'un des bancs sous les magnolias ; il fumait en fixant le mur

devant lui. Il ne ressemblait à aucun autre des invités de Bernát ; pour être franche, reconnaît Naomi, il avait l'air un peu dur. Il portait un T-shirt et un jean élimé. On constatait de suite sa force et sa vigueur ; ses biceps étaient considérables, tandis que la tête et le cou faisaient bloc, comme du ciment coulé dans un seau. Au-dessus d'une oreille, bien visible sous ses cheveux coupés ras, un tatouage représentait le viseur d'une carabine de sniper ; les avant-bras étaient bien encrés eux aussi. En outre, l'expression de son visage, en fixant ainsi le mur de brique, laissait à penser qu'une vive contrariété occupait son esprit. Mais, en voyant Naomi, son expression a changé du tout au tout – immédiatement, il a levé la main en souriant, et ce sourire traduisait un embarras désarmant. « Presque fini », dit-il en montrant son mégot ; il se comportait comme si Naomi avait une quelconque priorité au jardin.

« Je ne veux surtout pas vous faire fuir » ; sur le coup, Naomi craignait de s'être exprimée inopportunément comme la châtelaine des lieux. Elle a fait une observation sur la douceur du soir, à laquelle Connor a répondu avec la même affabilité.

— J'imagine que vous êtes chanteuse, dit-il.

— Parce que j'ai du coffre ? Comme ces grosses cantatrices qui n'en finissent plus de chanter sur scène, avant de rendre l'âme ?

— Pas du tout, a-t-il répondu sans franchise.

Il avait de beaux et longs cils, pensait-elle, des sourcils dessinés comme ceux d'une femme.

— Non, je ne suis pas chanteuse.

— Vous venez fumer une clope ?

— Je ne chante ni ne fume, dit Naomi.

Sur ce, il a écrasé son mégot sous le banc.

— Le concert vous a plu ? a-t-il demandé, en indiquant la maison de la tête.

— Absolument, dit Naomi.

Jolenta jouait ce soir-là. La musique n'était pas son truc, disait-il, mais pas mal de jolies femmes assistaient aux récitals. « Dommage que je ne sois pas leur genre », a-t-il ajouté en allumant une autre cigarette. Jolenta était effectivement une belle femme ; ça, Naomi l'admettait volontiers. Il a fait remarquer que la maison était très belle également, la plus belle maison dans laquelle il était jamais entré, à l'exception de celles où il s'était introduit sans invitation. Naomi est restée impassible. Pour s'assurer qu'elle le comprenne bien, Connor a précisé qu'il avait fait de la prison.

— C'est là que vous avez rencontré Bernát ?

— Putain, non, a-t-il lâché, pouffant de rire.

Elle avait dû préciser que c'était une plaisanterie.

— D'accord, on ne sait jamais.

— Alors, comment vous êtes-vous connus ?

« On picole ensemble », lui a répondu Connor. Lui-même fréquentait un pub à Wimbledon, où il avait croisé Bernát. Un soir, Bernát y était entré seul, avait commandé une bière et s'était assis à une table dans un coin, pour lire son journal ; une heure plus tard, après quelques autres bières, il s'était éclipsé. On ne pouvait pas le manquer, disait Connor ; il avait l'air d'un mage avec sa barbe grise et son costume noir. Il était revenu quelques jours plus tard ; même manège : seul dans son coin, avec le journal, deux ou trois bières, et hop, départ. Il revenait plus souvent, et choisissait toujours la même table. Un soir, Connor s'est adressé à lui au comptoir et ils ont bavardé. Connor était mécanicien et se passionnait pour les motos. Or, le père de Bernát avait été mécanicien et fabriquait des motos ; ils ont donc trouvé matière à discuter, et « vous savez qu'il peut parler longtemps », disait Connor. « Il tient bien l'alcool aussi », a-t-il ajouté, ce que Naomi avait déjà remarqué. Bernát ne semblait jamais ivre, même s'il buvait plus d'une bouteille de vin lors d'une soirée.

Ainsi avaient-ils fait connaissance, jusqu'à ce qu'un incident survienne qui a fait d'eux plus que de simples connaissances. Ils causaient ensemble à la table de Bernát, dans le coin, quand un homme, assis à une table voisine, a pris la mouche sous prétexte que Bernát le regardait de travers. Ce type voulait se faire remarquer, disait Connor : un foutu gueulard, un minet de salle de gym. Certes, Bernát l'avait remarqué. Mais il s'était borné à lui décocher un ou deux regards, parce que le con hurlait dans l'un de ses téléphones (il en avait deux, posés devant lui sur la table), mais « vous savez comment Bernát regarde les gens », dit Connor ; Naomi le savait fort bien – quand Bernát vous regarde, ne serait-ce qu'un instant, on se sent observé. Connor assimilait ce regard à une « vision laser ». « Putain, qu'est-ce que tu mates ? », a lancé l'enflure, puis ils ont échangé des insultes, Connor se faisant le porte-parole de Bernát. Dans la rue, après la fermeture, ils avaient échangé plus que des injures.

« Je m'emporte assez facilement, reconnaissait Connor, et quand ça saute, ça éclate », disait-il, écarquillant les yeux pour marquer l'intensité de ses rages. Il avait servi dans l'armée, et les choses qu'il a vues au front l'ont marqué psychologiquement. Avant l'armée, disait-il à Naomi, il n'était pas commode, mais depuis l'armée, il a réellement du mal à se contenir. « Non pas que j'aie détesté l'armée, bien au contraire », dit-il aussitôt, de crainte qu'elle l'ait mal interprété. Plusieurs hommes se confiaient ainsi à Naomi dès la première rencontre. Au cours des années précédentes, certains hommes avec lesquels elle est sortie – à défaut d'un terme plus précis – se sont vite confessés à elle – pour ne pas dire plus. Elle expliquait le phénomène par sa corpulence, une « corpulence maternelle », déduisait-elle.

« Ne cherche pas les ennuis mais, s'ils viennent à toi, cogne le premier – et toujours au visage. » Tel était le mot d'ordre de Connor, et il le suivait souvent, depuis que son père le lui avait enseigné à l'âge de dix ans, quelques mois avant de se faire la malle. Histoire de l'appliquer une fois de plus, Connor a donc frappé l'enflure directement sur le nez avec toute la force dont il était capable et l'autre s'est écroulé « comme si ses jambes s'étaient soudain transformées en ballons », pour reprendre la formule de Connor. « C'est pas moi qui avais commencé mais, putain et pour sûr, j'y ai mis fin », disait-il à Naomi, non sans une certaine fierté. Les choses, néanmoins, avaient dégénéré, jusqu'au jour où Connor s'est retrouvé dans une cour de justice, devant laquelle Bernát a témoigné – en vain. De sorte que Connor était retourné derrière les barreaux quelque temps et, à sa libération, il n'avait plus de boulot ; ensuite, sa copine a décidé qu'elle ne voulait plus le voir chez elle, car il faisait toujours des histoires, que ça n'en finissait jamais – ce en quoi elle n'avait pas tort, admettait Connor. C'est alors que Bernát s'était montré vraiment à la hauteur : comme il avait une chambre d'ami, il l'a offerte gratis à Connor jusqu'à ce que celui-ci trouve autre chose. Et aujourd'hui, il s'employait à trouver rapidement une solution, disait-il à Naomi ; par l'entremise d'un ami d'un ami d'un ami de Bernát, il a déniché un job – un boulot minable, dans un entrepôt, la nuit, mais c'était un début, et il allait bientôt partager un appartement avec l'un de ses potes du boulot, pour soulager Bernát de sa présence, cela d'ici une semaine ou deux. Bernát était un vrai pote, disait Connor ; il est l'oncle idéal qu'on rêve tous d'avoir, ajoutait-il. « Combien de personnes auraient fait ce qu'il a fait pour moi ? » a-t-il demandé à Naomi. Celle-ci a reconnu que Bernát était un être insolite.

Bernát s'était lui aussi attaché à Connor. Vu la vie que celui-ci avait connue enfant, c'était un miracle qu'il parvienne à se débrouiller en société, disait Bernát. Sa sœur avait été terrassée par une méningite ; la fillette aurait pu s'en tirer si ses parents n'avaient pas été aussi bourrés ; ils auraient remarqué qu'elle était dans un état grave. Après la mort de sa sœur, Connor avait donc été placé ailleurs quelque temps, puis était revenu chez ses parents, lesquels passaient l'essentiel de leurs journées dans les vapes. Il semble que le père ait été le souteneur de sa femme ; Connor en déduisait que son père avait foutu le camp lorsque son épouse était devenue une telle épave qu'il n'en pouvait plus tirer le moindre revenu. Par la suite – Connor avait alors douze ans – sa mère l'a mené un matin faire des courses au supermarché. Connor la revoyait encore ce jour-là. Elle portait des tongs, bien qu'on fût en novembre, et un chandail rouge ; dans ses souvenirs à lui, elle enfilait ce même chandail tous les jours. Arrivés à la caisse, elle a constaté qu'elle avait oublié quelque chose. « Attends-

moi ici », lui avait-elle dit en appuyant sur ses épaules comme pour le ficher en terre. Connor a regardé sa mère s'éloigner en traînant les pieds. Cinq minutes après, elle n'était toujours pas revenue. Il a attendu cinq minutes encore, avant de s'engager dans l'allée où il l'avait vue disparaître. Elle ne s'y trouvait pas. Elle était partie pour de bon.

Connor a traversé de terribles épreuves, expliquait Bernát à Naomi, un soir que les autres invités étaient tous repartis. Dans l'armée, supposait Bernát, malgré les horreurs et les dangers, Connor avait sans doute vécu ses plus belles années. Bernát était persuadé qu'il n'aurait jamais pu endurer les atrocités que Connor a subies. « Je n'ai pas grand courage », confessait Bernát, comme si on lui avait un jour reproché d'en manquer. « Mais mon père, lui, était aussi brave que Connor. » Ce soir-là, plusieurs mois après leur première rencontre, Naomi avait donc entendu l'histoire de la famille de Bernát.

Son père s'appelait Zsiga et travaillait à l'usine Pannonia de Csepel, en Hongrie, avec son frère Gyuri. Aniko, la mère de Bernát, était secrétaire dans cette même usine. Quand les Russes envahirent la capitale, en 1956, Zsiga et Gyuri se battirent dans les rues. Gyuri fut blessé le 11 novembre et, avant Noël, les deux frères s'enfuyaient, entraînant avec eux Aniko, Bernát et Oszkár, le frère de Bernát ; ce dernier avait alors trois ans, Oszkár quatre. Après des mois d'errance en Europe, ils se sont fixés en Angleterre, dans les Midlands. Gyuri a trouvé du travail à la Guy Motors de Wolverhampton, et Zsiga à la Villiers, quelques kilomètres plus loin, mais à l'autre bout de la ville ; Aniko s'est occupée de la maison plusieurs années, mais la vie lui pesait, disait Bernát, parce qu'ils avaient trop longtemps voyagé. Elle ne parlait sa langue maternelle qu'avec son mari, le frère de celui-ci, et ses enfants qui, en grandissant, apprenaient vite l'anglais, une langue avec laquelle Aniko voulait se familiariser en s'exerçant avec des voisins et des commerçants. À mesure que le temps passait, elle avait l'impression d'oublier les mots qui l'avaient instruite, puisqu'ils n'étaient plus ceux du monde où elle vivait maintenant. À ses yeux, il était important que ses enfants ne parlent pas juste la langue du pays où ils avaient trouvé refuge – elle tenait à ce qu'ils se souviennent de la langue de leur terre natale, car elle espérait qu'ils retourneraient tous à Budapest un jour. Zsiga et Aniko n'ont satisfait ce désir qu'en 1992 ; Zsiga est mort en 1995 et Aniko quatre ans plus tard ; Gyuri les a suivis en Hongrie en 1993 et y vivait toujours ; mais Bernát et son frère, dit Naomi, n'y étaient jamais retournés parce qu'ils sont « de nulle part », dit-elle. Devant sa sœur, Naomi semble insinuer que le fait de n'appartenir à nulle part est à la fois une grâce et une détresse.

« Quand mon frère et moi aurons disparu, notre famille perdra la langue de sa mère patrie », lui disait Bernát avec un certain regret,

assez léger toutefois. Il n'avait pas d'enfants, n'en aurait jamais, et les fils d'Oszkár ne connaissaient que trois ou quatre expressions hongroises ; l'oncle Gyuri n'avait pas de progéniture car, a-t-on fini par comprendre, il n'aimait pas les femmes comme un homme doit les aimer, ce qui, pour le père de Bernát, frappait la famille d'un grand déshonneur, ses idées en la matière n'étant guère évoluées. Son père, cependant, était un homme bon, disait Bernát, il adorait son épouse comme si elle était un don du ciel. Et Aniko tirait quelque réconfort de l'affection que lui portait son mari ; chez elle, cette affection avait en partie soulagé les désagréments de l'exil. Sa mère, selon Bernát, estimait que les Hongrois sont des êtres exceptionnels, et elle accordait une importance excessive à cet état de choses. Les Hongrois, aurait-elle dit, sont « idéalistes, coléreux, parfois trop tendres, et enclins à la rêverie », en conséquence, Aniko s'évertuait à être elle-même idéaliste, coléreuse, tendre et rêveuse. « Je ne possède pas trop ces traits-là, disait Bernát, mais j'ai toujours ses yeux. » En prononçant ces mots, dit Naomi, Bernát a plongé dans ses yeux à elle un regard qui l'a fait tressaillir, un regard « dépouillé de toute dissimulation » ; comme si une trappe s'ouvrait un instant, dit-elle ; c'était aussi troublant que les révélations que l'on perçoit devant certains portraits ; Naomi y a vu un esprit extrêmement profond et malheureux. Puis il a cligné des yeux, a souri, et la trappe s'est refermée.

Bernát a ensuite repris son récit. Sa mère, disait-il, était ravie qu'il devienne mathématicien car, dans son esprit, les mathématiques s'apparentaient à une rêverie. Les mathématiciens, d'après elle, étaient idéalistes, dérivait dans un univers de symboles abstraits, hors du commun, où tout était flottant. Bernát avait étudié les maths dans une bonne université et obtenu d'excellents résultats. Ses directeurs l'encourageaient même à entreprendre des études postdoctorales. Sa mère avait donc été consternée d'apprendre que Bernát s'orientait plutôt vers la finance ; une banque d'investissements à Londres l'a engagé. Et, pendant quelque temps, il a aimé son travail, avouait-il à Naomi, qui relate tout cela à sa sœur comme s'il s'agissait d'un conte moral. Il prenait plaisir à analyser des masses de données et à calculer des probabilités difficiles à concevoir. Son travail, croyait-il, bénéficiait à tous ; selon lui, on confiait de l'argent à des entreprises qui prospéraient, chacun en tirait profit, et la grande roue de la finance tournait pour le mieux. Mais il songeait rarement aux bénéfices les plus considérables, a-t-il fini par confesser. Il était l'un des maîtres d'un jeu redoutable, exigeant du savoir et de l'intelligence, et on le payait royalement pour que la partie se prolonge le plus longtemps possible.

Il aimait posséder de l'argent, a-t-il admis devant Naomi, dit cette

dernière à sa sœur. Longtemps, il avait souhaité vivre à Londres, mais Londres était une ville onéreuse – surtout si on habite un quartier sûr et qu'on ne veut rien d'autre que les meilleures places à l'opéra, plaisait-il. Et ses parents étaient fiers de sa réussite. Il leur avait offert une voiture ; et ses parents consentaient à ce qu'il paie leurs vacances. Mais leur fierté était mêlée d'un sentiment contraire, disait Bernát. Il a fallu du temps avant que sa mère renonce à son rêve de le voir professeur, alors que son père, lui, n'a jamais renoncé à son idée, selon laquelle le travail manuel présente une valeur morale supérieure. Dans l'esprit de son père – Bernát le savait bien –, faire de l'argent avec de l'argent n'était pas un véritable travail. Et, petit à petit, Bernát en a conçu des doutes. Des manufactures étaient laissées à l'abandon un peu partout dans la ville où Bernát et son frère avaient grandi, et leur père en venait à penser que les patrons anglais étaient aussi corrompus – voire plus pourris – que ceux nommés par le parti dans son pays d'origine. Là où les aciéries avaient fait travailler des ouvriers durant un siècle se dressait maintenant un centre commercial ; en conséquence, des boutiques faisaient faillite au centre-ville. « Une nouvelle victime du vampire », disait le père de Bernát lorsqu'ils passaient ensemble devant un autre commerce en liquidation. Bernát tentait bien d'« élargir la perspective », de lui parler des temps meilleurs qui viendraient, après cette « difficile période de restructuration », comme il le croyait lui-même, disait-il à Naomi, qui veille à ce que sa sœur entende bien les guillemets insérés dans son récit. Le père et son fils avaient donc des différends. Fort de son savoir théorique, Bernát sortait généralement indemne de leurs discussions, du moins le pensait-il. Mais chacune de leurs disputes, disait-il à Naomi, lui portait une nouvelle blessure, blessure invisible, mais inguérissable. Chaque fois qu'il allait voir ses parents, il en ressortait affaibli. Alors les visites se sont espacées ; plus tard, il a constaté qu'une honte, croissante et inavouée, était en fait la cause de cet éloignement.

On dit que la reine Victoria baissait les stores de son compartiment pour éviter de voir la Black Country quand son train traversait la région, et Bernát agissait de même, expliquait-il à Naomi ; il baissait les stores de son esprit au lieu de réfléchir à ce qui se passait à Wolverhampton. Mais, un jour, les stores se sont ouverts. Impossible désormais de faire comme si l'argent gagné épargnait tout le monde. Il y avait des victimes. Et Bernát avait fini par admettre que le capitalisme, par définition, lève inmanquablement son tribut de victimes, répète Naomi à sa sœur, comme si ce précepte émanait d'un esprit sagace et provocateur. Malgré tout, Bernát n'a pas quitté le monde de la finance ; il s'y est repositionné en plaçant son argent – et seulement le sien – dans le « développement durable ». En agissant

ainsi, disait-il, il corrigeait ses péchés et apaisait son sentiment de culpabilité – jusqu'à un certain point. Bernát se montre souvent dur avec lui-même, souligne Naomi. Il avait réussi à modifier sa position assez facilement, admettait-il, car il possédait déjà pas mal d'argent. Mais il manquait de courage pour procéder à des changements plus draconiens et, de toute façon, il ne croyait pas qu'une victoire soit possible. Les banques s'effondrent, tous les pays sont ruinés, on nous dit que rien ne sera plus comme avant, que le système doit changer puisque certains habitants des villes du monde civilisé souffrent de la faim. Mais le temps passe et les choses demeurent en l'état, même si des rumeurs de protestation subsistent à l'arrière-plan. Les maîtres sont invincibles, précise Naomi, reprenant les mots de Bernát.

À défaut de donner un plus net coup de barre, Bernát payait sa dîme, lui a-t-il révélé. Il versait dix pour cent de ses revenus à des œuvres de charité.

— Il t'a donc parlé de sa générosité, remarque Kate.

Ce commentaire est mesquin, lui répond sa sœur. Bernát ne voulait pas s'encenser en disant cela – bien au contraire. Il cherchait peut-être à plaider les circonstances atténuantes, se borne-t-elle à supposer. « Et ça ne m'a pas impressionnée, ajoute Naomi, répondant à une objection imaginaire. D'aucune façon. »

Aujourd'hui encore, la candeur de Naomi surprend sa sœur.

— Mais tu entends vivre avec lui, dit Kate.

— Nous habiterons au même endroit, oui.

— Seulement vous deux.

— Oui, seulement nous deux. Chacun de son côté. Pas en couple, ajoute-t-elle en se levant. Étrange, hein ?

— Je n'irais pas jusque-là. Disons que c'est inhabituel.

Naomi se penche et pose un baiser sur le front de sa sœur.

— À plus tard, dit-elle. Retourne travailler.

8.

Richard Staunton, le père de Naomi et de Kate, était un actuaire. Il travaillait dans le domaine des assurances maritimes et s'y montrait d'une grande compétence ; en moins de dix ans, il était devenu le directeur de l'entreprise où il travaillait. Ses filles, pour lesquelles les particularités de sa profession demeuraient aussi impénétrables que des formules d'astrophysique, l'admiraient beaucoup ; une admiration mêlée d'un peu de crainte, surtout dans le cas de sa fille aînée, qui avait vu son père furieux à plusieurs reprises. Il était impossible de sonder son esprit ; son activité professionnelle reposait en partie sur le malheur probable des autres, mais il considérait ce malheur comme

une notion abstraite ; il maîtrisait un savoir ésotérique, et ce savoir était entouré d'une aura funeste. C'était un homme d'un grand sérieux, au regard acéré – on ne pouvait lui mentir ; ses filles l'avaient bien compris. Il était grand, mince, et peu enclin à rire ; dans un film, pensait sa fille aînée, il aurait pu tenir le rôle d'un chirurgien d'expérience, ou celui d'un agent secret en temps de guerre. Il réfléchissait, semblait-il, avant d'entreprendre quoi que ce soit ; il parlait d'une voix calme et résolue. Il se livrait rarement à des épanchements affectueux ; la plus jeune de ses filles était sa préférée, sans qu'il le manifeste spécialement, peut-être parce qu'elle ressemblait davantage à sa mère, qu'elle était plus docile et moins solide que sa sœur. Naomi savait que sa protection lui était acquise, ce qui constituait l'une des rares certitudes de sa vie.

Le travail de Richard le rendait fier et lui procurait de grandes satisfactions, il lui consacrait donc de longues heures chaque jour et restait souvent tard le soir à son bureau. Sa loyauté pour l'entreprise qu'il dirigeait était analogue à celle d'un officier à l'endroit de son régiment. En quittant son logis, le matin du jeudi 19 novembre 1987, il informa son épouse qu'il ne rentrerait sans doute pas avant 22 heures. Vers 23 heures, elle était allée se coucher, seule, sans la moindre inquiétude. Une semblable situation s'était déjà produite plusieurs fois. Une heure plus tard, on sonnait à la porte ; elle ouvrit et se retrouva devant deux agents de police, un homme et une femme ; ils devaient l'informer que M. Staunton venait d'être renversé par une voiture et se trouvait maintenant au Royal Marsden Hospital. Elle se rendit donc à l'hôpital et y demeura jusqu'au samedi matin, jour où son mari, n'ayant toujours pas repris conscience, fut déclaré mort.

On l'avait trouvé sur Clive Road, à West Dulwich, après qu'un résident de cette rue eut entendu tomber ce qu'il pensait être une grosse boîte, vacarme suivi des crissements de pneus d'une voiture démarrant à grande vitesse ; ce riverain avait donc regardé par la fenêtre et vu un homme allongé dans la rue, les bras en croix. Une voiture volée, abandonnée un kilomètre plus loin, portait les séquelles de ce qui pouvait être une collision avec un piéton ; un homme, Nelson Tansley, âgé de vingt-neuf ans, fut rapidement arrêté suite à une dénonciation. Au tribunal, son avocat soutint que, alors qu'on y voyait mal (il faisait sombre, le réverbère le plus proche était en panne, et il pleuvait), M. Staunton s'était engagé sur la chaussée sans regarder autour de lui, au moment précis où l'auto de son client passait à cet endroit, ce qui rendait la collision inévitable ; elle aurait eu lieu de toute manière, même en plein jour, et par beau temps. L'avocat réfutait l'allégation selon laquelle la voiture de l'accusé roulait trop vite, mais il admit que ce dernier avait volé le véhicule ayant causé la mort de M. Staunton, et commis un délit de fuite,

réflexe irréflechi que les jurés pouvaient comprendre, sinon pardonner. Nelson Tansley témoigna avec l'air d'un homme persuadé qu'on ne le croirait pas, car tel était son destin ; quand le verdict fut prononcé, on apprit que Tansley s'était déjà rendu coupable de vols et d'agressions. Conseillé par son avocat d'agir en ce sens, il exprima des regrets pour le malheureux accident. Quand le juge le reconnut coupable, Tansley haussa les épaules en levant un sourcil puis, quittant la barre, tapota l'épaule de son gardien comme s'ils allaient ensemble s'acquitter d'une même tâche. L'année suivante, avant Noël, il recouvrait sa liberté.

Avant que Nelson Tansley ne quitte le tribunal, Kate se mit en tête de l'assassiner dès sa libération, du moins de lui briser les jambes en le heurtant avec sa voiture. Si elle n'avait pas risqué d'être immédiatement considérée comme le principal suspect, elle lui aurait sans doute roulé sur le corps, se disait-elle, sans le moindre scrupule. Pendant des mois, elle entretenait cette idée de vengeance. Après que la sentence eut été prononcée, toutefois, la punition qu'elle se proposait d'infliger à Nelson Tansley cessa d'être son principal projet.

Richard Staunton traversait Clive Road pour rejoindre sa voiture quand Tansley l'avait heurté. La raison pour laquelle Richard Staunton s'était garé sur Clive Road, rue très éloignée de l'itinéraire entre son bureau et son domicile, tараuda longtemps les membres de sa famille, et les tourmenta davantage quand ils apprirent – assez vite – que Richard Staunton avait quitté son bureau vers 19 heures le soir de l'accident. Sa fille aînée, alors âgée de dix-sept ans, décida de mener une enquête ; munie d'une photographie de son père, elle consacra tout un samedi à frapper aux portes des maisons de Clive Road et à celles des rues voisines. Une femme pensait avoir vu l'homme sur la photographie, quatre ou cinq mois plus tôt, montant dans une belle voiture, peut-être une Audi. Richard Staunton conduisait une Audi. Le lendemain, Kate quadrilla un périmètre plus large ; enfin, sur Martell Road, une femme lui dit être certaine d'avoir vu l'homme sur la photo, quelques mois auparavant, tandis qu'il sonnait à la porte d'une maison plus bas dans la rue. Elle sortit même de chez elle pour désigner la porte en question. Personne n'y était présent. Kate y retourna le week-end suivant et fit face à un homme patibulaire qui, à contrecœur, examina la photo quelques instants, fronça les sourcils, et murmura : « Porte d'à-côté. »

Deux minutes plus tard, Kate s'entretenait avec Janice Wilson, une ancienne employée de la firme dont Richard Staunton avait été le directeur. Des larmes vinrent aux yeux de Janice Wilson en voyant la photographie ; ou, plutôt, des larmes glissèrent sur ses joues en la regardant – car ses yeux s'étaient humidifiés dès qu'elle eut ouvert la porte à Kate. Celle-ci n'eut pas besoin de se présenter ; Janice Wilson

savait fort bien qui était Kate, tout comme elle connaissait les circonstances de l'accident ayant causé la mort de M. Staunton. Elle prononça les mots « monsieur Staunton », et non « Richard », mais Kate comprit immédiatement la situation. Janice Wilson l'invita à s'asseoir au salon et la laissa seule le temps de préparer du café. Des motifs floraux saturaient le décor ; une armoire vitrée présentait une rangée de figurines et de bibelots à égale et stricte distance les uns des autres. Des coussins roses rehaussaient les fauteuils et le canapé ; des tentures à fleurs roses, plissées, pendaient depuis un coffrage, présentant lui-même des imprimés de roses. Des vases à fleurs se dressaient sur de petits napperons de dentelle. On se serait cru dans une maison de poupée, pensa Kate ; elle ne parvenait pas à imaginer son père dans cette pièce.

Janice Wilson mit du temps à préparer le café. Quand elle réapparut, portant la cafetière, des tasses, du lait et des sablés sur un plateau, elle avait recouvré sa contenance. Elle semblait soulagée qu'on l'ait découverte. Il y avait toutefois une chose, dit-elle à Kate, qu'il fallait comprendre avant tout : son père était un homme bon. Dès le premier jour où elle avait intégré l'entreprise, son supérieur lui avait dit que Richard Staunton était bon et, en cela, il entendait que M. Staunton ne l'était pas seulement pour engranger des bénéfices, mais qu'il était bon sur le plan humain. Plusieurs employés de longue date n'auraient pas daigné donner l'heure à une secrétaire, contrairement au père de Kate. Le bureau de Janice Wilson donnait sur le couloir, de sorte qu'elle le voyait chaque jour, et il lui souriait inmanquablement, peut-être même lui adressait-il parfois la parole. À l'occasion, il se montrait un peu intimidant, jamais distant. Mais sa bonté devint véritablement flagrante quand elle-même connut l'une des plus mauvaises années de sa vie. « Je n'en fais pas une excuse, dit-elle en redressant le buste pour prendre une longue respiration et une gorgée de café. Surtout, n'allez pas penser cela. Mais c'était effectivement une année horrible. »

D'abord, elle avait traversé un abominable divorce (« Mais ne le sont-ils pas tous ? », se reprit-elle pour prévenir une objection que Kate ne songeait pas même à soulever), ensuite ses parents étaient morts à trois mois d'intervalle. « Nous étions proches, très proches », dit-elle à Kate, et ses yeux s'humidifièrent à nouveau. Et, comme si tout cela n'était pas suffisant, neuf mois pile après le second décès, on lui découvrait une tumeur. « Le grand chelem », plaisanta-t-elle, stoïque, en gonflant les joues. La chirurgie et la chimiothérapie l'avaient pratiquement tuée ; aussi, pendant un long laps de temps, elle était dépressive – très dépressive. Elle dut abandonner son emploi. Quelle déception de voir comment les gens réagissent face à cela. De soi-disant amis sont trop occupés pour vous rendre visite. Ils

craignent, semble-t-il, d'attraper le cancer comme s'il s'agissait d'une maladie infectieuse. Ou alors, ils redoutent de ne savoir quoi dire et se laissent dominer par leur désarroi. Parmi ses anciens collègues, rares étaient ceux qui prirent la peine de la joindre. Mais le père de Kate fut le meilleur d'entre eux. Il l'appelait, même lorsqu'elle était trop déprimée pour parler, et ses appels devinrent importants pour elle. Il était très aimable et sage. Un jour qu'elle touchait le fond, elle a prié Richard (maintenant c'était « Richard ») de venir la voir. Janice Wilson tenait à ce que cela soit bien compris : c'était son initiative à elle, pas la sienne. Rien d'équivoque n'avait eu lieu ; ils s'étaient promenés, ils avaient bavardé puis, quand Janice réintégra son logis, elle eut l'impression qu'elle était peut-être capable, après tout, de reprendre sa vie en main. Mais « telle chose en entraîne une autre », soupira-t-elle ; à nouveau des larmes baignaient ses yeux. Ils s'étaient brièvement (« très brièvement », insista-t-elle) trop rapprochés. Ce fut sa faute à elle. Tout l'important était là. Elle a profité de la bonté de Richard ; le désespoir l'avait égarée, fallait-il croire. Et, tout de suite, ils le regrettèrent. « Nous l'avons amèrement regretté », dit-elle d'une voix éteinte, tandis que ses yeux exprimaient un plausible repentir.

Elle se dit affligée à l'idée que Kate puisse maintenant penser du mal de son père. « Il ne le faut pas, ordonna-t-elle dans un souffle. Jugez-moi, pas lui », dit-elle. Ils avaient fait une erreur, une erreur dans laquelle Janice Wilson l'avait entraîné, lui, presque de force et après qu'ils eurent commis cette erreur, il ne pouvait plus s'extirper de ce mensonge. « Je suis la coupable », dit-elle. Du remords suivit ces mots, accompagné de larmes. Quand le chapelet d'excuses fut égrené, Kate prit congé.

En racontant l'histoire à sa mère, Kate omit d'y inclure l'épisode sexuel, que Janice Wilson prétendait isolé ; dans sa version remaniée des événements, son père avait été un intime de cette femme, mais cette intimité – dont la nature rendait certes sa divulgation fâcheuse – était celle d'un confident qui apporte un soutien spirituel à autrui. Kate excellait à concocter des récits ayant une appréciable mesure de vraisemblance ; des jurés eussent été convaincus. Sa mère l'écouta jusqu'au moment où Kate n'eut plus rien à ajouter. « Seigneur, murmura-t-elle ensuite. Tout ce temps, il avait une maîtresse. »

— Je ne suis pas certaine que « maîtresse » soit le mot juste, allégua Kate.

« Oh, bien sûr que si », répondit sa mère d'une voix de somnambule. Toute une minute, elle regarda par la fenêtre, le regard absent. « Je pense l'avoir rencontrée, il y a des années, dans une garden-party », dit-elle. Le nom lui rappelait quelque chose, mais aucun visage ne lui revenait en mémoire. « Comment elle est ? demanda-t-elle, toujours en fixant la fenêtre. Je veux dire : de quoi a-t-

elle l'air ? »

Janice Wilson, dit Kate, présente un visage dont on aurait du mal à se souvenir une semaine après avoir passé une soirée en sa compagnie. C'était le visage ordinaire d'une Britannique d'âge moyen, sans trait distinctif. Poussée à fournir d'autres détails, Kate décrivit une femme à taille épaisse, dans la cinquantaine, d'un mètre cinquante-cinq environ, aux cheveux châains ternes, au visage tout rond, avec des yeux qu'elle supposait d'un indéfinissable marron, puisque aucune couleur ne lui venait à l'esprit. « C'est incompréhensible », conclut Kate.

— En effet, approuva sa mère, fronçant exagérément les sourcils pour se dominer.

La perplexité amplifiait son chagrin, et il n'y avait qu'une chose à faire pour dissiper de quelque manière cet ahurissement. « Je dois la rencontrer », déclara-t-elle durant la semaine. Kate estimait que les risques d'une telle action surpassaient de loin les avantages qu'on pouvait en tirer ; mais, quelques jours plus tard, sa mère rédigea une lettre destinée à l'inconcevable Janice. La réponse arriva, transcrite sur du papier parfumé à motifs floraux. Janice Wilson se déclarait surprise de recevoir une lettre, et plus surprise encore d'y lire des propos si délicats. Elle proposait un rendez-vous à sa correspondante.

Janice Wilson reçut la veuve avec gravité, comme si elle accueillait, pendant des obsèques, une lointaine cousine perdue de vue, plus âgée et plus fortunée. Puis elle se mit à pleurer, en esquissant un geste des bras, au cas où une étreinte serait recevable. Bien avant la fin de l'entretien, la mère de Kate jugea que cette femme était une irrémédiable sotte. Richard Staunton était un époux très heureux en ménage, lui assura Janice Wilson, comme si cela pouvait être consolant de quelque façon. La relation qu'elle avait avec lui n'était pas une aventure, affirma-t-elle ; elle n'était pas de nature sexuelle. (On n'avait aucune peine à le concevoir, cette femme était aussi banale qu'une chaussette et avait la silhouette d'une matriochka.) Cependant, avoua Janice en s'armant de courage après une longue inspiration, il était exact qu'elle l'avait aimé. Lui, non ; la question ne se posait même pas. Mais elle l'avait aimé. Elle devait être franche à ce propos. Il avait une immense compassion, une autorité, une intelligence – elle déclina ses qualités, toutes propres à inspirer l'amour. C'était un peu comme si Janice Wilson félicitait l'épouse trompée d'avoir su s'attacher un mari de cette trempe. On en venait à penser que Janice caressait l'idée qu'elle-même et la veuve puissent devenir des amies, unies par leur chagrin.

Pour Leonor Staunton, l'heure passée à Martell Road ne clarifia strictement rien. Ce fut tout l'inverse : pourquoi son mari avait-il perdu son temps, ne serait-ce qu'une minute, avec cette boulotte

bavarde et balourde – sans parler de coucher avec elle ; ce mystère demeurerait insondable. Janice Wilson était si terne qu'il serait pénible d'entretenir de la haine contre elle. Chaque minute passée chez cette femme avait accru la lassitude de Leonor ; sa présence eut sur elle l'effet d'un gaz anesthésiant. Au pas de la porte, elle serra la main de Janice Wilson et lui dit qu'elle était portugaise. Janice pouvait rendre grâce à Dieu, car si elle était née quelques kilomètres plus à l'est, elle eût été espagnole et, en ce cas, la situation serait tout autre. « Je vous aurais probablement égorgée », dit-elle gentiment, en affichant le premier et dernier sourire de l'après-midi.

On ignore ce que Janice Wilson révéla de plus à la mère de Kate sur son amitié clandestine – ou quel que soit le terme attribuable à cette relation – avec le père de Kate. Leonor ne partagea nul autre détail avec sa fille aînée. « Je ne parviens pas à percer cette énigme, dit-elle à Kate en rentrant chez elle. Au sens strict, cette femme présente un intérêt infime. Si c'était une grue spectaculaire encore, je pourrais comprendre. » Il était déprimant que cette nullité de femme ait pu, de quelque façon, connaître son mari mieux qu'elle-même l'avait connu : Janice Wilson savait qu'il avait une épouse et des filles, tandis que sa femme ignorait qu'il avait une maîtresse. Mal habillée, en plus. « Mais ne reparlons plus jamais d'elle », dit-elle et, depuis ce jour, pour la mère de Kate, le nom de Janice Wilson devint comme le plus répugnant des jurons, définitivement à proscrire en sa présence.

On décida ensuite qu'il serait mal avisé de révéler à Naomi ce qu'on venait de découvrir, mais qu'il fallait tout de même lui raconter quelque chose de crédible, prouvant ainsi que les recherches avaient porté fruit. Kate échauffa donc une histoire impliquant un ex-employé, domicilié à Clive Road, ayant connu des jours difficiles ; leur père lui avait prêté de l'argent, sans rien en dire, car leur mère n'aimait pas cet homme (c'était un ivrogne) et elle eût désapprouvé qu'on lui donnât un coup de main. Le scénario semblait vraisemblable et plaçait leur père sous un jour favorable ; Naomi ne l'estimerait pas moins en entendant cela. Kate raconta donc à sa sœur ce qu'on avait appris de l'ancien employé, et Naomi l'écouta sans l'interrompre. Quand sa sœur eut terminé son récit, Naomi pencha la tête, se frotta un œil et murmura : « Me raconte pas d'histoires. » L'année suivante, en mai, une voiture de police ramenait Naomi à la maison ; pendant des heures, sur un trottoir de Clive Road, elle se parlait à elle-même, expliqua la femme flic.

9.

Martin arrive chez lui tandis qu'on dresse la table. Il pénètre dans la

cuisine et y voit Naomi ; il l'accueille gentiment, comme s'ils s'étaient croisés quelques jours plus tôt. En toute circonstance, Martin sait feindre à la perfection. Son efficacité au tribunal repose d'abord sur le fait qu'en dépit des provocations, ou des tentations, il sait garder une attitude parfaitement impénétrable ; son comportement est celui d'un avocat raffiné, courtois, réservé – et la question qui tue, lorsqu'il la pose, est lancée subitement, comme un poignard, par un gentilhomme aux bonnes manières, en costume trois pièces, avec lequel on bavarderait volontiers une demi-heure sur un quai de gare.

Naomi prête à cet instant une importance capitale. Elle pose les couverts et s'avance vers son beau-frère les bras tendus pour l'embrasser. L'étreinte se prolonge plus qu'il se doit, afin que Martin l'assimile à des excuses. Puis, se détachant de lui, Naomi pose une bise sur sa joue. Après avoir reculé de deux pas, elle le considère quelques instants. « Il te faudrait un verre », dit-elle comme si elle s'adressait à un être douloureusement tourmenté, alors que Martin lui sourit. Plus tôt, elle s'est rendue en ville pour acheter une bonne bouteille ; elle la saisit sur la table et la lui présente, espérant une approbation ; Martin ne connaît pas mieux les vins que Naomi mais, d'un signe de tête, il salue son choix.

« Je vous rejoins dans dix minutes », dit Martin. Il embrasse Kate puis monte à l'étage.

En entendant ses pas là-haut, dans la chambre, Naomi lève le nez au plafond, sourit, et se tourne vers sa sœur, toujours souriante, comme pour dire qu'elle comprend le bonheur de sa sœur, la vie heureuse qu'elle mène avec son mari, dans cette maison. Elle prend des verres dans l'armoire.

— Lulu peut en boire ? demande-t-elle.

— Un petit verre, dit Kate.

Naomi pose méticuleusement chacun des verres au centre de son sous-verre. Puis elle dit : « Il s'est passé quelque chose aujourd'hui. »

— Ah ? fait Kate, pensant que Naomi songe à un incident survenu lorsqu'elle est sortie acheter la bouteille.

— Je le sens, dit Naomi.

— Tu sens quoi ?

— Qu'une chose s'est passée.

— Je ne te suis plus.

— Avec Martin. Je l'ai vu dans ses yeux. Aujourd'hui, quelque chose l'a vraiment ennuyé.

— C'est fréquent. C'est le boulot qui veut ça...

— Ou bien c'est moi ?

— Tu t'es imaginé qu'il s'est passé quelque chose ?

— Non, je veux dire que c'est moi qui l'ennuie.

— Voyons, pourquoi ?

— Parce que je suis ici. C'est bien suffisant, dit Naomi, et elle regarde Kate les sourcils froncés, presque en larmes à l'idée que ce puisse être le cas.

— Ça ne l'ennuie pas, dit sa sœur, rassurante.

— Alors, ça le contrarie, dit Naomi au moment où Lulu entre dans la pièce ; elle caresse les cheveux de sa nièce lorsque celle-ci passe à sa portée.

Peu après, on découvre qu'en effet un incident contrariant s'est produit l'après-midi même, provoqué par l'une des membres du jury. Déjà, le premier jour du procès, il était flagrant que cette femme s'intéressait bien davantage à ses ongles qu'à ce qui se déroulait au tribunal ; elle est de ces gens, dit Martin, qui se forgent une conviction dès l'instant où paraît l'accusé, et rien de ce qu'on dira n'y changera jamais quoi que ce soit.

— Des gens du type inattentif ? demande Naomi.

— Ils ne sont pas d'un type, ils forment une catégorie, répond Martin. Certaines personnes ne se donnent même pas la peine de prêter attention. Ou alors, c'est trop leur demander.

— Les prolos, explique Lulu à sa tante d'une voix grave.

— Pas toujours, dit son père.

— Mais on peut examiner ses ongles tout en écoutant, dit Naomi. Ce ne sont pas des activités incompatibles.

— Tu peux me croire, dit Martin. Cette femme songeait à autre chose.

Naomi acquiesce.

— Bien, dit-elle avec un petit sourire, un sourire signifiant qu'elle trouve tout de même là matière à discussion.

Un an plus tôt, le soir de la dernière dispute, Naomi a souri exactement de la même façon. Kate réentend sa sœur dire à Martin qu'il est l'un des derniers prêtres de l'ère moderne, l'un des derniers clairvoyants, sans lesquels le monde s'écroulerait, sapé par la bêtise et la vilénie des gens ordinaires. Elle verse de l'eau dans le verre de Naomi, et passe le bout du doigt sur le dos de la main de Naomi comme si ce contact pouvait la mettre en garde.

— Poursuivez, notifie Lulu à son père.

— Alors, aujourd'hui, la femme aux ongles fascinants se présente avec des rallonges capillaires, longues, droites, noires comme un geai. Du genre Morticia Addams. Elle ne peut s'empêcher de tripoter sa nouvelle coiffure ; à chaque instant, l'une ou l'autre de ses mains y replonge pour la caresser. Elle multiplie les manipulations, afin de vérifier que les rallonges sont bien attachées. Puis, retour aux ongles, source de nouveaux émerveillements.

— Faudrait les zigouiller, commente Lulu à l'adresse de sa tante, avec un sourire complice et narquois.

Mais Naomi ne réagit pas ; les yeux rivés sur Martin, Naomi attend la conclusion, toute ouïe.

Après le déjeuner, l'une des jurés a rapporté que M^{lle} Rallonges échangeait des textos pendant que le jury attendait qu'on le rappelle ; elle craignait fort que ces messages ne concernent l'accusé. On a donc fait venir M^{lle} Rallonges, et confisqué son téléphone pour en vérifier la mémoire. Cinq minutes avant, elle avait reçu un message de son copain qui lui demandait : *Coupabe ???* Martin épelle le mot C-O-U-P-A-B-E. À quoi elle a répondu : *Et comment, putain !!!!!!!* Avec sept points d'exclamation.

— Et alors ? demande Naomi.

— Tout juré réprimandé est démis.

— Maudit peuple, soupire Lulu. Sait même pas lire. Sait même pas cogiter. C'est vraiment le maillon faible.

De nouveau, Naomi ne saisit pas la balle au bond ; elle enroule méticuleusement des nouilles autour de sa fourchette, en réfléchissant ; elle ne semble pas fomenter une attaque.

— Le système n'est pas parfait, dit Martin à Lulu, mais il demeure meilleur que les autres.

— Et il est coupable ? fait Lulu.

— Je m'évertue à le prouver.

— Oui, mais il l'est de toute façon ?

— Je le crois, dit Martin.

Naomi absorbe sa bouchée de nouilles et la mastique longuement, comme si elle craignait d'y trouver de petits os, puis elle s'adresse à Martin : « Je parie que ton idée était faite, sur Katie, dès le premier instant. » Le ton est accusateur et elle ne sourit pas. « Tu l'aimais, et tout était dit », ajoute-t-elle comme si elle parlait d'une personne absente, qui ne devrait pas inspirer de l'amour.

— Bien sûr que je l'aimais, répond Martin. Qui ne l'aimerait pas ?

— Plus que l'aimer, dirais-je, poursuit Naomi. Tout de suite tu as su que c'était elle, ajoute-t-elle, en dévisageant sa sœur d'un regard détaché, presque dur, à la manière d'un collectionneur évaluant un article de grand prix.

— J'en avais l'intuition, admet Martin. Mais il me fallait des preuves, dit-il avec un sourire à l'endroit de sa femme.

— Les preuves ont suivi le verdict, déclare Naomi, inflexible. Tu savais déjà. Les preuves confirmaient que tu voyais juste, sans plus. C'est ce qui se passe neuf fois sur dix : déjà, en quelques secondes, on le sait, et le reste, toutes les preuves, ne font que gagner leur place respective, dit-elle. Il est donc probable que cette femme ait su. Immédiatement, tu as su que Katie était celle que tu voulais, et la Morticia a vu tout de suite que ton accusé est le méchant.

— L'intuition n'a pas sa place dans les cours de justice, lui explique

Martin. Seules les preuves comptent. Il faut confronter les gens à des questions. On ne peut se laisser guider par des impressions. Des gens mentent au tribunal, et certains le font très bien.

— Après tout, il y a de bonnes raisons pour cela, glisse Kate. Puisque les conséquences sont parfois graves.

— Et j'ai vu des gens capables de bluffer à peu près tout le monde, poursuit Martin. Très crédibles ; offrant l'image de l'innocence meurtrie. Je me souviens d'une femme, une petite grand-mère toute douce, qui se disait bouleversée de voir que ses petits-enfants pouvaient mentir à ce point sur son compte. Si on avait demandé au jury de se prononcer au début, il l'aurait acquittée.

— Mais toi, elle ne t'a pas trompé, dit Naomi.

— Elle n'a pas trompé la cour.

— Et tu es certain que la cour avait raison ?

— Et comment, dit Martin. Bien sûr. J'étais là pour forger sa conviction ; on l'a reconnue coupable.

Pendant trois ou quatre secondes, Naomi soutient le regard de Martin, un sourcil tendu, mais par le plus fin des froncements de sourcils ; c'est comme si Martin venait de lancer une affirmation si subtile que Naomi n'est pas sûre de bien la saisir. Elle baisse les yeux sur son assiette vide. Puis, d'un petit sourire, et en ouvrant grand les yeux, elle semble balayer le problème aussi sec. « Alors, comment vont les choses à l'école ? » demande-t-elle à Lulu et, pendant une demi-heure, elle se mue en tante idéale : elle se rappelle les noms des amis de Lulu, ceux de ses professeurs, elle se souvient des incidents mineurs qui ont embelli ou assombri l'année précédente, de la musique que Lulu aimait, de tout. Elle se montre sympathique, amusante, enjouée même.

Lulu a attiré l'attention d'un garçon nommé Otis, le meilleur coureur de cross-country de l'école, et qui a belle allure, mais il s'est montré tellement pénible la semaine dernière, après l'avoir coincée à la bibliothèque, qu'elle a été prise de panique et cherchait son souffle ; elle a l'impression qu'Otis interprétait mal ses signes d'affolement et les confondait aux manifestations d'un sentiment tout autre. Prouvant par le fait même combien il est con.

Cette fâcheuse situation rappelle à sa tante un épisode de sa vie de collégienne ; elle avait fini par se rendre au cinéma avec un garçon prénommé Billy, lequel avait une assez jolie bouille et nageait très bien, mais l'avenir allait fatalement en faire un cadre intermédiaire, dirigeant son club de golf régional. Elle était sortie avec Billy, croit-elle, pour se venger d'une façon ou d'une autre d'un myope maigre, du nom de Matthew, qui écrivait des poèmes, mais ne se rapprochait de Naomi que pour lui parler de sa sœur, beaucoup trop mûre bien sûr, et trop raffinée pour lui. Kate ne garde aucun souvenir de ce collégien ;

Naomi lui rappelle qu'il avait des yeux très noirs et le regard d'un « meurtrier ».

Le garçon aux yeux d'assassin ne prend pas forme dans l'esprit de Kate, mais il faut remettre les précisions à plus tard, car soudain Naomi est terrassée de fatigue, semble-t-il. Elle ferme les yeux comme pour retrouver son équilibre en plein vertige ; sa tête tangué. « Excusez-moi », dit-elle en battant rapidement des paupières. Elle considère sa sœur d'un regard éteint. « Je dois monter me coucher. » En quittant la table, elle serre fort la main de Kate. « Merci à vous tous. C'était une charmante soirée », dit-elle comme si elle se trouvait chez des amis et non au sein de sa famille.

Une heure plus tard, Kate monte à son tour se mettre au lit ; ce faisant, elle lève les yeux vers l'escalier menant à la chambre d'ami et voit de la lumière sous la porte. Elle frappe. « Bonsoir », fait Naomi en l'accueillant d'une voix toute légère, comme si une visite à cette heure était une délicieuse surprise. Aux oreilles de Kate, sa voix résonne pratiquement comme il y a vingt ans. Allongée sur le lit, les genoux repliés, Naomi feuillette un bouquin. Il semble que son épuisement se soit dissipé.

— Étais-je bien ?

— Que veux-tu dire ?

— Tout à l'heure, dit Naomi. J'ai l'impression d'avoir été lourde.

— Pas du tout.

— J'ai trop insisté, dit-elle. Je pense que Lulu a peur de moi.

— Pourquoi aurait-elle peur ?

— Elle me croit malade – comme une cancéreuse.

— Non, elle ne pense pas ça.

— Je vais parfaitement bien, dit Naomi pour la troisième ou quatrième fois depuis la veille. Tu lui diras que je vais bien, n'est-ce pas ?

— Elle le sait.

— Non, je l'effraie, insiste-t-elle.

— Je lui ai déjà dit que tout va bien, dit Kate rassurante.

— Elle est vraiment très belle, dit Naomi.

— Merci.

— Et futée. Ça va sans dire. Toi et Martin n'alliez pas engendrer une attardée.

— Elle étudie bien.

— J'en suis sûre, dit Naomi l'air sérieux.

— Viendras-tu demain avec moi ? demande Kate.

Il semble qu'il faille lui rappeler où ; Kate ajoute donc :

— Voir maman.

Naomi balaie du regard les pages du livre ouvert sur ses genoux.— Probablement, répond-elle après un moment.

— Tu devrais, dit Kate.

Comme aucune réponse ne vient, Kate lui demande :

— Qu'est-ce que tu lis ?

— Merton, répond Naomi en présentant la couverture.

Kate se rapproche pour lire le titre. Naomi tient le livre de sa main gauche, dans la droite il y a une carte postale lui servant de signet. Pendant un instant, Kate voit le verso de cette carte, et cet instant est suffisant pour apprécier la calligraphie. Celle-ci est d'une régularité inhabituelle – personne n'écrit plus de cette façon de nos jours, sinon dans un concours, ou pour s'entraîner.

Voyant où se dirige le regard de sa sœur, Naomi lui demande :

— Tu veux voir ?

— Je peux ?

— Bien sûr, dit Naomi en lui tendant la carte. Ce n'est pas ce que tu penses.

Jusque-là, Kate s'est bornée à penser que l'écriture doit être celle de Bernát, ce qui est le cas en effet. La calligraphie est formidablement gracieuse et serrée ; les voyelles ont toutes la même taille et l'espace entre les mots est rigoureusement la même, comme avec une machine à écrire ; les hampes sont exquisément bouclées. Pas une seule lettre n'est raturée ; l'écriture est impeccable ; elle est aussi incompréhensible.

— Tu es capable de lire ça ? demande Kate.

Et Naomi récite, sans même retourner au texte :

*Nincsen apám, se anyám,
se istenem, se hazám,
se bölcsóm, se szemfedóm,
se csókom, se szeretóm.*

Naomi prononce ces mots sur un ton plus rauque, une demi-octave plus bas que sa voix habituelle. Il est surprenant qu'elle ait mémorisé cela, mais Kate éprouve aussi un certain embarras, un embarras semblable à celui qu'un comédien amateur pourrait causer. « Et ça veut dire quoi ? » demande-t-elle.

— « Je n'ai ni père, ni mère, ni Dieu, ni pays, ni berceau, ni cercueil, ni maîtresse, ni baisers », répond Naomi d'une voix calme et solennelle, comme si elle prêtait serment. C'est un poème. L'un des préférés de Bernát.

— Tu lis le hongrois maintenant ?

— De mieux en mieux.

Kate retourne la carte. « Admirable calligraphie », dit-elle. Naomi acquiesce ; mais l'appréciation semble trop banale pour mériter d'elle un commentaire. Elle examine le court texte manuscrit, comme si elle

tenait un miroir sous ses yeux.

— Il y a sans doute beaucoup travaillé, dit Kate.

— Bien sûr, répond Naomi.

L'examen de la carte lui tire finalement un sourire.

— Raconte-moi, dit Kate.

Naomi explique que Bernát a modifié sa calligraphie à la suite d'une relation amoureuse qui a tourné court. Une copine à lui, sur le point de devenir son ex, estimait que son écriture était hautaine, « tout comme lui ». Il y avait du vrai dans ce reproche, reconnaissait Bernát – mais pas ce jour-là. Il avait alors vingt ans et il était très talentueux – bien plus que sa copine. Mais il était amoureux d'elle et son reproche l'a blessé, avant de le faire réfléchir. Si son écriture était à l'image de son attitude, se disait-il, peut-être qu'en soignant la première il corrigerait la seconde – pour le mieux. Ainsi donc, plusieurs heures chaque soir, pendant des mois, dit Naomi, Bernát a étudié la calligraphie. « Un exercice spirituel », dit-elle.

— Et ça a marché ? demande Kate.

— Hum, à moitié, à tout le moins, dit Naomi en laissant échapper un petit rire.

Puis, comme si elle rangeait une relique dans son écrin, Naomi glisse la carte dans son livre et referme celui-ci avec précaution.

— Je vais te souhaiter bonne nuit, dit Kate.

Naomi pose le livre sur l'oreiller, fait pivoter ses jambes, et met les pieds par terre ; elle lisse la couverture du lit près d'elle pour y accueillir sa sœur. Quand Kate s'assoit, elle prend l'une de ses mains et la couve sur ses genoux.

— J'aime beaucoup Martin, murmure-t-elle, d'une voix atone. Tu le sais, non ?

— Je le sais, répond Kate attentive.

— Je ne connais personne qui lui ressemble.

— Moi non plus.

— Il est tellement lui-même, et tout le temps, dit-elle très calme, comme si elle parlait d'un phénomène qu'elle ne saisirait pas dans toute sa plénitude.

Parfois, lorsqu'elle lui parle, elle se sent « comme de la brume sur une montagne », dit-elle. « La vie qu'il mène lui sied comme un gant », dit-elle sur un ton de plaisante perplexité. Elle caresse le dos de la main de Kate comme la fourrure d'un chat.

— Vous ne vous disputez jamais ? demande-t-elle, et sa question ne dissimule pas, semble-t-il, le moindre reproche.

— Bien sûr que si, dit Kate.

— C'est une réussite, dit Naomi.

— Quoi ?

— Je pense que parfois je l'envie, dit Naomi. Et toi aussi.

— Je ne crois pas que tu nous envies, dit Kate.

Sa sœur ne la contredit pas. Une pleine minute, Kate reste assise près de sa sœur ; de la main, Naomi poursuit ses caresses.

— Bon, j'y vais, dit Kate après que Naomi a bâillé.

Kate se lève, Naomi s'allonge à nouveau sur le couvre-lit ; elle ferme les yeux. « Bonne nuit », dit Kate, et elle pose un baiser sur le front de sa sœur ; Naomi sourit légèrement, de manière à exprimer sa gratitude, suppose Kate, mais il y a sans doute aussi un peu de condescendance dans ce sourire. Arrivée à la porte, Kate éteint le plafonnier. Des deux mains, Naomi tient le livre posé délicatement sur sa poitrine ; elle a l'air d'un gisant.

N'ayant pas sommeil, Kate se rend dans son bureau. Elle navigue sur internet et trouve des sites où il est question de Prague au début du xx^e siècle. Un peu plus tard, se rendant compte qu'elle vient de passer presque une demi-heure à regarder des photos de la gare, elle va se coucher. Martin dort déjà. Kate s'allonge, toujours bien éveillée, elle se remémore un incident survenu quelques années auparavant : Naomi sort de la salle de bains ; voyant Martin, elle ferme les yeux et lève les mains comme si elle se livrait à un peloton d'exécution ; sa serviette tombe ; elle est nue ; c'est une blague, disait Naomi.

III

10.

Au petit déjeuner, Naomi ouvre la main pour montrer à Kate une paire de petits objets, ovales et gris, semblables à des ongles d'orteils en deuil. « Penses-tu que Lulu aimerait ça ? », demande-t-elle. Trois petites perles rouges sont attachées à chaque ovale, de même qu'un crochet d'argent ; ce sont des boucles d'oreilles. Elle les laisse glisser dans le creux de la main de Kate. Plutôt que des ongles, on dirait des médiateurs dont un segment, à l'extrémité la plus large, est plus rêche et d'un gris plus foncé ; les perles rouges présentent toutes un point noir et sont assez jolies, pense Kate. Naomi s'assoit à ses côtés, tout près ; du doigt, elle aligne les boucles dans la main de sa sœur. Ces perles sont des graines, les graines mâles de l'huayruro, un arbre, explique-t-elle. Elles viennent d'Amazonie et protègent qui les porte contre « l'énergie négative ». Les ovales gris proviennent de l'Amazonie également – ce sont des écailles prélevées sur un énorme poisson, le *pirarucu*. Sa langue est si rugueuse que les indigènes s'en servent comme râpe, dit-elle. « Qu'en penses-tu ? », demande-t-elle, espérant que son présent plaira.

Kate sait que Lulu n'aime pas se parer d'attributs ethniques. « Elle sera très touchée. Merci », dit-elle en donnant une bise à sa sœur.

— Même si elle ne les aime pas, ce sont tout de même des raretés, dit Naomi. Et elles ont une histoire.

Bien entendu, c'est Bernát qui lui a offert ces boucles. Celui-ci a un frère, Oszkár, d'un an son aîné. Les fils Kalmár ont grandi dans les Midlands, aussi loin de la côte qu'on peut l'être en Angleterre et, souvent, Oszkár relie l'orientation de sa carrière au fait que la maison familiale se trouvait coincée dans les terres. Tous les étés, la famille prenait ses vacances en Cornouailles et logeait invariablement dans le même chalet au sommet d'une falaise surplombant une longue plage. À l'une des extrémités de cette plage, il y avait un affleurement rocheux que l'eau entourait complètement, au moins deux heures, à marée haute. Avant que la mer ne touche ce rocher, Oszkár montait au sommet et y demeurait jusqu'à ce que l'eau se retire et quitte la rive. Il y apportait un livre, mais n'en lisait guère que quelques pages ; le spectacle de la mer lui suffisait bien assez. Il était aussi fascinant à

ses yeux que celui d'un ciel étoilé. La constellation des vagues toujours en mouvement l'enchantait. Pour Oszkár, rien n'était plus enthousiasmant que leur expédition annuelle en chalutier ; l'immensité du monde sous-marin autour de lui le faisait rêver. Un jour, à cinq ou six mètres du bateau, l'eau lui a semblé plus sombre, décolorée ; c'était la queue d'un requin pèlerin ; le poisson avait la taille et la dimension d'un canoë, certains des enfants à bord du chalutier étaient terrifiés. Pour Oszkár cependant, cette « rencontre » avait eu l'effet d'une véritable annonce.

Quelques années avant que Naomi ne fasse la connaissance de Bernát, Oszkár Kalmár avait obtenu de son université une année sabbatique et entrepris des recherches au Brésil pour étudier les migrations du poisson-chat amazonien ; son tout premier article scientifique portait sur le poisson-chat rayé, le *plotosus lineatus*, de l'océan Indien, et il semble qu'Oszkár soit devenu par la suite une sommité de modeste renommée en matière de silures. Au Brésil, ses recherches l'ont mené à s'intéresser de près à la Réserve de Mamirauá et il s'est fixé à Tefé, ville inaccessible par la route. L'isolement du lieu a sans doute été pour Bernát le facteur déterminant dans sa décision de rendre visite à son frère. Il a donc passé trois ou quatre jours à Manaus d'abord, qui lui faisait songer à une sorte de Croydon sous les tropiques, dit Naomi, peut-être inquiète à l'idée d'avoir donné à sa sœur l'impression que le grand homme manquait d'humour. À Manaus, il a fait ce qu'on recommande à tous les touristes. Il avait admiré les cent quatre-vingt-dix-huit lustres du Teatro Amazonas, son escalier en marbre de Carrare, et son mobilier en bois de rose. À l'extérieur du théâtre, il avait examiné les pavés enduits de caoutchouc pour étouffer le bruit des fiacres. Il a visité le marché aux poissons, où il a vu une très grande variété de poissons-chats. Tout cela avant de réintégrer sa chambre pour se détendre dans l'air climatisé. Devant et derrière l'immeuble, le vrombissement de la circulation n'avait de cesse. Il aurait pu se croire dans un motel britannique en bordure d'autoroute, s'il n'y avait eu les insectes longs comme le doigt qui déambulaient au plafond. Enfin, après quatorze heures en bateau, il avait retrouvé son frère Oszkár.

Tefé a été fondée par des missionnaires au XVIII^e siècle, et d'autres missionnaires prêchaient encore dans la région. Oszkár s'était lié à l'un d'eux, Walter Doniphan, originaire de Virginie ; cet homme s'échinait à traduire l'Évangile dans la langue utilisée dans un certain nombre de villages en amont de Tefé. Pendant plusieurs années, Walter a vécu parmi ces gens et, tout ce temps, n'a trouvé aucune preuve indiquant qu'ils aient une quelconque idée de l'histoire ou de la mythologie. Même que toute forme de fiction leur semblait étrangère. L'histoire de Jésus les avait fort ennuyés dès qu'ils ont su

que Walter n'avait jamais rencontré cet homme. Ils l'ont donc interrogé : pourquoi son Dieu nous aurait donné la vie si celle-ci ne nous suffit pas ? Pourquoi ce Dieu sent-il le besoin de nous mettre à l'épreuve ? Quelle raison avait-il de nous créer ? Pourquoi avait-il eu besoin de créer toute chose ? Durant les six mois précédant sa rencontre avec Oszkár, Walter n'était parvenu à convertir qu'une seule personne : un homme mordu au pied par une raie. Vite, pour soigner sa blessure, une femme avait uriné sur sa jambe, mais cette femme était une prostituée, minée de maladies, et son urine a infecté la blessure. Selon toute vraisemblance, reconnaissait Walter, cet homme croyait que le baptême allait le guérir. Aussi, parfois, dans les petites heures de la nuit, Walter luttait contre le découragement.

À Tefé toutefois, il avait rencontré un homme remarquable, qu'on appelait Afonso. Il serait plus juste de dire que l'histoire d'Afonso était bien plus remarquable que l'homme lui-même. Cet Afonso se distinguait par un tempérament difficile, semble-t-il : chicanier, irascible, et souvent ivre. Une femme, qui avait été son épouse, vivait aujourd'hui quelque part à Manaus ; elle s'était enfuie avec leur fils en raison de son ivrognerie, admettait-il. Coupable de vol, il avait fait de la prison. Mais l'existence menée par Afonso rassemblait tous les éléments d'un bon film ou d'un livre, assurait Walter à Oszkár.

Walter avait rencontré cet homme une première fois à Tefé, sur la berge du fleuve. Il passait alors devant un quai, où une douzaine de petites embarcations étaient amarrées, quand un cri l'avait arrêté ; agenouillé dans l'un des bateaux, un homme, tenant une clé à molette, s'affairait devant les pièces d'un moteur de hors-bord entièrement démonté ; il regardait en direction de Walter et il a crié une seconde fois, comme s'il interpellait un employé simple d'esprit. À l'évidence, il voulait un coup de main. Malgré les manières péremptoires de cet homme, Walter l'a rejoint en sautant sur les ponts de plusieurs bateaux. Cela fait, l'homme lui a intimé l'ordre de saisir la clé à molette, puis de serrer un certain écrou, tandis qu'il remettait deux fils électriques en place ; dix secondes après, son aide n'était plus requise. Walter a donc souhaité une bonne journée à l'inconnu, ce à quoi l'autre lui a répondu par une question : « Cigarette ? » En mimant le geste de fumer.

— Désolé, je ne fume pas, a répondu Walter dans le dialecte des marchands du fleuve.

L'homme a grimacé comme s'il ne savait que déduire de cette réponse.

— Vous venez d'où ?

— De Virginie. Et vous ?

L'homme a fait semblant de lancer une ligne à pêche, puis il a ri, découvrant une atroce dentition ; on aurait dit des graviers plantés

dans la gencive.

— De très loin.

Intrigué, Walter voulait en savoir davantage, mais n'a obtenu que de vagues réponses : l'homme était né dans un village éloigné, sur les rives d'une rivière anonyme.

« Le fleuve est juste le fleuve », disait-il. Quant à son propre nom : « Ici, on m'appelle Afonso. » Ailleurs, on l'avait déjà nommé Abilio mais, là encore, ce n'était pas le prénom reçu à sa naissance. « Ici, on m'appelle Afonso », répétait-il comme s'il respectait une consigne apprise. Puis il a proféré un son que Walter n'aurait pu transcrire ; il l'a répété plus lentement. « Mon nom », disait-il. Une fois de plus, il a prononcé ce mot et Walter tentait d'en articuler les syllabes. En s'esclaffant, Afonso a posé la main sur l'épaule de Walter pour le consoler de ses vains efforts. Ensuite, Afonso lui a fait savoir qu'il avait faim, et Walter a compris qu'il était partant pour une conversation. Ils ont trouvé une sorte de restaurant dans une ruelle, meublé de tables et de fauteuils en plastique, où l'éclairage était aussi lumineux que celui d'un théâtre un soir de première, avec une rôtière en vitrine. Le poulet rôti, disait Afonso, est la meilleure des nourritures. En une heure, il a dévoré un poulet entier et bu quatre bières. Vers la fin, son histoire devenait difficile à suivre. Des phrases complètes restaient incompréhensibles.

Son histoire était lamentable, mais Afonso la relatait sans aigreur, sans s'apitoyer sur lui-même – voire sans le moindre sentiment. « Ma mère et mon père n'étaient pas du même sang », dit-il au début, comme s'il parlait des personnages d'un conte folklorique. « Quand ma mère était jeune, racontait-il, son peuple a contracté une maladie mortelle qu'on ne pouvait soigner, de sorte que les membres de sa famille ont décidé de partir. » Ils ont pris un bateau mais, après quelques jours de navigation, les grands-parents s'étaient sentis malades, avant de mourir. Leurs enfants – soit la mère d'Afonso et ses deux frères – avaient donc enterré leurs père et mère sur une berge de la rivière, et continué à descendre le cours d'eau. L'un des frères est mort à son tour, mais les deux survivants ont réussi à atteindre un village. « C'est là que je suis né », disait Afonso en posant le doigt sur une petite coulée de bière qu'il avait tracée sur la table.

Sur une carte, Afonso pouvait indiquer où ce village se trouvait, mais sans précision. Le peuple qui vivait là, et celui de son père, portaient un nom qui signifiait « notre peuple ». Afonso a prononcé ce terme et l'a répété plusieurs fois, afin que l'Américain le répète à son tour de manière amusante. On ne pouvait transcrire ce nom car sa langue n'avait pas d'écriture. Afonso ne savait rien écrire, et cela, dans aucune langue. La mère d'Afonso était morte à peu près au même âge que sa propre mère à elle. Afonso ne pouvait dire combien d'années

elle a vécu exactement, tout comme il ne savait donner un chiffre à son âge à lui : quand on lui demandait l'âge qu'il avait, il ouvrait et refermait la main plusieurs fois, gestes qui signifiaient seulement « de nombreuses années ». Il devait avoir entre dix et quinze ans à la mort de sa mère, pensait-il. À partir de là, sa vie a pris un mauvais tour, car son père s'était mis en ménage avec une femme acariâtre qui traitait les enfants tels des esclaves. Il y avait tout le temps des querelles : entre le père et les enfants ; entre la femme et les enfants ; entre les adultes ; entre les adultes et d'autres adultes. « Il en va dans la jungle comme dans les villes », disait Afonso, pensant peut-être que l'Américain avait besoin qu'on l'instruise à ce sujet.

Un soir, Afonso et sa sœur se sont enfuis ; ils ont pris une barque et descendu la rivière. Cela pendant plusieurs jours, jusqu'à ce qu'ils arrivent à un endroit où vivaient les marchands du fleuve. On a trouvé du travail au jeune Afonso, d'abord chez ces marchands, puis sur un bateau, et un autre, et un autre encore, de sorte qu'il a navigué en s'éloignant de plus en plus de son village d'origine. Sur ces bateaux, il a commencé à parler sa nouvelle langue ; pendant longtemps, disait-il, c'était « comme de porter des vêtements de bois ». Un jour, lui et sa sœur ont accosté à Tefé ; il pensait que sa sœur vivait maintenant à Manaus.

Afonso répondait aux questions par des formules toutes faites, sans y mettre d'émotion, comme s'il avait mémorisé les réponses d'un examen ; et il en allait ainsi jusqu'à ce qu'il lâche soudain un formidable élément d'information : sa mère, dit-il, comprenait une langue qui n'était pas celle de son père, une langue, pour ce qu'Afonso en savait, parlée uniquement par le peuple de sa mère, un peuple qui, du moins le supposait-il, était maintenant décimé par la maladie que sa mère et sa famille avaient fuie. Dans sa nouvelle maison, sa mère était obligée, bien sûr, d'apprendre et de parler la langue de son mari, mais elle a retenu, tout le reste de sa vie, des choses de cette langue première, bien qu'il n'y ait plus que son frère pour la parler avec elle. Elle a enseigné cette langue à ses enfants autant qu'elle l'a pu et, souvent, ils employaient les vieux mots lorsqu'ils parlaient ensemble. Cela dit, leur connaissance de ce premier langage – une connaissance encore incomplète lorsqu'ils l'ont abandonné – s'est amoindrie, comme leurs premiers souvenirs se sont eux-mêmes dissipés, de sorte qu'Afonso et sa sœur n'en retenaient que des bribes, bribes qui se sont encore altérées depuis qu'Afonso ne voit plus sa sœur. À son avis, lui et sa sœur étaient les dernières personnes sur le globe capables de comprendre certaines choses dans la langue maternelle de sa mère.

Cette histoire ayant beaucoup intrigué Oszkár, Walter Doniphan l'a mené au bar où, invariablement, on retrouvait Afonso. La soirée s'est plutôt mal passée : Afonso avait déjà pas mal bu, avant qu'ils le

rejoignent, et son état d'esprit était des plus exaltés. En échange d'alcool supplémentaire, il a répondu à quelques questions d'Oszkár, mais cela en un minimum de mots. Par rapport à ce que Walter Doniphan savait déjà, ils n'ont pratiquement rien appris de neuf.

Néanmoins, après l'arrivée de Bernát, Oszkár l'a convaincu sans mal qu'il aurait tout avantage à faire la connaissance du remarquable Afonso. Ainsi, le troisième soir de son séjour à Tefé, Bernát et son frère ont donné rendez-vous à Walter Doniphan et ils se sont rendus ensemble dans le bouge préféré d'Afonso. En route, Walter a raconté certaines choses qu'Afonso lui avait dites à propos de la langue quasi-morte de sa mère. Dans ce langage, il n'existait pas de mots pour désigner le nord, le sud, l'est et l'ouest. Pas de mots non plus pour la gauche et la droite : on s'orientait en se fiant à la topographie, à l'emplacement des collines, des rivières, du village, et ainsi de suite. D'après le témoignage d'Afonso, il semble que les abstractions de toute nature soient inexistantes dans ce langage, même contraires à lui. Il n'y a pas de noms pour les unités de poids ou de mesures, ni pour le temps, pas d'adjectifs pour les couleurs non plus. La couleur d'un objet ne serait pas une valeur indépendante de lui : un poivron était un poivron et le sang était du sang ; abstraitement, le rouge n'existait pas. Walter savait toutefois que de telles caractéristiques se retrouvaient ailleurs, il connaissait d'autres langues qui, tout comme la langue de la mère d'Afonso, utilisaient différentes formes verbales pour exprimer le passé : il en existait une pour parler de choses dont on a une connaissance directe ; une autre pour rapporter des choses déduites d'un témoignage de première main ; une troisième pour les suppositions ; une quatrième pour les ouï-dire. Mais deux aspects du langage de la mère d'Afonso l'avaient grandement surpris. En premier lieu, dans une phrase, les mots observaient généralement la même séquence : Objet-Verbe-Sujet. Afonso insistait beaucoup là-dessus ; là où la plupart des gens auraient dit : « L'homme boit la bière », on disait : « La bière boit l'homme » dans la langue de sa mère. La seconde particularité surprenante était – car cela semblait bien être le cas – que la subordination n'existait pas. Dans la langue de la mère d'Afonso, on ne disait pas, par exemple : « J'ai bu la bière que Walter a payée. » On formulait plutôt la phrase comme ceci : « La bière bue moi. La bière payée Walter. » De la même façon, on ne disait pas : « Je te répète l'histoire que Walter m'a contée. » Il fallait plutôt dire quelque chose comme : « L'histoire répétée moi. L'histoire contée Walter. »

Au XVII^e siècle, un moine dominicain, qui avait étudié la langue arawak, écrivait : « Il n'existe pas de langue plus pauvre que celle-là. Ils n'ont que des mots relatifs à nos cinq sens. » En suivant son exemple, on pouvait être enclin à qualifier d'appauvrie la langue de la

mère d'Afonso. Mais cela, disait Walter, serait une erreur. La langue de la mère d'Afonso, tout comme celle de son père, se caractérisait par une surabondance de noms. Elle possédait une particularité, en regard de laquelle l'anglais semble bien dépourvu. Ainsi, Afonso était surpris qu'en portugais une branche d'arbre ne soit toujours qu'une branche, peu importe sa taille ; dans la langue de sa mère il y avait, par exemple, un mot – ressemblant à *uxchâ* – pour désigner des branches plus épaisses que le poignet d'un homme, mais moins grosses que sa cuisse. À son sens, il était étrange que le soleil, en portugais, demeure en tout temps le soleil, qu'on le regarde à l'aube, à midi, ou à son coucher, à travers des nuages ou dans un ciel clair. Le portugais possédait trop peu de mots pour désigner les rivières, d'après Afonso, et rendre compte des nuances de l'ombre. La langue de sa mère, tout comme celle de son père, avait au moins trois mots pour décrire le crépuscule, et trois autres pour ce qu'on nomme l'aurore. Pourquoi devait-il se contenter d'un seul mot pour dire « nous » ? Dans le langage de sa mère, ce vocable avait deux formes, l'une signifiant « nous tous, toi y compris », et l'autre pour qu'on comprenne « nous tous sans toi ». Walter répétait *uxchâ*, comme s'il s'agissait d'un mot magique. Par ailleurs, le ton sur lequel on prononçait la dernière syllabe était crucial. *Uxchâ* voulait dire une chose absolument différente et *uxchá* autre chose encore. Sur ce, ils sont arrivés au bar. Assis devant une demi-douzaine de tables, des hommes jouaient aux cartes ; Afonso n'était pas parmi eux. Le barman ne l'avait pas vu ce soir-là, mais il restait du temps, puisqu'il n'était pas encore 22 heures. Le trio a donc décidé d'attendre et leur patience allait être bientôt récompensée. Afonso est apparu dans l'embrasure de la porte d'entrée et examinait les buveurs rassemblés, avec l'air d'un homme accomplissant la dernière de ses nombreuses et pénibles tâches de la journée. Walter ayant oublié de décrire l'allure d'Afonso, Bernát était passablement déçu : le type n'en imposait pas du tout. Mesurant à peine plus d'un mètre cinquante, Afonso avait des jambes disproportionnellement courtes, arquées, et trop maigres pour son torse. Le haut du corps était presque cylindrique, avec de larges épaules se transformant plus haut en un cou robuste. Ses cheveux, raides et noirs comme de la fibre de carbone, lui descendaient à la mâchoire, et ils étaient de la même longueur tout autour de la tête ; sa peau était basanée, ses pommettes larges et saillantes ; le nez était épaté, les yeux petits, et leur blanc comme de l'ambre pâle. Il portait le maillot d'une équipe de football brésilienne et un large short blanc, copieusement taché.

Souriant comme à la vue d'un ami de longue date, Walter lui a fait signe de la main pour l'inviter à s'asseoir avec eux. Au même moment, dans un coin au fond, près du bar, un homme ayant le visage d'un

boxeur en retraite après une série de combats perdus, l'appelait à venir jouer aux cartes avec lui. De toute évidence, c'était la plus intéressante des deux propositions, néanmoins, Afonso s'est dirigé vers la table de Walter, d'Oszkár et de Bernát. Ils lui ont offert une bouteille comme incitatif. Il s'est assis. Il était criant qu'il ne souhaitait pas se donner en spectacle. Sa réticence à prolonger l'entretien était tellement palpable, rappelait Bernát, que son siège semblait être le pôle nord d'une source magnétique et son short un pôle contraire. Présenté par Walter, Afonso a donc serré la main de Bernát avec un sourire forcé, découvrant du même coup les ravages de sa dentition ; Oszkár, pour sa part, a reçu une poignée de main des plus fugaces et croisé son regard une demi-seconde à peine. Walter avait ensuite engagé la conversation avec Afonso, mais quatre-vingt-dix pour cent des propos étaient tenus par le seul Walter. Afonso opinait de la tête en l'écoutant, il regardait Bernát de temps à autre, et s'employait surtout à vider sa bouteille. Celle-ci, on pouvait en jurer, n'était pas la première qu'il éclusait ce soir-là. Bernát avait l'impression que Walter peinait à traduire en phrases intelligibles ce qu'Afonso marmonnait. Soudain, un ronchonnement prolongé les a informés qu'Afonso était très fatigué. Bernát dit alors quelque chose, à savoir qu'on lui avait déjà raconté l'histoire d'Afonso et que celle-ci faisait grande impression sur lui ; Walter a traduit la remarque ; Afonso approuvait de la tête, tout en traçant du doigt une ligne sur la table, depuis la petite flaque que sa bouteille avait laissée. À cet instant, l'ancien boxeur, impatient, lui a fait signe une fois de plus. Afonso a regardé dans sa direction, en haussant les épaules, comme pour dire qu'il n'y pouvait rien, que ces étrangers le retenaient. Il s'est adressé à Walter un long moment, et Walter, lui souriant avec bienveillance, a répondu d'un chuchotement ; ils se sont serré la main et une autre bouteille est apparue comme par miracle.

Après en avoir bu une profonde gorgée, Afonso a rassemblé ses forces pour faire preuve d'un peu plus d'amabilité. Il a ouvert grand les bras, étreignant tout l'espace occupé par les trois étrangers, puis il a prononcé une phrase, interprétée par Walter sous la forme d'une question : « Voulez-vous entendre quelque chose ? » Afonso a ensuite fermé les yeux et poussé un long murmure, une sorte de gargouillement mélodieux, plein de voyelles envolées, et s'achevant par des coups de glotte. Le tout durait peut-être vingt secondes.

— De quoi s'agit-il ? a demandé Oszkár.

— Ce sont des vers à propos d'un poisson, répondait Afonso par l'entremise de Walter. Un gros poisson.

Oszkár a interrogé Walter du regard, dans l'espoir d'obtenir davantage d'explications. Walter s'est tourné vers Afonso dont la réponse, fournie avec force expressions de regret, se résumait à ceci :

« Le portugais n'a pas les mots. L'Europe n'a pas ce poisson. »

Ensuite, le groupe a poliment demandé de réécouter le verset. Afonso ne semblait pas réfractaire à l'idée. Il réfléchissait ; il buvait d'autres gorgées de bière ; puis il s'est remis à parler. Et ce qu'il disait se formulait en un simple constat : « Londres est une très grande ville. » Bernát lui a confirmé que c'était bien le cas.

À Londres, croyait Afonso, il y a des immeubles cent fois plus élevés que ceux de Tefé, tout le monde y possède une voiture, et un homme y gagne en une semaine ce que lui rapporte une année de travail à Tefé.

— Mais il fait froid, lui précisait Bernát.

— Mais il y a du travail et de l'argent, a répliqué Afonso.

Soudain, avançant son visage tout près de celui de Bernát, il lui a demandé, cassant :

— Pourquoi tu es ici ?

— Pour voir mon frère.

— Les Brésiliennes sont les plus belles femmes du monde, a dit Afonso en s'adossant à son siège. Tu es venu voir les femmes ?

— Je suis venu voir mon frère.

— Alors, tu es venu voir des hommes.

Sa remarque l'amusait terriblement ; son rire rappelait l'aboïement d'un petit chien.

— Comment sont les femmes en Angleterre ? a-t-il demandé à Oszkár.

— Certaines jolies, d'autres moins.

— Je pense que j'irai voir les Anglaises moi-même.

Mais quelque chose, dans la réaction d'Oszkár, l'amusait et le contrariait en même temps.

— Tu penses que je ne veux pas voir l'Angleterre ? lui a-t-il lancé, menaçant. Tu penses qu'ici je suis au paradis ?

— Il est difficile de trouver du travail en Angleterre, disait Oszkár pour le prévenir. Certains couchent dans les rues. Beaucoup ont faim en Angleterre.

Afonso se montrait incrédule.

— Des gens ont faim à Londres ? s'est-il écrié.

— Oui, dit Oszkár.

— Tu les as vus ?

— Mon frère vit à Londres. Moi, j'habite dans une autre ville où, là aussi, certains n'ont pas d'argent.

Alors, durant une dizaine de secondes, Afonso a posé son regard métallique sur Oszkár ; impossible de déceler quelle pensée logeait là. Puis, Afonso s'est tourné vers Bernát et, abruptement, comme un soldat interpelle un civil en territoire occupé, a ordonné :

— Donne-moi ton numéro de téléphone.

Enchanté par la stupeur qu'il venait de provoquer, Afonso s'est mis à rire très fort, découvrant chacun de ses chicots en ruines.

— Tu vis à Londres. Tu peux m'aider.

Bernát a laissé échapper une série de chiffres ; l'agressivité d'Afonso l'avait tellement surpris qu'il lui donnait son véritable numéro, en anglais, et Afonso l'a répété sans hésitation. « Je vais t'appeler », lui a-t-il dit, en tendant la main pour sceller l'entente. Cela fait, il s'est relevé, a frappé la table de sa bouteille vide, ainsi qu'il l'aurait fait avec un marteau. Puis, il a serré la main de Walter et celles des deux Anglais, comme s'il venait de conclure, à son avantage, un marché avec une bande d'étrangers. « Je suis content de t'avoir rencontré », dit-il, d'après la traduction de Walter, et il a traversé la salle pour rejoindre les joueurs de cartes. Ainsi s'était terminé l'entretien avec Afonso – « le saint patron des bruts de décoffrage selon Walter », disait Bernát à Naomi pour le décrire.

Deux jours plus tard, sur le quai, Bernát avait revu Afonso : il était assis sur un baril d'huile rouillé, derrière un comptoir de fortune, fait d'une grande boîte en carton sur lequel des articles variés étaient en vente. Quand Bernát s'est approché de lui, il enfilait des perles sur des écailles de poisson ; rien dans l'attitude d'Afonso n'indiquait à Bernát que l'autre le reconnaissait, explique Naomi à sa sœur. Une sorte de conversation s'est engagée, essentiellement par gestes. À aucun moment, le vendeur n'a laissé poindre un signe trahissant qu'il avait vu son client l'avant-veille. Bernát lui a acheté six paires de boucles d'oreilles en ajoutant un pourboire substantiel à son paiement, comme si cela allait de soi. « Au revoir », a conclu Afonso en anglais, avant de répéter, sans faute, le numéro de téléphone londonien et de s'esclaffer, en faisant un revolver de ses doigts, un revolver pointé vers le visage de Bernát.

11.

Il y a quelque chose à tirer de ce personnage d'Afonso, se dit Kate. Allongée dans le fauteuil inclinable de son bureau, elle tente d'imaginer le bonhomme. Bientôt, une suite au récit se présente à elle. Un an peut-être après la rencontre à Tefé, le téléphone sonne chez l'Anglais et une voix lui dit, avec un fort accent : « Je suis à Londres. » Kate saisit un carnet sur la table et y note les mots : *voix au téléphone – Je suis à Londres*. L'interlocuteur s'identifie : c'est Afonso. « Les choses ne vont pas bien pour moi », dit-il. Il insinue que l'Anglais aurait omis de le mettre en garde, que Londres n'est pas une terre de prospérité pour tous. Ils s'entendent pour se rencontrer le soir suivant, au pied de la statue à Piccadilly Circus. *Afonso & xxxx – Piccadilly – pluie – café –*

femmes (touristes ?), note Kate.

Afonso se présente avec vingt minutes de retard. Ses cheveux sont attachés en catogan et il porte un sac poubelle coupé aux bras par-dessus son chandail et son jean. Ses chaussures de sport émettent un couinement de succion sur le pavé humide. « Ravi de vous revoir », dit l'Anglais, ou des mots du même ordre. Afonso signale qu'il veut boire un café. Sa peau s'est plissée autour des yeux. Il demande une cigarette, mais l'Anglais ne fume pas. Morose, tête baissée, Afonso le suit en direction d'un café.

« Le café est mauvais en Angleterre », glose-t-il en le goûtant. D'ailleurs, rien n'est appréciable à Londres : c'est sombre, sale, et les gens sont hostiles. Il travaille dans un restaurant. « On appelle ça un restaurant, mais ce n'en est pas un », dit Afonso. *C'est un endroit où les gens vont pour ne plus ressentir la faim*, dit Afonso, écrit Kate. Il fait un boulot dont les Anglais ne veulent pas, dit-il à l'Anglais. Toute la journée, il nettoie des planchers, des toilettes, il vide les poubelles, dégrasse les tuyaux de leur graisse, et déballe des paquets de viande hachée qu'on dirait peinturlurée pour ressembler à de la viande. Le patron est anglais, mais les gens qui travaillent avec Afonso ne le sont pas. *Nous sommes ceux que vous ne voyez pas*, dit-il en tournant son regard vers la salle *pour englober tout le monde dans son accusation*. La nuit, il dort dans un garage, à des kilomètres de son boulot. Il se rend au travail à pied parce que le bus coûte trop cher. Mais parfois, vient-il à l'esprit de Kate, Afonso prend le métro, car il est facile de voler des gens dans le métro. « Certains jours, j'arrive à piquer pas mal de trucs », déclare-t-il à voix bien haute. Il a perdu quelques dents depuis que l'Anglais a fait sa connaissance au Brésil. Afonso remarque qu'un sac à main est accroché au dossier d'une chaise près de lui, il rigole. Un jour prochain, il se fera prendre par la police, parce que, dans ce cas, on le renverra dans son pays. « Je déteste l'Angleterre », dit-il. *Mais il n'est pas si simple de se faire renvoyer chez soi*, se plaint-il. L'un de ses collègues du restaurant a été arrêté pour avoir piqué des choses dans une auto et on l'a jeté en prison, mais on ne l'a pas renvoyé dans son pays à sa libération. « Pourquoi ça ? », demande-t-il très pressant. L'Anglais avoue qu'il ne le sait pas ; il semble qu'Afonso *s'attendait à ce que l'autre ne le sache pas*, écrit Kate. *As-tu de l'argent ?* demande-t-il. *Il faut que je mange et aujourd'hui je n'ai pas d'argent*. Un billet de vingt livres sterling est empoché sans délai, *comme s'il s'agissait d'une dette tardivement remboursée*. D'un mouvement brusque, il se lève. « Je bosse ce soir », déclare-t-il ; il serre la main de l'Anglais en se bornant à la porter vers le sol, *comme s'il baissait une manette*. « Merci », dit-il. Près de la sortie, il demande une cigarette à une jeune Japonaise qui, d'effroi, se recroqueville et s'éloigne ; il la salue bien bas, puis pousse la porte toute grande et va courir sous la pluie. Là-dessus, l'épisode se

dissipe. Où cela mène-t-il ? écrit Kate. Cela va-t-il quelque part ? Une nouvelle ? Deux décors : Brésil & Londres. Peut-être pas le Brésil ? Lisbonne ? Afonso le rencontre à Lisbonne ? L'Anglais parle le portugais ???

Une heure plus tard, elle a mis de côté l'histoire d'Afonso et de l'Anglais. Elle est à Prague maintenant, avec Dorota ; son prénom est désormais choisi, de même que les lieux. Une scène est esquissée : en rentrant chez elle au crépuscule, Dorota est dépassée par un tramway qui ralentit, avant de s'arrêter quelques mètres plus loin ; derrière l'une des vitres, un visage se tourne vers elle et la regarde ; des reflets l'empêchent d'abord de distinguer les traits avec précision, mais en longeant le tramway, elle se rend compte que ce visage est celui de Jakub, son mari défunt. Il a vieilli depuis qu'il l'a laissée, et il porte la barbe, mais il ne fait aucun doute que c'est bien Jakub. Elle prononce son nom ; sa voix reste coincée dans sa gorge. Il lui sourit, mais son sourire n'en est pas un de reconnaissance ; c'est le sourire d'un homme ravi d'avoir attiré l'attention d'une séduisante inconnue. Le tramway prend de la vitesse, et l'homme derrière la vitre sourit encore de façon narquoise, sachant qu'il a fait bonne impression ; c'est une attitude désagréable et contraire au tempérament de Jakub.

Kate écrit – *le tramway prend un virage, reflets du soleil sur la vitre, puis le visage disparaît ???* – quand soudain elle se rend compte qu'il y a un son inhabituel dans la maison, une sorte de bourdonnement : la voix de Naomi, là-haut, dans sa chambre. Cette voix devient un instant plus aiguë et son intensité monte : une phrase est prononcée avec force, avec colère, mais on ne distingue pas les mots. Le bourdonnement reprend, mais s'interrompt après trente secondes. Kate monte à la chambre d'ami et frappe.

« Je t'en prie, entre », lance Naomi sur un ton de bonne humeur emprunté. Elle est assise par terre, son téléphone à la main ; elle se réinstalle sur le lit.

— Désolée pour le bruit, dit-elle.

— Tout va bien ? demande Kate.

— C'est Gabriel.

— Oh ?

— Il pense qu'on devrait discuter de certaines choses.

— Mais pas toi ?

— Pour moi, c'est tout discuté.

— Il se fait du souci pour toi.

— Il voit une nouvelle femme, dit Naomi – on croit l'entendre parler d'un frère incorrigible. Une autre qu'il a rencontrée sur internet, elle aussi, Edwina.

— Et ça va entre eux ?

— Plutôt bien. Elle est jolie, paraît-il. Elle lit Tolstoï. Une fan de

Tarkovski. Elle remplit pas mal de critères.

— Mais ?

— Disons qu'il y a un truc : elle aime Tchaïkovski. Elle adore Tchaïkovski.

— Ça pose un problème ?

— Pour Gabriel, c'en est un.

— Vraiment ?

— Oh oui. Et aussi, je pense qu'il y a des complications au pieu, dit-elle en prenant un air pudique. J'ai l'impression que cette Edwina est un peu trop... – Naomi feint de chercher le mot – dynamique.

— Je ne tiens pas à en savoir davantage.

— Très bien. Rassure-toi, je n'ai pas de détails, dit Naomi. Mais j'espère qu'il accordera plus de temps à Edwina. Elle lui fera peut-être du bien. En élargissant ses horizons. Et qu'elle lui bottera les fesses. Je l'ai pas mal secoué à la fin. Mais, bien sûr, ce n'était pas suffisant. Pas assez convaincant. Edwina pourrait être celle qu'il lui faut. Peut-être le sortira-t-elle de sa zone de confort, comme on dit maintenant. Qui sait ?

Naguère, l'inertie de Gabriel semblait un facteur décisif – inhérent à son charme ; il était doux, cultivé, il savait cuisiner mais, par-dessus tout, il « refusait de jouer le jeu » ; Kate se souvient de sa sœur répétant cela – presque à l'aube de la quarantaine, mais sur le ton d'une ado.

— Alors, tu penses qu'il a besoin qu'on lui botte les fesses maintenant ? demande Kate.

— Et pas qu'un peu.

— Pourquoi ?

— Il est dans un cul-de-sac. Dans un cul-de-basse-fosse jusqu'au cou, déclare Naomi.

Auparavant, Naomi voulait que sa sœur comprenne que Gabriel choisissait sciemment des boulots sans issue, pour « cultiver son ennui », comme elle l'a dit un jour avec ces mots-là ; car il y a de la liberté dans l'ennui ; quand il s'ennuyait, Gabriel pouvait réfléchir tout à loisir. Il travaillait dans le commerce de détail, mais n'en était pas partie prenante.

— Et c'est nouveau ? dit Kate. Je pensais que les impasses étaient une bonne chose pour lui.

— Il bosse dans cette librairie depuis beaucoup trop longtemps.

La rancœur est devenue un trait dominant chez Gabriel, dit Naomi ; maintenant, il ne souffre plus en silence dans le désert du commerce.

— Il devrait faire quelque chose au lieu de s'apitoyer sur lui-même, dit-elle.

— Comme quoi ?

— Aucune idée. Son frère pense qu'il pourrait rédiger son livre sur les gitans.

— C'est une si mauvaise idée ?

— D'après moi, il a raté le coche sur ce coup-là, dit Naomi. De plus, il n'est pas tenace comme toi.

Au moment où elle dit cela, le téléphone se remet à bourdonner ; exaspérée, Naomi dirige l'appel vers son service de messagerie, puis elle se marre.

— Qu'est-ce qui te fait rire ?

— Pour un indolent, il se montre assez pressant, merde.

Elle considère son téléphone comme s'il était la photo d'un ami décédé.

— Il est encore attaché à toi, dit Kate.

— Il semble bien. Mais Dieu sait pourquoi – je suis affreuse, déclare Naomi.

— Pourquoi tu dis ça ?

— Parce que c'est vrai. Je suis un boulet pour tout le monde et je vous donne trois fois rien.

— Je ne pense pas ça. Gabriel ne le pense pas non plus.

Naomi tourne les yeux vers sa sœur, stupéfaite, comme si cette forme de compliment la prenait au dépourvu et demeurerait profondément incompréhensible. Son regard se tourne à nouveau vers le téléphone.

— Étrange comment les choses se sont passées avec Gabriel, dit-elle.

Ce souvenir absorbe un instant son esprit, puis elle s'explique.

« La première phrase qu'il m'a dite était : Je ne suis pas désespéré. » Cela, moins d'une minute après leur toute première rencontre. « Et je lui ai dit : Ça tombe bien, je ne le suis pas non plus. » Elle n'était pas, lui a-t-elle expliqué, de ces femmes qui font ce genre de chose sous prétexte que leur horloge biologique les presse ; son âge ne la préoccupait pas, a-t-elle ajouté. Et Gabriel, lui, voulait qu'elle sache d'emblée qu'il ne cherchait pas de « relations sexuelles sans conséquence » ; presque toutes les autres femmes rencontrées de cette façon souhaitaient que la soirée finisse au lit ; certaines d'entre elles – même après avoir fait sa connaissance – croyaient que la chambre à coucher était l'inévitable fil d'arrivée de la journée. Naomi lui a bien signifié qu'elle faisait exception. « Je trouve la légèreté pénible », lui a-t-il dit, non du tout pour s'excuser, car il a prononcé cela comme s'il donnait son groupe sanguin à Naomi. C'était la plus singulière des conversations : davantage une interview qu'un premier rendez-vous, d'ailleurs – « une interview réciproque », dit Naomi. Durant un certain temps, lui révélait Gabriel ce jour-là, lorsqu'il était dans la vingtaine, il avait vécu avec une femme, puis décidé qu'il ne

vivrait plus jamais avec une autre ; il n'avait pas donné les raisons de cette résolution, mais Naomi comprenait que c'était une question de possessivité, d'horripilante possessivité. Gabriel, lui-même, n'était pas possessif, lui a-t-il dit ; comme Naomi n'avait encore jamais vécu avec quelqu'un, elle s'était sentie en harmonie avec cet homme étrange et franc. « Mais aujourd'hui... », se lamente-elle, en pointant du doigt le téléphone, comme s'il était le témoin des transformations qui accablaient Gabriel.

Avant que Kate n'ait le temps de supposer que cette histoire de possessivité n'est peut-être pas la seule raison qui pousse Gabriel à agir de la sorte, le téléphone bourdonne à nouveau – un texto cette fois. Naomi le lit, l'air chagrin, puis jette le téléphone sur le lit ; elle regarde par la fenêtre, ne sachant plus que faire.

— À quelle heure vois-tu maman ? demande-t-elle.

— Midi.

Naomi réfléchit une dizaine de secondes.

— Je pense que de nous voir ensemble serait trop pour elle, tranche-t-elle.

Kate objecte que Naomi, n'ayant pas vu sa mère depuis des mois, ne peut juger ce qui est trop ou suffisant pour elle.

— J'irai le lendemain, dit Naomi. Si ça ne te dérange pas de me déposer. Mais je pourrais y aller à pied.

— C'est beaucoup trop loin, dit Kate – or, Naomi le sait.

— Je m'en fais encore pour lui, dit Naomi, en reprenant son téléphone, mais il faut que ça cesse.

Dans l'escalier, Kate entend la voix de sa sœur, dont le ton est plus mesuré.

12.

Leonor avait habité chez sa fille, avec Martin et Lulu, pendant un an, jusqu'à ce qu'il devienne évident que la situation était intenable. Au cours des derniers mois, les incidents se multipliaient entre elle et sa petite-fille. « On sait jamais, d'une heure à l'autre, ce qui va te tomber dessus », dit un jour Lulu en proie aux larmes ; sa grand-mère, ne retrouvant plus un objet mal rangé, une fois encore, accusait Lulu de le lui avoir volé. De temps à autre, Lulu rentrait chez elle et trouvait sa chambre dans un désordre absolu. Persuadée que la maison où elle vivait était la sienne, Leonor avait même déclaré un soir qu'il serait souhaitable que Lulu se trouve un autre logis. Dans des accès de tendresse, il lui arrivait d'êtreindre sa petite-fille et de l'appeler Daniela ; on apprit par la suite que Daniela était une amie de Leonor à l'époque où celle-ci avait l'âge de Lulu. Parfois, la nuit, Leonor

pénétrait dans la chambre de Lulu, à demi-endormie et en pleurs. Lors de certains repas, elle la dévisageait, cherchant à savoir qui cette gamine pouvait bien être ; à l'occasion, et tout soudain, elle serrait la main de Lulu et lui manifestait une extrême affection. Les amis de Lulu ne vinrent plus à la maison ; ses études en souffrirent ; elle ne dormait plus normalement. Il fallait remédier à la situation. Ainsi, aujourd'hui, Leonor vit dans une résidence, The Willows. Celle-ci est située dans les environs d'un village à quelque cinq ou six kilomètres, elle jouit d'un vaste jardin et d'un panorama sur les Downs ; Kate va la voir trois fois la semaine, parfois plus. Les chambres sont les plus agréables qu'on puisse trouver à distance raisonnable ; le personnel est affable, travaille consciencieusement, les résidents sont traités avec respect et délicatesse. On leur propose de nombreuses activités. « Nous faisons en sorte que leur existence ici soit, non seulement confortable, mais stimulante », affirmait le directeur en s'adressant à Kate et à Martin. Une dame, Tamae, y donnait des cours d'arrangements floraux chaque semaine, cours que Leonor suivit avec joie un certain temps. Les chambres sont spacieuses, et les meilleures d'entre elles disposées autour d'une sorte de cloître ; au milieu se trouve un étang à carpes, lui-même entouré de bancs. Chaque chambre dispose d'une commode en bois de hêtre et d'une armoire assortie. Une table, flanquée de deux chaises, fait face à la fenêtre. Il y a aussi un fauteuil. Toutes les chambres ne donnent pas sur le jardin, mais celle de Leonor si. Un cerisier pousse à dix mètres de sa chambre et, en mai, ses fleurs teintent de rose pâle la lumière du soleil pénétrant à l'intérieur.

On autorise les résidents à modifier quelque peu le décor de leur chambre, afin qu'ils oublient la réalité plus ou moins triste de leur situation. Ainsi, Leonor a pu emporter un abat-jour ; les rainures du verre dépoli sont incrustées de poussière, accumulée au cours des ans dans son ancien salon. Une courtepointe, cousue avant son mariage, couvre en partie le fauteuil. Entre le lit et la fenêtre, un tapis occupe le même espace que dans la chambre partagée avec son mari pendant des années. Dessous, la moquette est bleu marine et présente un motif de grandes vagues d'un bleu légèrement plus pâle ; ces couleurs, agencées de cette façon, a-t-on dit à Kate, procurent un sentiment de bien-être et de tranquillité ; aux Willows, on retrouve la même moquette dans toutes les chambres ; les rideaux portent des motifs semblables.

Des souvenirs de la vie de Leonor, choisis pour des raisons désormais oubliées, sont disposés sur la commode. Deux photographies prises à Coimbra – l'une la montrant gamine avec ses parents devant le fleuve ; l'autre, avec ses parents beaucoup plus âgés, sur un banc de pierre du Jardim Botânico – entourent un petit vase bleu en porcelaine, qui appartenait à la mère de Leonor. Dans chaque

chambre, les administrateurs de la résidence ont fait poser sur un mur la reproduction encadrée d'une célèbre toile illustrant un paysage. Celle de Leonor est une scène aquatique d'Alfred Sisley ; certains jours, quand elle arrive, Kate surprend sa mère devant cette reproduction comme si elle regardait à travers une autre fenêtre. Au-dessus du lit, une deuxième image est accrochée, qui vient de chez Leonor. Elle montre sainte Isabelle, la tête resplendissante sous un halo et une couronne, avec des roses tombant de sa robe, tenue en corbeille. La foi de Leonor, en repos pendant les années où son époux vivait toujours, lui est revenue avec le veuvage. Un jour, quelques années après la mort de son père, Kate proposa de rendre visite à sa mère le dimanche suivant, au matin. Sa mère lui répondit qu'elle serait alors à l'église, c'est ainsi qu'on avait appris son retour à la pratique religieuse. On sait de source sûre qu'elle assiste régulièrement à la messe depuis les dernières Pâques. Leonor a trouvé une charmante église et un prêtre qui lui plaît ; Kate ne connaît pas vraiment les autres raisons qui ont poussé sa mère à prendre cette décision. Ce n'est pas même une décision, lui expliquait sa mère ; on ne décide pas de devenir plus sage en vieillissant, or cela relevait du même ordre de choses. Peut-être la vie en Angleterre avait-elle embué des pans de son esprit, supposait-elle. Sa foi n'était pas éteinte, elle avait été mise en veilleuse plutôt, affaiblie, privée de l'air et de l'eau de l'Église. Son âme, dit-elle plus tard, était comme ces grenouilles qui, durant de longues sécheresses, parviennent à vivre en trouvant loin sous terre de petites poches d'humidité.

Aujourd'hui, en ouvrant la porte de la chambre de sa mère, Kate l'aperçoit assise dans le fauteuil roulant, et observant l'image de sainte Isabelle, la patronne de sa ville natale et de toutes les victimes d'adultère ; le mari d'Isabelle mena une vie dissolue et fut le père de nombreux bâtards.

— Je n'aime pas cette chose, affirme sa mère.

Ce sont là les premières paroles qu'elle prononce. Autrefois, une pareille contrariété chez elle aurait surpris. Avant cette période de sa vie, la douceur était le trait dominant de son caractère.

— Quelle chose, maman ? demande Kate. L'image ?

— C'est horrible, dit sa mère.

— Pourquoi dis-tu ça, maman ?

Le portrait de sainte Isabelle est là depuis le jour où sa mère a emménagé ; il vient de chez elle.

— Parce qu'elle est horrible, répond sa mère.

Kate fait alors ce qu'on attend d'elle ; elle feint d'examiner le portrait d'Isabelle, sentimental et gauche.

— Tu veux que je le décroche ? demande-t-elle. Ça ne me dérange pas. C'est vite fait.

Elle s'approche de l'image et lève la main. Leonor se renfroigne ; serre fort les lèvres ; elle donne l'impression que la situation pose un problème d'une insurmontable difficulté.

— Je peux l'enlever et, si tu changes d'idée, le remettre en place avant de partir, propose Kate.

Après d'autres réflexions, Leonor se décide :

— Il vaut mieux le laisser là. Ça l'ennuierait.

— Qui serait ennuyé ? demande Kate.

Le regard de sa mère a migré vers la fenêtre.

— Maman ? Qui serait ennuyé ?

— L'Irlandaise.

— Quelle Irlandaise ?

Sa mère ne se souvient plus du nom de l'Irlandaise, mais sait que cela pourrait la fâcher, car c'est l'Irlandaise qui lui a donné cette image et l'a mise au mur.

— Tu es dans ta chambre, explique Kate à sa mère. Tu peux y faire ce que tu veux. De toute manière, on ne va pas la jeter. On peut la ranger dans un tiroir un certain temps. Elle comprendra. Ne te fais pas de souci.

Pendant quelques secondes, sa mère semble réfléchir à ce que Kate vient de lui dire, puis il est évident que ses réflexions se dissipent. Ses yeux fixent toujours l'image, mais semblent ne voir qu'une composition de couleurs sur un rectangle de carton. Toutes deux s'entendent pour laisser sainte Isabelle où elle est, pour le moment.

Kate s'agenouille près du fauteuil roulant et saisit l'une des mains de sa mère ; elle est froide et rigide comme la main d'une poupée.

— Maman, dit-elle en cherchant à attirer le regard de sa mère vers le sien. Maman, Naomi est revenue. Elle est chez nous.

À l'évidence, certains fragments de ces phrases échappent à son entendement.

— Elle était partie depuis un moment, explique Kate. Mais elle est rentrée maintenant. On a appris qu'elle était en Écosse.

— En Écosse, répète sa mère, comme si l'Écosse était une région aussi excentrique que la Tasmanie.

— Il semble bien. Je ne sais pas où exactement. Quelque part dans le nord, je crois. À des kilomètres de tout.

Sa mère soupèse ces renseignements.

— Quand était-elle en Écosse ? demande-t-elle.

— Cet été. Elle est rentrée il y a quelques jours. Elle dort chez nous, dit Kate, en blottissant la main de sa mère dans les siennes. Elle viendra te voir demain. Ça te fera plaisir, non ?

Pendant une minute, sa mère ne dit rien ; sa main tremble dans celles de sa fille.

— Naomi vit avec vous ?

— Juste un jour ou deux, c'est tout. Elle viendra te voir demain.

— Pourquoi était-elle en Écosse ?

— Elle s'y est rendue avec des amis.

— En vacances ?

— Oui, je pense. Je n'ai pas bien compris. J'ai du mal à imaginer Naomi portant des chaussures de randonnée. Mais elle semble plus heureuse. Et elle a perdu du poids. Tu verras. Beaucoup de poids. Ça la transforme.

Sa mère examine le tapis, l'air sombre, peut-être parce qu'il lui est difficile d'évoquer le visage de sa fille cadette.

— Quels amis ? murmure-t-elle.

— Je ne les connais pas. Il semble qu'ils aient logé dans une maison appartenant à un certain Bernát.

— Bernard ?

— Bernát. Un Hongrois, mais il a été élevé en Angleterre.

— Naomi est allée en Hongrie ?

— Non, pas que je sache, mais on ne sait jamais. Bernát vit à Londres. C'est là qu'elle l'a rencontré. J'ai l'impression que c'est son nouveau copain. Bien que le mot convienne mal. Ce n'est pas un jeune homme. Il est pas mal plus vieux que Naomi.

— Bernát ? répète sa mère.

— C'est bien ça, maman. Gabriel a été largué.

— Qui ?

— Gabriel. Celui qui travaille dans une librairie.

Il semble que le nom de Gabriel trouve un peu d'écho dans l'esprit de sa mère, mais bien léger, s'il en était un ; son regard parcourt le plafond ; une vive anxiété monte dans ses yeux.

— Il est possible qu'elle ne t'en ait jamais parlé, dit Kate. Tu sais comment elle est. Mais ne t'en fais pas, dit-elle en pressant la main de sa mère.

Le ton sur lequel Kate dit cela, elle s'en rend compte, est condescendant, mais non pas inefficace ; l'anxiété semble endiguée.

— Non, elle m'a parlé de lui, dit sa mère, hésitante.

Elle suit le vol d'un goéland comme s'il pouvait l'aider à saisir le sens du nom Gabriel.

— Il semble qu'ils se soient entendus pour en rester là. Ou alors, c'est Naomi qui en a décidé ainsi.

— Était-il aimable ?

— Ils allaient bien ensemble, du moins je le pensais.

Le goéland a quitté le champ de vision.

— Bon, soupire sa mère. Et ce Bernard ?

— Je ne sais pas, maman. Je n'ai pas fait sa connaissance. Il m'a l'air singulier. Un banquier retiré, paraît-il, qui connaît la musique à fond. Plus encore que Naomi, si tu peux t'imaginer une chose pareille.

— Il est musicien ?

— Non, il la connaît seulement très bien. Les maths aussi. La musique, l'argent et les maths. Son frère connaît tout ce qu'on peut enseigner sur les poissons-chats. Drôle de famille.

— Naomi ne s'intéresse pas à l'argent, dit sa mère, comme si elle corrigeait là une erreur et, partant, invalidait toute l'histoire.

— Bernât non plus désormais, paraît-il. Il cherche à s'améliorer.

— Il habite chez vous ?

— Non, maman. Nous ne l'avons pas encore rencontré.

— Ah.

— Et je ne suis pas sûre qu'on le rencontrera de sitôt. Il semble qu'ils veuillent retourner en Écosse ensemble.

Sa mère pince les lèvres et regarde Kate ; on la croirait plongée dans une profonde perplexité.

— Pour tout te dire, maman, je ne comprends pas vraiment ce qui se passe, dit Kate en un sourire exprimant plus d'étonnement que d'inquiétude. On en saura davantage en temps et lieu.

Leonor tourne à nouveau son regard vers le portrait de sainte Isabelle et le fixe comme pour y ancrer ses yeux ; mais rien n'indique à quoi elle pense. Trente secondes plus tard, elle déclare vouloir se rendre au jardin.

— Il ne fait vraiment pas très chaud, dit Kate.

Sa tentative de dissuasion est ignorée. Elle replie donc la courtepoinle, en couvre les genoux de sa mère, et elle enfonce bien les bords de chaque côté du fauteuil.

Il y a un étang au jardin, un étang avec, au milieu, un îlot de béton sur lequel un petit garçon de pierre, qui examine la plante de son pied, est assis sur un tronc d'arbre, en pierre lui aussi. Leonor veut s'arrêter devant l'étang. D'ordinaire, le garçon de pierre est l'objet de remarques désobligeantes. « Je hais cette chose », déclare-t-elle souvent, comme si cette antipathie était récente chez elle. Avant qu'elle n'emménage aux Willows, jamais elle n'employait le mot *hair*, même à propos de Janice Wilson ; maintenant, elle déteste tant de choses, du moins le prétend-elle. Aujourd'hui, toutefois, le garçon de pierre ne semble pas l'offusquer. En face d'elle, de l'autre côté du bassin, un deuxième fauteuil roulant est garé. Celui qui l'occupe est le plus vieux des résidents, un homme prénommé Cyril, qui a quatre-vingt-dix-huit ans et s'exprime par de brefs halètements ; parmi le personnel, rares sont ceux qui comprennent ce que Cyril leur dit, mais une infirmière de Trinidad, Vernita, semble distinguer chacune de ses paroles, et elle est assise sur un banc près de Cyril. Elle s'adresse à lui, mais il doit s'être assoupi ; généralement, il l'est.

Kate place le fauteuil à un endroit depuis lequel leur vue sur le vieillard est obstruée par le garçon de pierre, mais dès que Kate

stabilise le fauteuil, sa mère commence à s'agiter. En grimaçant, elle se penche vers la gauche, vers la droite, puis encore vers la gauche, et tend le cou autant qu'elle peut le faire ; elle frappe le bras du fauteuil comme pour ordonner à la statue de se pousser. « Là, dit-elle, en désignant un point sur le sol un mètre plus loin. Mets-moi là. » Kate la déplace. Sa mère soupire, comme une femme pressée qui, ayant été retardée par les incompétences d'un sot, peut enfin reprendre ses activités. Elle joint les mains sur ses genoux ; elle dirige son regard vers Cyril et Vernita, comme si elle espérait apprendre d'eux quelque chose.

Au loin, trois parapentistes virent au-dessus de l'escarpement des Downs. « Jamais je ne pourrais faire ça », commente Kate ; sa mère, qui observe le vieillard et son infirmière, ne répond pas. Une remarque sur le temps qu'il fait reste sans suite elle aussi. Le vieil homme remue ; il bat des paupières ; il redresse la tête, comme si on avait commencé à le regonfler lentement. Vernita tire un mouchoir en papier d'une poche et s'en sert pour essuyer la bouche du vieil homme, le visage de Leonor se crispe d'angoisse.

— Maman... dit Kate.

Regardant toujours l'autre côté de l'étang, sa mère déclare :

— Je veux retourner chez moi.

Cette phrase a déjà été prononcée ; c'est un supplice de lui expliquer qu'elle n'a plus de chez-soi, qu'il n'y en a pas depuis des années. « Si tu n'es pas heureuse ici, je peux te chercher un autre endroit », dit Kate, une fois de plus ; son hypocrisie lui lève le cœur.

Sa mère jette un regard sur elle ; il y a un jugement dans ce regard et, peut-être, de l'animosité.

— Je veux voir John, dit-elle.

— De quel John parles-tu, maman ? demande Kate.

Aux Willows, l'un des infirmiers se prénomme John ; l'avocat de la famille s'appelle John également.

— Je veux voir John, dit à nouveau sa mère, insistante ; une fois encore, elle décoche à sa fille un regard donnant plus de poids à ce qu'elle vient de répéter.

Kate se souvient maintenant. Cet homme se nommait John Jeavons, le seul compagnon masculin de sa mère depuis son veuvage, ou du moins le seul que Kate connaissait, ce qui revient parfaitement au même, elle en est persuadée. Sa mère a parlé de lui deux fois depuis un an ; c'est deux fois de plus qu'elle n'a évoqué son mari. Plus de quinze ans ont passé depuis la fin de cette amitié, s'il s'agissait bien d'amitié. Il était veuf ; ils avaient fait connaissance par l'entremise d'une église ; c'était une sorte de fonctionnaire, croit se souvenir Kate. Le dimanche après-midi, ils se promenaient ensemble, à pied ou en voiture. Sa mère, si Kate se rappelle bien, parlait souvent de lui

comme d'un homme ayant de grandes responsabilités et de nombreuses préoccupations ; un fils était la cause de ces inquiétudes, pour des raisons dont on ne se souvenait plus maintenant, et qu'on n'avait peut-être jamais divulguées ; le rejeton problématique était, semble-t-il, à l'origine, ou à la source, de cette relation. Kate n'a même jamais vu une photo de John Jeavons. En y réfléchissant, elle constate que sa mère ne fait plus allusion à ces promenades du dimanche depuis un bon moment. M. Jeavons ne vivait plus à Londres, Kate l'avait appris. Sa mère ne semblait pas perturbée par le déménagement de John, si les souvenirs de Kate sont fiables, mais maintenant elle se sent coupable de n'avoir pas posé les questions qu'elle aurait dû soulever, bien qu'elle ne soit pas entièrement sûre d'avoir oublié de les poser à l'époque. Elle sait si peu de choses de sa mère, et voilà qu'il est trop tard.

— M. Jeavons ? dit-elle.

— John, rétorque sa mère. J'aimerais le voir.

À l'évidence, elle pense qu'il s'agit d'une chose que sa fille a le pouvoir de régler. Il est probable que John Jeavons ne soit plus de ce monde ; il était plus âgé que sa mère, Kate en est certaine. Elle lui dit :

— Je ne sais pas où il habite.

— Tu peux l'appeler, fait remarquer sa mère.

— Je n'ai pas son numéro.

— Oui, tu l'as. Je te l'ai donné. Je me souviens te l'avoir noté.

— Je ne pense pas, maman.

— Si. Je sais que je l'ai fait.

— Je crains de ne pas avoir le numéro de M. Jeavons.

— Alors, cherche-le, dit sa mère exaspérée. Regarde dans l'annuaire.

— Maman, je ne sais absolument pas où il habite.

— À Londres, bien sûr.

— Je pense qu'il a déménagé ailleurs.

— Pourquoi aurait-il fait ça ?

— Pour travailler ? suggère Kate.

— Quel travail ?

— Je ne sais pas, maman.

— Pourquoi déménager pour travailler ? C'est insensé, dit sa mère.

Les gens viennent travailler à Londres. Ils ne quittent pas la ville pour ça, tranche-t-elle.

— C'est habituellement le cas, reconnaît Kate.

— Cela n'a aucun sens, chuchote sa mère.

Elle examine le ciel. Ses yeux trahissent sa pensée : elle ne peut décidément compter sur personne.

— Je consulterai l'annuaire, promet Kate, tout en sachant que demain, ou dans une heure, cette conversation sera oubliée.

Le vieillard marmonne à l'oreille de Vernita. Le regard de sa mère se tourne à nouveau vers lui. D'une voix soudain claire et résolue, elle lance :

— C'est affreux. Ramène-moi à ma chambre. Je suis fatiguée.

Kate aide sa mère à se mettre au lit ; elle soutient sa tête avant de la poser sur les oreillers ; ses cheveux ont la légèreté d'un voile de mousseline. Kate ajuste et lisse la courtepointe, tout à coup sa mère la regarde directement dans les yeux et lui dit :

— Sois bénie.

Cela fait, sa mère ferme les yeux, catégorique. Elle sourit, peut-être soulagée à l'idée que le calvaire de la conversation est maintenant terminé. « Merci », murmure-t-elle et, en moins d'une minute, elle s'endort.

Kate l'observe quelques secondes. Un instant, les lèvres de sa mère expriment de la surprise, puis s'immobilisent ; sa respiration est semblable au bruit d'un souffle dans une pipe en bois. Kate regarde son visage sous son auréole de cheveux blancs, puis elle regarde le visage de Leonor sur la seconde photo prise à Coimbra, où elle se tient près d'une vieille dame à laquelle elle ressemble bien davantage aujourd'hui qu'à la jeune Leonor. Est-il possible, se demande Kate, que sa mère, dans son sommeil, retourne à Coimbra, ou dans une Coimbra de substitution, et qu'elle y revoie la ville comme elle était avant ?

13.

Les sœurs se retrouvent pour déjeuner dans un café-épicerie-fine près du pont. Naomi arrive en retard, bien sûr, mais moins de dix minutes après l'heure convenue. « Je suis désolée, dit-elle essoufflée. Un autre match de cinq rounds avec Gabriel. Navrée. Navrée, navrée. » En moins de cinq secondes, elle vide son verre d'eau. Avec la serviette, elle éponge ses tempes et son cou moites ; elle s'évente le visage avec un sous-verre. Un jeune garçon assis à une table voisine observe son manège, elle lui sourit, mais n'obtient rien de lui en retour.

— Alors, dit Naomi après avoir repris contenance, comment va maman ?

— Parfois mieux, parfois moins bien, répond Kate. Elle donne à Naomi un compte-rendu de sa visite. « Elle a hâte de te voir », lui dit Kate, Naomi acquiesce mais ne se mouille pas. Un séduisant jeune homme pose les menus sur la table et dirige leur attention vers un tableau noir.

Tandis que le serveur répond à une question de Kate, Naomi l'examine comme on le ferait d'une sculpture. Il porte un long tablier noué derrière la taille, une chemise blanche et une cravate noire. « Je

suis étonnée qu'on n'exige pas de lui qu'il s'exprime avec un accent français, le pauvre », dit-elle après qu'il les a quittées. La rusticité factice de la décoration fait l'objet de remarques, tout comme la précarité des sièges : ce sont des chaises pliantes en métal, munies de lattes en bois, le genre de chaises qu'on voit sous les platanes près d'un terrain de pétanque. « Il y a quelques mois, si je m'étais assise là-dessus, ça se serait effondré », dit Naomi en se tortillant un peu et souriant, ravie d'utiliser un mobilier fragile sans menacer de le briser. En lisant le menu, elle est consternée par les prix, mais exprime gaiement le fait. Plusieurs autres choses la consternent et l'amuse : les aliments sous vide dans des bocaux sur les étagères derrière elle, dont toutes les étiquettes sont soigneusement alignées les unes à côté des autres, comme des objets dans un musée du bon goût ; les fruits présentés dans des corbeilles d'osier, sur de la paille, comme s'ils étaient en verre soufflé ; les grosses miches de pain artisanal, chacune coûtant plus que ce que gagne le serveur en une heure, suppose Naomi. Elle commande un potage et un jus de fruit ; le jus, fait-elle remarquer, est plus cher que le vin.

— Je t'invite, dit Kate.

— Pas question, c'est pour moi, dit Naomi sur un ton ne souffrant aucune contradiction. C'est bien le moins que je puisse faire, ajoute-t-elle, en portant les mains de sa sœur à ses lèvres pour les baiser. Seigneur ! chuchote-t-elle. Tu as vu celle-là ?

Une exquise Japonaise, à peine plus âgée que Lulu d'un an ou deux, est assise à une table non loin de la leur, devant un garçon qui doit être son copain. La symétrie de son visage frise la perfection et sa peau est lisse comme le verre du pichet d'eau ; elle a une petite bouche en cœur, adorable, qui semble hypnotiser le copain. Ses lèvres bougent mais ne semblent pas parler ; leur mouvement est semblable à celui des lèvres d'une dormeuse qui rêve. Elle s'intéresse davantage à son téléphone qu'à son compagnon, lequel demeure fasciné. Maintenant, tout en caressant le téléphone, elle lui dit quelque chose et sa remarque le fait sourire ; elle le regarde un instant pour vérifier que son observation a bien provoqué l'effet voulu, puis elle revient à son téléphone. Le regard du copain balaie sa poitrine, pareille à celle d'un garçon de douze ans. Mais elle porte un intrigant T-shirt très ajusté, rose clair, avec une inscription à lettrage tortueux, de style gothique. À voix haute, Naomi lit ce qui est écrit :

— *The Dave Breat Intervence.*

— Enfin, ne la fixe pas comme ça, lui dit sa sœur.

— Je ne la fixe pas, répond Naomi, tout en dévisageant la Japonaise.

— Voyons, Naomi, on dirait que tu filmes sous son nez.

— Ils n'ont rien remarqué. Ils sont dans leur bulle, dit-elle au

moment où le serveur pose des assiettes sur la table du jeune couple.
Qui est Dave Breat ?

— Aucune idée.

— Lulu le saura probablement, dit Naomi. J'ai d'abord cru lire *Dave Breat*. Ce qui aurait été assez amusant.

— Enfin, cesse de t'éberluer comme ça.

Naomi jette un regard à sa sœur.

— Et qu'est-ce qu'une *intervention* ?

— Je n'en ai pas la moindre idée, dit Kate tandis que sa sœur tourne encore la tête. Naomi...

— Ne me dis pas qu'elle vient de prendre une photo de son plat ? demande Naomi sur un ton de stupeur affolé. Je pense qu'elle l'a fait. Elle a pris sa salade en photo.

— Je le pense aussi, en effet.

La jeune fille effectue des manœuvres complexes sur son téléphone, à grande vitesse, l'air très concentré.

— Je rêve, elle la télécharge ? fait Naomi. La salade est téléportée sur internet. Tout le pays va bientôt voir ses tomates.

— Ça ne me surprendrait pas. Mais, je t'en supplie, arrête de la regarder.

— Quel intérêt ? dit Naomi. Qui veut voir la photo d'une salade ?

— Elle a certainement de nombreux amis.

— Oui, mais une salade, gémit Naomi.

— C'est une affaire de partage, dit Kate. Nous sommes trop vieilles pour comprendre. Tu devrais voir ce qu'on envoie à Lulu.

— Comme quoi ?

— Des toilettes, la semaine dernière.

Au moins, Kate réussit à retenir l'attention de sa sœur.

— Vraiment ?

— Absolument.

— Pourquoi ?

— L'une de ses amies s'est rendue dans un club à Liverpool et a senti le besoin de partager les horreurs des latrines. Elle reçoit aussi des photos de mets divers. D'immenses pizzas. Des glaces gigantesques. Des légumes drôles. Des carottes en forme de phallus. Ce genre de trucs.

Naomi observe encore la Japonaise qui prend maintenant des photos de son copain en train de manger. « Dieu du ciel, nous sommes maudits », lâche Naomi, en masquant son visage dans ses mains jointes en coquille. La démesure de son accablement retient l'attention du petit garçon, de sa mère et d'une amie de sa mère. En redressant la tête pour reprendre son souffle, Naomi croise le regard de l'enfant et tente de le faire sourire à nouveau, en ajoutant cette fois, à son propre sourire, un signe : elle pianote des doigts dans l'air, de sorte que ses

bagues – elle en porte quatre sur une main, et chacune d'elle est massive – exécutent une petite danse ; l'enfant se replie contre le bras de sa mère.

Les sœurs parlent de Lulu ; Kate raconte à Naomi les faits saillants de l'été et des mois précédents, quand les sœurs ne se parlaient plus, et Naomi l'écoute avec intérêt, avec sérieux, amusée parfois, mais ni l'une ni l'autre n'évoque leur dispute. À l'initiative de Naomi, elles parlent de la somme de travail abattu par Martin ; Naomi acquiesce à une remarque, selon laquelle la plupart des gens qui assistent aux procès n'ont rigoureusement aucune idée de la préparation qu'il est nécessaire de faire pour mener la charge au tribunal un jour durant. Elles discutent ensuite des projets de Kate pour Pâques – comme Lulu a toujours voulu faire de la plongée, ils songent à Kuredu, dans les Maldives. Auparavant, un sujet comme celui-là aurait causé une animosité mal dissimulée, mais aujourd'hui il ne semble pas que ce soit le cas. « Ça m'a l'air super », dit Naomi. Elles parlent donc de Kuredu, lorsque Naomi se met à grimacer comme si soudain le nerf d'une dent l'élançait. Mais ce n'est pas une dent qui la fait tant souffrir – c'est le tapage d'un groupe de gens prenant possession de la longue table au milieu de la salle. Certains sont très démonstratifs et couvrent la voix des autres ; l'une des femmes, en particulier, s'exprime d'une voix aiguë et forte. « On dirait qu'elle étrangle des chatons », dit Naomi en jetant à cette femme un regard que seule justifierait une conduite supérieurement odieuse. La femme, qui n'a rien remarqué, hurle à nouveau, ce qui fait encore grimacer Naomi. Son ouïe est devenue beaucoup plus sensible qu'elle ne l'était, explique-t-elle à Kate. Des choses qui naguère n'étaient pas bruyantes le sont devenues, et d'autres qui étaient indiscutablement des nuisances sonores – « comme elle », dit Naomi en décochant un second regard assassin – lui causent maintenant de la douleur. « Il va falloir qu'on parte », dit-elle. Bien que sa sœur n'ait pas terminé son assiette, Naomi se lève et va régler la note à la caisse.

« Pourquoi n'irions-nous pas sur le terrain de golf ? », propose Naomi.

Cela fait bien cinq ans qu'elles ont suivi ce sentier ensemble, un sentier à ce point escarpé que Naomi avait été contrainte de s'arrêter trois ou quatre fois avant de faire demi-tour. Elle glisse une main sous le bras de Kate pour l'entraîner en direction de la colline.

Au carrefour, on refait la chaussée. Les barrières rouge et blanc ; les ouvriers ; deux d'entre eux qui discutent ; l'orientation du soleil à cette heure ; Naomi à son bras – Kate se remémore un autre après-midi, et une crise d'angoisse aussi soudaine qu'un AVC. Des ouvriers travaillant dans une tranchée l'avaient reluquée de manière non équivoque, affirmait Naomi. Ce n'était pas des ouvriers, disait-elle en

tremblant et en serrant le poignet de sa sœur. De faux ouvriers, qui savaient des choses sur son compte, disait-elle encore. Elle pleurait et se sentait paralysée.

Mais, en un instant, le souvenir est rompu : un marteau-piqueur est actionné, et Naomi sursaute. « Pour l'amour de Dieu », hurle-t-elle ; elle se bouche les oreilles et déguerpit. Il n'y a pas plus de vingt mètres avant l'allée menant au terrain de golf, mais elle doit s'y arrêter pour reprendre son souffle. Là, au tournant de l'allée, à l'abri des maisons, le vacarme est un peu moins assourdissant. « Une seconde, s'il-te-plaît », réclame-t-elle. Elle pose une main sur sa poitrine et sourit, étonnée par l'allure de son poulx. « J'ai l'impression qu'une nuée de papillons vibronne là-dedans », déclare-t-elle, avant de reprendre le bras de sa sœur. Moins d'une minute plus tard, la pente devient abrupte, mais Naomi avance toujours et bat le pavé comme si elle progressait dans le sable profond d'une dune. Bientôt, elle est tout essoufflée. Sur le bord de la route, proche du mur de la falaise, un sentier s'ouvre qui mène au sommet de l'escarpement ; l'ayant escaladé, Naomi s'arrête et agrippe la clôture métallique. « Petite pause », demande-t-elle, ce sont les seuls mots qu'elle parvient à murmurer avant de recouvrer son souffle.

— Nous sommes allées assez loin, dit Kate.

— Non, c'est ici que nous avons fait demi-tour la dernière fois, rappelle Naomi.

Avec de lentes et longues respirations, elle gonfle ses poumons à bloc, avant de reprendre l'ascension. Une centaine de mètres plus loin, elles s'immobilisent encore. Elles se trouvent maintenant très au-dessus de la ville ; ici, le bruit du marteau-piqueur n'est plus qu'un doux ronronnement. Naomi absorbe tout ce que ses sens perçoivent, et cela, en balayant lentement du regard le fleuve, le château, puis les Downs, au-delà des habitations. Trois cygnes glissent dans le sens du courant, aussi luisants que des perles sur les eaux brunes du fleuve ; Naomi les observe, concentrée, comme s'il était d'une importance supérieure de consigner dans sa mémoire tout ce qui s'offre à son regard. Elle tend le cou, se penche en avant, regarde au-dessus de la clôture ; deux pas devant, la falaise crayeuse est à la verticale ; l'altitude et les hauteurs ne l'ont jamais attirée, sa sœur le sait très bien ; Kate se souvient du grand pont sur le fleuve, à Porto, et des doigts de Naomi cramponnés à la rampe comme des cadenas, de ses bras raidis par la peur quand les voitures ébranlaient la structure du pont. À cet instant, Naomi recule d'un pas, bouche bée, sous le coup d'une terreur un peu théâtrale. « Allons-y », déclare-t-elle les mains sur les hanches, offrant à sa sœur un bras plié en aile. De la main, Kate saisit l'un de ses biceps ; le bras de Naomi est comme un piquet de cricket dans du coton ouaté.

Derrière le club de golf, une barrière pivotante s'ouvre sur un flanc de la colline, où une vaste pelouse bien taillée monte doucement vers l'horizon. Bras dessus, bras dessous, les sœurs grimpent cette pente. Au loin, à contre-jour, les silhouettes de trois randonneurs se découpent sur le ciel et se dirigent vers le sommet suivant ; ce sont les seules personnes en vue ; des moutons paissent de chaque côté du sentier ; le vent glissant sur l'herbe est le seul son perceptible, avec le souffle de Naomi, bruyant comme un respirateur artificiel. « Arrêtons-nous ici un moment », dit-elle en s'asseyant au milieu de touffes d'herbe montant jusqu'aux genoux. En un geste de supplication, elle ouvre grand les bras et inspire par le nez, profondément, consciencieusement, comme si elle s'administrait une dose d'air salubre, prescrite par son médecin. « C'est merveille », dit-elle ; un mot qu'elle employait déjà dans sa prime jeunesse – souvent, la musique était merveille, la chaleur en Provence était merveille, se rappelle Kate. Naomi ferme les yeux, subjuguée de merveilles ; elle sourit de béatitude.

Kate regarde la vallée qui monte en pente douce. Plus loin, des arbres semblables à de la fumée dominant un promontoire ; sous eux, la pelouse forme des plis, suivant les mouvements du sol. L'herbe y est lumineuse ; de larges pans d'ombre couvrent les pentes abritées ; passée la crête de la colline, les reflets du fleuve miroitent comme des lames. Kate sort un carnet de sa poche et elle écrit : *fleuve – des lames d'eau – couleur : acier mat*. Elle range le carnet discrètement afin de ne pas troubler l'apparente rêverie de sa sœur. L'ombre d'un nuage passe un instant sur le lit de la vallée et le sommet de la colline. Lorsque la pelouse s'éclaire à nouveau, le profil d'un oiseau se détache sur le gazon : un faucon, il tournoie dans la brise, les ailes en croix. Kate se souvient alors de leur père, portant des jumelles à ses yeux avec la gravité d'un général examinant le champ de bataille. La scène se déroulait probablement à Glencoe ; ce jour-là, c'était un busard qu'il regardait, un spécimen rarissime. Sa tête ressemble à celle d'une chouette, expliquait son père en tendant les jumelles à Kate afin qu'elle l'observe à son tour, mais elle n'était pas parvenue à bien cibler l'oiseau dans les lentilles et n'avait aperçu qu'un tremblé de plumes. Soutenant néanmoins avoir vu sa face de chouette, elle avait rendu les jumelles. Tout le temps que ce busard était en vue, on n'avait pas pu quitter la colline. Il ventait alors très fort. Elle-même, Naomi et sa mère se tenaient côte à côte, penchées contre le vent, les bras tendus ; la lumière, modulée par la chaleur ambiante, faisait chatoyer le vallon comme un récif de corail.

En désignant l'oiseau, Naomi demande à Kate :

— Tu sais ce que c'est ?

— Un milan royal. On le reconnaît à sa queue.

Elle jette un coup d'œil vers sa sœur et surprend un froncement de sourcils dont l'oiseau en vol n'est en rien responsable. « Je songeais justement à Glencoe, dit-elle – Naomi hoche la tête, sans plus. Tu te souviens ? »

— Je me rappelle que nous y sommes allés, c'est à peu près tout.

— Tu ne te souviens pas de papa et du busard ?

Avec les mains, Kate fait le geste de porter des jumelles à ses yeux ; son visage reprend la mimique de son père, très concentré sur l'oiseau.

Naomi tourne son regard vers la pelouse ; elle ferme les yeux, comme si elle consultait l'index de ses souvenirs.

— Ce n'était pas à Glencoe, affirme-t-elle.

— Tu es sûre ?

— Absolument, dit Naomi. On s'est plantés à Glencoe. Il a plu toute la journée. Le busard, c'était à Glenfinnan.

Ce lieu n'évoque rien à Kate, mais il est probable que Naomi ait raison.

— On craignait de rester coincées là jusqu'au soir, ajoute Naomi.

— Et c'est bien ce qui s'est passé, corrobore Kate.

Le milan s'élève dans le ciel et vire vers le fond de la vallée ; il approche de la ligne d'horizon, y fait du surplace, ses ailes battent là-haut contre le vent ; puis il redescend dans leur direction, en effectuant une longue parabole vers le bas, rasant la pelouse de la pente où les sœurs sont assises, s'approchant si près de Kate qu'elle distingue les taches noires sur sa queue. Elle se tourne vers Naomi, mais Naomi ne regarde pas l'oiseau – elle lorgne un pan du ciel où il n'y a rien, ses lèvres remuent légèrement, comme si elle récitait mentalement quelque chose. Kate attend, examine sa sœur du coin de l'œil ; une pareille distraction lui est habituelle.

Le silence se prolonge une bonne minute, puis Naomi se retourne et, vu la lenteur du mouvement, vu son sourire, on comprend qu'elle se sait observée depuis un moment.

— Je vais bien, dit-elle avec un sourire affectueux.

— Tu écoutais ? demande Kate, faisant référence – du moins elle le souhaite – à l'exercice d'une aptitude étrange et particulière à Naomi.

— Oui.

— Pas seulement le vent.

— Non, confirme Naomi.

Elle paraît ravie que sa sœur lise ainsi dans ses pensées. Un mouton s'approche d'elle à moins de dix mètres ; après l'avoir observé un moment, Naomi dit :

— Pour moi seule. Tu connais la chanson. Je pense à voix haute dans ma tête. La rengaine habituelle. Rien d'inquiétant.

— Et tu penses à quoi ?

— À ceci et cela. Rien qu'à de bonnes choses.

— À Bernát ?

— Bien sûr, répond-elle sérieuse, comme si le fait de songer à Bernát était une sorte de devoir, semblable à celui de penser à Jésus.

Elle lève les yeux vers le ciel, puis les plisse, attentive soudain à quelque chose.

— Si tu entendais sa voix, dit-elle, mais la phrase reste en suspens – il semble qu'elle ne trouve pas les mots pour définir la voix de Bernát.

— J'espère bien l'entendre un jour, répond Kate ; cette perche tendue n'est pas saisie. C'est lui que tu écoutais ? Sa voix ?

— Je me rappelais certaines choses qu'il a dites, en effet, répond-elle, en souriant à sa sœur.

— Et tu l'entends là – maintenant ?

— Non, Katie, je ne l'entends pas me parler. Tout va bien. Je n'ai pas perdu la boule.

— Je sais, mais...

— Cesse de te tracasser. Tout va bien. Vraiment. Je me porte comme un charme, tout est pour le mieux, dit-elle, exagérant sa tentative d'apaisement. J'ai une mémoire singulière, tu le sais bien. Nos esprits ne fonctionnent pas de la même façon. Je ne sais pas inventer des choses comme tu le fais, mais mon esprit absorbe et retient, je peux me rejouer en pensée tout un opéra ; *Parsifal*, du début à la fin. Et je peux réentendre la voix de Bernát quand je le désire. C'est le même phénomène, dit-elle.

Elle se déplace un peu de côté, sur une touffe d'herbe plus épaisse ; puis, après avoir vérifié la pelouse, elle s'allonge sur le dos, en posant la tête sur une motte de gazon bien touffue. Elle croise les mains sur sa poitrine et scrute le ciel ; elle sourit comme si l'espace bleu et clair était un spectacle d'une inépuisable complexité.

— C'est magnifique, chuchote-t-elle. Vraiment magnifique, puis elle ferme les yeux.

Tout en regardant sa sœur, Kate se remémore un jour en Écosse, un jour chaud, près d'un lac, et Naomi toute jeune, assoupie. Le nom du lac lui échappe, mais elle le revoit ; en couvrant ses yeux avec la paume de sa main, la scène se précise : le zodiac jaune, l'eau qui étincelle sous le soleil ; une petite île, avec un petit arbre, seul ; derrière, une pente abrupte et sombre. Leur mère, sur la rive, leur faisant des signes, les invitant à revenir, les appelant, mais sa voix atteignait à peine le bateau. Naomi retirait la rame de l'eau et sa dernière ondulation s'éloignait sans heurt, sans s'interrompre, sur une très longue distance. Kate faisait des signes à son tour, et leur mère cessait de crier. Le lac était silencieux et sa surface semblait l'irréprochable réplique du ciel. Les sœurs, allongées dans le bateau, avaient entrecroisé leurs jambes, leurs mains touchaient les flancs du

pneumatique, chauds et tendus ; leurs têtes se prélassaient sur le coussin d'air. À trente ou quarante mètres, le museau d'un poisson avait pointé hors de l'eau et elles percevaient le bruit qu'il faisait. « C'est merveille », avait dit Naomi.

Maintenant, Naomi sourit comme si elle songeait à cette même journée mais, en vérité, elle écoute encore, Kate le devine – elle l'affirmerait ; elle écoute Bernát.

— Tu veux me conter quelque chose ? lui demande Kate.

— Certainement.

Et, pendant une demi-heure, Naomi raconte, pratiquement sans pause, en regardant le ciel tout ce temps.

14.

Un soir, Naomi et Bernát étaient assis dans son jardin, sur le banc placé par Bernát dans le coin le plus éloigné de la maison, entre les magnolias, le banc sur lequel Connor était lui-même assis lorsqu'elle l'avait rencontré. Les magnolias étaient en floraison, l'air frais, sans vent, et une rousseur s'attachait encore aux nuages. Pendant plusieurs minutes, ils étaient restés silencieux, contemplant le ciel, puis ils avaient parlé de leurs familles respectives, et Bernát a dit – comme s'il estimait devoir cet éclaircissement à Naomi – que son voyage au Brésil n'avait pas réglé ce qu'il souhaitait résoudre au départ. Il pensait qu'en se rendant là-bas, il trouverait le moyen de rétablir en partie les relations avec son frère qui, à son sens, se distendaient depuis les six ou sept années précédentes. Il n'y avait pas eu de rupture entre eux, mais une lente, une inexorable « érosion d'affinités », expliquait Bernát, dit Naomi.

Le mariage de son frère avec Melissa avait été la principale cause de leur éloignement, disait-il. Selon Bernát, Melissa était une femme séduisante, mais égoïste et sans imagination. Il n'avait jamais compris comment son frère était tombé sous son charme ; il supposait seulement que cela tenait au sexe, du moins en partie ; elle possédait certes, précisait Bernát, un corps désirable, c'était indéniable. Elle travaillait aux Ressources humaines, ajoute Naomi comme s'il s'agissait d'une absurdité en soi. Quand sa route a croisé celle d'Oszkár, elle prenait du recul entre deux emplois, après avoir quitté une entreprise qui, pensait-elle, lui refusait une promotion hautement méritée. Ils s'étaient rencontrés en Corse, dans un centre de plongée sous-marine à Bonifacio ; Melissa avait alors vingt-trois ans et était déjà divorcée ; Oszkár, malgré ses dix ans de plus, n'avait jamais été menacé par le mariage. Ils étaient tous deux en vacances, même si les vacances, pour Oszkár, allaient toujours avec quelques recherches à la

clé ; plus tard, cette singularité devait causer certaines frictions entre lui et sa femme. Ils avaient donc fait de la plongée ensemble. Il faut supposer, disait Bernát, que les connaissances d'Oszkár en matière de sciences sous-marines séduisaient passablement Melissa ; peut-être Oszkár donnait-il l'impression, du moins au début, d'être un éminent spécialiste en devenir, et Melissa avait peut-être cru que la vie auprès d'un éminent biologiste marin serait embellie par des semaines entières dans les Caraïbes, ou autres lieux exotiques, de longues années sabbatiques et, à l'occasion, par des séjours dans de luxueuses institutions californiennes où il prodiguerait son savoir – qui aurait pu le dire ?

Ils s'étaient donc mariés, avaient eu deux fils, et Melissa – systématiquement mésestimée – changeait sans cesse de boulot. Avec le temps, elle avait acquis la certitude que la principale raison du déclin de sa carrière tenait à l'enthousiasme perdu dans les années suivant la naissance de leurs garçons. Oszkár était en partie responsable de cette perte d'enthousiasme ; il ne l'avait pas assez soutenue. Parfois, Melissa laissait entendre que la maternité lui avait été imposée, alors qu'en vérité leur mariage était, au départ, virtuellement subordonné à cette condition ; Oszkár devait la féconder quand elle le désirerait – désir qui s'était manifesté bien plus tôt que tard. Oszkár saisisait mal le « monde tel qu'il est », expliquait Melissa à Bernát, non sans exprimer du regret qu'il en soit ainsi. D'une certaine façon, le fait que Bernát soit le frère d'Oszkár dévalorisait ce dernier à ses yeux ; car Bernát, lui, comprenait le monde tel qu'il est et y inscrivait sa réussite ; il possédait une voiture qui semblait impressionner Melissa au moins autant qu'un prix Nobel. Un jour, racontait Bernát à Naomi, sa belle-sœur lui avait demandé pourquoi il ne parlait jamais de ses petites amies. « Tu dois bien avoir des copines », chuchotait-elle ; ils se trouvaient alors seuls à la maison. Il était possible que Bernát ait mal interprété ses intentions mais, assurément, Oszkár en était venu à penser que Melissa admirait son frère de façon immodérée. Avec le temps, on pouvait croire qu'il soupçonnait une liaison entre Bernát et sa femme.

Finalement, Melissa a quitté Oszkár pour se rapprocher d'un homme qui faisait de la photographie aérienne, un veuf, dont la fille fréquentait la même classe que le fils cadet d'Oszkár et Melissa. Par la suite, on avait appris qu'elle le voyait depuis plus d'un an. C'était un pilote d'expérience, possédant son propre avion ; après une première rencontre, les garçons l'avaient trouvé *cool* ; c'est en tout cas ce que Melissa racontait à son époux. La vie qu'elle menait avant cette liaison l'ennuyait de plus en plus, aurait-elle dit à Oszkár. Ou, plutôt : Oszkár était responsable de cet ennui croissant, car il devenait plus ennuyeux avec les années. Or, selon Bernát, Oszkár n'était pas devenu rasant.

Oszkár est toujours pareil à lui-même : un homme intègre et bon ; un scientifique consciencieux, se consacrant tout entier à ses sujets d'études. Après le départ de Melissa, il s'était replongé dans ses recherches avec plus de ferveur encore, aurait-on dit, une ferveur presque exclusive. N'ayant jamais été très bavard, Oszkár se retranchait désormais en lui-même ; on ne pouvait aborder devant lui la question de l'infidélité de Melissa. Il ne parlait que de ses poissons, fort peu d'autre chose, or les poissons d'Oszkár intéressaient modérément son frère. Un autre facteur, ajoutait Bernát, devait ici être pris en compte ; il tenait au fait qu'Oszkár partageait un peu trop l'opinion de sa mère sur la carrière menée par son frère : selon eux, Bernát dilapidait son intelligence, dans le seul but d'engranger suffisamment d'argent pour s'envoler vers Paris ou Milan, et y passer un soir à l'opéra, si l'envie le prenait. D'après Oszkár, l'investisseur plus moral, plus éthique, demeurait un financier dans l'âme.

De sorte que leurs retrouvailles au Brésil n'ont pas été coiffées de succès, dit Naomi. Après deux semaines, ils se sentaient aussi éloignés l'un de l'autre qu'ils l'étaient quinze jours auparavant. Mais Bernát n'allait pas au Brésil, expliquait-il à Naomi, avec l'unique objectif de rétablir ses relations avec son frère. Il espérait également se distraire, avouait-il à Naomi. Londres l'oppressait. Avant de partir là-bas, il lui arrivait de se retirer à la campagne quelques jours, dans des gîtes isolés, et il marchait toute la journée, quel que soit le temps. Ces petites retraites avaient un effet palliatif sur lui, mais le soulagement n'était jamais que passager. C'est la raison pour laquelle il avait dû recourir à un traitement plus radical.

Durant ces quelques semaines au Brésil, il a vu plusieurs choses selon lui remarquables. Il avait même décrit certaines d'entre elles à Naomi. Ainsi, il a vu un flot de fourmis légionnaires progresser dans les sous-bois comme une coulée de pétrole, et des chauves-souris jaillir du tronc d'un kapokier. Il a plongé son regard dans la gueule d'un *pirarucu* qui remontait à la surface de l'eau pour y gober une bouffée d'air ; ça ressemblait à l'intérieur blanc et grasseyé d'une sacoche de cuir, précisait Bernát. Il avait vu des nénuphars qui, la nuit, changeaient de couleur, en répandant un lourd parfum d'ananas, et un trio de dauphins roses, à l'endroit où les eaux sombres et chargées de tanin du rio Negro rencontrent, sans s'y mêler, celles du rio Solimões, ocres et limoneuses.

Lorsque Bernát raconte ce qu'il a vu, dit Naomi, on a l'impression d'écouter un naturaliste, un explorateur d'avant le cinéma. Elle ne parvient pas à décrire avec précision l'éloquence de Bernát lorsqu'il se lance dans ce genre d'exposé, explique-t-elle à sa sœur. Jamais il ne cherche ses mots ; c'est comme si son vaste vocabulaire restait sans cesse à sa portée, et qu'il n'avait qu'à cueillir le mot juste sous sa

main. Cela ne relève pas seulement d'une facilité d'expression, dit Naomi ; ça tient aussi à la qualité du regard qu'il porte sur telle ou telle question, à la manière dont ses mains, toujours en mouvement, semblent donner forme à des objets invisibles et subtils. Mais ces gestes ne sont pas théâtraux pour autant, Naomi insiste sur ce point ; rien de spectaculaire ici. Ce serait plutôt de l'ordre de la transmission. Le mot inspiration, dit-elle, pourrait convenir, si ce n'est qu'au Brésil, Bernát ne se sentait pas du tout inspiré. Même les phénomènes que le ciel lui présentait ne suffisaient pas à dissiper la torpeur qui engourdissait alors son esprit. Or, les ciels étaient fabuleux là-bas. Le jour déclinait rapidement sur le fleuve, expliquait-il, et quand le soleil tombait dans la forêt, le ciel se transfigurait en une galaxie de couleurs. Ces couchers de soleil jouaient de toutes les teintes possibles, et prenaient une multitude de formes diverses : des volutes blanches, rehaussées d'orange, se déplaçaient à toute allure ; des couches, des nappes, tantôt cramoisies, tantôt violettes, safran, ou cobalt, tremblaient, elles, plus paresseusement ; il y avait des masses gris clair et couleur d'ardoise ; des étendues statiques d'or et d'argent ; d'immenses moraines de nuages auxquelles se mélangeaient des traînées pourpre et fleur de souci, parfois couleur d'iode, caramel et goudron ; des agrégats visqueux, pareils à du sang et à des jaunes d'œufs mixés, se solidifiaient pour prendre les couleurs du foie et de la graisse racornis. Certains de ces couchers de soleil, disait Bernát, étaient d'une splendeur apocalyptique, mais ne le remuaient pas comme ils auraient dû le faire, il en était conscient. Il avait soif de sublime, mais le sublime se refusait à lui. Au lieu de vibrer, il se bornait à noter que ces merveilleux réseaux aériens étaient spectaculaires ; il les appréciait ; il contemplait ces couchers de soleil, mais constatait qu'il ne songeait qu'aux mots pour les décrire.

Bien entendu, Bernát sait, dit Naomi, qu'il devrait remercier sa bonne étoile. Mais connaître sa bonne étoile, dit-elle, ne modifie en rien la qualité de nos sentiments ; on ne saurait forcer quelqu'un à savourer un repas, s'il pense sans cesse aux millions de gens mourant de faim. Au Brésil, Bernát était toujours las ; les lieux qu'il explorait lui paraissaient monotones ; pendant des heures, il ne voyait toujours que les mêmes choses au premier plan : des roseaux et des arbustes poussant dans la boue devant une muraille d'arbres, de plantes grimpantes et de lianes, avec juste le ciel au-dessus. Dans la forêt, le soleil s'éclipsait ; on était plongé dans une luminosité vert bouteille, sans foyer d'origine. « Le nord, le sud – on ne sait plus où est quoi », explique Naomi comme si elle avait été présente. Cet environnement ne mettait pas les sens en émoi. L'odeur de la forêt n'avait rien d'un parfum paradisiaque : elle dégage, disait Bernát, une puanteur, celle de l'acide formique. Le climat était lourd, oppressant ; lui-même avait

surestimé sa capacité d'adaptation à tant d'inconfort. Un certain oiseau poussait un cri semblable aux sifflements du loup, et il le répétait continuellement ; d'autres oiseaux jappaient comme des chiots, ou émettaient des crissements pareils aux bruits que font de vieilles charnières rouillées ; chaque jour, il les entendait pendant des heures. À l'aurore et à la tombée de la nuit, les singes se mettaient à piailler tous ensemble.

Lorsque, pour la première fois, les Européens découvrirent l'Amazonie, racontait Bernát, ils crurent retrouver le paradis : la forêt était surpeuplée de fabuleux animaux ; les oiseaux portaient les couleurs d'un vitrail ; des fruits pendaient à chaque branche des arbres comme des offrandes. Mais, bientôt, ils constatèrent que cet Éden était factice et son abondance peu prometteuse. Les arbres suçaient toutes les substances de la terre, de telle manière que le sol était aussi fertile que du sable. On n'y pouvait rien cultiver. Les eaux fourmillaient de poissons capables de tuer un homme ; sous terre et dans les airs évoluaient des créatures qui vous infligeaient des souffrances aussi cuisantes que celles d'une flèche tirée d'un arc. Dans une lettre adressée au roi Philippe II, le conquistador Lope de Aguirre écrivait : « On ne trouve que du désespoir sur ce fleuve. » Et parfois Bernát, en effet, se sentait envahi de désespoir sur ce même fleuve ; à Manaus, en regardant les bateaux qui grouillaient sur ses eaux comme des virus mortels dans le système sanguin du pays, il ne parvenait plus à échapper aux impressions lugubres qui le tenaillaient, expliquait-il à Naomi. Cela dit, la plupart du temps, ses souffrances demeuraient triviales, oscillant de la lassitude au dégoût. Il se sentait las et dégoûté – dégoûté de lui-même, bien plus que par autre chose, avouait-il à Naomi, raconte-t-elle.

À Manaus, l'avant-dernier soir de son séjour, Bernát s'est rendu dans un bar sur la plage de Ponta Negra. L'air était frais et léger après la pluie. Les lumières des grands immeubles, se reflétant sur les eaux du fleuve, incitaient à la rêverie. Bernát buvait une bière et feuilletait les pages du livre dans lequel la lettre d'Aguirre est citée. Toutefois, il ne parvenait pas à lire, en raison du tapage fait par un groupe de gens qui venait de s'installer dans un coin de la terrasse, non loin de lui. Ils étaient tous américains, blancs et d'âge moyen, à l'exception d'un gros type, le plus bruyant du groupe, costaud, basané, portant une chemisette à motifs floraux, à moitié boutonnée. De toute évidence, c'était le meneur. Il semblait adopter une attitude provocante, mais polie, afin d'entretenir l'ambiance. Un petit tumulte s'est élevé, dominé par les rires du gros type. « Trop d'étrangers ont saccagé notre pays. Nous sommes capables de le saccager tout seuls, merci bien », déclamait-il. À la manière d'un seigneur dans un drame d'époque, il avait alors commandé un autre pichet de bière ; et, en regardant

Bernát, il a levé son verre à sa santé, avant de lancer une réplique qui a fait sursauter l'une des femmes, dont la crédulité était mise à rude épreuve par cette réplique. « Très bien, très bien, disait le gros type en agitant les bras pour apaiser le tumulte. Alors, répondez-moi : pourquoi a-t-on chassé les jésuites ? Quelqu'un le sait ? » Sur ce, la serveuse avait apporté un pichet plein et il s'était permis d'enrouler son bras autour de ses hanches, sans rencontrer de résistance. Ayant remarqué que Bernát regardait dans sa direction, il lui a souri, comme s'il reconnaissait en lui un frère, amateur de la gente féminine. « Venez vous joindre à nous, monsieur le solitaire ! »

Cet homme s'appelait Jack Taffarel ; les touristes montaient dans son bateau pour faire des tours sur le fleuve, et le groupe qui l'entourait réunissait ses clients du jour. En accueillant Bernát à la table, l'un des hommes, les cheveux taillés en brosse et portant un polo rose imprégné de sueur, l'avait prévenu que les tours de bateau n'étaient sans doute qu'une façade : « En fait, ce mec est un envoyé du Vatican », plaisantait-il, mais avec une certaine agressivité. « Les jésuites et le Vatican ne sont pas la même chose, lui répondait Jack. Pas du tout la même chose. » Puis il s'était employé, assez habilement, à résumer les questions qui divisaient la papauté et la société de Jésus. Bernát était intrigué, disait-il à Naomi. Jack Taffarel avait l'allure qu'on s'attend à voir chez un homme travaillant sur les bateaux ; son visage était tanné par le soleil, ses bras puissants, et ses mains égratignées. Pourtant, il s'exprimait comme un porte-parole d'expérience, et semblait particulièrement bien informé sur le sujet des jésuites, notamment des jésuites en Amérique du Sud. Il aurait été préférable, concédait-il à l'homme au polo rose, que les Blancs ne mettent jamais les pieds dans ce pays. Mais il soutenait que, de tous les Blancs, les jésuites s'étaient le mieux comportés. « Ils ont protégé les natifs contre les pires exactions », disait-il. Bien qu'il ne fût pas sobre du tout, il a énuméré nombre de faits saillants, et donné certains renseignements plausibles pour étayer ses affirmations. Bernát était enclin à le croire, peut-être en raison de ses penchants pervers, confiait-il à Naomi. Se souvenant de choses qu'il avait lues dernièrement, Bernát a dit au groupe, rassemblé autour de la table, qu'au Paraguay les jésuites veillaient à donner des cours en guarani dans les écoles, soit dans la langue des indigènes, et non pas des cours d'espagnol. Jack a confirmé que c'était exact. En réponse à une dame, qui prétendait avoir « un problème avec ces histoires de missionnaires », Jack avait longuement glosé sur le thème de la théologie de la libération. « Ça m'a l'air bien proche du communisme », disait l'homme au polo rose ; l'ambiance conviviale qui régnait jusque-là devenait plus précaire. Jack parlait des Champs de l'Homme et des Champs de Dieu. « Du travail de forçat », faisait

remarquer quelqu'un. « Mais il n'y avait pas de flagellation, et on ne marquait pas les gens au fer rouge, répondait Jack. Contrairement à ce qui se faisait dans vos plantations de coton. » Plusieurs avaient été froissés par la remarque ; peu après, Jack et Bernát saluaient la compagnie.

À la porte, la serveuse s'est jointe à eux ; elle s'appelait Luciana. Ensemble, ils ont longé la plage, et Jack leur racontait sa vie. Son père, instruit par les jésuites, était devenu botaniste, et sa mère suivait ses cours à l'université ; elle était américaine et se trouvait au Brésil pour terminer des études postdoctorales. Maintenant, ses parents habitaient en Floride car, à la longue, sa mère n'en pouvait plus de vivre à Manaus. Comme elle y avait habité de longues années, elle estimait juste que son mari vienne vivre quelque temps dans son pays à elle. De sorte que le père de Jack avait trouvé du travail aux États-Unis et que toute la famille – qui comptait trois enfants, Jack compris – avait émigré dans ce pays et s'y trouvait toujours, à l'exception de Jack bien sûr, lequel était adolescent à l'époque où ils ont quitté Manaus. Jack a vite compris qu'il ne serait jamais heureux ailleurs que dans sa ville natale, même s'il comprenait fort bien les réticences de sa mère, car la vie à Manaus n'était pas drôle. Tout le monde trouvait cette ville laide, il le savait bien. Elle demeurait néanmoins le seul endroit qu'il pouvait habiter, le fleuve et la jungle lui étant indispensables. Ils se sont assis au bord de l'eau. Celle-ci était sombre comme de l'huile à moteur et ne faisait aucun bruit en glissant sur le sable. Pendant un moment, ils étaient restés tous trois silencieux, puis Jack a tiré de sa poche une enveloppe, et ce qui semblait être un stylo. « Un peu de poudre magique ? a-t-il proposé à la ronde. C'est un mélange d'herbes, des copeaux d'écorce et une pincée de liane. Absolument sans danger – si on prend la bonne dose, précisait-il à l'intention de Bernát. Et je sais mesurer la bonne dose. Je n'ai quand même pas oublié tout ce que j'ai appris. » Il a expliqué à Bernát que celui-ci allait d'abord se sentir mal, une minute, mais que des choses incroyables se produiraient ensuite. Des choses indescriptibles, disait-il. Tenter de les expliquer serait comme de chercher à décrire un site paysager à des aveugles. Luciana avait saisi l'enveloppe et la remuait devant ses yeux de biche, puis devant ceux de Bernát. Ce dernier a fait oui de la tête et elle s'est agenouillée en face de lui, ses genoux touchant les siens. Au creux de sa main, elle a formé un petit cône de poudre ; puis l'a aspiré dans la pipette que Bernát avait prise pour un stylo. D'un doigt, elle lui a bouché une narine, avant d'approcher la pipette de l'autre narine. Tout en ajustant l'objet au nez de Bernát, elle lui a lancé une œillade cérémonieuse, exigeant qu'il lui fasse confiance ; elle a glissé l'une des extrémités de la pipette entre ses lèvres et soufflé un bon coup. Un goût très amer a rempli la bouche de

Bernát ; pendant un instant, il a eu l'impression que le jet d'une lance d'arrosage percutait sa gorge. Il a vomi. Une pression de plus en plus forte s'exerçait sur ses yeux ; il les a fermés, afin d'apaiser la douleur et, lorsque ses paupières ont été closes, il a vu une étendue semblable à la plage, mais indigo, ce sable indigo était en outre mobile, comme s'il réagissait aux pulsations d'un gros engin enterré sous le sable. Quand il a rouvert les yeux, le ciel était indigo lui aussi, traversé par des vagues qui reproduisaient les ondulations du fleuve. Ensuite, le fleuve lui-même, d'un bleu légèrement plus clair, s'est mis à changer, ses vaguelettes prenaient la forme de carapaces de tortues et, dans le creux des vaguelettes, clignaient de brillants yeux verts – par milliers. Il a levé une main en direction de la lune et, immédiatement, il a eu l'impression que sa main se trouvait à des centaines de mètres devant lui, même s'il en distinguait chaque pore et chaque poil avec netteté, car ses yeux s'étaient transformés en télescopes. En éloignant sa main de la lune, il a étalé son éclat blanc dans le ciel, comme le font les phares d'une voiture sur une photo en pose longue.

Bernát a vécu là une expérience pénétrante, qu'il comparait à un épisode visionnaire absolu, supérieur à n'importe quel rêve, disait-il à Naomi. Dans les rêves, ajoutait-il, on revoit sans cesse les mêmes visages ; nos parents, nos amants, nos patrons, une variété de gens surgis de notre passé. Un ensemble de personnages nocturnes y exécutent d'ennuyeuses facéties dans des décors qui, presque invariablement, ne sont que des répliques d'endroits déjà vus. C'est notre vie, mais en désordre – un désordre rarement palpitant. En revanche, les visions qu'il avait eues à Ponta Negra n'émanaient pas du compost de sa vie quotidienne. Elles ne renvoyaient pas à des craintes, à des désirs, et à des souvenirs plus ou moins refoulés ; le moi ne jouait aucun rôle dans ces visions-là ; le moi était confondu, transfiguré.

— Comme par l'alcool, explique Kate.

Elle sent l'humidité de la pelouse imprégner ses vêtements ; elle se lève. Des nuages s'épaississent sur la ligne d'horizon, près de la mer.

— C'est tout l'inverse, dit Naomi. Ivre, on est affaibli. Le cerveau perd sa vigilance, on dit des conneries, puis on s'endort. Or, je parle ici d'un élargissement de l'esprit, affirme-t-elle, autoritaire. D'un phénomène qui permet de voir au-delà des apparences.

— Ou, pour le dire autrement, de voir des choses qui n'existent pas, dit Kate en brossant de la main les brins d'herbe collés à son jean. Je pense qu'on devrait rentrer. Il va pleuvoir dans une demi-heure.

— Mais ces choses existaient, dit Naomi, qui se redresse à son tour, obéissant à sa sœur.

— Des yeux verts ne flottaient pas sur le fleuve, tranche Kate.

— Il les a vus, ils y étaient donc, dit Naomi.

— Non, fait Kate. Il n'y avait pas de globes oculaires dans l'eau.

— C'étaient des images, oui, mais aussi réelles que tout le reste autour, dit Naomi, comme si les objections de sa sœur étaient si naïves qu'il fallait la détromper en douceur.

Côte à côte, les sœurs reviennent sur leurs pas, et Naomi s'emploie à faire comprendre à Kate ce qui lui échappe. Elle est d'accord pour dire que ces choses aux yeux verts n'étaient pas « vraiment là », dans le sens que Kate prête à ces mots. C'était une vision, et Bernát savait qu'il s'agissait d'une vision, au moment même où elle se présentait à lui. Il savait aussi que nul autre ne pouvait voir ce qu'il voyait. Et qu'on ne pouvait pas toucher ces choses non plus. Elles provenaient de son esprit – il comprenait ça, bien entendu. Admettre cela, toutefois, ne signifie pas que son expérience n'était pas « réelle ». Le monde qui nous entoure est fabriqué de toutes pièces par notre esprit, explique Naomi. Nos sens ne sont pas des capteurs passifs de ce qui est « vraiment devant nous » ; nos oreilles, nos yeux, notre épiderme, lorsqu'ils sont stimulés, envoient des signaux dans différentes parties du cerveau, et c'est lui qui les agence de manière à ce que nous trouvions solide et prévisible tout ce qui nous entoure ; notre cerveau en fait quelque chose de viable. « Les couleurs sont ici, explique-t-elle à sa sœur, en se frappant le front avec la jointure d'un doigt ; pas là-bas, proclame-t-elle en désignant la colline. »

— Oui, je sais, dit Kate.

Mais cela ne suffit pas à calmer Naomi. Bien vite, elle s'aventure à parler de mondes parallèles. Les physiciens savent que des mondes parallèles existent réellement, affirme-t-elle. Des expériences l'ont prouvé. On connaît un dispositif à double fente – une démonstration simple et d'ailleurs très élégante – prouvant que la lumière est à la fois ondes et particules, du coup il y a plus d'un univers. C'est Bernát, bien sûr, qui lui a expliqué cela, et Naomi peut l'expliquer à Kate, mais pas maintenant. Pour l'instant, il suffit de savoir que ce sont des faits. Ce que nous désignons comme la réalité n'est au fond qu'un environnement que nous modelons à notre usage. La vraie réalité est beaucoup plus complexe, nos esprits ne peuvent la saisir dans sa totalité. « On ne peut composer qu'avec une partie de la réalité, celle que notre esprit interprète », soutient Naomi. Le monologue se poursuit et Kate l'écoute, attentive, ayant l'air de réfléchir, bien que les propos de Naomi soient peu sensés. Kate lui sourit chaque fois qu'un sourire convient à ce qui est dit, mais elle est perturbée par ce qu'elle entend – non tant par l'incohérence des idées que par le ton véhément sur lequel Naomi les débite. Par le passé, une telle exaltation était le signe d'une crise imminente.

Mais soudain, comme si elle percevait l'inquiétude de sa sœur, Naomi s'interrompt au milieu d'une paraphrase tortueuse, exposant un

principe scientifique mal assimilé.

— Très bien, dit-elle en serrant les mains et cessant de marcher. J'ai un peu perdu le fil. Désolée.

Elles ont rejoint le sentier escarpé qui surplombe la ville. Naomi enveloppe les immeubles du regard comme si elle cherchait un élément visuel capable de remettre ses idées en ordre. Cela lui prend trente secondes, puis elle hoche la tête et poursuit sa marche.

Séduit par ces effets « chimiques sublimes », dit Naomi, Bernát a donc entrepris quelques recherches. Après avoir lu « des dizaines d'ouvrages et des centaines d'articles », il est parvenu à concocter sa propre mixture magique, une infusion de plusieurs plantes, cueillies pendant ses week-ends à la campagne.

— C'était stupéfiant, dit Naomi. Pour être franche, le goût est assez désagréable. On boit ça comme du thé, explique-t-elle. Mais les résultats sont stupéfiants, répète-t-elle en détachant bien l'adjectif.

Kate ne réagit pas comme Naomi le souhaiterait ; elle ne dit rien.

— Ça te scandalise ? demande Naomi.

— Pas du tout, répond Kate.

Ce qui est exact ; la fin de l'histoire ne l'a pas surprise. Sa sœur est imprudente ; il est décevant, néanmoins, qu'elle ait été si étourdie.

— C'était absolument sans danger, dit Naomi. Il avait déjà essayé ça à plusieurs reprises.

— Ça ne veut pas dire que c'est inoffensif.

— J'en ai juste pris une fois. Ou deux.

— Ravie d'entendre ça, dit Kate, sur un ton plus pincé qu'elle ne l'aurait voulu.

— Mais c'était vraiment merveilleux, dit Naomi.

Une fois de plus, Kate ne saisit pas la balle au bond ; Naomi poursuit donc sans être encouragée à le faire. En premier lieu elle a vu, dans le jardin de Bernát, le feuillage glisser des arbres et les bosquets s'élever dans l'air, comme une coulée de lave verte et noire. La pelouse s'est transformée en un plateau d'émeraude étincelant, puis des flammes en sont montées, de gigantesques flammes vert tendre, qui gagnaient le ciel, derrière le flot des feuilles devenues lave. Même si les flammes s'approchaient d'elle, Naomi ne craignait rien, car ce feu ne dégageait aucune chaleur ; il est venu jusqu'à elle et, dès l'instant où elle s'est trouvée dans ses flammes, elle a commencé à léviter. Au-dessus d'elle, dans le lointain, elle apercevait des silhouettes, à peine visibles, des silhouettes humaines qui s'éclipsaient dans la lumière intense. Pendant des heures, ou ce qui lui paraissait durer des heures, elle se sentait portée par ces flammes sans chaleur ; la joie et la quiétude qu'elle éprouvait étaient sans commune mesure avec quelque autre sensation jamais ressentie par elle. Les couleurs avaient une ardeur surnaturelle – elles étaient surchargées de nuances

et de coloris tels qu'aucun peintre ne saurait les imaginer. Il y avait des bleus, dit-elle « qui te rendaient le plus beau ciel d'été complètement fade ».

— Toute une équipée, dit Kate.

À une époque, se souvient-elle, Naomi racontait ses rêves en donnant une profusion de détails dans le seul but d'exposer leur extravagance ; et Kate, invitée à décrire les siens, ne parvenait jamais à forger des images capables de frapper l'imagination à ce point.

— Tu n'as jamais été tentée d'essayer ? demande Naomi avec un sourire où perce un soupçon de pitié.

Pendant un bref instant, Kate a envie d'entrer dans son jeu. Mais elle se borne à dire :

— À ton avis ?

— Gabriel pense que c'était idiot, lui aussi, dit Naomi.

— Et illégal.

— On est en zone grise.

— J'en doute.

— Si, Bernát a vérifié, c'est défendable.

— On pourrait interroger Martin.

— En effet. Mais c'est inutile, dit Naomi en prenant le bras de sa sœur. Et rassure-toi. Il n'y aura pas d'autres expériences interlopes à la ferme. On s'occupera des abeilles et du potager – point à la ligne. Pas de champignons magiques non plus, promet-elle.

Elle sourit et serre le bras de Kate comme on serrerait celui d'un vieillard bien-aimé.

Elles se trouvent maintenant au pied de la pente montant vers High Street. Elles attendent que des voitures les laissent traverser. Tout à coup, Naomi semble séduite par une idée.

— Tu sais ce qui me plairait ? demande-t-elle déjà impatiente, en resserrant le bras de Kate. J'aimerais voir Martin.

— Il est au tribunal.

— C'est justement ça. Je ne l'ai jamais vu à l'œuvre. Il y a bien une tribune réservée au public, non ?

— Oui, en effet.

— Allez, insiste Naomi. *Carpe diem* et tout ça. Si on n'y va pas maintenant, on le fera jamais. Je rentre à Londres lundi.

— Ah oui ? Vraiment ? Je ne savais...

— Allez, s'obstine Naomi – et elle entraîne sa sœur sur la chaussée.

15.

Kate et Naomi sont invitées à prendre place dans la tribune du public au moment où le procureur – Martin – procède au contre-

interrogatoire d'un homme, Peter Addison. M. Addison est accusé d'avoir mis le feu, pendant la nuit du vendredi 2 mai, à une propriété appartenant à M. Colin Simonsen. Autrefois, ce dernier était associé en affaires avec M. Keith Tranter et son frère, M. Kevin Tranter, lesquels étaient alors ses amis. Ils sont accusés, eux aussi, d'avoir engagé M. Addison pour perpétrer cet incendie criminel. Les Tranter allèguent que M. Simonsen les a escroqués en les privant de leur part légitime de revenus, tirés d'un centre de villégiature à Malte ; ils nient cependant, tout comme M. Addison, être impliqués de quelque façon dans l'incendie.

Peter Addison a trente-cinq ans et le gabarit d'un jockey. Il porte un costume luisant, bleu pétrole, une chemise blanche immaculée, et une cravate écarlate. Ses cheveux sont courts, presque ras, comme le sont souvent ceux des cosmonautes, et dégarnis au sommet ; sous des sourcils noirs, ses yeux, bien enfoncés dans les orbites, sont sombres, froids, et font songer à ceux d'une loutre.

— M. Addison, poursuit le procureur, les pompiers d'Horsham ont été avertis qu'un incendie ravageait la propriété de M. Simonsen peu après 2 h 20 cette nuit-là. Comme un témoin viendra le confirmer, un homme qui vous ressemble beaucoup a été vu, à 1 h 30, sortant un objet du coffre d'une Mazda sport, et cela, à moins de quatre cents mètres des lieux du crime. Pourtant, vous affirmez que cet individu ne peut pas être vous. Est-ce exact ?

— Oui.

— Vous conduisez une Mazda sport, je ne me trompe pas ?

— Plus maintenant.

— Mais, au moment des faits, vous possédiez une voiture Mazda sport ?

— Oui.

— Couleur argent ?

— Je dirais plutôt grise.

— Soit la même couleur que la voiture aperçue à Horsham.

— Je n'y étais pas.

— Vous n'étiez pas dans les environs d'Horsham ?

— Non.

— Alors vous seriez aimable de nous dire où vous vous trouviez ?

— À la pêche.

— Aux premières heures du matin, le 2 mai, vous étiez à la pêche ?

— Exactement.

— Où ?

— À Tide Mills.

— Et où se trouve Tide Mills ?

— À Newhaven. Près du port.

— Donc, le 2 mai, vous avez décidé d'aller pêcher près du port de

Newhaven, comme ça, au beau milieu de la nuit ?

— C'est bien ce que j'ai dit.

— Vous faites cela souvent, M. Addison ? Aller pêcher à une heure où la plupart des gens dorment ?

— Les poissons ne dorment pas.

Le procureur sourit.

— C'est juste, reconnaît-il. Néanmoins, les membres du jury estimeront peut-être que c'est là une curieuse façon de se distraire : pêcher à la ligne, tout seul, dans l'obscurité.

— J'aime assez. Ça m'éclaircit les idées. Ça me donne du temps pour réfléchir.

— J'en suis certain, M. Addison. Je n'en doute pas une seconde. Et, si vous aviez les idées claires, vous vous souvenez de la nuit en question.

— Oui, affirme l'accusé.

— À quelle heure êtes-vous arrivé à Tide Mills ?

— Vers minuit trente, je crois.

— Vous « croyez » ?

— Je n'ai pas regardé ma montre en arrivant là-bas. Je suis parti de chez moi à minuit. Vous pouvez demander à ma copine. Elle vous le confirmera.

— Oui, nous connaissons le témoignage de M^{lle} Kelly, M. Addison, merci. Mais nous ne remettons pas en doute le fait que vous avez quitté votre domicile à minuit. Et je suis tout disposé à croire qu'en partant vous avez rangé vos articles de pêche dans votre auto.

— Bien, alors.

— Bien alors quoi, M. Addison ?

— C'est ce que je vous ai dit.

— Non, M. Addison. Les circonstances de votre départ ne posent aucun problème. Votre destination, en revanche, est remise en question.

— Je suis allé à Tide Mills, répète Peter Addison.

En disant cela, il ajuste le nœud de sa cravate, comme si ce geste assurait la bonne attitude à tenir face aux provocations de ce bourge condescendant.

— Vous allez souvent pêcher à cette heure de la nuit ? Selon vous, une fois par semaine ? Une fois par mois ? Tous les deux mois ?

— Tous les mois, peut-être. Ça dépend.

— Pas plus souvent que cela ?

— Ça dépend, comme je disais. Plus souvent l'été que l'hiver.

— Donc, en moyenne, une fois par mois.

— Quelque chose comme ça.

— Et, dans la nuit du 2 mai, vous êtes arrivé à la plage vers minuit trente environ.

— C'est ce que j'ai dit. La marée montait, elle en était à la moitié de sa montée. J'ai dû arriver à minuit trente.

Le procureur consulte un document et secoue la tête, visiblement impressionné.

— La marée était haute à 1 h 40 cette nuit-là, précise-t-il.

— C'est ce que je vous ai dit.

— Une heure remarquablement pratique pour vous.

— C'est une question ? demande Peter Addison.

— Une observation, M. Addison. Je constate que vous exercez cette activité nocturne une fois par mois, en moyenne, et il se trouve qu'au mois de mai vous avez décidé d'aller à la pêche précisément à l'heure où flambait la maison de M. Simonsen. Certains pourraient penser que c'est là une formidable coïncidence.

— Eh oui, une coïncidence, que dites-vous de ça ? plaisante Peter Addison, l'air narquois.

En entendant ces mots, Naomi frotte ses mains sur ses joues et souffle à sa sœur : « Oh, non. » Le procureur regarde le visage de l'accusé comme s'il examinait un mur couvert d'illisibles graffitis.

— Dites-moi, M. Addison, cette nuit-là, y avait-il d'autres pêcheurs sur la plage ?

— Deux ou trois.

— Vous avez parlé à l'un ou l'autre d'entre eux ?

— Non, on était éloignés les uns des autres. Il n'y avait personne à ma portée.

— Je vois. Les autres pêcheurs étaient à bonne distance, mais vous pouviez les voir, même en pleine nuit ?

— Ils avaient des lampes. On en apporte toujours avec nous.

— À Tide Mills, la plage est assez longue, non ?

— Plutôt longue.

— Rien ne vous obstruait la vue, je pense. C'est une plage de galets sans dénivellation qui s'étend jusqu'à Seaford Head.

— Exact.

— Combien de temps êtes-vous resté sur la plage de Tide Mills M. Addison ?

— Trois heures, plus ou moins. Une heure avant que la marée soit haute et deux heures après.

— Et la pêche était bonne ?

— Pas tellement.

— Pas une nuit très fructueuse donc ?

— Assez moyenne.

À cet instant, l'avocat fait une pause et consulte d'autres papiers. En lisant sur son visage, on comprend qu'il a relevé un détail incriminant.

— Et vous êtes sûr qu'il s'agissait de la nuit du 2 mai ? demande-t-

il, l'air paisible, en tournant une feuille.

— Oui.

— La nuit du vendredi ? Il est impossible que votre expédition de pêche ait eu lieu le samedi ?

Il prononce ces phrases comme un homme armé d'une infinie patience, priant un autre homme de l'aider à résoudre une difficulté insignifiante.

— Non.

L'avocat de la défense manifeste un peu d'agacement et le juge intervient :

— J'espère que la conclusion de cet interrogatoire se profile...

— J'y viens, votre honneur.

— Nous vous serons reconnaissants d'y parvenir sans retard inutile.

— J'y arrive, votre honneur, répond le procureur en s'inclinant de manière obséquieuse – et il met ses documents de côté.

— Diriez-vous que vous avez une bonne mémoire, M. Addison ? demande-t-il ensuite.

L'accusé hésite et fronce les sourcils.

— Comme la plupart des gens.

— Moi, je dirais une très bonne mémoire. Une mémoire exceptionnelle.

Peter Addison hausse les épaules sans rien ajouter.

— Je dis cela parce que vous avez décrit à la police le compte-rendu détaillé d'une conversation qui a eu lieu une année plus tôt, dans un pub bruyant où il y avait foule. Je ne suis pas sûr d'être capable d'un tel exploit. Ça m'impressionne.

Il brandit alors un simple feuillet et commence à le lire, comme s'il devait y vérifier une chose.

— Je ne vous retiendrai pas beaucoup plus longtemps, M. Addison, dit-il.

— C'est pas trop tôt, murmure son souffre-douleur.

— Seigneur ! chuchote Naomi. Tu n'aurais jamais dû dire ça.

Sa sœur s'était fait la même réflexion.

Le procureur jette un dernier coup d'œil à son document. Il adresse à l'accusé un sourire empreint d'une touche de compassion – ce pourrait être le sourire d'un patron sur le point de licencier un employé dont il veut se débarrasser depuis des années.

— Parlez-nous du temps, M. Addison.

— Quel temps ?

— Du temps qu'il faisait à Tide Mills, le vendredi 2 mai, entre minuit trente et trois heures et demie du matin.

— Que voulez-vous dire ? demande Peter Addison, sentant le piège.

— Vous n'avez rien à signaler sur le temps qu'il faisait cette nuit-

là ?

— Non.

— Une belle nuit de printemps, insinue le procureur. Douce, j’imagine ?

— Plutôt. À quoi vous attendiez-vous ?

— Et la lune ?

— De quoi ?

— Vous souvenez-vous comment était la lune ?

— Non, je ne me rappelle pas.

— Les pêcheurs lui accordent pourtant de l’importance, non ? Ne règle-t-elle pas leurs préparatifs de quelque façon ?

— J’avais envie de sortir. Je me fichais de la lune.

— Vous m’étonnez.

— Bon, c’est comme ça.

— Le soir du 2 mai, la lune en était à son premier croissant ; elle est apparue à 23 heures 42. Elle ne répandait sans doute aucun éclat. Un clair de lune eût été gênant, j’imagine, pour quelqu’un décidé à commettre un forfait aux premières heures de la nuit, cela au vu de tous, en un lieu entouré d’immeubles. Mais laissons cela. Une nuit claire, c’est bien ça ?

— Assez claire.

— Qu’entendez-vous par là ? Partiellement nuageux ?

— Si vous voulez.

— Non, M. Addison, la question n’est pas de savoir ce que je voudrais. Il s’agit de déterminer ce que vous avez vu. Je n’y étais pas. Vous y étiez, ou du moins vous désirez nous le faire croire. Alors ? Vous dites qu’il y avait des nuages, mais peu nombreux ?

— Je suppose.

— Vous ne vous en souvenez pas ?

— Il y avait quelques nuages.

— Bien. Il y avait des nuages. Avez-vous été mouillé ?

— Pardon ?

— Pleuvait-il ?

Peter Addison tourne alors les yeux vers les coaccusés. Keith Tranter le regarde à son tour avec intensité, comme pour lui souffler télépathiquement la réponse ; Kevin Tranter, lui, examine le sol avec soin.

— Il est peut-être tombé une ou deux gouttes, se décide à répondre l’accusé.

— Vous ne semblez pas certain de cela, M. Addison.

Martin lui accorde une seconde, et poursuit :

— Vous avez une mémoire extraordinaire pour les conversations, mais vos souvenirs du temps qu’il faisait ce soir-là – cette nuit bien particulière – paraissent chancelants. Certains pourraient trouver cela

bizarre.

— J'ai dit qu'il était tombé quelques gouttes.

— En effet, dit le bourge en tournant son regard vers l'accusé. Et vous étiez là-bas jusqu'à trois heures et demie environ. C'est ce que vous avez dit – est-ce bien vrai ?

— Oui.

— Il ventait ?

— Pas que je me souviene.

— Dans ce cas, la mer n'était pas agitée.

— Non.

— Tout était tranquille à Tide Mills.

— Oui.

— Une nuit calme du début mai. Trois ou quatre pêcheurs sur la plage, chacun à son affaire.

— Je n'entends pas de question.

— Je campais la scène, M. Addison. Mais j'ai une question, et cette question, la voici. Supposons qu'il y ait eu du grabuge sur la plage cette nuit-là, vous l'auriez entendu, n'est-ce pas ?

— Je ne vous suis plus.

— S'il y avait eu – mettons – une fête sur la plage de Tide Mills cette nuit-là, avec un feu de camp, de l'alcool, de la musique, vous l'auriez entendue, non ? Vous l'auriez entendue et vous auriez remarqué le feu. Après tout, vous avez vu les lampes des pêcheurs.

Consterné, Peter Addison desserre les lèvres d'un millimètre ; il se tourne vers les Tranter.

— Très bien, M. Addison, dit Martin. Inutile d'ajouter quoi que ce soit. Nous avons bien noté votre réaction, merci. Soit dit en passant, il n'y avait pas de fête sur la plage cette nuit-là, pas que je sache. Je formulais une hypothèse. Mais je trouve révélateur, comme nous tous j'en suis sûr, que vous ne m'ayez pas détrompé immédiatement. Pourquoi ne pas me dire tout de suite qu'il n'y avait pas de fête, si vous vous trouviez là où vous le prétendez ? Mais passons à autre chose. Nous avons d'autres chats à fouetter.

16.

— C'était terrifiant, dit Naomi, rayonnante, comme si elle était une ardente admiratrice de Martin. J'ai eu l'impression d'assister à une corrida.

— À ceci près que personne n'est mort à la fin, fait remarquer Martin.

— En tout cas, il ne lui restait plus qu'un souffle quand tu l'as terrassé, dit Naomi.

— Je ne pense pas qu'il mérite notre pitié, dit Kate.

— Non, pas vraiment, reconnaît Naomi. Mais un peu quand même.

— Il n'est pas sympathique, dit Martin.

— Assurément pas.

— Il est plus perfide qu'il n'en a l'air.

— Ce doit être excitant, demande Naomi de façon indirecte. Le contre-interrogatoire est une vraie corrida, répète-t-elle ; ces questions, brandies comme la cape du matador, qui font chanceler la victime, qui sapent peu à peu ses forces – jusqu'à l'estocade. Sans parler du public qu'il faut satisfaire, dit-elle.

— Martin doit le convaincre, pas le satisfaire, rectifie Kate.

— Il y a une différence ?

— Bien sûr qu'il y en a une.

— C'est le public qui règle son sort, pas moi, dit Martin.

— Mais ce doit être exaltant, enchaîne Naomi. Les voir tous tomber en vrille, en cercles décroissants, les voir s'affaiblir davantage à chacun de leurs mensonges. Ce moment où ils sont tenus en échec, l'instant de vérité – on doit se sentir vainqueur. Je le sais. Je l'ai bien vu, dit-elle, plus calme, mais poussant Martin à reconnaître qu'elle voit juste.

Elle sourit, on dirait le sourire d'une thérapeute.

— C'est encourageant, dit-il.

Naomi rappelle un film qu'elle a vu, voici des années, dans lequel un personnage – un pyromane justement – citait une réflexion que son avocat lui avait déjà servie : « Quand tu veux commettre un crime de droit commun, les risques de te planter s'élèvent à cinquante. Si tu parviens à en prévoir vingt-cinq, tu es un génie... »

— « Et Peter Addison n'est pas un génie », conclut Martin, d'une voix rauque avec un accent américain.

Surprise, Naomi bat des paupières.

— Tu connais ce film ? demande-t-elle, ravie comme une femme découvrant soudain que l'homme avec lequel on l'a invitée s'avère très séduisant.

— Comme tu vois, dit Martin.

Naomi le dévisage. À la regarder, on croirait qu'elle pense qu'il lui a sciemment caché ce trait surprenant de son caractère, et qu'une telle duplicité est très intrigante. Ensuite, un sourire ironique paraît sur ses lèvres.

— Là-dessus, mesdames, je dois m'excuser, dit Martin en se levant de table.

Il explique avoir encore du travail. Son départ semble décevoir Naomi, mais pas trop. Les sœurs débarrassent la table, puis passent au salon où Lulu, allongée sur le canapé, regarde la télévision.

— On peut se joindre à toi ? demande sa mère.

— Venez, répond Lulu en pliant les jambes pour faire de la place ; Naomi s'assoit, prend les pieds de sa nièce et les pose sur ses genoux.

À l'écran, un jeune homme, portant un costume bien taillé et une chemise blanche sans cravate, s'adresse à la caméra dans une pièce quasiment aussi grande qu'un court de tennis ; il se tient debout sur un tapis blanc de haute laine, près d'un fauteuil de cuir blanc, et devant un piano à queue, blanc lui aussi ; plusieurs vases blancs, débordant de fleurs blanches, sont disposés à l'arrière-plan ; une large baie vitrée donne sur une piscine ; une reproduction grandeur nature de la Vénus de Médicis se dresse au bord de cette piscine. Le jeune homme entraîne le caméraman et ses collègues vers une autre pièce ; à l'entrée, il s'arrête afin de laisser au public le temps de s'émerveiller ; nous sommes dans la cuisine, aussi bien équipée que le sont celles où on présente des émissions de recettes gastronomiques ; plus loin, une femme dont la physionomie rappelle les femmes de l'Asie du Sud-Est, examine le contenu d'un réfrigérateur haut comme une armoire à glace. « Pas mal, non ? » lance le jeune homme avec un fort accent.

— Il aurait gagné des milliards, explique Lulu. Il a trouvé le moyen de transformer la pierre volcanique en isolant. Tous les Russes veulent isoler leurs maisons.

— Et où se trouve cette résidence de bon goût ? demande sa mère.

— À Londres. C'est le sujet de l'émission. On est envahis par les nababs russes.

Naomi se penche légèrement en avant, fronce les sourcils et regarde la télé avec la même concentration qu'elle montrait au tribunal durant l'après-midi. Elle masse les pieds nus de Lulu – des soins auxquels l'adolescente consent volontiers, comme si elles partageaient cette intimité depuis des années.

Maintenant, la caméra se trouve derrière l'épaule d'un homme qui regarde par la fenêtre d'un bureau londonien, situé à l'un des étages supérieurs d'un gratte-ciel ; cet homme est à peine plus âgé que le précédent, et il observe la circulation dense au-dessous de lui, avec le regard d'un type qui a réussi à occuper une position très au-dessus du chaos et des trivialités de ce bas monde. Il répond à un appel téléphonique et parle à son interlocuteur en anglais ; ses phrases sont brèves et résolues ; son accent est celui d'un Moscovite vivant à New York. On apprend qu'il a fait fortune grâce aux téléphones portables et à une chaîne de bijouteries. Il projette d'ouvrir une nouvelle banque, et diverses entreprises dont il ne peut dévoiler la nature pour l'instant. Assis derrière un grand secrétaire dégarni, dans un vaste bureau peu meublé, il expose certains principes qui sont les siens. Il déplore que nous ayons une « pensée cloisonnée », laquelle empoisonne le monde des affaires en Grande-Bretagne. Pour sa part, il possède « une conscience rayonnant à trois cent soixante degrés » ; elle lui permet de

prévoir comment tel produit s'adaptera à la vie de chaque consommateur. Désormais, les appareils ne seront plus de simples outils ; ils « refléteront la personnalité » de celui qui les achètera. Il promet que sa banque aura une personnalité des plus modernes. Le menton posé sur ses pouces et les coudes sur ses genoux, Naomi suit, non sans mal, les propos de ce chevalier d'industrie, ébloui par lui-même, comme s'il s'agissait des confessions d'un meurtrier impénitent.

— Une tête de nœud sur trois cent soixante degrés, dit Lulu en s'emparant de la télécommande. Je peux zapper ?

— Je t'en prie, soupire Naomi.

Lulu parcourt les différentes chaînes et s'arrête sur un documentaire ; on y voit, au ralenti, de petits singes sauter dans l'eau depuis le sommet d'un réverbère.

— Ça vous va ? demande Lulu.

— Très bien pour moi, répond Naomi.

— Maman ?

— Je vous laisse, répond Kate.

— Où vas-tu ? demande sa sœur.

— Je monte. Il faut que je respecte un certain horaire. Ne serait-ce qu'une heure.

— Je suis désolée, dit Naomi.

— De quoi ?

— De prendre tout ton temps.

— Ne dis pas de bêtises.

— Si elle n'écrit pas au moins une page, elle ne pourra pas dormir, explique Lulu à sa tante, comme si elle décrivait une curieuse manie, celle d'enfiler tous les soirs de nouveaux pyjamas roses, par exemple.

Kate les laisse toutes deux. Assise à son bureau, elle songe à ce que Dorota et Jakub pourraient bien faire maintenant – elle tente du moins de l'imaginer ; mais, ce soir, Dorota et Jakub demeurent dans les limbes. Comme elle se propose d'écrire, un jour, un roman qui deviendra peut-être un thriller, ou un policier, elle décrit l'après-midi qu'elle a passé au tribunal, en changeant les noms et en modifiant les dialogues. Des idées lui viennent pour une scène subséquente, puis elle note un rebondissement qui pourrait lui être utile ; elle ne sait pas encore qui sera tué, ni pourquoi, mais il y aura forcément un meurtre. Dans un livre de ce genre, l'incendie criminel ne saurait être qu'un premier pas. Après deux heures de rédaction, elle pose son stylo. Dorota et Jakub n'ont pas progressé, mais elle a tout de même écrit quelque chose. Elle range les notes qu'elle a prises dans une chemise identifiée comme étant celle du « Livre sur un meurtre », où se trouvent déjà d'autres scènes fragmentaires et des esquisses de personnages.

Une odeur d'huile de bain parvient jusque dans son bureau, même

si la porte est fermée ; dans le couloir, l'air est aussi parfumé qu'aux comptoirs à cosmétiques d'un grand magasin. La lumière est allumée dans la salle de bains, mais le silence y règne ; Kate prête l'oreille, à quelques centimètres de la porte, et n'entend rien. Elle frappe et chuchote : « Tout va bien là-dedans ? » Une voix chantante mais assoupie lui répond doucement.

— Bonsoir, ma belle.

— Je vérifiais seulement que tu vas bien.

— Très bien, merci. Tu as terminé ce que tu voulais faire ?

— Oui.

— Entre, si tu veux, dit Naomi.

— Tu es sortie de l'eau ?

— S'il n'en tenait qu'à moi, je n'en sortirais jamais.

Kate ouvre la porte qui libère une épaisse vapeur parfumée. On dirait qu'un demi flacon d'huile de bain a été versé dans l'eau de la baignoire ; celle-ci devrait être à peine teintée de bleu, elle est presque marine. Naomi y est allongée, les mains sur ses cuisses ; ses cheveux, chargés de vapeur, couvrent sa tête et son cou comme une guenille en loques ; ses yeux sont clos et elle sourit, plongée qu'elle est dans une somnolente béatitude.

— Quelle heure est-il ? demande-t-elle.

— Onze heures et demie.

— Il serait temps que je me grouille, dit Naomi sans bouger.

Son sourire s'évanouit ; elle est allongée dans l'eau, immobile, comme une femme en méditation. À l'évidence, elle souhaite que sa sœur la détaille. Kate examine donc son corps. Le ventre plissé, qui a perdu beaucoup de graisse, fait songer à une pêche blette, et ses seins à d'énormes langues mortes ; ses clavicules sont aussi saillantes que les bords d'une bassine. Kate s'assoit sur la baignoire et se penche pour retirer la bonde. Au bruit de l'eau qui s'écoule, Naomi ouvre les yeux ; il est évident qu'elle a pleuré.

— Qu'est-ce qui se passe ? demande Kate en glissant un doigt sur la joue de sa sœur.

— Rien. Je suis heureuse. Je ne pourrais pas l'être davantage. Franchement.

— Bien, mais...

— Juste un petit creux sentimental.

— À propos de quoi ?

Naomi prend la main de sa sœur, l'ouvre, et en presse la paume contre sa joue.

— Je te suis infiniment reconnaissante, dit-elle. Tu le sais, dis-moi ?

— Voyons, tu es ma sœur. La reconnaissance n'entre pas en ligne de compte.

— Si. J'en éprouve pour toi.

— Tu es ma sœur, Naomi. Je t'aime.

Comme si ce verbe était une offrande inattendue et qu'elle ne pouvait l'accepter sans y réfléchir, Naomi regarde Kate, l'air incertain ; elle saisit sa main et y pose les lèvres. « Moi aussi », murmure-t-elle avant de lâcher prise. L'eau s'écoule, laissant ses seins à découvert ; du regard, elle considère son corps avec l'intérêt médiocre qu'on accorde à un spécimen zoologique dans un vieux musée de province. Puis elle prononce ces mots :

— À ton avis, aurais-tu connu un tel succès si papa n'était pas mort ?

— Je ne connais pas un tel succès.

— Oui, Katie, tu as réussi, affirme Naomi.

— J'ai écrit quelques livres. Mais ce n'est pas...

— Oui, une réussite.

— Si tu le dis.

— Je le dis.

— C'est à ça que tu pensais ? Ce qui est arrivé à papa ?

Naomi fronce les sourcils et regarde ses pieds comme s'il s'agissait d'objets équivoques, détachés de sa personne.

— C'était affreux pour nous tous, bien sûr, dit-elle quelques instants plus tard. Mais c'est toi qui as le mieux traversé ça. Plus déterminée que jamais. Tu ne voulais pas perdre une minute.

— Peut-être bien.

— Alors que moi, j'en ai perdu beaucoup, dit Naomi, sans exprimer de regret, ni s'apitoyer sur son passé.

— Je ne dirais pas ça, répond Kate.

— Mais il se peut aussi que j'en bénéficie maintenant.

— Bénéficier de quoi ?

— Du fait d'être à moitié orpheline.

— Je ne te comprends pas.

Naomi ne s'explique pas tout de suite, elle louche encore, les yeux rivés sur ses pieds. « Bernát, dit-elle en sourcillant. Cette amitié. Il est possible qu'elle n'aurait jamais vu le jour si papa était toujours vivant. »

Bien plus que possible, désire répondre Kate ; et on pourrait dire la même chose de sa liaison avec Gabriel et avec tous ses prédécesseurs, car aucun d'eux – du moins aucun de ceux que Kate a connus – ne se distinguait par un caractère juvénile. Mais elle se borne à demander :

— Parce que ?...

— Bernát le savait, dit Naomi.

— Savait quoi ?

— Il savait mon histoire.

Lorsqu'elle lui a parlé de son père, dit-elle, les faits corroboraient

ce qu'il savait déjà ; il présentait, sans en avoir parlé avec elle – et cela dès le jour où il l'avait vue dans la librairie – que l'un de ses parents était mort quand elle était jeune ; son père, croyait-il. Il y avait quelque chose dans l'attitude de Naomi, dans son allure – une « inflexion », avait précisé Bernát – qui était révélatrice de cet état de choses.

— Mais tu lui as raconté ce qui s'est passé, souligne Kate.

— Oui, mais là n'est pas la question.

— C'est...

— Non, ce n'est pas ça. Il savait, dit Naomi avec un regard ne tolérant aucune objection.

La baignoire est vide maintenant ; Kate saisit une serviette ; Naomi la prend et l'enroule autour d'elle comme une couverture.

— Tu penses qu'il voulait m'impressionner ?

— Ce ne serait pas extravagant de le croire.

— Je ne suis pas sotte, Katie.

— Je sais que tu ne l'es pas. Tout ce...

— Il ne bluffait pas. Si tu le connaissais, tu comprendrais.

— J'aimerais le rencontrer.

— Certains sont plus observateurs que d'autres. C'est tout. C'est comme regarder les mains de quelqu'un, ou sa façon de marcher, et deviner quel métier il exerce. Il ne cherchait pas à me faire croire qu'il est extralucide.

— Très bien, dit Kate. Donc, il...

— Et il n'a pas décelé en moi une cicatrice ou une blessure spéciale, poursuit Naomi, rejetant d'avance les explications de sa sœur, pressée de recourir à de telles banalités. Ce que Bernát a vu n'était pas la trace d'une lésion ou d'un mal quelconque, mais un certain état d'esprit, un savoir singulier, il a plutôt, disait-il, reconnu en elle une « initiée », dit Naomi. C'est cela qu'il lui a dit, un soir, dans le jardin chez lui ; ils venaient d'écouter de la musique, elle et Bernát, seuls, puis s'étaient confiés l'un à l'autre un bon moment. Cette conversation a été, pour nous deux, riche de sens, dit Naomi en fixant le plafond, comme si elle cherchait à se rappeler la soirée dans ses moindres détails, afin que son analyste la saisisse bien. Ils avaient écouté des pièces de Morales, puis Bernát lui a conté sa relation avec Lizzie, son « premier amour », dit Naomi. « Lizzie est cette femme croisée au concert, la femme aux cheveux gris et au béret rouge », explique Naomi, en regardant cette fois sa sœur, et en lui souriant, car elle constate que ces détails attisent sa curiosité.

— Tu es fatiguée ?

— J'ai bien une heure devant moi, répond Kate.

— Tu es donc prête à écouter la suite ?

Pendant les premières années, après son installation dans les Midlands, Anikó, la mère de Bernát, n'avait qu'une seule amie, confiait Bernát à Naomi ; ses autres connaissances (non pas qu'elles fussent nombreuses) étaient toutes des collègues de son mari et de son frère. L'amie d'Anikó était alors une jeune femme, Lizzie Salter, travaillant comme l'assistante d'un photographe portraitiste, qui était l'un de ses oncles du côté paternel. C'était le seul portraitiste professionnel de la ville.

Afin de marquer le premier anniversaire qu'Oszkár fêtait en Angleterre, Anikó avait emmené ses fils chez M. Salter pour qu'il les photographie. Elle pourrait ensuite envoyer cette photo à ses proches en Hongrie. Naomi a vu cette photographie : elle représente les garçons, blottis l'un contre l'autre dans la réplique, demi-format, d'une voiture sport décapotable en bois, devant une peinture représentant des prés et des nuages, le tout dans des tons sépia ; ils ont l'air plutôt mécontent, dit Naomi. Mais ce jour-là, Lizzie avait été charmante avec eux, et elle était vêtue de façon élégante : la mère de Bernát n'a jamais oublié la robe rouge fushia que Lizzie portait cet après-midi-là, racontait Bernát, non plus que la vague magnifique de sa longue chevelure. Anikó l'avait immédiatement trouvée sympathique, tout comme les garçons, et c'était réciproque. Lizzie comprenait la situation de la jeune mère, et elle éprouvait de la compassion à son endroit. La semaine suivante, à l'heure du déjeuner, elle a rendu visite à Anikó, car elle se doutait que cette dernière ne parlerait probablement à personne d'autre de toute la journée, sinon à ses fils et à son époux. Le studio de M. Salter se trouvait à cent mètres à peine de la boutique du marchand de couleurs, au-dessus de laquelle vivaient les Kalmár, et où Anikó allait plus tard travailler. Par la suite, Lizzie rendait visite à Anikó au moins une fois la semaine, tantôt à l'heure du déjeuner, tantôt le soir, avant de rentrer chez elle. Grâce à Lizzie, Anikó a fait de rapides progrès en anglais. Bientôt, on l'a présentée à Zsiga qui, le soir même, l'a invitée à dîner avec eux. Lizzie est devenue, en quelque sorte, la tante de substitution des garçons en Angleterre. Lorsque Anikó a fait sa connaissance, Lizzie ne fréquentait aucun homme, et il en avait été ainsi un certain temps ; en fait, elle sortait parfois avec un petit copain, mais jamais longtemps. On disait que les gars du voisinage étaient trop frustes pour une jeune femme si digne. Cela jusqu'au jour où Lizzie avait accompagné son oncle à l'école secondaire du quartier, pour y photographier les classes d'élèves en début d'année. C'est là, et à cette occasion, qu'elle a rencontré Christopher Vidal, le professeur de musique. Il était le plus

jeune instituteur de l'école et, de loin, le plus agréable à regarder. Dès l'instant où Christopher s'est présenté à elle, Lizzie a su qu'il serait son parti. Même son nom la séduisait, d'autant qu'il s'agissait d'un vieux nom vénitien. Quand Lizzie avait appris cela, elle était tombée totalement sous son charme. En vérité, Christopher n'avait pas d'ancêtres vénitiens – du moins à sa connaissance ; il était né et avait grandi à Bedford, une localité des plus banales. Qu'importe : il demeurait exotique aux yeux de Lizzie, car il évoluait dans un monde qu'elle connaissait jusque-là très peu, en plus de lui être inaccessible – celui de la musique, de la musique classique. Christopher jouait du violon et était bon musicien – pas suffisamment pour devenir concertiste, mais suffisamment quand même pour s'exécuter en public et pour émerveiller Lizzie. Quand il lui a montré les partitions de morceaux qu'il interprétait par cœur, elle avait eu du mal à croire qu'on puisse s'y retrouver dans cette nuée de notes et, qui plus est, les retenir toutes, puis les jouer à une telle vitesse. « Chaque école de musique en Grande-Bretagne engage une dizaine de violonistes bien meilleurs que je ne le serai jamais », lui répétait Christopher. Sa modestie ajoutait à son charme. Rien ne semblait lui inspirer du regret ou de la déception : il était heureux de gagner sa vie avec la musique, affirmait-il à Lizzie. Celle-ci a donc assisté au concert de Noël à l'école, où Christopher dirigeait l'orchestre des élèves. Elle a bien remarqué que tous les garçons s'appliquaient surtout à lui faire plaisir, et que leurs parents faisaient la queue, après le concert, pour s'entretenir un instant avec lui.

Au printemps de l'année suivante, Lizzie et Christopher étaient mariés. Peu après, ils déménageaient à Birmingham, où on lui avait offert un poste de maître de musique dans une école plus prestigieuse. Encouragée par son mari, Lizzie a ouvert son propre studio de photographie et s'est spécialisée dans le portrait, soit dans le genre que son oncle lui avait enseigné. L'existence qu'ils menaient là-bas, confiait-elle plus tard, frisait la perfection. Ils désiraient avoir des enfants. Ils rencontraient néanmoins des difficultés à en concevoir, mais le problème n'était pas insurmontable, leur disait-on : le temps jouait pour eux. Chaque matin, en émergeant du sommeil, Lizzie remerciait le ciel de son sort, comme elle le dira plus tard à Bernât. Mais un jour, la sonnerie du réveil, posé sur la table de chevet du côté de Christopher, l'a réveillée ; ça sonnait depuis au moins dix secondes et lui ne bougeait toujours pas ; Lizzie a caressé son bras ; le bras était froid. Christopher avait trente-cinq ans. Ils étaient mariés depuis quatre ans. « Son cœur a simplement cessé de battre. Ce sont des choses qui arrivent », disait-elle à Bernât, comme si elle parlait d'un malheur frappant une autre personne. Bernât ne l'a jamais vue pleurer, dit Naomi, bien que la perte de Christopher fût un choc dont

elle ne s'est jamais remise, pour reprendre ses mots.

Bernát avait croisé Christopher plusieurs fois dans son enfance, mais il n'en gardait pas un souvenir précis. C'est davantage l'aura entourant Christopher après sa mort qui lui reste en mémoire. Pour Bernát, le patronyme de Christopher était une facette de cette aura, comme il l'avait été pour Lizzie, et son statut de musicien ajoutait à son prestige. Enfant, Bernát voyait la musique comme un mystère lointain, très au-dessus des activités quotidiennes, un mystère tenant d'abord à la plus insaisissable de ses qualités : le talent. Une autre considération entraînait également en compte : Christopher Vidal était mort, et la mort l'avait frappé à un âge où la plupart des hommes n'en sont qu'au mitan de leur vie. Pour Bernát, ce décès prématuré rehaussait le lustre que lui conféraient déjà son nom et son talent, tout comme le charisme de Lizzie s'enrichissait à ses yeux du fait qu'elle ait vu la mort de près.

Pendant un an à peu près, Lizzie n'a plus rendu visite aux Kalmár. La mère de Bernát est allée un jour la voir à Birmingham, et expliquait ensuite que Lizzie s'en tirait aussi bien qu'on pouvait le souhaiter. Elle avait repris le travail et constatait qu'elle parvenait à se dominer, tant que les gens ne lui parlaient pas de son mari, bien qu'en agissant de la sorte elle ait souvent l'impression, pour reprendre la formule de Lizzie, d'interpréter un rôle – le sien – et d'oublier ses répliques. Les soirées, toutefois, étaient abominables ; elle pleurait durant des heures. Souvent, la nuit, elle se réveillait à trois ou quatre reprises, et la solitude qu'elle éprouvait alors était terrible. Incapable de vivre dans les lieux où Christopher avait trouvé la mort, elle habitait maintenant un appartement situé dans un autre quartier de la ville, où elle n'était pas forcée de composer avec des gens ayant connu son mari. Un mois plus tard environ, elle écrivait à la mère de Bernát pour lui dire qu'elle viendrait bientôt la voir, de même que sa famille. Quatre ou cinq mois se sont écoulés ; on échangeait toujours des lettres, mais la visite était sans cesse différée. Enfin, quand Bernát avait onze ans, Lizzie est réapparue, transfigurée.

Cette nouvelle Lizzie Vidal, la première dont Bernát se souvient clairement, était une femme au charme fou, avec un remarquable port de tête. Bien qu'elle soit de petite taille, elle avait une présence rayonnante et des courbes qui retenaient l'attention : la taille était mince, les hanches généreuses, et sa poitrine en imposait. Elle se tenait toujours très droite, le menton haut, comme une personne regardant au-dessus d'un muret qui lui arrive au niveau du nez. Quand elle parlait, elle bougeait les mains comme si elle remettait les choses à leur place désignée. Jamais elle ne s'énervait, et jamais non plus elle ne tenait des propos irréflectifs. Pendant la conversation, elle vous regardait inmanquablement droit dans les yeux ; en sa présence, on se

sentait obligé d'exprimer des choses sensées, expliquait Bernát. Lizzie avait aussi une chevelure spectaculaire : divers tons de cuivre, de paille et d'orge s'y mêlaient ; habituellement, elle retenait ses cheveux en un chignon bien travaillé. Sa façon de se vêtir était caractéristique et découlait sans doute de son penchant pour les vestes courtes, les jupes étroites, souvent noires, et les chemisiers aux couleurs vives ; les ensembles en cachemire avaient sa préférence. Pour l'essentiel, ses vêtements n'étaient pas à la mode, comme on dit, ce qui semblait, chez elle, une sorte d'assertion, du moins est-ce ainsi que le jeune Bernát interprétait ses toilettes, sans comprendre exactement le sens de cette assertion. Les mains de Lizzie, fines et aux longs doigts, étaient aussi soignées que celles d'un mannequin, et ses ongles, limés en ovales parfaits, toujours vernis ; leur couleur habituelle était rouge sang. L'été, les ongles de ses orteils avaient une couleur assortie à ceux des mains. Elle portait en tout temps des chaussures à talons hauts et d'aplomb. D'après Bernát, l'expression de son visage était plus déterminée que charmante. Elle avait des sourcils fournis, des yeux noirs enfoncés dans leurs orbites, une mâchoire plutôt carrée, un nez aquilin, un peu fort. Elle se parfumait avec prodigalité, répandant autour d'elle les arômes d'une boutique de fleuriste bien garnie. Sa voix était grave et elle prononçait les mots avec une tranquille assurance. En résumé, pour le garçon que Bernát était à l'époque, M^{me} Vidal avait une personnalité ensorcelante et mystique ; il sentait qu'elle n'était pas femme à se laisser faire. Le père de Bernát rappelait de temps à autre sa préférence pour la Lizzie qu'il avait connue au début, lorsqu'elle était plus « naturelle », disait-il ; mais il l'appréciait encore beaucoup ; il avait de la reconnaissance à son égard, pour l'aide apportée à sa femme ; de plus, son malheur le chagrinait. Peut-être était-ce lui d'ailleurs, pensait Bernát, qui avait proposé un jour à Lizzie d'accompagner la famille en Cornouailles. En effet, on avait réussi à la convaincre de loger dans un chalet voisin de celui des Kalmár, pendant l'une des deux semaines de vacances. Bernát avait alors douze ans.

La semaine que Lizzie a passée avec sa famille en Cornouailles – ou, pour être exact, un certain jour de cette semaine-là ; ou, pour être encore plus précis, une conversation de cinq minutes ce jour-là – a pris une importance phénoménale dans la vie de Bernát, expliquait-il à Naomi. Ce dialogue a transformé en profondeur les relations qu'il entretenait avec Lizzie, disait-il, et Naomi a compris qu'en lui décrivant ce qui s'était passé ce jour-là, Bernát transformait leur propre relation à eux en une véritable amitié, ce qui signifie – et Naomi entend que Kate retienne bien cela – que leur amitié est alors devenue d'une pureté sans mélange, une amitié que la reconnaissance réciproque de leurs profondes affinités scellait définitivement. Bernát

ne cherchait pas à la séduire en disant cela, souligne Naomi ; il lui aurait même dit, explicitement, que ce n'était pas son intention. Elle n'a jamais couché avec lui, dit-elle, et ils ne coucheront jamais ensemble.

Naomi décrit la scène en Cornouailles : un jour très chaud de l'été, si chaud que la plage était déserte ; des parasols pointaient sur les dunes ; les vacanciers se blottissaient dans l'ombre de la falaise ; lorsque les vagues s'écrasaient sur le rivage, la lumière de leur écume était aussi intense que le flash d'un appareil-photo. Malgré cette chaleur, Lizzie est allée se promener ; chaque jour, elle allait seule, une heure ou deux. Bernát l'a vue disparaître dans l'ondoyante buée qui montait du sable ; elle marchait en direction d'un promontoire situé à l'extrémité nord de la plage.

Quelques minutes plus tard, il a décidé que, lui aussi, devait affronter cette chaleur bestiale ; il irait au-delà du promontoire et subirait les assauts du soleil avec le stoïcisme d'un explorateur en plein désert. La marée baissait depuis un moment. Quand Bernát est arrivé au fond de la baie, il a vu dans le sable encore humide des empreintes de pas, des empreintes plutôt petites et minces, les orteils en éventail ; il a tout de suite su qu'elles étaient celles de Lizzie. Il les a suivies aussi loin qu'il le pouvait, soit jusqu'à des rochers au pied de la falaise. On ne pouvait contourner cet obstacle qu'à marée basse ; Bernát a donc dû l'escalader. C'était un défi de taille pour lui, car la montée était abrupte et les pierres coupantes. Il savait qu'au sommet de ce rocher, il verrait l'autre crique – où Lizzie, sans doute, s'était rendue. Alors, il a bifurqué vers la mer, où les pierres semblaient plus plates, moins accidentées, et où, en plusieurs endroits, l'eau était retenue dans des anfractuosités du rocher. Empruntant un sentier entre ces petits bassins, il s'est rapproché d'une calanque, une langue de sable en fait, d'où la mer ne s'était pas entièrement retirée. Après avoir encore progressé, il est parvenu à la pointe du rocher, proche de la partie la plus étroite de la calanque et, là, un court instant, il a vu deux choses : le maillot bleu ciel de Lizzie, posé sur le sable ; et Lizzie elle-même, telle quelle, allongée dans un bassin naturel au pied du rocher.

Ce bassin avait la forme d'une baignoire, aux bords doucement recourbés ; la tête de Lizzie reposait sur le sable, et son bras gauche hors de l'eau. Ses yeux étaient clos et elle souriait à peine, comme on le fait à l'évocation d'un souvenir ; elle ne l'avait pas entendu venir. Il savait qu'il ne devait pas la regarder, mais l'eau dans laquelle baignait Lizzie était aussi claire que l'atmosphère en plein soleil, de sorte qu'il pouvait tout voir. Bien entendu, il avait déjà une idée de l'anatomie féminine ; il avait vu des croquis dans des manuels ; des photos de filles en bikini ; et de vraies filles en maillot ; il s'était imaginé leur

corps dénudé. Il avait vu des statues. Néanmoins, pour la première fois, il découvrait le corps féminin dans sa plénitude, et les schémas que son esprit avait esquissés jusque-là se sont dissipés devant la mûre splendeur de M^{me} Vidal. Son regard a glissé sur ses seins, bien sûr ; ils étaient lourds, pas tout à fait de même volume, et leur douceur, il en était certain, devait être plus soyeuse que la plus fine des soieries ; les aréoles étaient aussi larges que des pommes de pin. Le ventre, coupole peu profonde, blanc comme du lait, s'arrondissait vers le bas en un bouquet de poils couleur de brique humide ; on aurait dit une dentelure d'algues. Pendant quelques secondes, son regard s'y est attardé.

Puis Lizzie a ouvert les yeux. Immédiatement, elle a rabattu un bras sur sa poitrine. « Tu es là depuis longtemps ? » lui a-t-elle demandé ; elle ne semblait pas contrariée.

— Juste une seconde, a dit Bernát.

— Tu es venu à pas de loup.

Il sentait dans ces mots une clairvoyance qu'il ne savait apprécier à sa juste mesure ; son esprit, son attitude – cette femme était absolument unique, pensait-il.

— Je ne savais pas que vous étiez là, a-t-il ajouté, penaud.

Lizzie le regardait sans rien dire ; l'un de ses sourcils s'est dressé et ses lèvres formaient le plus menu des sourires.

— Je suis désolé.

Elle l'a observé encore un moment, avant de hausser les épaules.

— Qu'importe, tu as déjà tout vu.

Et elle a dégagé son bras. Comme si elle était un phénomène qu'il devait mémoriser cinq secondes avant de répondre à des questions, Bernát a glissé son regard sur ce corps, des pieds jusqu'au cou, puis dans l'autre sens.

— Maintenant, file, lui a dit Lizzie, en refermant les yeux. Je pense qu'on ne dira rien à personne.

Cette phrase, expliquait Bernát à Naomi, n'a pas été prononcée comme une menace de représailles, pas même sur le ton du plus courtois des avertissements ; Bernát y avait plutôt entendu la confirmation d'une entente mutuelle. Et il n'a pas pipé mot de cet incident à qui que ce soit pendant des années. Lizzie a repris ses visites chez les Kalmár et, quand elle s'adressait à Bernát, jamais elle ne faisait la moindre allusion à ce qui s'était passé sur la plage ce fameux après-midi. Rien dans son attitude ne laissait soupçonner qu'elle dissimulait quelque chose ; il n'y avait aucun regard dérobé. Bernát et Lizzie partageaient leur secret, croyait-il, comme deux adultes doivent partager un secret, c'est-à-dire comme s'il n'existait pas. Le corps féminin dans sa fulgurance lui avait été révélé, et l'importance de cette révélation était accrue par l'obligation de la

taire. Il se félicitait d'être à ce point retors, capable de se dominer comme un espion, confiait-il à Naomi.

En présence des membres de la famille, Lizzie est demeurée un certain temps totalement impartiale dans ses rapports avec Bernát et son frère, ses presque neveux : elle faisait des éloges équitables à l'un et à l'autre ; elle leur posait des questions sur leurs progrès scolaires, leurs camarades, leurs préférences, sans jamais trahir une inclination particulière pour l'un d'eux. Mais quand elle se trouvait quelques minutes seule avec Bernát, elle envoyait des signes, toujours plus nombreux, montrant que son affection pour lui était d'un autre ordre – ce pouvait être une remarque fortuite, un sourire, le fait de lui demander son avis sur telle chose. Et, peu à peu, on avait senti que la sensibilité de Lizzie s'accordait davantage avec celle du plus jeune des garçons qu'à celle de l'aîné. Des années plus tard, elle reconnaissait que, pendant longtemps, elle avait trouvé Oszkár trop obnubilé par ses idées fixes. « Pour tirer le maximum de la vie, déclara-t-elle un jour, il faut tenir à plus d'une idée », disait Bernát, comme Naomi le répète à sa sœur.

Selon Bernát, le penchant de Lizzie pour sa personne à lui ne causait pas d'amertume à son frère ; car, plus que son père encore, Oszkár jugeait superficielles les qualités de Lizzie Vidal. « Elle travaille trop son personnage », faisait-il remarquer. Il la trouvait prétentieuse. Bernát, pour sa part, était flatté que Lizzie – la plus attirante personne qu'il ait rencontrée – s'intéresse tant à lui. Elle lui faisait découvrir des domaines négligés par ses professeurs, et l'initiait à des enthousiasmes qu'elle avait elle-même développés durant les années passées avec Christopher. Christopher lui transmettait une ferveur, disait-elle, une ferveur qui l'habitait toujours du reste, celle, non pas de créer, mais d'apprendre. Elle connaissait ses limites ; elle exerçait un artisanat – pas un art. Elle était portraitiste professionnelle, une portraitiste rompue à toutes les techniques et rouages de son métier. Certes, l'étincelle créative lui faisait défaut, mais elle avait bon œil, bonne écoute, et sa curiosité était aussi vive que celle d'une enfant. Presque tout ce que le jeune Bernát connaissait en musique lui est venu de Lizzie. La musique française, en particulier la musique baroque, avait été l'une des passions de Christopher, et elle était devenue à son tour, par l'entremise de Lizzie, l'une des passions de Bernát. M^{me} Vidal l'emmenait aux concerts, aux expositions, au théâtre, parfois avec Oszkár, mais le plus souvent sans lui. Lizzie et Bernát ont même fait des séjours ensemble à Londres. Cette femme s'intéressait à une foule de choses, précisait Bernát : les céramiques japonaises, les marionnettes siciliennes, les tapis de Turquie – grâce à son amitié pour Lizzie, il avait acquis des connaissances dans tous ces domaines.

« Je sais ce que tu penses », lance soudain Naomi, en interrompant son récit. Elle énumère à sa sœur les réflexions que sa sœur se fait, et ce qu'elle suppose n'est pas inexact. Mais elle tient à ce qu'on sache que l'éducation culturelle et sentimentale de Bernát n'a pas été gauchie par ses relations avec Lizzie, des relations sans doute bizarres, admet-elle. On pourrait s'imaginer, avance Naomi, que le jeune Bernát choisissait ses copines, consciemment ou pas, en fonction de leur ressemblance avec M^{me} Vidal. Mais, dans ce cas, on se tromperait joliment, affirme Naomi. Il a eu sa première relation sexuelle complète avec une fille qui se prénommaît Melanie, racontait-il à Naomi, or seule sa féminité organique la rapprochait de Lizzie : elle était maigre, nerveuse, studieuse, taciturne et opposée, par principe, à tout maquillage. La première fois, leur coït, explique Naomi, ne les a pas comblés. Est-ce parce que l'esprit et le corps de l'adolescent avaient été altérés par son engouement pour la femme mûre, qui représentait à ses yeux un idéal inaccessible et interdit ? Naomi formule la question avec la morgue d'une experte en relations humaines. Ébloui par la profuse maturité de M^{me} Vidal, était-il incapable de trouver du plaisir dans les bras de Melanie, trop mince et trop juvénile ? Pas du tout, a tranché Bernát, dit Naomi. Ils étaient jeunes et sans expérience, voilà tout. Ils ne connaissaient pas encore les voluptueux méandres de la copulation. Mais, depuis lors, ils ont progressé, ça, Naomi le garantit à sa sœur.

— Mais je n'ai pas besoin de savoir tout ça, dit Kate.

— On ne sait jamais, lui répond Naomi avec un sourire poussant sa sœur à revoir sa position. Un moulin a-t-il jamais trop de grain à moudre ?

Et, sans attendre de réponse, elle reprend le récit de l'éducation sentimentale de Bernát.

Un jour mémorable, alors qu'il avait dix-sept ans et qu'il fréquentait Melanie, Bernát s'est rendu chez Lizzie en bicyclette : elle venait de se procurer un disque, qu'elle trouvait remarquable, et elle désirait que Bernát l'écoute ; c'était un enregistrement de la messe en Si mineur, dirigée par Nikolaus Harnoncourt, se rappelle encore Bernát. C'était la première fois qu'il pénétrait dans son appartement. Il a découvert ce jour-là que, chez elle, cette femme s'habillait comme elle le faisait en vacances : elle portait des jeans, une chemise d'homme à rayures, et des sandales à fines lanières. Elle avait une allure plus française qu'anglaise, estimait-il, et son logis, au rez-de-chaussée d'une grande maison victorienne, ne ressemblait à aucun de ceux où il était déjà entré. Une odeur de lavande flottait dans les pièces, les parquets de bois étaient nus, à l'exception de celui du salon où un grand tapis azur et miel occupait le centre de la pièce. Des stores, non des tentures, pendaient aux fenêtres. C'était l'appartement

le plus lumineux qu'il avait vu. Dans la cuisine, une porte ouvrait sur un jardin ; là, au lieu d'une pelouse, une grande couche de gravier, de forme ovale, couvrait la terre ; un banc, fait de lattes en bois gris, toutes déformées, s'y trouvait également. Le zinc de la table de la cuisine était strié d'éraflures et constellé de taches, enlacées les unes aux autres, parfois délavées, parfois bien nettes ; le fait de ne pas les cacher, Bernát le sentait, était le signe d'un raffinement subtil. Des images – des photographies pour l'essentiel, dont aucune ne provenait d'un magasin – égayaient les murs de chaque pièce, cuisine comprise.

L'une de ces photos représentait Christopher. « Ma préférée », disait Lizzie en passant le pouce sur sa surface comme pour en effacer la poussière. « Bel homme, non ? » Les parents de Bernát possédaient une photo de Lizzie et de son époux, prise le jour de leur mariage et, si on ne lui avait rien dit, Bernát n'aurait pas deviné que le marié sur cette photo était le même homme que sur le portrait au mur de M^{me} Vidal. Sur la photo de mariage, Christopher portait un costume boutonné jusqu'au col, et sa posture était si rigide qu'on aurait pu le croire vêtu d'un pantalon d'acier ; quant à son sourire, il ressemblait à celui qu'on se fait dans la glace en se brossant les dents. La photo chez Lizzie le montrait assis, adossé à un tronc d'arbre, sous les ombrages, et il y souriait comme si on l'avait surpris au moment où il contait une histoire ; sa chemise blanche était à moitié ouverte, et il ne semblait pas s'être rasé ce jour-là. Ensemble, le jeune Bernát et la veuve ont donc examiné le visage de ce Christopher comblé, et elle s'est mise à sourire, comme on sourit en lisant la carte postale d'un ami proche qui vous relate un événement heureux. Bernát prétend qu'il n'oubliera jamais ce que Lizzie lui avait alors dit. « Cela ne t'a jamais frappé, lui a-t-elle demandé, tout en regardant attentivement la photo de son mari, qu'on est toujours présent à plus d'un endroit ? Qu'on est ici, où notre corps se trouve, mais qu'en même temps on est ailleurs ? » Cette énigme était accompagnée d'un rapide regard en coin, presque aguichant, selon Bernát. « J'entends par là, a-t-elle poursuivi, qu'on existe ici, dans notre corps, mais également dans l'esprit de ceux qui pensent à nous. On vit dans notre corps, mais on vit aussi, à plus large échelle, dans les souvenirs que les autres gardent de nous. Lorsqu'on est vivant, on existe dans la mémoire d'autrui, et notre esprit, la plupart du temps, est peuplé de souvenirs lui aussi. Nous vivons davantage dans nos souvenirs que dans le moment présent. » Après ces explications, elle l'a regardé encore, et il a senti dans ses yeux qu'elle le considérait désormais comme son égal, disait Bernát, dit Naomi. « Mais n'est-ce pas trop absurde pour toi ? », a-t-elle demandé ensuite.

— Pas du tout.

« Je savais que ça ne le serait pas pour toi », a-t-elle ajouté en guise de remerciement. Puis ses yeux, plongés dans ceux du défunt sur la

photo, se sont plissés ; elle a serré les lèvres et une tristesse obscurcissait son visage. « Il reste, dit-elle ensuite, que son souvenir se dissipe malgré tout. Petit à petit, il s'éloigne de moi. Je me rappelle que certaines choses se sont produites, mais je ne les revois plus aussi nettement qu'avant. Elles sont devenues des faits – ce qui n'est pas la même chose. Et je ne peux rien là contre, dit-elle en haussant les épaules. » Il avait eu envie de la réconforter en la rapprochant de lui ; il a senti néanmoins qu'il ne devait pas faire ce geste.

Bernát pense qu'on pourrait dire, a-t-il confié à Naomi, qu'il aimait alors Lizzie Vidal, comme il n'avait jamais aimé personne d'autre : en vérité, il l'aimait pour le chagrin qu'elle éprouvait, pour la force morale dont elle faisait preuve contre sa peine, pour sa dévotion au défunt qu'elle avait tant aimé, au point de ne plus pouvoir en parler un si long temps. Il l'admirait et se sentait meilleur grâce à elle, avouait-il à Naomi. Un lien les rattachait, comme il n'en avait jamais tissé de semblable avec quiconque, reconnaissait Bernát.

Les années ont passé, Lizzie demeurait célibataire, et le père de Bernát évoquait de plus en plus souvent le « nuage noir » sous lequel, d'après lui, Lizzie choisissait de vivre. Il estimait que la morosité n'est pas séduisante chez une femme. Bernát, lui, ne distinguait aucun nuage : il voyait plutôt une femme intelligente, indépendante, d'une dignité sans analogue ; il y avait, certes, de la mélancolie derrière tout cela, une mélancolie plus palpable avec le temps, peut-être, mais elle ne rendait Lizzie que plus attirante à ses yeux. Quand elle a fêté son quarantième anniversaire, le père de Bernát a conclu qu'elle se condamnait elle-même à la solitude, parce qu'elle attribuait encore à son mari défunt des mérites qui disqualifiaient tout autre prétendant, et cela, même si dix années s'étaient écoulées depuis la mort de Christopher ; Lizzie n'appréciait rien moins que l'excellence, et seul Christopher avait su l'atteindre ; sa fidélité à un fantôme devenait morbide, selon le père de Bernát. Pour ce dernier, bien entendu, l'intransigeance de Lizzie demeurait fascinante.

Sa curiosité étant toujours très vive, Lizzie assistait, et participait avec zèle, à de nombreux cours du soir : poterie, cinéma français, cinéma italien, arrangements floraux, design japonais, littérature européenne, tout la passionnait. À ces cours, elle rencontrait plusieurs hommes dont la valeur les rendait plus ou moins candidats à une idylle, et elle couchait parfois avec certains d'entre eux. Quand Bernát a eu vingt ans, ou un peu plus, il est devenu son confident ; elle lui parlait de ses liaisons, alors que ses propres parents n'en savaient rien. Un certain Max, croisé au cours de poterie, a retenu l'attention de Lizzie plus longtemps que ses prédécesseurs mais, lui aussi, a été jugé hors-jeu. C'était un homme cultivé, disait-elle à Bernát, prévenant et raffiné. On ne pouvait rencontrer un être plus aimable, « mais il arrive

qu'on exprime trop de gentillesse », ajoutait-elle. Et Max était totalement incapable de la surprendre. De plus, poursuivait-elle, une femme doit se plier à trop de compromis pour maintenir ses liens avec un homme. Il faut qu'elle adopte un comportement qui ne lui est pas naturel, pour mieux se glisser dans la vie d'un homme, alors que lui fournit beaucoup moins d'efforts pour se rapprocher d'une femme. Lizzie déclarait alors qu'elle ne se remarierait jamais. Le mariage, d'après elle, était une prison pour les femmes, explique Naomi, la célibataire, à sa sœur mariée. Parfois, cette prison est lumineuse, bien équipée, elle offre de grands espaces, des cellules confortables, et la clôture qui l'entoure est à peine visible ; elle n'en demeure pas moins une prison et, « tôt ou tard, on éprouve le besoin de s'évader », expliquait Lizzie à Bernât. Même avec Christopher – qui sait ? – leur relation aurait pu s'éroder, elle en doutait, mais c'était une possibilité qu'il fallait admettre. Toujours est-il qu'elle aimait vivre seule, disait-elle à Bernât, un jour ensoleillé, à la terrasse d'un café londonien ; elle a même échangé un sourire de connivence avec le serveur comme témoignage de sa liberté, se souvenait-il. Les femmes – elle voulait que Bernât retienne cela – ont beaucoup moins besoin des hommes que ceux-ci des femmes, et elle ne songeait pas au fait que les hommes ne sachent pas cuisiner, faire la lessive ou s'occuper d'eux-mêmes, bien que ce soit souvent le cas. Non, elle portait un regard plus philosophique sur la question : soit que les hommes – « la majorité d'entre eux », précisait-elle, en faisant exception de celui qui se trouvait alors devant elle – attendent d'une femme qu'elle devienne leur public, leur miroir, « afin d'étayer leur importance », disait Lizzie, dit Naomi. Elle trouvait curieux qu'on répète à l'envi que les femmes ont besoin d'être flattées, alors qu'en réalité l'inverse était vrai. Un trop grand nombre de liaisons, affirmait-elle, sont inspirées par la terreur de vivre seul. « D'après mon expérience, les femmes, affirmait-elle, sont plus braves. Les veuves s'en tirent mieux que les veufs. »

Lizzie était très habile à surprendre les gens : du jour au lendemain, elle s'éprenait d'une nouvelle activité et la pratiquait avec enthousiasme ; ses opinions demeuraient en tout temps imprévisibles. D'après le père de Bernât, son esprit manquait de cohésion ; ses idées n'avaient aucun « ancrage », disait-il. Mais, pour Bernât, Lizzie, à la fin de la quarantaine, était une compagne aussi distrayante et motivante que le plus intéressant de ses condisciples à l'université. Puis, au tournant de la cinquantaine, elle a surpris tout le monde comme jamais jusque-là.

Elle suivait alors des cours d'oénologie et y avait rencontré un homme, Barry Tillotson, de six ans son cadet ; son travail consistait à restaurer de vieilles voitures de sport et à les revendre à prix fort. Barry venait de se séparer d'une « dingue », convaincue que son

irrésistible mari la trompait chaque semaine avec une nouvelle enjôleuse. Quand il rentrait de voyage, elle lui faisait subir, durant des heures, un véritable interrogatoire ; elle exigeait de défaire elle-même ses valises pour y trouver des preuves de ses coucheries. Elle faisait irruption à son bureau sans prévenir, pour le surprendre en flagrant délit ; elle avait en outre l'habitude de se porter au-devant du facteur, afin d'intercepter les lettres adressées à son époux. Après leur divorce, elle se garant le soir devant l'appartement de Barry pour l'observer derrière ses fenêtres ; Lizzie a mis un terme à cette campagne de harcèlement en l'apostrophant, dans la rue, à 3 heures du matin ; l'incident s'était terminé dans la voiture, où Lizzie, assise dans le siège du passager, avait apporté à la pauvre femme un soutien psychologique jusqu'à l'aube.

Le commerce de Barry était très prospère. Il conduisait une Maserati 3500 GT impeccable, superbe et puissante, mais d'une fragilité exaspérante ; cela dit, Barry avait les aptitudes nécessaires pour soigner son bolide quand le moteur se grippait. Barry était également un cuisinier hors pair et il n'achetait jamais une bouteille de vin dont l'étiquette arborait un mot anglais. Ainsi, avant longtemps, il avait réussi à séduire M^{me} Vidal, à moins que ce ne soit l'inverse, à la stupéfaction de tous les membres de la famille Kalmár. À leurs yeux, il ne constituait certes pas un bon parti ; son physique était ordinaire, pareil à celui de n'importe quel Anglais d'âge moyen, et son visage manquait de la plus sommaire distinction. De plus, ce qui leur semblait primordial, Lizzie était une grande lectrice, alors que Barry n'ouvrait jamais un livre ; Lizzie aimait la musique dite sérieuse, or Barry – Lizzie le reconnaissait elle-même – s'en fichait royalement ; elle fréquentait les galeries et les musées, lesquels ne correspondaient pas du tout à l'idée que Barry se faisait d'une partie de plaisir. La première rencontre de Bernát et Barry s'est déroulée point par point comme Bernát l'avait prévu ; la conversation, affectée, sentencieuse, s'est essoufflée au bout de quelques minutes. Peu de temps après, Lizzie demandait à Bernát : « Tu ne piges pas, hein ? Moi et Barry. Ça t'échappe complètement. » Bernát avait dû reconnaître que c'était effectivement le cas. « Bien, pour être franche, lui dit-elle, j'en avais assez de vivre seule, j'en avais marre. Toutes ces semaines qui se répètent, identiques les unes aux autres – photos de classes, photos de remise des diplômes, photos de mariage, photos de classes encore, de remise de diplômes... » Ils se trouvaient alors dans le jardin de Lizzie ; puis, elle s'est mise à sourire en regardant la bague de fiançailles à son doigt. « Et, pour tout t'avouer, dit-elle en se penchant vers lui, bien que personne ne pût les entendre, il est formidablement doué sur le plan sexuel. »

— Formidablement doué, répète Naomi, comme si ces mots

avaient une saveur exquise.

— La vieille dame que tu as croisée au concert ?

— Elle-même.

— Donc, tout s'est bien terminé.

— Pas vraiment, dit Naomi.

Les rapports entre Bernát et Lizzie se sont relâchés après qu'elle eut épousé Barry, explique Naomi ; à un point tel que Bernát, lorsqu'il rendait visite à ses parents dans les Midlands, n'en profitait pas toujours pour aller la voir ; lorsqu'il la voyait cependant, elle semblait heureuse, précisait Bernát à Naomi. Lizzie a donc vécu avec Barry six fois plus longtemps qu'avec Christopher, et la distance qui s'est creusée entre elle et Bernát, durant ce quart de siècle, n'a pas été comblée après la mort de Barry. Mais, s'ils ne recouvraient pas l'intimité qu'ils avaient connue jadis, ils étaient tout de même parvenus, sans grand effort, à rétablir une certaine camaraderie entre eux. À plusieurs reprises, Bernát prenait le volant et roulait jusqu'à Birmingham dans le seul but de causer avec elle ; un an après le décès de Barry, ou à peine plus, Lizzie est descendue à Londres pour assister à un opéra avec Bernát ; puis ses visites à Londres se sont succédées à intervalles plus rapprochées. Au cours de la dernière, elle l'a surpris une fois de plus : elle lui a annoncé qu'elle s'établissait en Australie, afin de vivre ses dernières années à Gold Coast, où habitaient son frère et sa femme. Son frère, se prévalant d'un programme institué après la Seconde Guerre mondiale, s'était installé là-bas dans les années 1950, il avait fait fortune dans la construction navale, et cela de telle manière qu'il s'était fait bâtir une immense maison, surplombant l'océan, pour lui-même, son épouse et leurs quatre fils. Or, quelques années après la mort de Christopher, Lizzie s'était rendue à Brisbane passer quinze jours avec son frère richissime, sa belle épouse et ses intenable garçons ; or, elle avait trouvé l'endroit profondément ennuyeux, lui a rappelé Bernát ; car il n'y avait, d'après elle, rien d'autre à faire là-bas que contempler la mer jour après jour. Mais voilà que c'était ce qu'elle voulait faire maintenant, lui a-t-elle répondu : regarder la mer ; et l'idée de vivre tout le temps en pleine chaleur lui plaisait terriblement. Elle emporterait un livre à la plage et passerait la journée allongée dans un bassin rocheux, lui dit-elle. « Mais elle n'a jamais pu réaliser ça », raconte Naomi à sa sœur, qui voit des larmes lui monter aux yeux, comme si Naomi évoquait la perte d'une amie proche.

Avec la paume de sa main, elle s'éponge un œil, puis l'autre, et sourit pour excuser ses enfantillages. « De la fatigue, explique-t-elle. Je t'en dirai plus demain. Un épisode devrait suffire. Peut-être deux », dit-elle, et elle serre fermement sa sœur dans ses bras – trop fermement.

IV

18.

L'air est frais et humide et stable, un léger brouillard flotte sur les immeubles et le Paddock. Les feuilles des arbres et des arbustes autour du Paddock présentent toutes le même vert blafard. Le silence est presque total ; il faut tendre l'oreille pour percevoir la rumeur de la circulation au centre-ville. Kate consulte sa montre ; il est pratiquement huit heures trente et elle est assise là, à l'une des extrémités de sa terrasse, depuis plus d'une demi-heure. À mesure que les minutes passent, la brume se détache des toitures du château ; Kate regarde les murs de pierre qu'elle distingue mieux maintenant. Derrière elle, la coutellerie cliquète dans un tiroir : Naomi est descendue. Kate reste quelques minutes encore sur la terrasse. Puis elle se dirige au fond du jardin, avant de tourner son regard vers la maison. Les lumières de la cuisine sont allumées, toutes les lumières, et Naomi se tient sous un spot, un pot de miel à la main ; elle le soulève devant ses yeux, le tourne, le retourne lentement, et l'examine comme un objet merveilleux.

Dans l'esprit de Kate, un lointain souvenir prend forme : un village ; elle s'y balade avec Naomi ; une rue bordée de platanes ; luminosité verte sous leurs feuillages, puis une fontaine ; elles se passent la bouteille d'eau à quelques reprises, sans dire un mot. Sur un présentoir, des pots de miel sont exposés – dehors – à l'entrée d'une boutique. À l'intérieur, frappé par un éclat de soleil, un bocal de verre se détache sur le comptoir, un bocal sans étiquette ni couvercle ; le miel qui l'emplit à moitié présente la couleur de l'acajou. Avec une menue spatule de bois, Naomi prend un peu de miel et le laisse tomber goutte à goutte sur sa langue ; elle ferme les yeux ; il semble qu'elle doive se concentrer pour mieux percevoir son goût. Avec délicatesse, comme si elle tenait un thermomètre, Naomi glisse la spatule dans la bouche de sa sœur ; son index frôle la lèvre inférieure de Kate. Le miel est aussi piquant qu'une épice ; il a des accents fumés, comme l'air des collines roussies au-dessus du village. « C'est étrange », dit Naomi ; ses cheveux, sous le soleil ardent, forment une broussaille de filaments d'or ; le silence règne dans la boutique. En se remémorant la scène, Kate perçoit un instant, sur sa langue, l'accent

chaud et fumé de ce miel-là.

Elle pénètre dans la cuisine.

— Bonjour, dit Naomi ; elle paraît enjouée.

— Du café ? propose Kate.

— Non, merci.

Elle observe sa sœur, affairée devant la machine à café ; l'espace de trente secondes, elles ne se disent rien.

— Tu songes à ton livre ?

— Non, pas maintenant.

— À d'autres choses alors.

— Ce ne sont pas vraiment des idées.

— Raconte-moi, exige Naomi.

— Je me rappelais un truc.

— Raconte.

— La boutique de miel, en France.

— Le chat obèse, réplique Naomi.

Kate ne se souvient d'aucun chat.

— Il y avait un énorme chat de l'autre côté de la rue, déclare Naomi. Gris. Hirsute. Aux yeux jaunes. Hideux.

Les souvenirs que Naomi garde de cet après-midi sont beaucoup plus nombreux que ceux de Kate. Le serveur du café sous les platanes qui, apparemment, en pinçait pour leur mère ; qui flirtait un peu avec elle en rapportant la monnaie ; Naomi imite le sourire douçâtre de ce garçon au moment où il déposait sur la table sa soucoupe avec des pièces. Leur père, dit Naomi, en était contrarié et avait réduit le pourboire en conséquence. Dans une rue voisine, un homme réparait le moteur d'une vieille Citroën ; il chantonnait un air d'opéra pour lui-même et sa voix était plutôt juste. Elle rapporte beaucoup d'autres détails. Pour Kate, cela ne fait aucun doute, les souvenirs de Naomi sont précis.

— Et la chute d'eau, c'était quand ? demande-t-elle. Avant ou après la boutique de miel ?

— Après, répond Naomi sans hésitation.

Elle a coupé son pain grillé en fines lamelles qu'elle plonge, une à une, dans le miel ; puis elle glisse la première entre ses dents, comme s'il ne fallait absolument pas que le pain touche ses lèvres.

— Des vacances mémorables, dit Kate.

Naomi acquiesce et porte une autre tranche à sa bouche.

— J'y repense souvent, dit Kate – ce qui est faux.

— Pourquoi ? demande Naomi.

— Parce qu'elles étaient exceptionnelles.

— En effet, reconnaît Naomi.

Mais aucun écho des joies d'alors n'est perceptible dans sa voix. Elle boit une gorgée de jus, puis mastique une autre languette de pain.

— C'était il y a bien longtemps.
— Pas tant que ça.
— Trente ans, même plus, dit Naomi.
— Merde, soupire Kate, je n'ai pas l'impression que c'est si ancien.
— Pour moi, si.
— Mais tu t'en souviens tellement bien. Beaucoup mieux que moi.
— Peut-être que oui, peut-être que non. Il se pourrait que je m'en souviennne mal.

— Non, la preuve, quand tu évoques un truc, je m'en rappelle aussitôt.

— Tu penses que tu t'en souviens, corrige Naomi. Si tu te fies à ta seule mémoire, tu ne sais pas si j'ai raison. Moi non plus je ne le sais pas. Je peux en être persuadée mais, sans preuve, je ne peux pas en être sûre. On peut avoir l'impression d'avoir raison, ce n'est pas la même chose.

— Écoute, je revois cet homme réparant son auto, dit Kate.

— Vraiment ? Tu le revois ?

— Oui, dit Kate, en fermant les yeux pour tenter de le distinguer plus nettement.

— Très bien, alors de quelle couleur est sa chemise ?

— Je ne sais pas.

— Il porte un jean ?

— Je ne sais pas. Mais je vois la voiture avec le capot ouvert et l'homme penché sur le moteur.

— Tu te l'imagines. Tu ne le vois pas. Il n'est pas là.

— Si, je le vois, répond Kate, en regardant sa sœur. Pas aussi clairement que je te vois.

— Moi, je ne le vois pas. Je ne sais pas quelle est la couleur de sa chemise. Je ne sais même pas quelle est la couleur de l'auto. Toi, oui ?

— Non.

— Bien, voilà, fait Naomi. C'est le bordel. Si ça se trouve, certains trucs que je crois voir dans ce village viennent d'ailleurs. Je ne suis pas en train d'observer l'homme penché sur son auto – je le reconstitue. Je ne peux pas l'observer, parce qu'il n'y a rien à observer, sinon ce que mon esprit en retient. Cet homme et son auto n'existent pas. Ce sont des créations de ma pensée. Ce n'est pas comme si on faisait des fouilles et qu'on déterrât une image. On crée cette image en y repensant.

— Non, on ne crée pas cet homme de toutes pièces. Il existait. Et on le sait parce qu'il apparaît dans mon esprit, tout comme dans le tien. Il est réel. Je ne le vois peut-être pas aussi bien que je te vois, mais je le vois.

— Parfait, dit Naomi pour faire une pause.

Elle masse ses mains posées sur la table, se penche en avant,

regarde ses doigts et respire profondément ; on a l'impression qu'elle se demande comment reformuler tout cela en phrases plus simples à saisir.

— Lorsque tu penses à la boutique de miel, à nous, deux filles, dans cette boutique, crois-tu revivre la scène à nouveau, comme c'était ?

— C'est comme si j'y étais, un moment, oui.

— Tu redeviens l'ado dans la boutique de miel ?

— Pendant une ou deux secondes.

— Tu vois avec ses yeux ?

— Oui.

Naomi jauge sa sœur comme si elle parlait à une personne bien aimée qui jure avoir vu des anges.

— Mais, bien entendu, tu n'es plus là-bas, dit-elle, car cet endroit a disparu. Tu es ici.

— Je suis ici et là-bas en même temps, dit Kate. Voyons les choses autrement : cette fille fait partie de moi. Tout comme la jeune Naomi est en toi.

— Mais elle n'existe plus, dit Naomi. La fille qui a vu le chat dans la rue a totalement disparu. Nous portons le même nom, c'est tout. Ça ne va guère plus loin.

— Voyons, Naomi, c'est faux, rétorque Kate. Tu as changé. J'ai changé. Tout le monde change. Mais la jeune fille est toujours présente. Elle ne peut être ailleurs. Qui serait-elle si elle n'était toi ?

— Elle-même.

— Elle est indissociable de ta personne.

— Si.

— Tu es en train de me dire qu'elle n'a plus aucun rapport avec toi ?

— Je n'ai pas dit ça.

— Tu te souviens ce que la jeune Naomi a vu, ce qu'elle éprouvait, ce qu'elle pensait.

— Je pense m'en souvenir, parfois.

— Parce que tu es la même personne. Tes yeux sont les siens.

— Elle m'a transmis ses organes et certaines choses qu'elle a apprises, c'est vrai, admet Naomi.

— Bien plus que cela, dit Kate. Tu es sa continuité.

— Je distingue des continuités, reconnaît Naomi ; son sourire laisse entendre qu'elle joue peut-être un jeu et qu'elle est ravie d'avoir su le mener si loin.

— Merci.

— Ce n'est peut-être qu'une question de recul, avance Naomi. Nous sommes arrivées jusqu'ici, poursuit-elle, et nous sommes capables de remonter les années, puis de suivre une piste qui nous conduit où nous

sommes. On trouve un schéma dans nos souvenirs. Mais peut-être forçons-nous nos souvenirs à épouser ce schéma. Mettons que tu sois ailleurs aujourd'hui ; si tu étais devenue zoologiste, médecin, météorologue, pilote, peu importe, tu pourrais considérer ton passé, et y voir de petits épisodes révélateurs de ce que tu allais devenir, et qui l'étaient déjà pour les perspicaces.

Il n'empêche que c'est pour le moins étrange, répond Kate, de considérer l'enfant qu'on était comme une autre personne. Elle ne peut concevoir sa vie comme une course à relais, durant laquelle la Kate numéro quinze passe le relai à la Kate numéro seize, qui le passe après à la Kate numéro dix-sept, et ainsi de suite. Combien de temps chacune de ces Kate tiendrait-elle le témoin ? Peut-on croire que la Kate de juin, l'an dernier, était une femme distincte de la Kate de juillet ? Diviser son existence en épisodes, chacun ayant sa propre Kate, serait comme de vouloir trancher un fleuve, dit-elle à sa sœur.

Naomi tourne son regard vers le jardin ; ses lèvres s'arrondissent comme si elles s'offraient à l'embouchure d'une invisible trompette ; c'est une manie qui la distinguait à une époque, une attachante manie. En fixant toujours le jardin, elle reprend son raisonnement.

— Nous ne pensons pas. Prétendre qu'on pense, c'est aborder la question à rebours. Les pensées surgissent dans notre esprit, et nous poussent à croire que nous les concevons. Mais ce n'est pas nous qui décidons ; ce sont les pensées qui mènent le bal. Tout se forme après coup. Une idée nous vient, une émotion nous touche, une réaction chimique nous fait sentir quelque chose, et ensuite on y trouve une raison, une justification. Le cerveau fait en sorte que tout nous paraît s'agencer. C'est lui qui nous construit.

Elle lance à sa sœur un long regard pénétrant, un regard tendu, mais sympathique ; il signifie que leur condition est bien plus grave que ne le croit l'innocente Kate, grave, mais pas désespérée.— Quand j'étais folle, dit-elle, je...

— Ne dis pas ce mot, je t'en prie.

Naomi soutient le regard de sa sœur, comme si son objection n'était qu'un bruit extérieur, étranger. Et elle poursuit.

— Quand j'étais folle, les voix dans ma tête disaient des choses que je n'aurais jamais dites. Elles m'envahissaient. Les voix s'emparaient de moi. C'est ainsi que je les voyais. On avait piraté mon esprit. Mais c'était une méprise. Plus tard, j'ai compris ce qui se passait vraiment. Ces voix avaient la même substance que mes pensées normales, sinon qu'elles se présentaient sous une autre forme. Comme l'eau, la vapeur et la glace. Une même substance, sous différentes formes. Tu comprends ?

— Pour l'eau, je comprends, parfait, dit Kate, mais...

— Or, je n'étais pas envahie – il n'y avait aucun *je* à envahir. Les

envahisseurs étaient en ma propre personne, tout comme mes idées ordinaires. Donc, j'en suis venue à comprendre...

— Voilà ! *Tu* en es venue à comprendre.

— Il est devenu clair, corrige Naomi, que j'étais une somme de substances et de réactions chimiques. J'étais le temps qu'il fait dans ce cerveau bien particulier. J'ai compris ça et je l'ai accepté, dit-elle sans état d'âme, comme si elle parlait d'une conversion religieuse datant de plusieurs années.

Naomi saisit la main de Kate et l'approche de ses lèvres.

— Tu trouves ça horrible, non ? dit-elle.

— Pas du tout, répond Kate en serrant la main de sa sœur. Je ne trouve pas ça horrible. J'estime que c'est faux.

— Tu penses qu'il y a une petite dame dans ton crâne qui actionne les manettes ? L'essence de Katie ? Une salle de contrôle ?

— Bien sûr que non.

— Une âme ?

— Le temps qu'il fait ne réfléchit pas, ni ne pense à lui-même, Naomi.

Sa sœur sourit ; cette objection est la plus évidente, mais Naomi peut aisément la réfuter – son sourire le révèle.

— Tous ces objets ne pensent pas à eux-mêmes, dit Naomi en désignant le jardin. Je te l'accorde. Mais le ciel est une matière élémentaire. De la vapeur d'eau uniquement, et un peu de gaz. En revanche ici – elle donne un coup sec sur son front avec l'une de ses jointures – c'est beaucoup plus compliqué. Des milliards et des milliards et des milliards de cellules en effervescence, jour et nuit. Un nombre incalculable de circuits et de substances chimiques. Tout un univers en soi là-dedans, ajoute-t-elle, non sans se moquer d'elle-même, puis elle éclate de rire.

— Cette fois, j'ai probablement perdu pied, suppose Kate.

Naomi ne la détrompe pas sur ce point. Alors Kate enchaîne :

— Je sais néanmoins que j'ai devant moi une personne, qui s'appelle Naomi, qui pense, parle et prend des décisions, une personne qui est unique, elle-même, et qui l'a toujours été. Je ne m'adresse pas à une poche de substances chimiques.

— Ah, mais si, réplique Naomi sur un ton empreint d'une grande tristesse.

Une tristesse qui compatit à la naïveté de sa sœur. Naomi pose son verre dans son assiette ; elle n'a pas fini son pain ; elle n'a presque rien mangé.

— Et Bernát ? lance Kate. Il ne serait qu'une poche de substances chimiques qui réagit à la poche de substances qu'on appelle Naomi ?

Celle-ci se lève et pose une bise sur la tête de sa sœur. Elle porte son assiette vers la poubelle, puis la glisse dans le lave-vaisselle, au

mauvais endroit.

— Va bosser un peu, dit-elle, ensuite j'irai voir maman.

— Toi, que fais-tu ce matin ?

— Mes devoirs.

— Tes devoirs ?

— Les verbes irréguliers, le conditionnel, répond Naomi.

Elle sourit à Kate, l'air taquin, et quitte la pièce. Kate demeure assise à table. Le couvercle du pot de miel est mal fermé ; elle le dévisse puis le remet comme il faut. Rêveusement, elle tourne ce pot, l'incline, et regarde le miel glisser à l'intérieur ; elle le jauge comme une gitane de foire examinerait une boule de cristal. Un souvenir précis lui revient.

Dans les gorges de la Méouge, se rappelle Kate, le jour des chutes d'eau, Naomi portait une robe courte, une robe jaune. Elle se dirigeait vers le bord de la corniche surplombant le plan d'eau. « Sois prudente », criait sa mère. Obéissant par réflexe, Naomi a reculé de quelques pas. Kate revoit maintenant le décor avec plus de netteté : un bassin d'eau verte ; des parois de calcaire incurvées, lisses, striées ; le ciel d'un bleu intense, avec juste un léger nuage – petite sphère de vapeur effilochée – jolie tache blanche dans l'immensité du bleu. D'abord, les rochers sont trop chauds pour y marcher pieds nus. Elle trouve donc un endroit ombragé, près d'un arbuste, pour s'asseoir et lire ; ses parents ne sont pas loin d'elle sous un plus grand buisson, la tête de son père repose sur les genoux de sa femme. Puis on constate que Naomi s'est à nouveau rapprochée du bord de la corniche ; elle demeure là, immobile, fixant les eaux agitées en bas, les bras le long du corps, ses doigts pointant le sol, comme un soldat au garde à vous. Trois ou quatre garçons en maillots arrivent en courant, dépassent Naomi, et sautent dans le bassin sans s'arrêter ; l'un d'eux a même frôlé son épaule. « Naomi », crie sa mère une seconde fois, et Naomi se retourne, souriante, levant la main pour signifier que tout va bien, mais elle ne recule toujours pas ; elle leur tourne le dos maintenant, penchée vers l'avant, et examine à nouveau les remous de l'eau. On dépêche donc Kate pour la tancer.

Quand Kate se trouve à une dizaine de mètres de Naomi, celle-ci tend ses bras à l'horizontale, joint les mains et plie les genoux ; son visage exprime de la peur, de l'excitation, et une certaine affectation, comme si elle parodiait une fille de l'époque victorienne sur le point d'exécuter un acte de bravoure exceptionnel. Kate a juste le temps de lui dire : « Maman veut... », que déjà Naomi bondit et plonge droit devant, les bras serrés sur les côtes. Leur mère pousse un autre cri ; les garçons, qui tressautent dans l'eau, l'applaudissent, la félicitent. Et, quand Naomi revient à la surface, ils lancent à la baigneuse jaune des regards admiratifs ; elle devait avoir quatorze ans.

« Il n'y a aucun risque », affirme-t-elle ensuite à ses parents. Sa mère, encore affolée par la catastrophe appréhendée, étend la robe humide sur des rochers en tremblotant, comme si elle rendait grâce à une divinité lui ayant rendu sa fille saine et sauve. Les remontrances sont l'affaire du père, mais son mécontentement est très relatif ; croyant qu'on ne l'observe pas, il fait même un clin d'œil à sa fille cadette. Là-bas, les garçons s'apprêtent à plonger une seconde fois ; on les avait perdus de vue mais, cinq minutes plus tard, on constate qu'ils sont remontés sur la corniche, sans se blesser. Après avoir enfilé son maillot, Naomi entraîne son père au bord du précipice afin qu'il mesure le danger. Son verdict tranche en faveur de Naomi. « Viens », crie-t-elle à Kate ; sa mère s'empresse de l'encourager, sûre que sa présence diminuera les risques d'incidents. Avant que Kate l'ait rejointe, Naomi saute de nouveau, les jambes et les bras bien droits, en regardant devant elle au moment crucial, avec l'expression d'une personne relevant un défi de taille. Arrivée sur la corniche, Kate jauge la scène à son tour et aperçoit sa sœur sous la chute d'eau, les yeux fermement clos, éperdue de joie, ravie de sentir la cascade lui marteler la tête. Kate crie son nom et Naomi patauge un instant avant de nager vers la zone la plus profonde du bassin. Elle se tourne sur le dos et invite sa sœur à l'imiter, mais Kate demeure sur place ; l'air chaud est voluptueux ; l'eau ne l'attire pas du tout – encore moins la perspective d'y sauter. Naomi remonte donc et saisit la main de Kate pour l'attirer vers elle. « On le fait ensemble », ordonne-t-elle, mais Kate se libère. Étonnée, Naomi la dévisage, puis la serre dans ses bras, pressant bien contre elle son corps frais et mouillé. « Courage », murmure-t-elle. Ensuite, lâchant sa sœur, elle tourne les talons et se dirige résolument vers l'extrémité d'où on plonge. Elle fait claquer simultanément ses mains sur ses cuisses, lève haut le menton, et se laisse choir. Il faut y aller : Kate s'approche de l'endroit où Naomi vient de sauter ; elle hésite encore et regarde sa sœur qui progresse vers la cascade ; Naomi se retourne, lance un ordre, et Kate bondit en hurlant. Le choc contre l'eau l'exalte, elle refait surface aussitôt. Naomi l'entraîne là-haut une fois encore, et elles sautent ensemble à plusieurs reprises. À force de frapper l'eau depuis cette hauteur, leurs jambes, se rappelle Kate, étaient devenues toutes rouges.

Kate se verse un autre café, puis monte dans son bureau, où elle jette sur papier quelques notes à propos de cet après-midi aux gorges de la Méouge.

Dorota et de Jakub ; ou plutôt, ce sont eux qui, sans tarder, reviennent à elle, comme s'ils attendaient qu'elle leur prête attention. Bien entendu, Dorota ne peut dire à son mari qu'elle a revu Jakub. (Le prénom de son second mari pourrait-il avoir la même initiale que le premier – Julius, par exemple ?) *Dorota ne sait plus démêler ses véritables sentiments*, écrit Kate. Deux jours avant Pâques, le fantôme de Jakub lui réapparaît près de la gare. Le soir tombe. Il longe la gare d'un pas rapide, si rapide qu'il doit exécuter un petit saut tous les quatre ou cinq pas. Il semble sur le point de se mettre à courir. Son attitude trahit de l'anxiété ; il jette fréquemment des regards à gauche et à droite. Avant la guerre, Jakub travaillait dans une usine, mais ce Jakub a plutôt l'air d'un homme d'affaires, un employé de banque, peut-être. Il est habillé avec élégance d'un costume noir, et tient une serviette à la main. Elle le voit consulter sa montre, tirée de sa poche, et voilà que – terrifié par son retard apparemment – il se met à courir. Dorota presse le pas derrière lui, mais le perd de vue dans la foule au carrefour. Puis – l'espace d'un instant – elle le voit sauter dans un train. (Où va-t-il ? Ça pourrait être la clé du mystère ; Kate envisage cette possibilité. Le train traverserait sa ville, ou son village natal ? *Fil à suivre – les parents de Dorota & Jakub*, note Kate.) Dorota court vers le quai, mais le chef de gare souffle déjà dans son sifflet ; deux ou trois secondes plus tard, le train s'ébranle.

Elle doit définir les rapports que Dorota entretient avec son second mari. Lequel s'appellera Julius, tranche Kate ; c'est un employé de banque. Dorota n'a pas parlé de ces apparitions à Julius, *mais il a commencé à se demander si elle ne lui cachait pas quelque chose*, écrit Kate et, immédiatement, avant qu'elle n'ait tracé la dernière syllabe, un autre développement se présente de lui-même : Dorota aperçoit Jakub assis dans une calèche ouverte ; le cocher fouette ses chevaux pour les inciter à galoper, et Jakub n'est pas seul à l'arrière – un homme l'accompagne, que Dorota connaît, c'était l'un de ses anciens collègues. Dorota se rend à l'usine, où on lui apprend que cet homme n'y est pas revenu depuis qu'il est parti au front. On lui donne sa dernière adresse connue et elle s'y rend ; son épouse ouvre la porte et Dorota sent tout de suite que cette femme est veuve. Elle sent aussi qu'elle ne peut dire à cette femme ce que Dorota a vu. *Alors quelle histoire va-t-elle conter à cette femme ? Faire semblant qu'elle cherche quelqu'un d'autre ? Oui*, note Kate.

kilomètre à faire environ lorsqu'elle l'aperçoit sur la route : Naomi est appuyée sur une clôture, délimitant un champ, et observe un cheval mal soigné qui broute, à quelques mètres de la barrière, absolument indifférent à sa présence. « La journée est belle, j'ai pensé faire un peu d'exercice », explique-t-elle, en essuyant la terre de ses chaussures avant de monter dans l'auto. En fait, elle porte de vieux mocassins très inconfortables sur les sentiers de gravier en pleine campagne. « J'ai peut-être marché trop longtemps », ajoute-t-elle, en épongeant des doigts la sueur perlant au sommet de son front. Elle se démène avec son manteau, avant de boucler la ceinture de sûreté ; mais, constatant que celle-ci est entortillée, elle la déboucle ; elle déboutonne son manteau, puis referme la ceinture. « Bien », lance-t-elle enfin, en donnant une petite tape sur le tableau de bord ; Kate effectue les manœuvres pour faire demi-tour. « Un beau coin de pays », remarque Naomi. Elle lance d'autres observations de cet ordre, mais aucune d'elles ne porte sur leur mère. Au premier silence, Kate lui pose la question :

— Alors, comment était-elle ?

— Pas mal. Mais elle n'a pas cessé de m'appeler Kate.

— Ça lui arrive aussi avec moi. Elle mélange les noms.

— Pas juste les noms. Elle avait l'air de penser que je suis mariée avec Martin.

— Oui, elle est parfois très confuse. Elle pensait s'adresser à moi ?

— Dans l'ensemble, non.

— Tu es restée longtemps avec elle ?

— Quarante minutes. Ou un peu moins, dit Naomi. Elle s'est endormie, ajoute-t-elle sur la défensive.

Pendant quelques instants, elle regarde le paysage qui défile derrière la vitre.

— Elle a parlé de papa.

— Ah oui ?

— Elle l'appelait John, mais elle songeait à papa.

— Tu en es sûre ?

— Elle m'a dit : « Ton père ». On peut donc en déduire qu'elle l'avait en tête.

— Jamais elle ne me parle de lui quand je vais la voir. Du moins, presque jamais. Elle était fâchée contre lui ?

— Pas du tout. Elle évoquait de bons souvenirs.

— Ciel, se contente de répondre Kate.

— Elle parlait d'une promenade dans un zoo, d'après ce que j'ai compris. Peut-être dans un parc. Il était question d'un cerf – en tout cas, papa tendait la main, et un cerf venait la lui lécher. Ça te rappelle quelque chose ?

— Rien.

— Avant notre naissance, j’imagine.
— Possible, dit Kate. Alors, comme ça, elle ne s’est pas fâchée ?
— Pas contre papa. Mais elle était en rogne à propos d’un collier.
— Quel collier ?
— Aucune idée. Faut croire que j’ai déjà brisé l’un de ses colliers préférés.

— Quand ça ?
— C’est peut-être l’une de mes erreurs de jeunesse.
— Je ne me souviens pas que tu aies cassé un collier.
— C’était peut-être toi.
— Je ne pense pas.
— Moi non plus.
— C’était peut-être Daniela.
— Ça se pourrait.
— En général, c’est Lulu qu’elle confond avec Daniela, mais on ne sait jamais.

Naomi se détourne et appuie son front sur le pare-brise.
— C’était très dur, murmure-t-elle.
— Je t’avais prévenue.
— Elle était extrêmement contrariée par cette histoire de collier.
— Elle se fâche souvent, explique Kate. Parfois, elle m’ordonne de la laisser seule. Comme si je la persécutais. C’est difficile. Mais il ne faut pas croire qu’elle nous en veut.

— J’ai pas brisé ce collier, mais elle était fâchée contre moi.
— Non, Naomi, tu ne dois pas te sentir responsable. On ignore à quoi elle pense. Tu n’as pas cassé de collier. Faudrait d’ailleurs savoir si ce collier exis...

— Ce n’est pas le collier qui la contrariait, interrompt Naomi.
— Que veux-tu dire ? demande Kate, craignant de savoir déjà ce que sa sœur va répondre.

— Tu le sais très bien.
— Non, pas du tout.
— Je la laisse toujours tomber. C’est ça qu’elle pense.
— Non, elle...
— Et elle a raison. Je devrais la voir plus souvent.
— J’habite plus près.
— Je suis maladroite avec elle. Je n’arrive pas à gérer ça.
— Ce n’est pas toujours facile.
— Mais toi, tu fais face, j’en suis sûre, dit Naomi. Tu es bien meilleure que moi. Tu es une personne plus aimable, dit-elle en se tournant vers sa sœur.

— Absolument pas, dit Kate, concentrée sur la route.
— Si, tu l’es, affirme Naomi ; elle se tait trente secondes, puis ajoute : je devrais y retourner.

— Bien sûr. Je t'y conduirai quand tu voudras.

— Je veux dire maintenant – y retourner tout de suite.

— Il n'y a aucune raison, Naomi. On peut y aller demain, dit Kate, en ouvrant la boîte à gants, puis tendant des mouchoirs de papier à sa sœur.

Naomi détourne le regard, presse fermement un mouchoir sur un œil, puis sur l'autre. Elle regarde les prés et le ciel d'un air triste, défait, comme une femme en état d'arrestation ; après une minute de silence, elle demande à Kate :

— Tu as bien bossé ?

— Pas beaucoup, dit Kate. J'ai pris quelques notes, sans plus.

Décelant une petite menterie, Naomi la dévisage.

— Des notes fécondes, alors, dit-elle. Je le sens.

— Des choses qui pourraient aller quelque part, admet Kate.

— Mais tu ne veux pas en parler, dit Naomi ; ni plainte ni blâme ne perce dans cette remarque.

— Si, j'en parle volontiers. Mais il n'y a pas grand-chose à dire pour le moment.

— Je me contenterais de peu, dit Naomi.

Alors, Kate raconte à Naomi que son personnage, Dorota, est une veuve qui aperçoit un jour son mari défunt dans un tramway, elle décrit ensuite la scène à la gare et les développements qui lui trottent dans la tête. En route vers les Willows, un nouvel épisode lui est venu : Julius espionnant sa femme. Julius pourrait épier Dorota, en train de regarder de l'autre côté de la rue, et elle aurait soudain une vive réaction, comme si elle venait de voir une chose terrifiante, dit-elle à Naomi ; il suivrait alors son regard et porterait le sien sur les piétons en face, sans comprendre qui, parmi ceux-là, a pu lui causer un tel effroi.

— J'aime ça, dit Naomi. Bonnes idées. Poursuis dans ce sens.

— Tu trouves ? dit Kate.

— Oui. Absolument.

— Merci.

Kate sait que l'enthousiasme de Naomi n'est pas vraiment sincère ; il ne l'est jamais en cette matière, même quand elle se montre plus démonstrative. Naomi a lu tous les romans de sa sœur et l'a félicitée pour chacun d'eux, mais ce sont les seuls romans qu'elle lit, et elle s'y plonge par obligation. Pour Naomi, la fiction est une forme d'art terre-à-terre et lourdingue ; elle l'a déjà laissé entendre, bien qu'elle ne l'ait pas formulé en ces termes.

— Tu as écrit tout ça ce matin ?

— Non. Juste quelques scènes.

Pendant dix secondes et plus, Naomi dévisage sa sœur comme si elle sondait un profond mystère.

— Et seulement dans leurs grandes lignes, ajoute Kate. Rien de bien substantiel encore.

Elles sont arrivées au croisement avec la rue principale menant à la ville. Se penchant vers l'avant, Naomi scrute le ciel, de gauche à droite, comme s'il était traversé par une flottille de montgolfières. Puis elle dit :

— Ainsi, jour après jour. Tant d'application. Chaque jour, année après année.

— Pas tous les jours.

— Ça revient au même, dit Naomi. Combien de romans avais-tu écrits avant de publier le premier ? Trois ?

— Quatre.

— Quatre. Et tu continues, dit-elle, sur un ton laissant à penser que cette assiduité est héroïque à ses yeux.

— Je ne sais rien faire d'autre, dit Kate.

— Non, Katie, ce n'est pas vrai, dit Naomi, le visage tourné vers la vitre latérale.

Elles approchent d'un passage à niveau dont les barrières s'abaissent. Kate arrête la voiture et éteint le moteur ; on n'entend venir aucun train, et nulle auto n'est garée devant ou derrière la leur ; ce silence fait prendre conscience à Kate qu'un début de migraine la taraude, elle constate aussi qu'elle est peu disposée à causer. Sa sœur regarde la lumière clignotante sur la barrière, mais son esprit est ailleurs ; elle a comme un hoquet, laisse échapper un rire étouffé, puis ses lèvres dessinent un petit sourire chagrin. « Tu penses à quoi ? », lui demande Kate.

Naomi observe toujours le clignotant, comme s'il fonctionnait mal, ou qu'il était incongru en soi. Finalement elle dit d'un ton empreint de perplexité : « Papa et maman. »

— Qu'est-ce qu'ils ont fait ?

Sans détacher son regard du clignotant, Naomi prend une voix ronronnante pour répondre, comme si elle relatait un rêve ancien. Quand sa mère s'est endormie, dit-elle, Naomi a fait le tour de la chambre en se demandant à quoi s'occuper, et s'est attardée sur l'une des photos posées sur la commode, celle montrant Leonor et son mari, prise un an ou deux avant la naissance de leur fille aînée, et elle a été frappée, dit-elle, comme chaque fois qu'elle y pense, de voir combien sa mère était belle et radieuse dans sa jeunesse. Puis elle s'est souvenue d'un jour où son père l'a vraiment étonnée – « étonner n'est pas un mot assez fort pour exprimer cela », dit Naomi – en lui parlant de la stratégie qu'il avait jadis adoptée pour conquérir sa future femme. À cette époque, Naomi traversait une crise ; elle songeait sérieusement à laisser tomber ses études musicales. Ce n'était pas sa première crise, mais certainement la plus grave à ce jour : elle avait

l'impression d'avoir atteint son plus haut niveau de compétence et qu'elle n'irait jamais au-delà ; du coup, la musique lui procurait moins de plaisir. Son père lui avait déjà dit, à maintes reprises, qu'elle ne devait jamais laisser tomber ce qu'elle commençait car, au final, la récompense était toujours considérable. « Ne jamais abandonner était le premier Commandement de papa », dit Naomi. Il l'avait encouragée plusieurs fois en lui donnant l'exemple de sa propre carrière : pendant des années, il s'était battu pour saisir les arcanes des sciences actuarielles et, en s'appliquant avec ténacité, il avait réussi mieux que d'autres, pourtant plus doués que lui sur le plan intellectuel. Mais ce jour-là, comme Naomi touchait le fond, les rappels de sa carrière ne suffiraient pas à la convaincre ; il devait trouver un autre exemple pour l'aider. Il lui avait donc raconté son séjour à l'hôpital, durant lequel il s'était épris – « c'est exactement le mot qu'il a employé », se rappelle Naomi – de la ravissante infirmière portugaise. Une poussée de pneumonie n'était pas cher payée pour faire une rencontre de ce type, avait-il dit à sa fille. L'un de ses amis était allé lui rendre visite un après-midi et avait vu Leonor : certes, elle était supérieurement jolie, reconnaissait-il, mais trop séduisante pour s'embarrasser d'un fêlé de chiffres comme Richard. Tous ses amis s'entendaient là-dessus : il n'avait aucune chance de la conquérir. Mais il refusait que la défaite soit inéluctable. Non pas qu'il eût une trop haute opinion de lui-même ; il savait fort bien qu'il n'était pas le plus bel homme que Leonor croiserait ce mois-là ; il n'était pas même le patient le plus attirant du service. Il se sentait prêt à encaisser une rebuffade – et il en a essuyé plusieurs. À la fin, néanmoins, il était parvenu à séduire cette femme, a-t-il dit à Naomi. Elle-même ne voyait pas le rapport entre cette histoire et ses études, explique Naomi à sa sœur. Mais, en prenant l'exemple de sa persévérance, son père cherchait peut-être moins à l'édifier qu'à la prier de ne pas le laisser tomber – lui – après qu'il lui eut ouvert son cœur avec tant de franchise. « Il faisait de moi sa confidente, et je devais le remercier en fournissant plus d'efforts », conclut Naomi, au moment où les barrières se lèvent.

— Eh bien, ça a marché, dit Kate en redémarrant.

— Ça, je ne le sais pas, dit Naomi. Je m'en suis peut-être sortie toute seule. Je ne m'en souviens pas. Mais, sur le plan chronologique, c'est assez intéressant.

— Pourquoi ?

— Eh bien, il devait déjà fréquenter cette Janice Wilson à l'époque. Penses-tu qu'il s'est montré aussi persévérant avec elle ? demande Naomi sur un ton détaché, les yeux perdus dans le ciel.

— On sait ce qui s'est passé avec Janice Wilson, dit Kate. – Elle jette un œil sur sa sœur qui la regarde comme si sa naïveté la fascinait. On n'a rien à gagner en remuant tout ça.

Naomi soutient son regard quelques secondes de plus, détourne le sien, soupire, et dit simplement :

— Tu as raison.

Après plusieurs secondes de silence, elle relance la conversation.

— Ça n'a pas dû être facile pour elle – de s'établir, comme ça, en Angleterre.

— Qui ? Maman ?

— Elle a peut-être trouvé en papa une âme sœur. Un homme qui ne lâche jamais.

— Peut-être.

— Et c'est pour ça qu'elle t'aime davantage.

— Voyons, elle ne m'aime pas plus que toi, Naomi.

— Il n'y a pas de mal, répond Naomi, en adressant à Kate un sourire qui paraît plein de tendresse. On n'est pas obligées de faire semblant, comme si l'amour était réparti de manière équitable. Ce n'est jamais le cas. Comment pourrait-il en être autrement, d'ailleurs ? Elle te préfère à moi depuis longtemps, et c'est très bien comme ça. Si j'étais à sa place, je t'aimerais plus que moi. Tu es la meilleure de nous deux.

— Je ne suis pas...

— Mais ce qui est dur, ce qui l'était du moins, c'est qu'elle pense que j'en suis arrivée là, à faire ce que je fais, parce que je ne fournissais pas assez d'efforts.

— Non, ce qui...

— Elle ne l'admettrait jamais, mais c'est ce qu'elle pense.

— Pas du tout.

— En tout cas, c'est ce qu'elle pensait. J'ignore ce qu'elle pense aujourd'hui.

— Elle n'a jamais pensé ça.

— Non, Katie, j'ai raison. Si je m'étais accrochée, j'aurais fait mieux, mais je n'ai pas l'entrain, ou la carrure, appelle ça comme tu veux. La pratique mène à l'excellence – on en revient toujours à ça. Exerce-toi suffisamment, et les meilleures salles de concert s'ouvriront à toi.

— C'est juste que...

— Pas de mari, pas d'enfant, un salaire de misère. Un échec sur tous les plans.

— Tes revenus n'ont rien à voir avec ça, Naomi, réplique Kate.

— Maman a toujours eu beaucoup de respect pour ceux qui réussissent financièrement, souligne Naomi. Papa l'attirait aussi pour ça.

— Quand ils se sont rencontrés, il ne gagnait pas beaucoup d'argent, fait remarquer Kate.

— Exact. C'est vrai. Mais il devait être évident qu'il ne tomberait

jamais dans la misère, non ?

— Possible. Mais elle ne l'a pas épousé pour ça.

— Disons que c'était tout de même un avantage pour lui.

— Ça l'est pour la plupart des gens.

— Peut-être, admet Naomi, pour clore le sujet.

Ses yeux fixent la route, mais son regard n'a aucune vivacité. Elle tourne la tête à gauche et semble s'attarder au fugace reflet de son visage dans la vitre ; elle le considère comme s'il était celui d'une autre personne, placée derrière un miroir sans tain, d'une personne qui ne l'intéresserait pas particulièrement. Elle se gratte le front du bout des doigts, ferme les yeux et lance :

— Le fait est que c'est une femme forte.

Elle accentue l'adjectif comme s'il revêtait un sens caché, puis poursuit.

— Elle est comme toi. Invulnérable. Et regarde moi... J'ai toujours été trop fragile à son goût. Trop délicate, trop sensible. Mes aptitudes en musique étaient à ses yeux mon meilleur atout, mais pas autant qu'elle le souhaitait. D'abord, parce que je ne travaillais pas assez. Je me laissais toujours supplanter par les autres. En résumé, ça se borne à ça. Elle n'a jamais...

— Non, l'interrompt Kate, aussi doucement qu'il lui est possible de le faire. Maman a toujours...

— Et je comprends son point de vue. Je n'aurais jamais été capable de faire ce qu'elle a fait. Au grand jamais. Toutes ces choses qu'elle a vues. Chaque jour, au milieu des malades, des blessés, elle savait composer avec eux. Elle se penchait sur des corps brisés, elle aidait ces gens à garder le moral. À chasser leur désespoir. Car le désespoir est un péché pour elle, et ceux qui y cèdent, d'une certaine manière, ne font que s'apitoyer sur leur sort. Je sais qu'elle pensait ça. Des gens parviennent à vivre avec des douleurs et des handicaps terribles, il n'y a rien de pire que ça, alors j'aurais dû faire face à un peu de détresse. Devenir dingue – c'était comme si je m'échappais sciemment du monde réel. Au fond, elle voyait ça comme de la faiblesse.

Des déclarations semblables, et d'autres plus intransigeantes encore, Kate en a réfuté bien souvent par le passé.

— Ce n'est pas vrai, Naomi, c'est totalement faux.

— Moi, je le pense.

— Elle t'aime.

— Ce n'est pas une question d'amour, répond Naomi paisiblement, et elle sourit comme s'il ne pointait aucune doléance dans ses propos. Je sais qu'elle m'aime, à sa façon, et je l'aime à la mienne. Elle a été une bonne mère, même si je lui ai rendu la vie difficile. Les histoires de papa l'ont éprouvée, très éprouvée, mais elle est parvenue à passer au travers. Je n'ai fait que lui rendre tout cela plus difficile encore, je

le sais. Je sais qu'elle m'aime, mais ça ne change rien au fait que je la déçois beaucoup. Et, pour te dire la vérité, ajoute-t-elle en penchant la tête, je me décevais moi-même. Jusqu'à ces derniers mois, en fait. Je n'acceptais pas d'être devenue ce que je suis. Autre péché : l'orgueil, dit-elle avec un petit rire étranglé, en regardant le tapis de plastique à ses pieds. L'envie aussi. Souvent, j'étais envieuse, déclare Naomi à sa sœur.

Cet aveu est sans précédent, mais il est formulé non pas comme une confession, plutôt comme si l'envie était une localité qu'elle aurait visitée voici des années.

— Envers qui ? se borne à demander Kate.

— Ceux qui ont du talent.

— Mais tu en as du talent.

— Pas assez, rétorque Naomi. Encore de la paresse. J'étais une grosse feignasse, ajoute-t-elle avec la même franchise détachée. J'aurais dû prendre une autre voie, je m'abrutissais de reproches d'avoir choisi celle qui ne me convient pas. Je me vautrais dans la mollesse et les regrets comme pas une.

Kate secoue la tête et répond à sa sœur d'un simple soupir, puis lui adresse un sourire compatissant, mais démuni face à tant d'autodérision.

— Tu es trop sévère avec toi-même, finit-elle par dire.

Dans deux minutes, elles auront rejoint la maison ; la perspective de se réfugier bientôt dans son bureau est un soulagement pour Kate, mais elle se sent lâche de sentir cela.

— Non, ce n'est pas le cas, affirme Naomi. Mais ça n'a plus d'importance. Tout a changé maintenant, dit-elle – et elle sourit en regardant le fleuve et des prés à travers les arbres, comme s'ils étaient à l'image de sa nouvelle vie.

— As-tu parlé à maman de tes projets ? demande Kate.

— Plus ou moins. Je ne lui ai pas donné de détails. Je ne voyais pas l'intérêt de lui annoncer que je vais m'établir à l'autre bout du pays.

Kate hésite un instant, puis avoue :

— Je le lui ai déjà dit.

— Ah, fait Naomi. – On sent qu'elle réprime un mécontentement en apprenant cela. – En tout cas, elle ne m'en a pas reparlé.

— Ça lui a sans doute quitté l'esprit.

Naomi se retourne pour contempler les arbres à nouveau et ne répond rien.

— Pardonne-moi, dit Kate.

— Il n'y a pas de mal.

— Alors, qu'est-ce qu'elle a dit ?

— À quel propos ?

— De ton départ de Londres.

— Pas grand-chose, dit Naomi, estimant la question futile. Je ne sais même pas si elle se souvient de Londres, d'ailleurs.

Elle observe de près le reflet de la femme dans la vitre latérale ; on dirait qu'elle cherche à déterminer la couleur de ses yeux. Ensuite, le mouchoir est appliqué une seule fois sur un œil, puis sur l'autre.

— Je sais, dit Kate. C'est dur de la voir dans cet état.

— Ouais, répond Naomi.

Et elle ne dit plus rien jusqu'à ce qu'elles arrivent chez Kate. Celle-ci éteint le moteur, ouvre la portière ; sa sœur reste assise, ne déboucle même pas sa ceinture, elle fixe les portes du garage avec les yeux d'une femme en proie à la migraine.

— Avant de s'endormir, raconte-t-elle, maman a dit quelque chose, mais je ne sais absolument pas ce que ça signifie.

— Souvent, je ne comprends pas ce qu'elle dit, moi non plus.

— Non, j'aurais pu noter. Elle ne marmonnait pas. Simplement, je n'ai pas compris ce qu'elle disait. Ce n'était pas de l'anglais. Du portugais, j'imagine. Deux phrases, on aurait dit... Je ne sais pas, elle pensait peut-être que j'étais quelqu'un d'autre, ou alors elle se parlait à elle-même. Ou encore, elle savait qui j'étais et pensait que je pouvais la comprendre – je ne sais pas, chuchote Naomi.

Puis elle se tourne vers sa sœur et lui demande :

— Elle a déjà fait ça avec toi ?

— Pas que je me souviene.

Naomi décrit ensuite ce qu'elle a entendu : deux phrases, énoncées avec une légère inflexion durant la seconde de ces phrases, comme s'il s'agissait d'un poème, ou d'une devise. Après cela, sa mère a souri, apparemment satisfaite, comme on le serait en entendant des paroles bien formulées.

— Tu ne lui as pas demandé ce que ça voulait dire ? demande Kate.

— Non, répond Naomi distraitement, plongée dans le souvenir de ces instants-là, semble-t-il. Non, je ne l'ai pas fait, dit-elle ensuite avec plus de vigueur. Ce n'était pas la chose à faire. Elle était heureuse. Pourquoi la ramener à la réalité ?

Kate patiente quelques secondes, en regardant Naomi qui, des yeux, fixe toujours les portes du garage. « Allons-y », dit Kate, mais sa sœur ne répond pas, ni ne bouge. « Moi, je rentre », annonce Kate. Naomi ne remue toujours pas. Regardant droit devant, elle murmure :

— Ça m'a vraiment frappée : peut-être ne sait-on rien des choses qui sont les plus importantes pour elle.

— Je pense que sa famille était la chose primordiale à ses yeux.

— Elle avait une famille avant nous, dit Naomi.

— Et on l'a rencontrée.

— Oui, on a rencontré ses parents. Rien de plus. On a fait leur connaissance. Mais on ne pouvait même pas leur parler.

— Sans doute, mais tu ne peux pas dire que nous ne savons rien d'eux.

— Presque rien.

— Non. Nous...

— Qui sait si ses années d'enfance et d'adolescence, bien avant nous, n'ont pas été les plus belles de sa vie ? Ce ne serait pas une chose rare en soi. Peut-être retournait-elle là-bas. Peut-être que, en pensée, elle rentrait chez elle, et nous ne savons même pas où c'était.

— On le sait. Nous y sommes allées.

— On a marché dans ces rues-là, gamines, c'est tout.

— Elle nous en a parlé. Elle nous a raconté des épisodes de sa vie. Beaucoup d'histoires.

— Vrai, mais c'était juste pour nous divertir. Ces histoires n'étaient peut-être pas fondamentales pour elle. Et Daniela ?

— Quoi, Daniela ?

— Il semble qu'elle ait été importante. On connaît son nom, guère plus. Jusqu'à tout récemment, on n'avait jamais entendu parler d'elle.

— Si elle avait été si importante, elle nous en aurait parlé bien avant.

— Tu penses vraiment ça ? demande Naomi avec une grimace incrédule.

— Oui, dit Kate. Lulu connaît tous ceux qui ont compté pour moi dans ma jeunesse.

— La situation n'est pas la même, Katie. La grosse différence, c'est que maman a été élevée dans une langue étrangère, une langue que nous ne parlons pas.

— Elle parle la nôtre.

— Oui, mais l'obligation de traduire change tout. Il y a des choses qui exigent de trop longues explications. Quand on séjournait chez ses parents, et qu'elle nous faisait visiter la ville, certaines choses nous échappaient parce que nous étions Anglaises. J'avais l'impression de voir à travers des vitres sales.

— On était des mômes. Même si nous avions parlé portugais, nous n'aurions pas tout compris.

— Mais on aurait mieux compris. On aurait été plus que des touristes.

— Nous n'étions pas des touristes, Naomi. Tu exagères.

— Pas tant que ça, dit Naomi qui, enfin, déboucle sa ceinture. Tu n'aurais pas voulu qu'elle nous enseigne sa langue, ne serait-ce qu'un peu ?

— Si on avait manifesté de l'intérêt, elle nous l'aurait apprise, j'en suis certaine. Mais on n'a jamais rien dit à ce propos-là. Et puis,

pourquoi vouloir l'apprendre ? Pour quelle raison utile ? Nous allions au Portugal quelques jours, une fois par an. Je ne me souviens pas que, toi comme moi, ayons jamais regretté de ne pas comprendre les marmonnements de Jorge, lance Kate en sortant de l'auto.

Elle perçoit un son à peine audible qui trahit, chez sa sœur, un léger amusement.

— Là-dessus, je suis d'accord avec toi, dit Naomi. C'était une excellente chose de ne pas comprendre ce qu'il disait.

Elle suit Kate deux pas derrière elle dans l'allée menant à la porte d'entrée.

— Quand même, c'est curieux, fait-elle remarquer, d'être à moitié portugaise, et de ne pas l'être du tout. Tu penses pas ?

— Je ne peux pas dire que je le regrette, répond Kate en glissant la clé dans la serrure. Je suis née en Angleterre, j'ai été élevée en Angleterre, ça fait de moi une Anglaise, point.

Elle pénètre dans le vestibule et, sans se retourner, elle sent, elle sait, en raison du silence prolongé, que Naomi va lui parler de Bernát.

La position de Bernát est très intéressante, explique Naomi à Kate, qui la précède dans la cuisine. Ses parents faisaient en sorte qu'il n'oublie pas sa langue maternelle, mais il a quitté Budapest à un si jeune âge qu'il n'entendait parler hongrois que chez lui, et il ne le parlait qu'avec ses parents, son oncle et, dans une moindre mesure, avec son frère qui, lui, ne tenait pas, comme Bernát, à garder contact avec son passé. Même s'il approchait de la quarantaine, lorsqu'il est retourné à Budapest la première fois, Bernát était toujours resté très attaché à sa mère patrie. L'anglais, sa seconde langue, était devenu prédominant, mais il a toujours préféré la musique, les films et la littérature d'origine hongroise, plus que les autres Anglais, et plus que ce qui se fait en Angleterre dans ces domaines. Aucun écrivain ne lui plaît autant que Gyula Krúdy, il ne relit pas un livre avec plus de plaisir que son *Napraforgó*, dit Naomi en accentuant bien les syllabes exotiques. Mais elle veut en venir à ceci : lorsque Bernát est retourné à Budapest, en adulte dans la force de l'âge, ce n'était pas pour y retrouver ses racines. (*Bien sûr que non*, pense Kate en mettant la machine à café en marche. *Bernát ne cède pas à des envies aussi triviales.*) Ça a été, pour lui, une expérience hautement enrichissante de revoir sa ville natale, celle de ses parents et de ses ancêtres, mais ce n'était pas un simple retour au bercail. Budapest était aussi belle qu'il l'avait escompté ; il ne la sentait pas fermée, insondable, bien qu'il ait senti une certaine distance. Il y est resté presque un mois et, à la fin de ce mois, il avait encore l'impression d'y jouer un rôle, un rôle pour lequel il s'était grandement préparé, confiait-il à Naomi. Il était en ville, mais n'en faisait pas partie, disait-il à Naomi en riant, raconte-t-elle à sa sœur. En Hongrie, il se considérait comme la copie

approximative d'un Hongrois ; et, en Angleterre, comme la copie inexacte d'un Anglais, mais une copie qu'on distinguerait à peine de l'original. Pourtant, après son séjour à Budapest, et de retour en Angleterre, il avait le sentiment d'être moins Anglais qu'il l'était auparavant. Il se rend à Budapest chaque année, dit Naomi ; or, à chaque visite, il a l'impression de progresser d'un mètre ou deux sur un pont dont il ne voit pas le bout.

— Comme tu dis, c'est intéressant, fait Kate.

Incapable de formuler des commentaires intelligents sur cette fable d'un Bernát sans racines, elle hoche la tête et fronce les sourcils afin de laisser entendre que les propos de sa sœur, en effet, portent à réflexion. Avec un soin inutile, elle pose délicatement sa tasse dans la soucoupe. Naomi la dévisage.

— Intéressant, mais bourratif, diagnostique-t-elle. T'as besoin que je te laisse respirer, dit-elle ensuite, comme si le *je* était un *on*.

— Il faut que je finisse ce que j'ai en cours, répond Kate. Donne-moi une heure ou deux, et je serai toute à toi.

— Alors, je te parlerai du livre de Bernát, promet Naomi.

— Oh, fait Kate avec un sourire, et elle effleure des lèvres la joue de sa sœur, tout en réprimant un pincement d'appréhension.

21.

Assise à son bureau, Kate examine une photographie de sa famille à Coimbra. Ils sont tous dans les marches d'un escalier en pierres de taille : Kate et Naomi en haut, les yeux plissés face à la lumière du soleil ; leur mère juste en-dessous d'elles, radieuse et jolie en effet, qui rit, flanquée de ses propres parents. C'est la dernière photographie de Jorge avec sa fille et ses petites-filles. Son épouse sourit – lui non, comme à son habitude ; il a l'air d'un homme ruminant une rancune très ancienne. Kate scrute son visage, cherche à évoquer un souvenir de lui. Des images floues lui reviennent en mémoire, sans tendresse particulière. Elle revoit un petit homme noueux, aux yeux foncés comme des haricots noirs, ayant l'habitude de maugréer contre tout ce qu'il voit ou entend. Leur mère se donnait rarement la peine de leur traduire ce qu'il disait. Presque chaque jour, si Kate se souvient bien, Jorge quittait la maison à dix heures et rentrait à treize heures ; il allait bavarder au café avec d'anciens collègues. La présence de la famille chez lui n'était pas un prétexte suffisant pour modifier sa routine. Le soir, il regardait toujours les mêmes émissions de télé et se couchait à heures fixes. Il embrassait sa fille le premier jour du voyage, puis le jour de son départ ; en dehors de cela, un observateur n'aurait noté quasiment aucune autre marque d'affection dans son

attitude ; et on pouvait dire la même chose de sa conduite à l'égard de son épouse. Lorsqu'on est mariés depuis si longtemps, expliquait alors la mère de Kate, on vit dans une telle intimité que tout signe de tendresse devient superflu ; après quelque temps, elle avait néanmoins cessé de leur servir cette justification. Kate en venait à se demander si leur mère n'avait pas offensé Jorge de manière définitive en allant vivre à l'étranger. Parfois, cette hypothèse lui semblait probante. Dans ses rapports avec les filles et leur père, Jorge se comportait comme un homme vivant à l'hôtel à longueur d'année, et qui s'entretiendrait avec des clients de passage, Kate fit remarquer cela un jour à Naomi. Et les sœurs s'entendaient pour dire qu'il était difficile de comprendre pourquoi Cíntia avait épousé cet homme.

Cíntia avait vécu quatre ans de plus que son mari et laissait dans l'esprit de Kate un souvenir beaucoup plus vif : celui d'une femme énergique et preste, se déplaçant d'un pas allègre, les mains toujours mobiles, et le visage aussi lisse que du bois verni. Elle semblait être sagace ; chaque matin, elle lisait toutes les pages du journal, mais rapidement, comme si elle n'avait qu'un temps déterminé à consacrer aux actualités, alors qu'elle n'avait rien d'autre à faire de ses journées que s'occuper des tâches ménagères et de son époux. En regardant attentivement la photographie, Kate parvient à réentendre la voix de Cíntia, un doux crépitement de syllabes, à travers lequel ses petites-filles ne décelaient jamais un mot proche de l'anglais. Cíntia lançait sans cesse, à l'une et à l'autre, des regards adorateurs, comme si elle leur jetait un sort pouvant les empêcher de repartir en Angleterre. Elle les serrait dans ses bras, caressait leurs mains, touchait leur visage pour les examiner de près, on aurait dit qu'elle leur transmettait le surcroît d'affection qui s'était accumulé en elle depuis leur dernier séjour. À la longue, Kate trouvait ces attentions trop démonstratives, même si elle admirait grandement sa grand-mère de partager sa vie avec un Jorge si peu rieur. Avec les années, la vision du monde de sa grand-mère, suggérée par le décor de son logis, était devenue pour Kate de plus en plus oppressante. Quel que soit l'endroit où elle se postait dans la maison, une image de Jésus, de la Vierge, ou d'un saint quelconque, accaparait son attention. Des souvenirs de Lourdes s'alignaient sur une étagère dans le salon. Au-dessus de la fenêtre de la cuisine, un pape lui souriait et, en haut de l'escalier, un autre souverain pontife étincelait de sainteté. Il y avait même un crucifix dans la salle de bains. Un jour, Kate s'était plainte à sa sœur qu'elle « manquait d'air » dans cette maison sombre, presque lugubre. Toutes les fenêtres étaient étroites, et le mobilier lourd, très foncé, ressemblait celui d'un vieux musée – même si on avait acheté la plupart des meubles lorsque leur mère était enfant, apprit Kate un peu plus tard. Des assiettes hideuses et des bols massifs, fabriqués à l'usine

où Jorge travaillait jadis, étaient rangés sur des étagères de bois noir. Enfin, de gros coussins, couleur de boue, adhéraient aux fauteuils comme de la mousse à des pierres.

Jorge ne semblait pas s'intéresser beaucoup au mari de sa fille ; mais Jorge ne paraissait pas s'intéresser à quiconque de toute manière, hormis à ses anciens collègues qu'il devait revoir impérativement chaque jour. Cíntia, en revanche, respectait son gendre : il était intelligent et avait réussi ; il rendait sa fille heureuse et la mettait à l'abri du besoin ; il était le père de deux fillettes adorables. Ce respect était réciproque : on doit, bien sûr, respecter la mère de son épouse. Mais les conversations entre eux, traduites par Leonor, se distinguaient par une exquise courtoisie ; elles faisaient songer aussi à des échanges de vues entre diplomates, du moins Kate en venait-elle à penser cela, son père tenant le rôle du représentant d'un pays puissant, et Cíntia celui de la déléguée d'un État nettement plus modeste. Celle-ci écoutait le père de Kate avec une certaine déférence ; elle semblait parfois se méfier de ses idées, qui lui paraissaient peut-être insondables. Mais elle le trouvait intéressant même si, selon Kate, elle ne l'appréciait pas autant qu'elle aurait aimé un homme moins analytique ou, tout bonnement, un homme de son pays. Son père, en revanche – Kate s'en était vite rendu compte – s'ennuyait beaucoup à Coimbra. Elle comprenait en outre que, ne tirant aucun plaisir d'y être, leurs excursions hors de la ville visaient autant à le distraire, lui, qu'à instruire ses enfants ; il cherchait, par ces petits voyages, à oublier les longs jours ennuyeux auprès de ses beaux-parents.

Lorsqu'ils roulaient en direction d'une ville ou d'un village qu'ils ne connaissaient pas encore, et que son père voyait les kilomètres l'éloigner du domicile de Jorge et de Cíntia, son attitude changeait complètement, se rappelle Kate. Elle le revoit plus nettement à mesure qu'elle écrit : d'une main légère, il tenait le volant, tandis que son autre main jouait dans le vent à l'extérieur, ou restait posée sur la main de sa femme, ce qu'il ne faisait jamais en Angleterre. Du regard, il fixait la route déserte devant lui, et souriait comme si cette route était un fleuve magnifique. Au fil des années, la famille était allée à Tomar, à Viseu, et sur la côte aussi ; on avait visité Porto, Braga, Barcelos, parfois des villes plus éloignées encore. Un jour, ils s'étaient rendus à Fátima.

Un épisode surgit dans l'esprit de Kate.

Plusieurs dizaines de pèlerins se promenaient sur la place devant la basilique. Cette place, doucement incurvée, grise et toute lisse, faisait songer, selon Kate, au pont d'un porte-avion. Sous le soleil, la basilique luisait comme du lard. Plus tard ce jour-là, Kate s'était appliquée à décrire cette architecture dans son journal intime. Elle avait alors quatorze ans ; sa sœur en avait donc douze. C'était l'après-

midi et il faisait frais ; il avait plu tout le matin. Aussi, de longues rigoles zébraient le parvis par endroits. Kate avait alors vu, près d'une traînée d'eau large comme une allée, un homme qu'elle a pris pour un nain ; il marchait en tenant la main d'une femme beaucoup plus grande que lui. Elle portait un immense chapeau brun informe, et un pardessus brun lui aussi, qui lui donnaient l'allure d'un gros champignon. Pour sa part, son compagnon était vêtu un peu trop légèrement pour le temps qu'il faisait ; il portait, Kate s'en souvient, une chemise à manches courtes.

Kate avait donc remarqué l'attirail champignon et la chemise à manches courtes, avant de se rendre compte que cet homme n'était pas un nain ; il marchait sur les genoux, et la femme, son épouse selon Kate, déambulait à son côté en jetant des regards à gauche, à droite et dans les airs, comme si de rien n'était, comme si tout cela était normal. Ils se dirigeaient vers la colonne au centre de la place ; une statue du Christ toute dorée la couronnait. L'homme avait donc croisé la large rigole de pluie et, en arrivant au sec, laissé derrière lui une longue trace humide comme l'aurait fait un immense escargot ; après que la femme eut lâché sa main, il s'était penché vers l'avant et, s'appuyant sur ses paumes, avait posé le front sur le sol.

Après avoir prévenu leurs parents qu'elles désiraient voir la statue de plus près, Kate et Naomi se sont approchées de l'homme prostré et de son épouse. Les sœurs étaient d'abord passées devant les deux pèlerins, pour se placer à bonne distance et les observer discrètement. L'homme pleurait et faisait des mouvements de bouche comme si une matière gommeuse, dégoûtante, retenait ses mâchoires closes ; son pantalon était déchiré aux genoux. Puis il avait repris la main de sa femme et, ensemble, ils s'étaient éloignés. À ce moment-là, un second homme, Kate s'en rappelle maintenant, à genoux lui aussi, traversait la place en suivant une autre diagonale, les yeux rivés sur la basilique. Contrairement au premier pèlerin, celui-là se déplaçait rapidement ; il battait le pavé de ses rotules comme un amputé pris de fureur ; son visage était pareil à celui d'un homme perdu dans le désert, un homme que la soif aurait rendu fou, et qui se presserait pour atteindre une oasis, avec l'espoir inutile qu'elle ne soit pas un mirage.

Leonor n'avait pas prévenu ses filles qu'elles pourraient voir là des choses semblables. Fátima sera une ville intéressante pour vous, leur avait-elle dit ; elle-même y était allée à plusieurs reprises dans son enfance ; elle leur avait raconté l'histoire des trois jeunes bergers et le miracle du soleil tournoyant, mais sans leur dire un mot des gens qui pleuraient là-bas en marchant à genoux. D'ailleurs, ces personnes terrifiaient Kate et elle ne supportait pas de les voir plus longtemps ; mais Naomi, au pied du Christ doré, semblait sidérée par ces déments et les observait comme si elle assistait à une rarissime péripétie de la

vie sauvage.

Non loin de la colonne, une chapelle se dresse à l'endroit même où les enfants ont vu la Vierge. Il s'y amassait autant de monde qu'on en croise le week-end dans un supermarché ; de trente à quarante touristes, descendus du même car, portant tous des anoraks jaunes, ornés d'une grande fleur rouge dans le dos, prenaient des photographies du chêne devant la chapelle. Kate, désignée par les siens pour tenir le guide, avait alors lu une phrase à voix haute – assez fort pour que les porteurs d'anoraks l'entendent bien : cet arbre, lisait-elle avec un regret mal simulé, remplace le chêne d'origine, que les collectionneurs de reliques ont entièrement dépouillé, voici des années. Son père, qui épiait les photographes dupés, l'écoutait avec un petit sourire ironique ; sa mère, tenant Naomi par la main, se dirigeait vers la chapelle. Kate avait une autre information distrayante : le deuxième secret de Fátima – celui révélant la venue d'une guerre terrible – n'a pas été rendu public avant 1941. « Pas vraiment une prédiction », avait-elle dit, en prenant le bras de son père.

Dans la basilique, ce dernier se baladait au hasard, comme il le faisait habituellement dans les églises et les musées. La tête légèrement levée et les mains dans le dos, il examinait l'édifice comme s'il en était l'architecte, vérifiant qu'on a tout réalisé selon ses plans. L'odeur, dans cette église, n'était pas celle qui doit caractériser les églises, pensait Kate, elle s'en souvient maintenant. Le parfum de rite, de mystère, y faisait défaut, de plus elle était beaucoup trop récente et trop éclairée. Elle n'avait pas plus d'attrait qu'un centre sportif.

Kate s'est assise, avec sa mère et sa sœur, sous l'une des grandes arches. De petits tableaux étaient accrochés au mur entre ces arches, un seul tableau par segment de mur. À l'extrémité d'un banc voisin, face à l'une de ces peintures, une femme de l'âge de sa mère était en prière. Elle sanglotait elle aussi, mais souriait dans ses sanglots. Après quelques minutes, elle s'est levée et alors, comme si un chronomètre réglait son allure, a filé vers le tableau suivant, devant lequel, une fois assise, elle a repris ses prières, ses pleurs, et ses sourires. Kate voulait s'en aller ; Naomi non.

« Que fait cette dame ? », a demandé Naomi. Sa mère lui avait donc expliqué ce que cette femme pouvait bien avoir en tête, et ce que les hommes, glissant à genoux sur la place, pensaient eux aussi. Pourquoi, avait ensuite demandé Kate, ces gens croient nécessaire d'afficher leur contrition dans cette église précisément, puisque Dieu peut les voir où qu'ils se trouvent dans le monde ? Sa mère a tenté de répondre à cela, comme elle avait déjà essayé de le faire par le passé, sans parvenir à les convaincre ; elle expliquait comment Jésus peut être à la fois Dieu et un homme, comment Il a lavé nos péchés en se laissant clouer sur une croix, tous les péchés, y compris ceux de

quiconque se conduit convenablement, et les millions d'autres qui n'avaient pas encore été commis.

Pendant quelques instants, Naomi avait soupesé ces explications ; un air de précoce gravité modifiait son visage. Puis une question lui est venue :

— Et toi, qu'est-ce que tu en penses ?

— Je ne suis pas sûre de bien comprendre ce que tu veux dire, a répondu sa mère.

— De tout ça, dit Naomi, en montrant ce qu'il y avait autour d'elle.

Kate savait ce que ses grands-parents pensaient de Fátima : des miracles y avaient eu lieu et la ville était sainte. En saluant la famille ce matin-là, sa grand-mère souriait, comme si les filles allaient revenir converties le soir même. Mais lorsque Cíntia leur parlait de Fátima, certains signes dans l'expression de leur mère laissaient entendre à Kate qu'elle ne considérait pas ces histoires de miracles sous le même angle exactement.

— Le soleil tournoyant et tous ces trucs, a précisé Naomi. Qu'est-ce que tu en penses ? Tu crois que ça s'est passé ?

— Ces enfants ont vu des choses très inhabituelles, disait sa mère.

— Mais tu penses que la Vierge Marie était là ?

— Je ne pense pas qu'ils aient tout inventé, a répondu sa mère.

La pleureuse souriante devenait alors de plus en plus agitée ; elle avait porté ses mains à son visage et ses doigts grouillaient, comme l'auraient fait de minuscules serpents saisis dans une nasse. « J'en ai assez », a lancé Kate, incapable de supporter plus longtemps la vue de cette femme en transe. Sa mère l'a suivie. En arrivant au porche, elles se sont retournées pour attendre Naomi. Mais, toujours assise sur son banc, elle observait cette femme. Elle fronçait les sourcils, attentive et concentrée. Puis, un sourire indéfinissable s'est dessiné sur ses lèvres, mais ce n'était pas un sourire amusé, si Kate se rappelle bien.

22.

En toute fin d'après-midi, les sœurs se promènent en ville et au bord du fleuve. « On a pas mal de matière à voir », annonce Naomi à la façon d'une conférencière s'adressant à une étudiante, dans le couloir menant à la salle de conférence ; elle semble déjà savourer cette « matière ».

Environ six mois après que Naomi eut reçu la première invitation de Bernát, soit peu de temps avant qu'elle-même et Gabriel n'aient décidé, comme le formule Naomi, de « revoir » leurs accords, elle a noté un changement d'attitude chez Bernát. Des réunions avaient toujours lieu chez lui mais parfois, après le récital, il quittait le salon

et s'absentait une heure. Comme avant, il se faisait toujours un point d'honneur d'égayer les conversations, mais ses interventions étaient plus brèves. Naomi mise à part, Connor était peut-être l'invité avec lequel il se sentait le plus d'affinités. Souvent, on le retrouvait au fond du jardin écoutant ce que Connor avait à lui conter ce jour-là. Connor a changé du tout au tout, dit Naomi. Il s'était trouvé un appartement bien à lui, et ne se battait plus depuis des mois. La violence, avait-il fini par comprendre, est le fléau de l'humanité ; elle déprécie autant celui qui la subit que celui qui l'inflige. Sa vie avait été trop violente, reconnaissait-il maintenant, et il déplorait que la violence l'ait si souvent dominé. Amy, très éprise de ce Connor nouveau genre, l'attendait souvent sur le pas de la porte dans l'espoir qu'il la raccompagne.

Un jour, peu de temps avant une réunion, celle-ci a été annulée. Naomi rentrait de l'école et Bernát lui avait téléphoné. Déjà, cet appel était une surprise en soi car, comme les autres invités, Naomi recevait des messages de lui, mais ne lui parlait jamais au téléphone. Lizzie Vidal est très malade, lui a-t-il annoncé ce jour-là. « En fait, Lizzie était mourante », dit Naomi profondément attristée, comme s'il était établi que la disparition de cette femme devait inspirer une pitié particulière à tout le monde. Bernát n'était réapparu qu'un mois plus tard ; dans l'intervalle, Lizzie avait poussé son dernier soupir, avec Bernát à son chevet. Ce fut une belle mort, une mort exemplaire, estimait Bernát. Lizzie ne croyait pas partir vers un monde meilleur, disait-il, elle savait que c'était définitif, et elle entendait mourir dignement – ce qui fut le cas. L'avant-dernier matin, Lizzie était toujours lucide ; elle paraissait aussi radieuse et fragile qu'une boule de Noël, précisait Bernát et, durant les dernières heures, elle tenait encore des propos d'une portée supérieure. Mais il serait importun de les divulguer pour l'instant, s'était-il excusé.

Bernát a évoqué la mort de Lizzie, une première fois, juste après un concert. Il avait appelé Naomi pour lui demander si elle était intéressée à écouter un quatuor de Messiaen ; c'est ce soir-là qu'il lui a dit que Lizzie était décédée, mais il ne cherchait pas un réconfort, explique Naomi ; il souhaitait simplement la voir, prétendait-il – or, cela aussi était nouveau. Pendant le concert, ses pensées, à l'évidence, flottaient ailleurs. Il affichait un calme inhabituel ; son comportement – assis, parfaitement détendu – était celui d'un homme qui aurait écouté le pur silence, plutôt que de la musique. Cette nuit-là, Naomi est restée chez lui. Ils n'avaient pas dormi ensemble ; elle n'a jamais couché avec Bernát, précise Naomi à sa sœur une fois de plus. Ils ont causé pendant des heures, et Bernát parlait essentiellement de l'amitié, se rappelle Naomi. Il n'y aura plus de réunions chez lui, a-t-il annoncé. Car il ne pouvait plus faire comme si ces rencontres n'étaient pas, dans

une large mesure, des démonstrations de vanité. Il avait constitué un cercle d'amis et il cultivait ces amitiés, il l'admettait volontiers. Il aimait ces gens et les trouvait tous intéressants ; il admirait plusieurs d'entre eux, et certains immensément. Mais ces amis-là, il les avait, en quelque sorte, recrutés ; leur amitié n'était pas née toute seule. Ces gens, Bernát les avait sollicités. En les fréquentant, il voulait se donner de l'importance, se distraire, se divertir, tout comme eux souhaitaient se distraire. « Désirer l'amitié est une erreur », a statué Bernát ce soir-là. Bien entendu, on pourrait dire que l'amitié de Naomi avait été sollicitée elle aussi ; après tout, Bernát s'était rapproché d'elle. Oui, leur amitié s'était développée dans des circonstances qu'il avait créées de toutes pièces. Mais, dans le cas de Naomi, et Bernát était catégorique sur ce point, il n'y avait pas eu recrutement. C'était plutôt comme s'il l'avait reconnue, comme s'il avait senti l'impérieuse nécessité de lui parler – ce qu'il avait déjà reconnu d'ailleurs ; la première fois, à la librairie, il avait eu l'impression, disait-il, de la reconnaître, une reconnaissance confirmée à la deuxième rencontre au concert ; de sorte que la troisième fois, il lui fallait absolument agir, du moins est-ce ainsi qu'il interprétait l'occasion s'offrant à lui.

— Le coup de foudre, lâche Kate, sans vouloir piquer sa sœur, bien qu'elle croie percevoir de l'ironie dans sa propre voix.

— Dans un sens, admet Naomi, presque gênée. Mais sans le sentimentalisme qui vient généralement avec.

Bernát lui avait dit qu'il l'aimait ; après la mort de Lizzie, il lui a bien dit cela.

— Mais il n'a aucune visée sur moi, ajoute Naomi. Lorsqu'un homme dit à une femme qu'il l'aime, explique-t-elle à sa sœur, c'est presque toujours pour la mettre au service de son plaisir, pour qu'elle occupe telle place, assignée par lui.

Dans une cabane au milieu de nulle part, se dit Kate.

— Dans le mot « aimer », dit Naomi, Bernát voit la forme ultime de l'amitié, si tu veux.

Car, selon Bernát, le sens du verbe aimer s'est beaucoup délité. Un jour, en Écosse, il a dit une chose à laquelle Naomi a longuement réfléchi : « Aimer vraiment une personne, c'est se résigner à garder une certaine distance avec elle », dit Naomi, qui cite Bernát comme le ferait un disciple.

Trop de mots sont vidés de leur sens, lui expliquait Bernát. Un langage nocif encrasse de plus en plus nos esprits. On estime quelqu'un en fonction du nombre de ses « amis », vocable qui désigne maintenant des personnes qu'il n'a jamais vues et ne rencontrera jamais. Il ne suffit plus de s'intéresser à une chose – il faut se « passionner » pour elle. Si on veut que les autres nous comprennent, on ne doit plus dire d'une chose qu'elle nous ennue – il faut qu'elle

nous « dévaste ». Nous ne sommes plus des citoyens : nous sommes des « clients et des consommateurs », qui consommons de tout ; même la musique et la littérature sont devenues des biens à consommer, se plaignait Bernát ce soir-là.

Il admettait ne plus supporter de vivre en ville, dit Naomi, rapportant toujours les propos de Bernát. Une promenade dans le West End se transformait en une bataille contre un essaim d'inanités. Dans chaque rue, on nous bombardait de publicités ; impossible de passer une minute sans entendre quelqu'un jurer à voix haute dans son téléphone. Sans cesse et encore, Bernát entendait les mêmes mots et les mêmes formules toutes faites : *pour être tout à fait honnête avec toi... des pistes de solutions... on se fout de lui... pas de problème... absolument... va te faire foutre... incroyable*. Ces mots tournoyaient dans sa tête sans qu'il ne puisse y mettre fin : « Pas de problème, pas de problème, pas de problème, pas de problème, pas de problème, pas de problème », répète Naomi, les yeux vitreux et la mâchoire raide, à l'image d'une marionnette de ventriloque. Or ce problème, auquel Bernát était confronté, Naomi l'avait bien connu, rappelle-t-elle inutilement à sa sœur.

Bref, Bernát entendait trop de bruits parasites, poursuit-elle, même sa voix participait à la cacophonie générale. Il était fatigué de lui-même et en avait marre de s'exprimer. Il lui fallait du silence – un vrai silence, et non pas juste étouffer les bruits comme on le fait en refermant une porte. De sorte qu'il avait acheté une maison en Écosse, confiait-il un soir à Naomi. Une ancienne ferme, c'était sommaire, mais habitable, et sans voisins en vue. Il avait décidé d'y vivre un moment pour voir ; si jamais ce séjour s'avérait bénéfique, il vendrait sa maison de Londres. Des réparations, néanmoins, étaient nécessaires, et c'est la raison pour laquelle il y avait dépêché Connor. Il devait donc attendre un mois, ou un peu plus, avant de quitter Londres. Il a montré à Naomi les photographies d'une maison cubique, d'un seul tenant, adossée à une colline des plus ordinaires. À l'intérieur, un escalier de bois nu conduisait à l'étage, où les murs, chaulés, avaient perdu de grandes plaques de plâtre. Les chambres étaient là-haut. Naomi pourrait s'installer dans l'une d'elles, à gauche, si jamais elle désirait y passer quelque temps, lui promettait Bernát. D'ailleurs, il possédait une photo de cette chambre : elle avait l'air spacieuse, avec une grande cheminée, un lit de fer étroit, et une immense fenêtre dont la vitre était brisée ; par terre, on distinguait au milieu une longue fissure noire, à l'endroit où des lattes avaient cédé. Ce ne serait pas luxueux – mais pas carcéral non plus, selon Bernát. Il avait installé une génératrice, des panneaux solaires, et l'eau provenait d'une source située plus haut dans la colline. Les cheminées et le fourneau de la cuisine assureraient le chauffage ; il avait déjà plein de bûches en

réserve. Le mobilier se réduirait au strict minimum, mais il y aurait une bibliothèque « comme dans tout monastère qui se respecte ». Bernát souhaitait passer l'essentiel de ses journées seul, dans sa chambre, ou en balade dans les collines ; si elle désirait se joindre à lui, ils prendraient leurs repas ensemble et bavarderaient le soir venu. Peut-être pourraient-ils jouer un peu de musique ; il songeait à faire venir un piano.

— Une proposition qu'une femme ne saurait refuser, souffle Kate en effaçant les mots *saine d'esprit* juste avant de les prononcer.

Le regard de Naomi signifie que des remarques facétieuses comme celle-là sont déplacées. Ce que Kate doit savoir, lui dit-elle, c'est qu'elle a accepté l'invitation de Bernát, non parce que sa désertion de Londres lui aurait pesé – bien qu'elle admette que cela aurait sans doute été le cas – mais bien parce qu'elle avait besoin de faire une retraite. S'il lui avait offert de s'installer là-bas toute seule, durant un mois, elle aurait accepté quand même, affirme-t-elle, formelle. D'ailleurs, et pour la même raison, si Bernát l'avait invitée à se rendre avec lui à New York, elle aurait préféré rester chez elle.

Connor ne s'était pas rendu seul en Écosse. Amy l'accompagnait. Celle-ci, toutefois, les quittait le lendemain de l'arrivée de Naomi et de Bernát. Ces derniers avaient entendu des échanges de propos un peu vifs dans la nuit, et des cris, proférés surtout par Amy ; à cinq heures du matin, elle était donc repartie en auto. « Cette fille est singulière », leur avait expliqué Connor, en bourrant son sac à dos ; il estimait indispensable de la rejoindre, car on ne savait pas ce qu'elle était capable de faire. Pour lui, la singularité d'Amy était devenue flagrante dès l'instant où elle a mis le pied en pleine nature. C'est la femme la moins autonome que je connaisse, disait Connor ; son père, évidemment, était une crapule ; cette nuit, ils avaient eu des mots, dit-il. La ferme était trop spartiate pour elle – il lui fallait, à tout le moins, habiller ses fenêtres de rideaux. La nuit, la lune brillait dans sa chambre comme un spot aveuglant, elle ne se sentait pas en sécurité. Elle entendait des bruits indéfinissables à toute heure du jour et de la nuit.

Naomi, elle, était en joie de se lever chaque matin avec le jour, elle quittait son lit pour voir le soleil poindre dans un col entre deux monts et, le soir, elle le regardait décliner ; c'est devenu une sorte de rite, explique-t-elle à Kate. C'était « la bonne routine à suivre », qui insufflait à sa vie une régularité sans monotonie. Car il n'est pas deux aurores pareilles, quand on apprend à regarder comme il faut, dit-elle à sa sœur pour sa gouverne. Au début, Naomi le reconnaît, elle se demandait de temps à autre comment elle allait occuper ses journées. Autour de la ferme, la campagne n'offrait aucun site particulièrement attrayant : il n'y avait pas de falaises, de ravins, de cataractes ni de

torrents. Ce coin de pays était dépourvu de charme ; il fallait du temps pour s'ajuster et le bien voir comme il est. Lorsqu'on regarde et qu'on écoute avec une véritable attention, chaque instant devient parfaitement substantiel, dit-elle : la lumière qui glisse lentement dans les herbages de la prairie nous paraît captivante ; les bruits, les sons du silence – un battement d'ailes dans le lointain, la douce bousculade des feuilles agitées par le vent – sont d'une intarissable richesse, dit Naomi, comme si elle apportait ses lumières à une ignare. Le soir, elle s'asseyait dehors pendant des heures et se bornait à contempler la nature. Plus bas, non loin de la ferme, il y avait un étang qui, sous la lumière de la lune, se transformait en un dallage de granit parfaitement lisse ; les arbres prenaient alors une couleur vieil argent ; c'était envoûtant.

Au milieu de la première semaine là-bas, Bernát lui a dit qu'il se préparait à écrire un livre, annonce Naomi à sa sœur. Laissant entendre par là qu'avec un homme du calibre de Bernát, il suffit de vouloir écrire un livre pour le faire.

— J'imagine que ce sera du Thoreau, revu et corrigé, dit Kate.

Ce sera une sorte d'autobiographie, expliquait Bernát, et il la rédigerait en hongrois. « La langue de sa mère, tout en n'étant pas sa langue maternelle », dit Naomi.

Il est évident qu'elle répète une formule apprise ; ce jeu de mots doit donner une idée de la finesse d'esprit de Bernát.

— Comme ça, pour la beauté du geste ? demande Kate.

— Pour plus d'authenticité, répond sa sœur.

Le jargon anglais de tous les jours, qui grandement l'accable, a fini par contaminer sa prose de poncifs et de lieux communs. Le hongrois, en revanche, est une langue qu'il cultive par l'étude et le travail. En utilisant le hongrois, il maîtriserait mieux son texte. Il allait manœuvrer la langue, au lieu de se laisser manipuler par elle. Et ce recul garantit une plus grande exactitude, explique Naomi. Il allait travailler avec des instruments chirurgicaux, plutôt qu'avec de vieux outils éculés, accrochés dans sa remise.

De plus, le hongrois est une langue des plus splendides, déclare Naomi, comme si elle conseillait à sa sœur de visiter une ville connue de rares initiés seulement. Le hongrois est le plus harmonieux et le plus flexible des idiomes, dit-elle, avec ses innombrables suffixes, ses mots composés, sa syntaxe si souple. Lorsqu'ils étaient en Écosse, le soir, durant une heure ou deux, Bernát lui enseignait la grammaire et le vocabulaire ; l'étude du hongrois est la chose la plus enrichissante qu'elle ait entreprise depuis l'époque où elle apprenait les rudiments de la musique, dit-elle, la plus exigeante aussi ; et elle semble avoir des aptitudes pour cette langue, se permet-elle d'ajouter.

Elles se sont immobilisées devant un échelier posé contre une

clôture ; le fleuve est très bas et découvre de larges bancs de limon couleur mastic. En contemplant le fleuve, Naomi sourit, songeant à ce qu'elle va dire, puis elle récite en un murmure : « L'été, à la fin du jour, les châtaigniers captaient la lumière du soleil de telle façon que leurs feuilles devenaient mandarine, et le gazon dessous se couvrait d'ombres ayant toutes les nuances du bleu et du gris, comme le plumage d'un pigeon. » Ensuite, elle regarde sa sœur comme si cette phrase était tirée d'un livre qu'elles auraient lu toutes deux dans leur jeunesse ; mais ce sont les mots de Bernát, traduits par Naomi, avec son aide bien sûr, admet-elle.

Kate imagine le maître et son élève qui étudient ensemble dans la chaumière : une simple table, une seule lampe, leurs doigts glissant sur les tables de conjugaison, leurs doigts qui se touchent ; à l'extérieur, le soleil se couche bellement dans la bruyère ; le vent compose une mélodie naturelle dans les arbres.

Lorsqu'elle retournera en Écosse, annonce Naomi, elle traduira ce que Bernát a écrit.

— Je t'enverrai une copie quand ce sera terminé, si tu le veux bien, dit-elle, candide, toute à l'espoir que sa proposition fera plaisir à sa sœur.

— Bien sûr.

— Et ne t'en fais pas, ce n'est pas vraiment un livre.

— Pourquoi m'en ferais-je ?

— Je crois que tu aimeras ça, dit Naomi, ignorant la question. C'est sincère. Et bref.

Elle précise que cette brièveté s'explique par le fait que Bernát, après avoir rédigé une partie de ce qu'il projetait au début – plus quelques pages réunissant des fragments – a mis son ouvrage de côté.

C'est à peine si Kate est autorisée à penser que Bernát a constaté, comme tant d'écrivains amateurs, qu'il ne portait peut-être pas un livre en lui, finalement. Non, la détrompe Naomi, Bernát ne s'est pas planté : il a décidé d'interrompre son travail, comme on laisse un sentier derrière soi. Pour Bernát, l'écriture faisait partie d'un « processus de restauration », dit Naomi. La première raison de sa retraite en Écosse visait à « éliminer tout artifice », explique-t-elle à sa sœur, et Bernát ne songeait pas seulement aux artifices imposés par la vie urbaine, mais à tout ce qui était superficiel en lui-même. À force de vivre en société, on adopte des manières de se comporter, de parler, de réfléchir. « Année après année, on s'encroûte, dit Naomi. Des couches s'accumulent, les unes sur les autres, et on en vient à penser qu'elles forment un ensemble correspondant à ce que nous sommes vraiment, apprend-elle à sa sœur. On nous distribue des masques, ajoute-t-elle, et, avec le temps, ces masques se greffent à la chair de nos visages, il nous en faut donc un autre, et ainsi de suite. »

Non sans effort, Kate s'abstient de commenter.

Ensuite, comme on pouvait s'y attendre, Naomi explique que Bernát, lui, était bien résolu à tomber les masques, à les arracher. Il entendait purifier sa perception du monde, afin de recouvrer ce qu'il appelait la « lueur », dit Naomi, comme si ce mot avait été créé par Bernát.

— Ce sont pourtant les masques qui ont retenu ton attention, fait remarquer Kate.

— Je parviendrai peut-être à voir au travers, répond Naomi, sans hésiter un instant.

On dirait la réponse toute faite qu'un converti lancerait à un cynique. D'ailleurs, prévoyant la prochaine objection, Naomi enchaîne :

— Tu sais, le dénuement de cette retraite, toutes ces heures consacrées à l'écriture, aux promenades, visaient le même objectif. Une seconde passe et elle ajoute, comme si c'était là un détail sans conséquence :

— Tout comme les jeûnes.

— Quand tu dis « jeûnes », tu penses à quoi ? Ne rien manger le matin, te contenter d'une pomme à midi, ou quoi ?

— Eh bien, à quelque chose d'un peu plus méthodique que cela – comme tu vois, répond-elle, attirant le regard de Kate vers son corps décharné.

— Et tu estimes que c'était une bonne idée de faire comme lui ? avance Kate.

Naomi se rebiffe :

— Je ne faisais pas comme lui, objecte-t-elle. Mais je mangeais moins que d'habitude. Oui.

— Pas mal moins.

— Oui, mais plus que Bernát.

— Pourquoi ?

— Pourquoi plus que Bernát ?

— Non. Pourquoi faire ça ?

— C'est ce que je t'explique depuis tout à l'heure, dit Naomi, stupéfaite de voir sa sœur si obtuse. C'est afin de mieux se concentrer. De rejeter ce qui n'est qu'accessoire. On vit dans la surabondance comme si c'était normal.

— La nourriture n'est pas superflue, Naomi.

— Des tas de gens font la même chose depuis des siècles. Quel que soit leur pays ou leur culture. Des pieux, des penseurs.

Des fanatiques et des dérangés, entend Kate. Mais elle se contente de dire à sa sœur :

— Je ne vois aucun rapport avec la religion là-dedans.

— Je n'ai pas dit qu'il y en avait un. Seulement que ce n'est pas

rare en soi.

— Tu as songé aux conséquences ?

— On recherchait ces conséquences-là, justement.

— Mais moi, je pensais à long terme. Tu pouvais te bousiller la santé.

— Ne sois pas mélodramatique, Katie. Des acteurs perdent bien plus de poids que moi, en moins de temps, et ils n'en souffrent pas à long terme.

— Tu sais ça de source sûre ?

Elles se rapprochent d'un autre échelier ; le crépuscule s'obscurcit.

— On rentre ? propose Naomi d'une voix guillerette, comme si les paroles des dernières minutes étaient déjà oubliées.

Elles parcourent vingt mètres sans rien dire, puis Kate demande à sa sœur :

— Tu penses que cette expérience en valait le coup ?

— Ce n'est pas le mot que j'emploierais.

— Tu préfères quoi ?

— Exercice.

— Bien. Tu penses que cet exercice valait le coup ?

— Largement.

— En quoi ?

— Il m'a aidée à voir les choses comme elles sont. Pas au sens propre, dit-elle, laissant échapper un petit rire, comme pour se moquer d'un ridicule. Pour être franche, reprend-elle, je les voyais un peu floues vers la fin. Il reste qu'au sens figuré, au sens large, le seul qui compte, je les vois mieux. En ceci que je les comprends mieux. Que je les accepte.

— Tu acceptes quoi ?

Naomi tend le bras de manière théâtrale, indiquant le fleuve et les arbres autour.

— Tout.

— Alors, ça te brouillait la vue ?

— Un jour ou deux. J'avais des bourdonnements dans les oreilles aussi. Comme lorsqu'on frappe les branches d'un diapason. Alors j'ai arrêté.

— Tu souffrais ?

— J'étais plutôt mal à mon aise. Pas souffrante. Bon, ça n'a pas duré longtemps. J'avais atteint mes limites. Je ne suis pas aussi forte que Bernát.

— Ou bien, tu es plus raisonnable que lui.

— Non, pas aussi forte, affirme Naomi.

Pour elle, la douleur était une barrière insurmontable, alors que Bernát, lui, pouvait la franchir.

— Tout au contraire, ajoute Naomi.

Cette formule est une main tendue que Kate feint de ne pas voir.

— Maintenant, je vais te raconter quelque chose, dit Naomi, nullement démontée. Je m'attends à ce que ça te consterne. Mais je ne vais quand même pas te cacher des choses, hein ?

— Très bien, dit Kate qui sent monter en elle un peu d'angoisse nauséuse.

Naomi et Bernát ont signé un « pacte d'amitié », si on peut dire, explique sa sœur, un pacte selon lequel ils doivent être « absolument honnêtes et francs » en tout temps. C'est pourquoi ils se « confessaient » chaque jour l'un à l'autre, révèle Naomi.

En entendant cela, la nausée de Kate monte d'un cran ; elle attend que Naomi lui confesse ce qu'elle a confessé à Bernát. Il s'agira d'une chose – Kate en est quasiment certaine – qu'elle préfère ne pas connaître.

Naomi lui raconte qu'elle a parlé à Bernát de ses divers problèmes, c'est-à-dire de ses problèmes psychologiques depuis des années. Aucun d'eux ne l'a beaucoup surpris, dit-elle, et ils n'affectent en rien ses sentiments à son égard. Avant d'aller plus loin, Naomi veut qu'on ne se méprenne pas sur le sens du mot « confession ». Il est dénué de toute connotation religieuse – Naomi insiste là-dessus. Ainsi, lorsque Bernát lui révélait certaines choses, il ne ressentait aucune honte, ni culpabilité, relatives à ces choses. En se confessant, dit-elle, il ne cherchait pas à s'expliquer ou à se justifier de quelque façon que ce soit ; il se bornait à décrire « de quoi il retourne dans son cas ». Et, de la même manière, elle lui a décrit de quoi il retournait dans le sien.

Comme il semble plus avisé d'attendre que Naomi lève le voile sur ses confidences, Kate s'en tient au minimum. « Je vois », dit-elle, l'air absorbé.

Naomi ne s'était jamais penchée bien longtemps sur la question de la souffrance, jusqu'à ce que Bernát lui en parle, dit-elle.

— Mais c'est un sujet intéressant. Car, qu'est-ce que la souffrance exactement ?

— Je pense savoir ce qu'est la souffrance, répond Kate pour satisfaire à la question.

Certes, il est inepte de se demander cela, admet Naomi. On sait tous ce qu'est la douleur : une sensation accompagnant une maladie ou une blessure ; elle est pénible, souvent très pénible, et toute personne normale ne veut pas l'endurer. Mais la douleur, dit Naomi, est une impression, non pas une chose en soi. Elle se produit dans le cerveau, pas dans nos membres. La preuve en est qu'on sectionne parfois un membre sans que la personne éprouve de la douleur sur le coup. Connor a vu ce phénomène se produire plus d'une fois dans sa vie. Et, dans le même ordre d'idée, certains amputés ressentent de la douleur dans un bras qu'ils ont perdu. « La douleur n'est donc pas une

unité matérielle, statue Naomi. Elle est créée par nos cerveaux qui, parfois, se servent d'elle en retour. » Elle se tait un instant afin que l'idée fasse son chemin. Maintenant, reprend-elle, attaquant le nœud du problème, chacun s'entend pour dire que nos états émotionnels sont souvent très ambigus. Il arrive que l'horreur nous exalte ; souvent, l'amour ne se résume pas à de l'amour.

— Je ne contesterai pas cela, souscrit Kate pour faire preuve de bonne volonté.

— Mais on reconnaît moins volontiers les ambiguïtés d'une sensation, poursuit Naomi. On considère la sensation comme un phénomène propre à la chair, et les gens deviennent irrationnels lorsque la chair entre en jeu. Les sensations ne sont rien d'autre que des excitations du corps, et celui-ci doit être soumis à un ordre, car il est l'arène même du péché, déclare-t-elle, fronçant les sourcils pour exprimer la grogne d'un prédicateur hostile à toute joie. Or, il est absurde de faire cette distinction, affirme-t-elle. Émotion et sensation sont indissociables. Elles se produisent, toutes deux, dans le cerveau – lequel est un organe du corps. Nos émotions sont irrégulières, capricieuses, paradoxales, *et cætera* ; il en va de même avec nos sens. Pourtant, nos sens sont policés, soumis à un jugement, explique-t-elle à sa sœur.

— C'est toi qui dis ça, ou Bernát ? demande Kate.

— Nous deux, répond Naomi.

Puis elle décrit, en deux ou trois phrases seulement, ce que Bernát lui a raconté de ses rapports avec une certaine femme, qu'il nommait Una. Ce rebondissement inattendu vise, semble-t-il, à frapper l'imagination de Kate ; mais celle-ci réagit comme si de rien n'était. Car, depuis une demi-minute, elle s'attendait à un coup de théâtre du même type. Et le prénom absurde de cette femme ajoute un élément drolatique à tout ce discours.

Naomi décoche un regard d'extralucide à sa sœur, et lui dit qu'elle devine les images qui se bousculent dans son esprit : un donjon de banlieue ; des murs noirs ; des instruments carcéraux d'inspiration médiévale ; un homme d'âge moyen, les bras mollement écartés, soumis à la vigilance d'une dominatrice corsetée ; une scène sordide à tous points de vue.

Naomi devine bien.

— Je n'imagine rien, répond Kate. Je t'écoute.

À certains égards, la situation était effectivement sordide, même risible, convenait Bernát, et Naomi en convient à son tour. Il s'était ridiculisé, il le savait fort bien. Mais la dignité de soi n'avait rien à voir là-dedans, car l'objectif de cette affaire consistait à éradiquer le moi, justement. Et la banalité du scénario procédait de la mise en scène. Les techniques et les engins n'avaient rien d'original, parce que

l'originalité eût été hors de propos, dit Naomi. Le costume de l'officiante, à l'instar des habits sacerdotaux d'un prêtre, devait être convenu et conforme à la cérémonie en cours ; dans ce cas-ci, c'était une gaine, ayant à la fois les caractéristiques d'une tenue d'apparat et celles d'une armure. C'était même plus que ça, dit Naomi, comme si ce dont elle parlait avait une importance dépassant la sphère strictement privée : revêtu de cette seconde peau, parfaitement lisse et artificielle, le corps prend une forme idéale, ajoute-t-elle.

— Si tu le dis, concède Kate, imaginant les formes plutôt imparfaites de sa sœur, comprimées dans un costume de latex.

Naomi veut savoir – puisque nous vénérons les corps idéalisés, proposés par les sculpteurs de la Grèce et de la Rome antiques – pourquoi nous devrions exprimer du dédain pour une femme qui modifie son corps de cette manière ?

— Dans un cas comme celui-là, tout repose sur l'imagination, dit-elle. Tu devrais être d'accord avec ça.

— Ce n'est pas une question de désaccord, dit Kate.

— À l'évidence, ça l'est.

— Non, je ne désapprouve pas ça, dit Kate. Chacun fait ce qu'il veut. C'est une simple pratique sexuelle. Et le sadomasochisme date un peu, tu ne trouves pas ? Tout le monde s'y frotte de nos jours. Ou prétend le faire.

— Mais le sadomasochisme n'existe pas, rétorque Naomi, refusant de baisser le ton.

Dans des rapports de cette nature, tels que pratiqués par Bernát et Una, chaque partenaire joue son rôle. C'est un contrat – un contrat d'égal à égal. Or, dans la plupart des « relations dites saines », il y a « déséquilibre des forces en présence », décrète Naomi. Derrière la fable de l'égalité, on voit toujours l'un des partenaires dominer l'autre, et c'est généralement le mâle dominant, dit-elle ; elle semble insinuer que ce principe s'appliquerait dans son entourage immédiat.

Mais Kate s'abstient de réagir, en paroles ou en mimiques ; l'histoire s'achèvera plus vite si elle ne s'objecte pas aux enseignements de Bernát.

Les rapports entre Bernát et Una reposaient d'abord sur la franchise et l'honnêteté, dit Naomi. C'était du théâtre, sans doute, mais un théâtre sérieux. Un des partenaires consentait à tenir le rôle que l'autre lui demandait d'interpréter, et lui, son sujet, se prêtait au rituel de l'abnégation, comme le stipulait leur contrat.

— Une soumission réciproque, dit Kate.

— Exactement, répond Naomi, comme si elle encourageait une élève qui finit par comprendre. Alors qu'un sadique, par définition, ne se soumet à personne.

— Par conséquent, le sadomasochisme n'existe pas, répond Kate

docile.

— Exactement, répète Naomi.

Mais elle n'en a pas terminé pour autant. Il faut considérer tout ça sous l'angle spirituel de la chose, dit-elle. Quand la douleur se fait sentir, toute pensée se trouve abolie par « l'envahissante conscience de la chair ». Ce sont les mots précis employés par Bernát. Tout se réduisait, se résumait à un seul fait : au corps en souffrance. Et chaque renouvellement de la douleur portait le corps au-delà de lui-même. Une transformation se produisait alors : la douleur devenait une expérience désincarnée. Naomi reconnaît que ça peut sembler paradoxal, mais les paradoxes ne sont jamais que des inventions langagières. La chair « s'éthérait » ; ne subsistait que la douleur toute seule et en elle-même, sans objet, sans sujet non plus. Enfin, au zénith, « la douleur cessait d'en être ». On pénètre alors en un « vide sublime », expliquait Bernát à Naomi, ainsi qu'elle le raconte à sa sœur, comme si elle chroniquait les supplices d'un saint homme. Naomi, toutefois, est déçue. Car il est impossible, dit-elle, de traduire en mots l'expérience que Bernát lui a contée.

— Bien sûr, fait Kate. La douleur est incommunicable. C'est bien connu.

— Oui. Mais as-tu bien compris ce que je dis ? insiste Naomi, presque stridente.

— Je pense que oui, dit Kate. Mais j'aurais une question.

— Vas-y.

— Es-tu en train de me dire que toi et Bernát...

Le rire de Naomi tient en une seule et puissante émission d'air qui rejette sa tête en arrière.

— Non, Katie. Non, mais tu imagines ? Moi ? Seigneur !

D'un geste, elle offre son corps à une inspection, laissant entendre qu'il se disqualifie lui-même, qu'il est inapte, évidemment, à tenir un tel rôle. Puis elle se lance dans une explication. Una ne rendait pas un service monnayé à Bernát. Elle agissait par amour pour lui, et cet amour qu'elle avait pour lui – réciproque du reste – relevait d'un autre ordre – singulier, distinct. Leur séparation ne les a pas laissés sur le carreau, l'un et l'autre. Bernát n'appartient pas à un « type » d'homme, non plus qu'Una à un type de femme, déclare Naomi, répondant à l'avance au jugement tacite de sa sœur, tel qu'elle se l' imagine. Il ne fallait pas non plus, bien sûr, de quelque façon que ce soit, les considérer comme des êtres cédant à une pratique déviante. Le concept de déviance, d'ailleurs, est tout ce qu'il y a de plus frileux, dit Naomi, inventé par des gens sans imagination, des « taxonomistes ».

Alors qu'ils jeûnaient depuis de nombreux jours, et après que Bernát eut délaissé son livre, Naomi s'est promenée avec lui près du lac – ou plutôt vers le lac, car Bernát était alors assez affaibli. Un jour

mémorable, dit Naomi. Il avait confectionné un bâton de pèlerin et, tandis qu'ils descendaient ensemble dans la vallée, Bernât désignait en les nommant, à gauche et à droite, du bout de son bâton, les plantes, les arbres et les oiseaux qu'ils croisaient. Il connaissait les noms de toutes ces choses, mais le ton sur lequel il les nommait était plutôt moqueur. « *Calluna vulgaris* ; *Fraxinus excelsior* ; *Buteo buteo* », entonne Naomi, tendant la main de part et d'autre, comme si elle jouait au monarque fou, distribuant titres et honneurs aux matières végétales ou aux oiseaux. « *Calluna vulgaris* ; *Fraxinus excelsior* ; *Buteo buteo* ; *Calluna vulgaris* ; *Fraxinus excelsior* ; *Buteo buteo* ; *Calluna vulgaris* ; *Fraxinus excelsior* ; *Buteo buteo* », répète-t-elle d'un ton monocorde qui transforme sa voix en une sorte de roulement de batterie insensé. « Mais nous ne sommes pas indispensables à l'ordre de la nature », proclame Naomi, citant Bernât. Il essayait, lui disait-il, de nettoyer son esprit de tous ces noms, afin de voir chaque chose de ce monde comme elle est en soi, au lieu de se projeter sur elle et lui prêter ses mots à lui. Il était difficile, ajoutait-il, de faire en sorte que nos yeux demeurent de simples capteurs, de ne pas s'en servir comme des instruments d'ordonnance. C'était en tout cas ce qu'il tentait de faire. Il a cité une phrase, selon laquelle il faudrait connaître la nature d'un pin en se mettant au diapason du pin, et la nature de l'herbe à partir de l'herbe elle-même, rapporte Naomi. Il est lamentable, disait Bernât, que nous ne puissions vivre sans les mots, car pourquoi ne s'adresserait-on pas aux autres en chantant comme les oiseaux ?

La sagesse de ce Bernât – investisseur, ermite, botaniste, masochiste, philosophe – met décidément très à mal la patience de Kate. *Ce personnage peut-il devenir plus grotesque encore ?* parvient-elle à taire. Au lieu de cela, réprimant sa morgue, elle se borne à faire une remarque : « Les mots n'ont pas de fondement naturel, Naomi. Tout cela est très arbitraire. Ce n'est pas une idée bien originale. »

Sa sœur grimace comme si la réflexion attaquait ses papilles gustatives. « Je n'ai jamais dit que c'était une idée originale, rétorque-t-elle. Il est évident qu'elle n'est pas originale. Si elle l'était, elle ne serait pas juste. » Voilà un autre apophtegme frappé au poinçon de Bernât. Elles s'en retournent maintenant chez Kate, en longeant un sentier parallèle à celui qu'elles ont emprunté à l'aller. À proximité d'un épais buisson de mûres, elles pénètrent dans un courant d'air, puant la viande avariée. Naomi se penche au bord du buisson et découvre l'origine de cette puanteur : les restes d'un lapin sans yeux, à moitié vidé de ses entrailles. Naomi s'accroupit pour examiner la carcasse et elle sourit, comme s'il s'agissait d'un délicat présent.

Elle continue à sourire et demeure accroupie un peu trop longtemps ; Kate suppose qu'un lumineux constat va résulter de cette observation ; la dépouille du lapin va démontrer la pertinence de l'un

ou l'autre des enseignements de Bernát. Kate imagine la leçon qui sera tirée de cette carcasse providentielle. Peut-être celle-ci : « En fin de compte, Katie, nous ne sommes rien d'autre. » Et elle prononcera cette sentence avec la voix qu'elle a déjà eue un jour pour aviser sa sœur, comme si cette dernière avait besoin qu'on la détrompe : « À la fin, Katie, on nous oubliera tous. »

Mais Naomi se remet à marcher sans rien dire, une longue minute. Devançant Kate de deux pas, elle prend de profondes et de sonores inspirations, pour signifier qu'elle jouit du paysage. Puis, elle se tourne et se remet à parler de Bernát. « Il s'est rendu à l'extrême limite », explique-t-elle à Kate. Il a même dit « avoir vu au-delà du mur ». Il y a un endroit près de la ferme, mais hors de vue, une petite falaise, abritée par des arbres, où il passait le gros de ses journées. À ce moment-là, il ne pouvait pas marcher plus loin.

— Et toi ? interrompt Kate. Tu n'étais quand même pas dans cet état ?

— Non, pas du tout. Tu sais bien que je suis très raisonnable, répond-elle, amusée par les craintes de sa sœur.

Ce que Bernát a éprouvé ce jour-là, poursuit Naomi, était en phase avec ce que Lizzie Vidal avait vu à la toute fin de sa vie – phénomènes que Bernát a finalement dévoilés à Naomi. Elle a vu la démarcation qu'il y a entre les objets se dissiper complètement, expliquait Lizzie le soir de sa mort. La perspective devenait aussi floue qu'en un rêve, disait-elle à Bernát : des choses qu'elle savait proches semblaient très éloignées, puis se rapprochaient, avant de s'éloigner encore ; tout était en mouvement, tout s'écoulait lentement, et cela de manière ininterrompue. Une vibration nichait en chaque objet, et Lizzie parvenait à entendre cette vibration, c'était un son grave, blanc et apaisant, qui prenait possession de tout. C'est merveilleux, expliquait Lizzie à Bernát avant d'expirer. Et ce que Bernát a vu, en regardant l'air et la prairie, était également merveilleux, dit Naomi dont les yeux s'humectent de larmes à la pensée de ce qu'il a vu. Quand il regardait le terrain autour de la maison, la pelouse, les arbres et la bruyère, il ne voyait plus un paysage constitué d'éléments solides et concrets, mais bien une « constellation d'énergies ». Les collines tremblaient dans la lumière, comme si elles laissaient échapper leur énergie, à l'instar d'une chaleur. Il voyait l'horizon frémir et rétrécir, comme il rétrécira sous l'effet dynamique du vent et de la pluie pendant des milliers d'années. La terre, tout comme les nuages, est en perpétuel mouvement, et il sentait ce mouvement, dit Naomi. Son corps était un minuscule élément au sein de cet échange infini d'énergie, qui va de l'air à la terre et inversement – il comprenait cela et le sentait vraiment, dit-elle. Il avait conscience, plus que jamais conscience, de l'air entrant dans son organisme, puis qui en ressortait, emportant

avec lui des particules de son corps. Il avait l'impression que ses nerfs s'enflammaient, excités par la lumière du jour ; il sentait son épiderme irradier. Et comme il avait porté son corps à ses dernières limites, Bernát voyait maintenant la mort droit dans les yeux, et comprenait sa vraie nature : la traduction d'une forme d'énergie en une autre. « Voilà ce qu'est la mort : une traduction », répète Naomi, sur le ton d'une femme qui présenterait un exposé sur la vision d'entre toutes les visions.

Et ce flot d'insanités ne tarit pas. Calmement, d'une voix qui paraît sensée, Naomi porte aux nues la déchéance physique et psychologique de Bernát – ou son accession à la grâce. Kate ne peut plus assimiler tout ce que sa sœur lui raconte : ça devient insupportable. *C'est de la folie pure*, veut-elle dire. Mais, au lieu de ça, tandis que Naomi discourt encore sur les vibrations, les énergies et l'extase, elle l'interrompt en lançant ceci : « S'il en était mort, tu aurais eu des ennuis. »

Naomi encaisse la remarque quasiment comme une insulte.

— De quoi tu parles ? fait-elle, le visage déformé par l'incrédulité.

— On t'aurait posé des questions, s'il était mort, dit Kate, désormais incapable de prononcer ce prénom ridicule à souhait.

— Il n'allait pas mourir, dit Naomi.

— Ça peut arriver. Quand le corps est trop affaibli...

— Il n'allait pas en mourir, répète-t-elle. Bernát savait exactement ce qu'il faisait.

Il lui avait donné des consignes pour l'aider à recouvrer ses forces ; il a fait toutes les recherches utiles sur les jeûnes, dit Naomi.

— Et aujourd'hui, il se porte comme un charme ?

— Il récupère. Il est allé plus loin que moi, ça prend donc plus de temps.

Elles arrivent près d'un pont arqué enjambant le fleuve. Pour se rendre chez Kate, il faut prendre à droite et s'éloigner du cours d'eau, mais Naomi va vers la gauche. « Laisse-moi jeter un dernier coup d'œil », dit-elle, en filant, déterminée, au sommet du pont, où elle s'immobilise ; elle saisit la rambarde des deux mains, les bras tendus et, comme si elle s'arc-boutait au bord d'un précipice, contemple le fleuve. Kate la rejoint ; à côté de Naomi, elle entend la respiration de sa sœur. Tendues, les mains de Naomi tremblent un peu. « Regarde ça », dit-elle, soupirant d'aise.

Or, le panorama est des plus ordinaires : un ciel vide ; des eaux presque stagnantes, bordées de bancs de vase et de bouquets d'herbages ; ici et là, sur la rive plate, une vache ; une pie ; un pigeon ; quelques corneilles ou des corbeaux perchés sur des arbres dénudés.

Après avoir observé un silence de trente secondes, Naomi déclare :

« Je meurs de faim. » Puis elle rit – fort ; mais c'est un rire sans gaieté.

23.

Le soir, à table, Naomi prononce à peine quelques mots. Le principal sujet de conversation tourne autour du nouveau professeur d'anglais de Lulu, nul comme pas un, d'après elle. Un homme qui, lui reproche Lulu, lit un livre comme on dépècerait un poisson, de façon aberrante. Il en prélève les thèmes, comme s'il le dépiautait, puis il en jette la chair. « Il est évident qu'il n'aime pas enseigner, et il ne semble pas aimer lire non plus », dit-elle. Son père passe une remarque sur le système d'éducation, une remarque qui, un autre soir, aurait assurément déplu à Naomi ; elle se contente de sourire, de hausser les épaules. Il semble que son monologue de l'après-midi l'ait épuisée. Elle achève son assiette, cependant – pour donner le change, dirait-on ; elle en reprend même un peu. Vingt minutes plus tard, elle s'excuse et quitte la table. Elle va aux toilettes à l'étage, alors que celles d'en bas sont plus proches ; elle s'absente assez longtemps.

Ragaillardie, elle redescend pour voir une émission que Lulu a enregistrée ; on y présente de jeunes talents. Sans échanger un mot, elles s'installent sur le canapé comme l'autre soir : Lulu à une extrémité du canapé, Naomi à l'autre, les pieds de Lulu sur ses genoux.

Quatre adolescents vont interpréter la première chanson. D'abord, on les aperçoit regroupés au fond de la scène, un rythme de batterie plutôt lent se fait entendre, puis les garçons avancent au premier plan, en s'éloignant les uns des autres. La caméra se tourne vers le plus séduisant, qui se faufile en sa direction, la bouche exagérément en cœur.

— J'imagine qu'il se croit sexy, commente Naomi.

— Tu n'es pas précisément le public cible, tante Naomi, répond Lulu.

— On dirait qu'il se cherche des boutons dans la glace. Lulu ne dit rien.

— On n'apprend plus à jouer de la guitare, aujourd'hui ? demande Naomi.

— Pas pour ce genre de show, explique Lulu. Et – je t'en prie – ne lance pas de commentaires sur leur coupe de cheveux. D'accord ? Ce serait hyper nul.

Naomi reçoit l'avertissement sans protester. Elle parvient à garder le silence quinze secondes, puis elle dit :

— Je suppose qu'un labo concocte des gars pareils en éprouvettes ?

— Sans doute.

— Pourquoi chantent-ils tous comme ça ?

— Comme quoi ?

— Ils viennent d'où ? De Watford, non ?

— J'ai pas entendu.

— Je pense qu'on a parlé de Watford.

— Dans ce cas, allons-y pour Watford.

— Alors pourquoi changent-ils leurs voix ? Ils sont nés dans le Hertfordshire et ils chantent comme s'ils venaient de Los Angeles.

— Tout le monde fait pareil, dit Lulu.

— Et celui-là ne sait même pas tenir une note.

— Chut, fait Lulu catégorique. Il est chou et il danse bien.

— Plutôt quelconque.

Les quatre garçons terminent leur numéro par un même salut synchronisé. Des cris s'élèvent dans toutes les rangées de la salle. Des filles, simulant l'extase, se griffent le visage.

— Seigneur, on est loin des foutus Beatles, raille Naomi.

— C'est la formule qui veut ça, explique Lulu.

— Ces filles sont totalement à côté de la plaque.

— Elles font ce pour quoi on les fait venir.

— Mais pourquoi ? On les paie ?

— Chut.

— Elles sont payées pour faire ça ?

— Bien sûr que non. C'est un honneur de participer à c't'émission. Elles sont perchées.

— Si tu le dis.

— Attends le prochain. Tu vas adorer. Il est craquant.

— Alors, lâchez les chiens, dit Naomi, et leur dialogue de sourds reprend de plus belle.

Kate bat en retraite et se propose d'aller lire une heure. Mais, en se dirigeant vers son bureau, une idée la gagne. Sur le palier de l'escalier, elle hésite, bien qu'elle sache que sa décision est déjà prise. Silencieusement donc, chatouillée d'un brin de honte, elle monte jusqu'à la chambre d'ami. La valise de Naomi est grande ouverte sur le plancher ; il semble qu'elle s'en serve comme d'un panier à linge sale. Sur la table de chevet, un petit dictionnaire anglais-hongrois est posé sur un carnet ; plusieurs des bracelets de Naomi traînent à côté ; sous l'un de ces bracelets, il y a un livre, des essais choisis de Simone Weil ; sous cet ouvrage, Kate trouve le téléphone portable. Avec les précautions d'un enquêteur sur une scène de crime, après avoir bien noté la position exacte du bracelet par rapport au livre, elle tire le téléphone et constate que Naomi ne l'a pas verrouillé. Kate le tient au creux de sa main, comme si elle évaluait ses mobiles en fonction du poids de l'appareil. Mais un prétexte emporte la mise : elle doit obtenir confirmation des propos de sa sœur ; elle cherche donc le numéro, le mémorise, puis redescend à son bureau.

— Allô ? répond Gabriel.

Il a la voix d'un homme qui reçoit peu d'appels inattendus. À l'arrière-fond, on entend une soprano s'égosiller.

— Kate à l'appareil. Kate Staunton.

— Est-ce que tout va bien ? demande-t-il, déjà prêt à entendre que tout va mal.

— Oui, le rassure-t-elle. Je veux simplement vous demander un truc. Vous avez une minute ?

— J'imagine que c'est à propos de Naomi.

— En effet. Mais si ça vous gêne...

— Non, non. Ça va. Laissez-moi seulement baisser ça, dit-il – et la musique se dissipe. Naomi est toujours chez vous ?

— Oui. Elle repart demain.

— Et comment va-t-elle ?

— Plutôt bien. Pas de chahutes. Vous l'avez revue ces jours derniers ?

— Je l'ai vue. Une seule fois. Mais nos relations diplomatiques sont rompues depuis...

— Elle a très mauvaise mine, vous ne trouvez pas ?

— Affreuse.

— Elle vous a parlé de sa...

— De son régime alimentaire radico-transcendantal ? Oui, elle m'a raconté.

— C'est complètement fou.

— Ça l'est.

— Et vous savez qu'elle retourne là-bas ? demande Kate, berçant le très faible espoir que cet épisode de l'histoire ne corresponde pas à ce que sait Gabriel.

Mais il répond : « Oui. »

— Et vous en pensez quoi ?

— La même chose que vous, Kate, enfin je crois. Mais que peut-on faire ? C'est sa vie. Tout ce que je pourrais dire n'y changera rien. Je suis nettement en conflit d'intérêt sur ce coup-là, comme vous le supposez, dit-il sur un ton d'ironie flegmatique que Naomi trouvait naguère séduisant.

— Vous avez rencontré le bonhomme ?

— Oh oui, dit Gabriel avec un ricanement plutôt sardonique.

— Je n'apprécie pas des masses ce que j'entends dire de lui.

— Pour être franc, il ne me plaît pas beaucoup non plus, dit Gabriel. *Bidon*, voilà le mot qui me vient spontanément à l'esprit. Mais *pompeux* ou *suffisant* conviendraient aussi.

Sentant un peu d'amertume dans la réponse, Kate lui dit :

— Je comprendrais très bien que vous ne vouliez pas aborder le sujet. C'est juste que...

— Oh, non, fait Gabriel. Je suis ravi d'en parler. C'est même thérapeutique. Que voulez-vous savoir ? demande-t-il.

Son témoignage correspond *grosso modo* à ce que Kate sait déjà : une première rencontre à la librairie ; une deuxième à ce récital de piano, en présence de la vieille dame élégante ; une troisième, qualifiée de « purgatoire » par Gabriel, lors d'un autre concert, suivie d'une promenade jusqu'à la station de métro avec Bernát, dont les sermons sur la musique semblaient avoir été appris par cœur, en relisant les commentaires d'une prétention inouïe qu'on insère dans les coffrets de disques, dit Gabriel. Il se souvient également que Bernát lui a griffonné une note – on aurait dit une ordonnance signée par un ponte des beaux quartiers. Gabriel confirme avoir été invité chez Bernát. Ce qui a causé une dispute avec Naomi ; elle prétendait que la raison pour laquelle il déclinait l'invitation était inspirée par sa jalousie. Mais ce n'était pas le cas, se défend Gabriel ; il ne voulait tout simplement pas, dit-il, s'exposer de nouveau à une telle condescendance. Et, lorsque Naomi lui a décrit sa soirée, il était bien content de ne pas y être allé ; Naomi, en revanche, semblait ravie d'avoir été aussi bien accueillie dans le petit cercle banlieusard de ce Bernát. De sorte qu'ils s'étaient disputés une fois de plus. Il se montrait tellement négatif, lui reprochait Naomi ; or, ma « négativité », souligne Gabriel, n'avait jamais posé problème jusque-là. De plus, comme Naomi le sait fort bien, il n'a jamais aimé ce genre de réunions, ni aucune fête de quelque nature que ce soit.

En entendant cela, Kate se souvient d'un laborieux dîner, durant lequel Gabriel n'avait pour ainsi dire pas desserré les lèvres et se languissait au côté de Naomi ; rencontrer quatre étrangers le même soir était décidément trop lui demander. « Naomi prétend ne pas être attirée par lui », enchaîne Kate.

— De toute évidence, elle l'est.

— Mais, pas...

— Non. Ce n'est pas sexuel. Je veux dire qu'il n'y a pas de rapports sexuels entre eux, et qu'il n'y en aura pas. J'en suis sûr, dit Gabriel sur un ton catégorique qui ne lui ressemble guère.

Alors Kate, réprimant son envie de révéler ce que sa sœur lui a dit des penchants de Bernát, bifurque en demandant :

— Pourquoi ?

— Parce que Naomi a certaines...

— Insécurités ?

— Je préfère ne pas m'aventurer sur ce terrain-là. Je pense que nous pouvons être certains qu'il n'y aura pas d'épisodes sexuels pendant leur idylle campagnarde. Restons-en là.

— Vous songez à la mésestime qu'elle a d'elle-même ? tente Kate.

— On pourrait l'exprimer ainsi. Mais restons-en là.

— Très bien, obéit Kate. Mais, s'il n'y a pas d'attraction sexuelle, alors...

— Qui sait ? Je crois qu'il a une belle maison. Une collection de disques exceptionnelle. C'est peut-être ce qui l'a séduite.

— Sérieusement, Gabriel.

— Sérieusement ? Je ne sais pas. Il a une présence un peu théâtrale et surjouée. Il aimerait bien qu'on dise de lui qu'il en « impose », j'imagine. Il travaille beaucoup là-dessus. On n'a jamais vu une barbe aussi soignée. Pas un poil ne dépasse. Et puis, il y a sa façon de parler. Précise, pour la frime. Il dit toujours « je n'ai pas », jamais « j'ai pas ». Bref, j'y comprends rien, Kate. Vraiment rien. Naomi a des accès d'enthousiasme, vous le savez bien. Certains plus compréhensibles que d'autres. Avec elle, on ne sait jamais quelle tournure prendra la danse. C'est d'ailleurs ce que j'aimais chez elle. Entre autres choses.

— Je le trouve dangereux, dit Kate. Pour Naomi en particulier. Il la met en danger.

— Il n'aurait pas une bonne influence ? Je suis d'accord.

— Elle se fait du mal.

— Possible.

— Et son usage insensé de drogues ? C'est totalement fou.

— Je ne vous suis plus.

— Sa mixture magique. Son thé hallucinogène.

— Non, je ne suis pas au courant.

— Ah ! fait Kate, se demandant un instant si elle se rappelle bien. Je pensais que vous le saviez.

Elle raconte à Gabriel les pérégrinations de Bernát au Brésil et l'épisode de sa boisson psychoactive.

— Ce mec a tellement de cordes à son arc, soupire Gabriel.

— Mais avec une personne comme Naomi, justement, il ne faut pas jouer avec ces trucs-là.

— Parfaitement d'accord.

— Elle dit qu'elle n'en a pris qu'une fois – mais qui sait ?

— Si elle vous a dit ça, je suis porté à la croire.

— Mais, au fond, il ne s'agit pas de la croire ou non. Ce qui m'inquiète, c'est ce qui pourrait arriver quand elle sera là-bas, avec ce type-là. Compte tenu de ce qu'ils ont déjà fait.

— Je comprends, dit Gabriel. Mais sa décision est prise. On ne peut rien faire.

— Il faut que j'aborde la question de front, dit Kate. Directement. Que je lui parle sans détours.

— Je pensais que vous l'aviez déjà fait.

— Jusqu'à cet après-midi, je ne connaissais pas l'histoire dans son entier. Vous savez comment c'est avec Naomi. On avance toujours plus ou moins à tâtons.

— Eh oui, dit Gabriel. Je vous souhaite bonne chance.

— Merci. Et merci d'avoir bien voulu me parler.

— Il n'y a pas de quoi.

Puis, comme s'il préférerait conclure sur une note plus légère, il enchaîne :

— Et comment va Martin ?

— Très bien.

— Et Lulu ?

— Bien, elle aussi. Et vous, vous fréquentez quelqu'un d'autre, m'a dit Naomi.

— Pour le moment, répond-il.

— Oh !

— Elle est gentille. Mais, vous savez... essaie-t-il d'expliquer, sans aller plus loin.

— Bien, dit Kate.

Elle a toujours eu de l'affection pour Gabriel.

— Quoi qu'il en soit, je suis content de vous avoir parlé.

— Moi aussi.

— Prenez soin de vous, Kate, dit-il sur un ton résigné bien à lui – celui qu'il préfère, et qui lui va comme un gant.

— Vous également, dit-elle.

En bas, Naomi et Lulu regardent un film, un blockbuster à très gros budget. Des hommes, vêtus de T-shirts, fracassent des vitres en se jetant au travers, puis poursuivent leur chemin, indemnes, comme si de rien n'était. Il est impossible que Naomi prenne plaisir à regarder ça, mais elle affirme qu'elles se marrent bien ; le film se terminera dans une heure, et elles veulent voir la fin, dit Naomi, comme si elle devinait que sa sœur veut lui parler maintenant. Un autre combat commence entre les personnages ; chacun d'eux encaisse une demi-douzaine de coups de poing et de botte en plein visage, sans verser une goutte de sang ; Kate monte se coucher.

Il est plus de 23 heures quand Martin achève ses activités de la journée. Kate se réveille pendant qu'il se déshabille. « Il faut que je te conte la dernière », dit-elle, avant de résumer ce que Naomi lui a dit pendant leur promenade. De plus, Kate a fait quelques recherches ; pour apprendre que les jeunes draconiens provoquent une hausse significative des taux de dépression et de détresse émotionnelle, sans parler des dommages physiques. « Alors, on fait quoi ? », demande-t-elle en se blottissant dans le bras de son mari.

L'analyse de la situation par Martin ressemble passablement à celle de Gabriel : à vue de nez, Naomi jouit encore de toutes ses facultés mentales, et personne ne saurait la convaincre de renoncer à son projet ; au contraire, des tentatives en ce sens ne pourraient que la braquer. On doit donc tenter de garder le contact avec elle, dit-il, et

espérer que cet engouement, si on peut l'appeler ainsi, s'estompera de lui-même. Martin évoque un copain glauque que Naomi fréquentait voici des années, Radomír, le « Tchèque au regard hypnotique » ; il doit bien y avoir, quelque part dans la maison, un disque reproduisant la musique de ce Radomír, un long morceau de soixante-dix minutes, donnant l'impression que deux tortues trottent paresseusement sur un clavier quelconque.

— Ah oui, il était lourd, se souvient Kate, qui entend alors Naomi remonter l'escalier – mais il est trop tard, ce soir, pour lui parler.

— Je me demande s'il n'était pas un peu sado-maso lui aussi, chuchote Martin. En tout cas, je ne serais pas du tout surpris de l'apprendre.

— Je l'imagine plus sado que maso, dit-elle.

Martin laisse échapper un petit rire ensommeillé.

— Je te verrais assez bien en femme-chat dans un costume en latex, dit-il.

Kate recule la tête pour le regarder de face ; Martin mordille le bout de sa langue et hausse un sourcil. Il repousse une bretelle de la nuisette et pose une bise sur l'épaule de sa femme.

— J'aurais l'air d'une otarie.

Martin ferme les yeux et murmure :

— Ah, mais les otaries sont des bêtes très sexy, dit-il, glissant un doigt sur la gorge de Kate jusqu'à l'un de ses seins.

— À demain, dit-elle.

Si Naomi n'était pas là-haut, c'est-à-dire en mesure de les entendre, ils baiseraient probablement.

Martin s'endort vite. Kate, elle, n'y parvient pas. Des souvenirs et rêveries, sans liens les uns aux autres, surgissent puis s'évanouissent dans son esprit : des images de Naomi et de leur mère apparaissent dans des lieux qu'elle ne reconnaît pas ; tout à coup, elle se revoit à Cordoue.

24.

Au Museo Taurino Municipal, se souvient Kate, elle et sa sœur regardaient un groupe de mannequins grandeur nature représentant des toréadors, tous côte à côte. Chacun portait le costume de lumière, avec des incrustations de perles, de sequins, brodées dans des tissus de soie et de satin aux couleurs chamarrées – violet, cerise, or et abricot. Voilà des tenues qu'une danseuse de Las Vegas porterait volontiers, ironisait leur père. Aux murs, des photos montraient des toréadors triomphants et fiers, devant des bêtes abattues, et ils posaient comme des statues offertes à l'adoration des foules. Les deux sœurs

s'entendaient pour les trouver stupides. « Les Portugais sont tristes, mais les Espagnols sont fous », disait leur mère, pour la énième fois. L'Espagne, soutenait-elle, est un pays d'hystériques. Le fado est à la fois mélancolique et philosophique, disait-elle, mais le flamenco est mélodramatique et infantile. En Espagne, la religion se résume à des flagellations que de morbides martyrs s'infligent à l'envi. Les corridas lui fournissaient une autre preuve de la démente des Espagnols. Au Portugal, des hommes affrontent des bêtes, mais sans armes – « c'est plus hardi, assurait leur mère, et sans cruauté ». En Espagne, le taureau doit être mis à mort, et il meurt pour satisfaire la foule : il faut qu'il souffre et qu'il saigne, et le public veut le voir souffrir. Au Portugal, un taureau affronte un homme mais, après coup, on l'envoie brouter dans les champs et on le laisse s'accoupler ; en Espagne, il faut toujours qu'il meure – pour amuser la foule. « Ça se résume à de la torture », soulignait Leonor, en haussant la voix pour édifier les autres visiteurs du musée.

Sur l'une des photographies – Kate la revoit maintenant avec précision – un taureau, avec des cornes aussi grosses que les avant-bras d'un homme, était saisi en plein saut ; la pointe d'une de ses cornes frôlait le visage du matador à moins de trois centimètres. Si ce dernier n'avait pas donné un coup de rein à cet instant, la bête lui brisait la mâchoire, pourtant, il avait l'air d'examiner cette corne avec la curiosité d'un type parfaitement détendu, comme un botaniste en vacances se pencherait sur une pousse d'aspect bizarre. Naomi était fascinée et regardait la photographie dans tous ses détails, comme si le cliché immortalisait un événement historique d'importance. Une autre photo, elle aussi, avait captivé son attention : elle représentait un taureau massif, penché vers le matador, au moment où, tout en se retournant, il fonçait vers la cape ; le cartouche signalait que ce matador s'appelait Manolete. Il était aussi svelte qu'un garçon de douze ans. On avait du mal à concevoir comment un être si frêle pouvait se tenir droit devant un tel monstre, lancé vers lui ; difficile de comprendre aussi comment il pouvait afficher une telle nonchalance – il semblait scruter la foule comme s'il se demandait si l'une de ses connaissances est bel et bien venue au spectacle cet après-midi. Son attitude, en tout cas, produisait l'effet désiré sur Naomi : elle admirait sans frein le courage histrionique de ce garçon. Naomi avait ensuite attiré l'attention de sa sœur sur les notices nécrologiques au mur. Un simple faux pas, disait-elle, la corne vous éventre, et on meurt comme le grand Joselito ; un geste inattendu, et la corne vous perce une artère et on saigne à mort comme Manolete. Elle prononçait leurs prénoms comme si elle vénérât ces toréadors depuis longtemps ; or, une heure plus tôt, elle n'avait jamais entendu parler de Manolete ou de Joselito.

Ces gens-là sont insensés, affirmait Kate devant sa sœur. Naomi ne la contredisait pas, mais soutenait qu'il y avait aussi quelque chose de remarquable dans leur témérité. Elle envoyait leur assurance, avouait-elle. Plus tard, quelques mois peut-être après cette visite, elle dit que le visage de Manolete, regardant le taureau qui le chargeait, lui rappelait ceux des saints qu'elles avaient vus sur tant de tableaux en Espagne, des saints tenant un crâne à la lueur d'une bougie, et qui plongeaient leur regard dans ses orbites oculaires. « Regardez-moi cet imbécile », lança leur mère devant une photographie montrant un matador couvert de sang, qui tenait à bout de bras une oreille tranchée, tout en s'offrant aux applaudissements torrentiels de la foule. Elle comparait son sourire à celui d'une brute plus ou moins attardée. « Et tout ça, seulement pour que les gens vous aiment », disait-elle. Naomi, elle, n'avait alors rien dit car, comme elle l'expliqua plus tard à sa sœur, elle sentait que leur mère se trompait ; l'admiration de la foule n'était pas l'unique objectif de cette affaire – pas même le principal. Dans le feu de l'action, estimait-elle, il arrive un moment où le matador n'est plus qu'un homme seul au milieu de la multitude. Alors, l'affrontement se transforme en un exercice de nature spirituelle, disait Naomi. Ce sont bien les mots qu'elle a prononcés, Kate en est persuadée maintenant. Naomi cherchait à imaginer les réflexions de Manolete face au taureau personnifiant la mort. *El momento de la verdad*. Pour Naomi, une formule comme celle-là était beaucoup plus significative que grandiloquente. Kate revoit sa sœur dans le musée, devant l'effigie de Manolete ; au-dessus, présentée comme la relique d'un martyr, pendait la peau de l'animal ayant causé sa mort ; et Naomi se tenait là, tête penchée, comme en prières. Elle avait alors quinze ans ; avant la fin de cette année-là, leur père serait mort.

Et quelques jours plus tard, se rappelle Kate, à Tolède cette fois, elles avaient vu l'effigie d'une autre figure sacrée, une statuette de saint François. Leur père, toujours bien préparé, possédait un plan chiffré de la ville, indiquant chacun des lieux à visiter. Il les avait conduites en cortège dans les rues, vers la cathédrale, par une chaleur impitoyable. La lumière du soleil était si aiguë que les rues paraissaient monochromes mais, dans la cathédrale, la lumière était délicieuse, filtrée par les vitraux qui projetaient sur les hautes voûtes des taches turquoise, dorées, ou écarlates. Toute la famille était abasourdie par l'immensité de cette église, par le magistral autel en bois de mélèze, par le fameux *Transparent* et ses multiples sculptures d'albâtre toutes en désordre. Dans le Trésor, l'ostensoir d'or de Juan del Arfe les avait éberlués lui aussi. « Il pèse deux cent cinquante kilos et, à la Fête-Dieu, on le porte dans les rues », disait leur père en lisant le guide. Non loin de là, en vitrine, il y avait donc cette figurine de

saint François. Livide, les lèvres entrouvertes, il contemplait les cieux. Kate avait d'abord cru que sa bouleversante extase drainait le sang hors de sa sainte face. Mais, en fait, cette funeste lividité était bel et bien le travail de la mort, car la statuette représentait le saint tel qu'il était apparu – intact – à ceux qui ouvrirent sa tombe en présence du pape Nicolas V, à Assise, en 1449, soit plus de deux siècles après la mort de François.

Ce jour-là, Kate s'était lassée de voir les peintures du Gréco que leurs parents les avaient contraintes d'admirer pendant des heures dès leur arrivée à Tolède – tous ces visages grisâtres et affamés, toutes ces mèches brûlantes figurant l'Esprit saint, pareilles à n'importe quelle chandelle allumée. Le petit saint François, en revanche, l'avait bien fait rire. Il était fabriqué en bois, pour l'essentiel, mais la cordelette pendant au-devant de sa tunique de bois, était en chanvre, et ses yeux en verre peint ; quant aux cils, ils étaient constitués de vrais poils ; les dents irrégulières – il en manquait deux, une en haut, l'autre en bas – étaient faites de petits losanges d'ivoire. Cette esthétique par trop réaliste inspirait de la pitié à force de ridicule ; ce n'était rien de moins qu'une apothéose du kitsch. Kate avait trouvé des formules pour décrire cela, avant de les noter : *apothéose du kitsch* ; *poupée de dévotion* ; *vénérable homuncule* ; *spécimen parfaitement conservé d'un mini-saint*. Elle se souvient avoir formulé une remarque pour Naomi à ce propos, mais celle-ci l'avait ignorée. Le nez sur la vitrine, Naomi contemplait la figurine. Comme ceux d'un somnambule, les yeux révoltés de saint François fixaient une chose que personne ne pouvait voir ; Naomi avait alors révolté ses propres yeux, et les avait gardés ainsi un long moment, sans cligner des paupières, attendant que la vision du saint lui soit transmise.

Beaucoup plus tard, pour se défendre d'une raillerie, Naomi expliquait qu'elle n'était plus du tout la même personne à Tolède, qu'elle avait été à Fátima. Dans cette ville-là, elle était intriguée par ce que les pèlerins pouvaient ressentir ; elle se demandait, contre sa propre logique, si les choses auxquelles ces gens croyaient avaient des chances d'être vraies. L'histoire de la Résurrection et tout ce qui s'y rattache lui paraissaient bien improbables, mais y avait-il chose plus improbable que l'idée selon laquelle l'univers serait né de rien ? À Fátima, l'adolescente qu'elle était alors ne parvenait pas à réduire ces manifestations de piété à de simples délires. À Tolède, cependant, elle n'avait plus de doutes. Entretemps, après avoir souvent discuté avec sa mère des histoires bibliques et de la vie des saints, elle en était venue à une certitude, qu'elle ne pouvait avouer à sa mère, mais qu'elle soutenait volontiers devant sa sœur : tout cela était de la fiction – une fiction d'une merveilleuse complexité toutefois. À Tolède, elle ne risquait pas de se convertir, assurait-elle à Kate. Certes, elle ne savait

dire pourquoi exactement la figurine de saint François l'avait tant frappée, mais ça n'avait rien à voir avec Dieu, affirmait-elle, sûre de son fait.

À Tolède, ce soir-là, si Kate se rappelle bien, elle-même et Naomi avaient été autorisées à se balader seules dans les rues, tandis que leurs parents se reposaient à l'hôtel. Elles étaient entrées dans une cour intérieure, et les lumières des immeubles autour étaient toutes éteintes. Au-dessus de la cour, le ciel était aussi noir qu'un plafond de granit, parsemé de grains de mica. En formant un anneau avec le pouce et l'index, Kate avait circonscrit un coin de ciel et s'était mise à compter les étoiles comprises dans cet anneau. Elle en a d'abord dénombré vingt, puis, en les recomptant, était arrivée au nombre de quarante. Comme des microbes de lumière, ces étoiles proliféraient sans cesse ; ça n'avait pas de fin, elles demeuraient innombrables, incalculables. Un parfum de vanille flottait dans l'air ; plus loin, là-haut, on entendait assez fort deux postes de télévision, syntonisés à des chaînes différentes. Kate cherchait à repérer les constellations et les traçait du doigt dans le ciel obscur. Pour instruire sa sœur, elle les nommait à voix haute. Naomi ne disait rien. Elle regardait le ciel, la bouche entrouverte, comme si elle mimait l'expression du saint François. « On dirait l'idiote du village », lui avait chuchoté Kate, en donnant une petite tape sous le menton de sa sœur ; et Naomi avait ri.

Incapable de trouver le sommeil, Kate reste allongée près de son époux endormi. Elle regarde le plafond et imagine le ciel nocturne derrière le toit de la maison ; elle a l'impression d'être allongée sous le couvercle d'une énorme tombe. Elle se tourne sur le côté et se blottit contre Martin. Impossible de dormir. Elle file donc dans son bureau. Sans y chercher quoi que ce soit de particulier, elle feuillette les notes qu'elle a prises. Elle situe Afonso dans un bar ; elle imagine un homme, qui serait Oszkár, assis près d'un autre homme ressemblant à Brahms, et d'un Américain portant une veste de lin. En se concentrant sur le personnage d'Oszkár, une idée lui vient, et elle allume son ordinateur.

V

25.

Depuis l'escalier, Kate entend Lulu discuter dans la cuisine. Sa fille lance une remarque inaudible qui fait rire Naomi, la fait rire fort, à gorge déployée comme on dit, un rire qui ne ressemble en rien à celui de Naomi. Avant d'ouvrir la porte, Kate s'immobilise pour écouter. Lulu parle de son amie Taryn ; à l'en croire, Taryn a plaqué son petit copain Scott, après qu'il lui a fait une vacherie lors d'une surbournie ; Scott plaide les circonstances atténuantes : il était bourré, mais pas tant que Belinda Sargent, qui s'est jetée sur lui, d'après Scott. « Et quand Belinda Sargent se jette sur toi, dit Lulu, t'as un sacré problème, c'est une grande fille, dotée d'une grosse paire de circonstances atténuantes. » Sa tante rit de nouveau, un peu moins fort ; il semble que l'hilarité de tout à l'heure ait drainé son énergie. « Et un autre truc à propos de Belinda Sargent... », poursuit Lulu au moment où sa mère entre dans la pièce.

« Bonjour », chantonne Naomi, en tendant une main sur le côté afin que sa sœur la saisisse. Mais, tout en faisant cela, elle se tourne vers Lulu et lui adresse un signe de tête ; il semble qu'elles aient prévu quelque chose.

Lulu regarde sa mère, puis articule des sons qui pourraient être des mots, ou pas.

— Je n'ai pas la plus infime idée de ce que tu viens de dire, répond Kate, comme on s'y attendait de toute évidence.

Sur le même ton, Lulu répète :

— *Jó reggelt anya.*

— Bonjour, maman, traduit Naomi.

— *Lulu vagyok.*

— Je m'appelle Lulu.

— *Nem*, commence Lulu, avant de regarder sa tante afin qu'elle l'aide un peu.

— *Tudok.*

— *Nem tudok jól magyarul.*

— Je ne parle pas bien le hongrois, explique Naomi.

Elle s'adosse à sa chaise et, en regardant Kate, tend une main vers Lulu comme si elle présentait une élève méritant des félicitations.

— Elle a retenu tout ça en quelques secondes seulement, dit-elle. La prononciation est excellente. Elle est pas mal plus douée que moi.

— Une meuf futée, dit Lulu en jetant un regard sur l'horloge, tandis que sa mère s'assoit. Il faut que j'y aille, ajoute-t-elle, bien qu'il ne soit pas encore l'heure où elle file habituellement.

Elle ouvre le réfrigérateur et boit une gorgée de jus de pomme à même le carton. En d'autres circonstances, Kate lui demanderait de prendre un verre.

— Ta fille me fait bien rigoler, dit Naomi.

— Juste des potins, dit Lulu après avoir avalé une seconde gorgée. Des potins sur des amis et des connaissances, précise-t-elle pour rassurer sa mère et lui indiquer que ces ragots ne révèlent rien de ce qui se passe sous son toit.

— Elle raconte très bien les histoires, dit Naomi en s'adressant à Kate. Elle tient ça de toi sans doute.

Lulu s'approche de sa mère et lui donne une bise sur le front. « J'y vais », dit-elle. Puis elle recule et ouvre les bras en direction de sa tante, pour l'enlacer.

— Eh bien...

— Oui, dit Naomi en se levant. Je t'accompagne à la porte.

Elle suit Lulu jusque dans le vestibule, où elles échangent quelques mots à voix basse. Kate entend la porte d'entrée s'ouvrir, puis sa sœur lancer des encouragements : « Allez, fonce et fonce toujours. Mets tes talents en valeur. » Ensuite, presque en criant : « N'oublie pas : ce ne sont pas des problèmes, juste des défis à relever ! » En revenant dans la cuisine, Naomi affiche le sourire d'une personne qui vient de dire au revoir à une incorrigible amie. Elle s'approche de la table, toujours en souriant, s'assoit, n'ajoute rien.

— Ça ressemble à des adieux, fait remarquer Kate.

— Je t'ai assez envahie, répond Naomi. Puis elle regarde vers la porte et lance : Tu dois être vraiment fière d'elle.

— Tu rentres à Londres ?

— Oui. Je te l'ai dit, Katie.

Elle prononce ces paroles sur le ton qu'elle prendrait pour se faire pardonner, même s'il est évident qu'elle ne croit pas devoir s'excuser.

— Tu m'as dit que tu partais bientôt, en effet.

— Il est temps que tu te retrouves dans tes meubles.

— Tu prends quel train ?

— Je ne sais pas exactement. En milieu de matinée.

— Veux-tu venir avec moi voir maman ?

Naomi tourne son regard vers le jardin.

— Je ne pense pas que ce soit une bonne idée.

— Tu voulais y retourner, lui rappelle sa sœur.

— D'une manière ou d'une autre, ça se terminerait en larmes. Je

lui fais du mal.

N'importe quelle visite lui fait du bien, se défend de répondre Kate, mais elle n'a pas envie d'objecter.

— Si c'est ce que tu penses...

Naomi scrute encore le jardin, elle reconsidère peut-être sa décision.

— À quelle heure y vas-tu ?

— Probablement vers 9 h 30. Je dois régler certains trucs avant. Le regard de Naomi va d'un buisson à l'autre ; après un certain temps, il est clair que ces réflexions visent seulement à donner le change.

— J'y retournerai bientôt, dit-elle enfin.

— Avant de partir pour l'Écosse ?

— Oui, c'est promis, dit Naomi en regardant sa sœur comme si elle prêtait serment.

— Pourquoi ne restes-tu pas déjeuner ? propose Kate d'une voix câline qui lui déplaît immédiatement.

— Tu as été très bonne pour moi, Katie, mais je ne veux pas abuser.

Il est évident que Naomi lui a dit tout ce qu'elle voulait raconter ces derniers jours, et il est probable qu'elle soupçonne sa sœur de vouloir la sermonner quelque peu.

— Ici, tu n'abuses jamais, lui dit Kate. C'est impossible.

Le sourire de Naomi révèle que l'hyperbole est exagérée à son avis.

— Je partirai en même temps que toi, dit-elle à sa sœur. Il faut que tu bosses.

Kate constate que Naomi n'a encore rien mangé. Elle lui prépare une assiette : une pomme coupée en tranches, du miel, du pain grillé – sans beurre – un verre de jus. Elle se fait du café pour elle-même et glisse d'autres tranches dans le grille-pain. Pendant ce temps, Naomi lui dit combien elle a apprécié les derniers jours en sa compagnie, combien Lulu est adorable, combien Martin est brillant. « Ça m'a fait du bien », dit-elle. En observant sa sœur, Kate peut reconnaître que cela est partiellement vrai : elle n'a plus l'air aussi éreintée.

Les sœurs sont assises face à face dans la cuisine et discutent naturellement, comme si rien de notable n'était survenu dans la vie de chacune au cours des mois précédents, comme si aucun changement n'était en vue. Il est peut-être préférable, pense Kate sans en être encore sûre, que certaines choses ne soient pas dites. Mais à ce moment-là, Naomi, distraite par un écureuil sur la terrasse, se tourne et Kate examine la joue de sa sœur : l'épiderme fait songer à la surface d'un café froid. Tout en regardant la petite bête sautillante, Naomi mord dans une tranche de pomme qui laisse, sur l'une de ses dents, une trace de sang.

— Tu saignes, dit Kate, en frappant de l'ongle sa même incisive

afin que Naomi sache où se trouve le sang.

Naomi fronce les sourcils, frotte rapidement sa dent du doigt. Puis, après y avoir jeté un coup d'œil, l'essuie avec le pouce.

— C'est inquiétant, dit Kate.

— Ça va mieux, répond Naomi.

— Je pense que tu devrais faire attention.

— Ce n'est rien.

— Tu devrais aller chez le dentiste, insiste Kate.

— Si ça ne s'est pas résorbé dans quelques semaines, j'irai, oui.

— Tu devrais y aller maintenant. À Londres. Il y a des dentistes dans ta cambrousse ? Je parie que non.

— Je trouverai un vétérinaire, plaisante Naomi.

— Mais je suis sérieuse, dit Kate. C'est inquiétant, Naomi. Il y a quelque chose qui ne va pas. Et qui va s'aggraver si tu n'y remédies pas bientôt.

— C'est insignifiant, répond Naomi. Ça va s'arranger.

— Tu penses...

— Bon, ça suffit, changeons de sujet. Si mes dents se mettent à déconner, je verrai un spécialiste et je suivrai le traitement qu'il me recommandera. Mais, crois-moi, je vais mieux, ajoute-t-elle en mordillant délicatement son pain grillé.

— Et qu'est-ce que tu vas manger là-bas ? Tu ne peux pas te nourrir uniquement de miel et de pommes de terre.

— Je t'en prie, Katie, tu t'en fais comme si j'émigrerais en Sibérie. La région est tempérée, tout comme ici. À quelques minutes en voiture, on retrouve la civilisation.

— Bien. C'est juste que...

— Si on manque de quoi que ce soit, on ira faire des courses en auto. Nous avons un congélateur. Ne te soucie pas de notre régime – si ça se trouve, on mangera plus sainement que quatre-vingt-dix pour cent de la population britannique. Je lance le chiffre au hasard, mais tu comprends très bien ce que je veux dire.

— En tout cas, tu ne manges pas suffisamment.

— Je ne mange pas beaucoup en ce moment. Je te l'accorde. Mais je mange ce que j'ai besoin de manger, et ce que je peux manger sans me faire du mal. Tu veux que je sois prudente ? Je le suis. Une étape à la fois. Je suis raisonnable. Tu devrais être d'accord là-dessus.

— As-tu fait faire un bilan de santé ?

— Mais pourquoi le ferais-je ?

— Parce que ton corps a subi un énorme stress. Il est possible que ton cœur ait trinqué. J'ai fait quelques recherches et, si notre corps...

— Ça, je suis sûre que tu en as fait, dit Naomi, comme s'il s'agissait, chez Kate, d'une sorte de compulsion insolite et cocasse. Mon cœur va très bien. Tiens, sens, dit-elle, et elle présente son poul,

deux doigts posés sur l'envers de son poignet.

— Et Bernát ? Dans quel état est-il ?

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Eh bien, il est évident qu'il est allé trop loin. Il pourrait développer toutes sorte de complicité...

— Il sait ce qu'il fait, dit Naomi.

— Parce qu'il s'y connaît en médecine par-dessus le marché ?

Naomi regarde sa sœur et cligne des yeux à quatre ou cinq reprises, très vite, comme si cette dernière remarque était d'une agressivité inexplicable. Alors Kate, avec le sentiment de naviguer précautionneusement hors des abris d'un port, lui dit :

— Il y a quelque chose que je voudrais te demander.

— À propos de Bernát, j' imagine.

— Son frère se prénomme bien Oszkár ?

— Exact.

— C'est un biologiste marin.

— Oui.

— Spécialiste des poissons-chats.

— Hum.

— Une sommité internationale, en fait.

— Je crois.

— Lorsqu'on est une sommité, on publie généralement des articles sur ses sujets d'études.

— C'est possible, je ne sais pas.

— De nos jours, les universitaires doivent publier des articles régulièrement. Le système fonctionne comme ça. Tu publies ; l'université en tire bénéfice ; tu gardes ton emploi.

— Tu as probablement raison.

— Je pense que oui, fait Kate, sentant la mer houleuse. Alors, ne trouves-tu pas étrange qu'après des heures de recherches sur internet, aucun site ne signale l'existence d'un biologiste marin nommé Oszkár Kalmár ?

— Tu as fait des recherches sur le frère de Bernát pendant des heures ?

— Peut-être pas des heures. Mais, oui, j'ai bien cherché.

— Pourquoi ? demande Naomi, comme si Kate venait de lui avouer quelque chose d'idiot, mais sans conséquence, avoir peint des pois sur sa voiture, par exemple.

— Je voulais voir de quoi il a l'air, répond Kate, provoquant un sourcillement chez Naomi. C'est normal de désirer voir le visage d'une personne dont on nous a parlé, explique-t-elle.

— Alors, j' imagine que tu as fait des recherches sur Bernát aussi.

— Bien sûr.

— Et t'as trouvé quelque chose ? demande Naomi à la manière

d'un suspect nonchalant qui poserait des questions à la policière fouillant sa maison.

— Non, mais je ne m'attendais pas à en trouver.

— Pourquoi ?

— En raison de la nature de son boulot. Mais dans le cas d'Oszkár, c'est tout différent, tu ne penses pas ? On s'attend à trouver un profil quelconque, connu des autres spécialistes dans le même domaine. Pourquoi n'ai-je rien trouvé ?

— Tu as peut-être mal tapé son nom.

— Comment l'épelle-t-on ?

— O-s-z-k-a accent aigu-r. K-a-l-m-a accent aigu-r.

— C'est ce que j'ai fait. Il n'a pas l'air d'exister.

— Non. Tu ne l'as pas trouvé sur internet. Ce n'est pas la même chose.

— Les éminents scientifiques y apparaissent forcément, dit Kate. Or, je n'ai pas trouvé un seul lien. Ça ne te semble pas bizarre ?

Naomi se frotte le visage comme si on était en pleine nuit et que l'interrogatoire durait depuis presque trois heures.

— À quoi veux-tu en venir, Katie ? demande-t-elle.

— Je peux être directe ?

— Tu le seras, de toute façon, quoi que je dise.

— Je veux en venir à ceci : ça m'inquiète.

— Qu'est-ce qui t'inquiète ? La discrétion d'Oszkár sur internet ?

— Le fait que tu ailles t'enfermer là-bas avec cet homme.

— Pourquoi ? Tu le crois dangereux ? demande Naomi, qui se couvre la bouche d'une main, en roulant des yeux horrifiés.

— Le jeûne qu'il s'est imposé était dangereux, conviens-en.

— Tu veux l'interviewer ?

— J'aimerais certainement le rencontrer.

— Le soumettre à une procédure d'évaluation ?

— Pour lui parler.

— Pour connaître enfin ses visées sur ta petite sœur ?

— Non. Pour...

— Ça n'arrivera pas.

— Pourquoi non ? J'ai bien rencontré Gabriel.

— J'estimais que tu le trouverais convenable. Mais tu n'aimerais pas Bernát.

— Je ne vois pas pourquoi tu dis ça.

— Parce que je sais que tu ne l'aimerais pas. Tu le détesterais même. Tu le trouverais prétentieux.

— Et lui me trouverait bourgeoise et chiant. Peu importe, j'aimerais tout de même le rencontrer. J'ai fait la connaissance de Gabriel et...

— Katie, ça ne se produira pas, tranche Naomi, en posant un

regard ferme sur sa sœur.

— Très bien, dit Kate, les mains à quelques centimètres au-dessus de la table pour signifier qu'elle se résigne.

Puis elle fait tourner son café dans la tasse sans aucune raison.

— Il n'y a pas de quoi s'inquiéter, dit Naomi sur un ton laissant à penser que Kate est la plus vulnérable des deux sœurs.

Cette dernière considère le fond de sa tasse. Elle se dit qu'il vaut peut-être mieux battre en retraite avant d'avoir trop parlé. Toutefois, presque à son insu, elle s'entend poser calmement une question en guise de conclusion :

— Mais que sais-tu de lui au juste ?

— Tu m'as perdue là...

— Pourtant, la question me semble claire.

— J'en sais beaucoup. Ça fait trois jours que je te parle de lui.

— Oui, mais que sais-tu vraiment de lui. Pas ce qu'il t'a raconté. Ce que tu sais au fond.

— Qu'est-ce que tu sais de moi ? rétorque Naomi.

— Enfin, sois sérieuse. C'est important.

— Je suis sérieuse. J'ai passé beaucoup de temps avec lui. Je le connais très bien. Aussi bien qu'on peut connaître quelqu'un.

— Hum, c'est...

— Mais toi, évidemment, tu es sûre que je me goure. Tu...

— Je ne dis pas ça.

— Oui, tu le dis.

— Pas du tout. J'ai des doutes, je l'admets. L'homme que tu m'as décrit... me met mal à l'aise.

— Dans ce cas, c'est ma faute.

— Je ne le crois pas. L'histoire du frère, par exemple. Eh bien, pour être franche, je ne pense pas qu'il ait un frère. Du moins, pas un frère portant ce nom-là. Je pense que c'est de l'affabulation.

— On raconte tous des histoires, réplique Naomi immédiatement.

Sa sœur a l'impression, soudain, que cette réplique est tirée d'une ritournelle à la mode.

— Tout le monde exagère, poursuit Naomi. Tout le monde ment. Surtout ceux qui en savent trop.

— Je ne comprends pas du tout ce que tu veux dire.

— Bien, fait Naomi, qui hausse les épaules de manière insouciant.

— Je t'en prie, ne joue pas les désinvoltes avec moi.

— Je m'en excuse. Je ne voulais pas te donner cette impression. Mais on ne peut pas tous vivre selon tes critères.

— Naomi, je t'en supplie.

— Supplier de quoi ? demande Naomi, présentant un air à la fois ingénu et renfrogné.

— Es-tu en train de me dire que j'ai raison ?

— Raison ? À quel propos ?

— À propos du frère.

— Non. Je dis simplement que ce que tu penses ne m'importe pas, répond Naomi, sans colère apparente, bien que ses lèvres aient pâli.

— Naomi...

— Tu penses que je suis une sotte qui gobe tout ce qu'on lui raconte. C'est ça que tu me dis.

— Bien sûr que non. Seulement...

— Oui, tu l'as dit. Tu penses que je suis ensorcelée par un charlatan.

— Je ne le connais pas. Je ne l'ai jamais vu.

— Mais ton idée est faite. Tu as un verdict.

— Non, j'ai des doutes, c'est tout. Certaines choses que tu as racontées m'ont...

— Au fond, tu n'as pas bien compris, avance Naomi comme pour aider sa sœur à se tirer d'un mauvais pas.

— Peut-être. Mais l'homme dont tu m'as parlé... à mes yeux, parfois, me paraît...

Sans achever sa phrase, Kate fait une mimique marquant de l'hésitation.

— Dis-le, fait Naomi.

Elle donne de petits coups d'ongle sur sa tasse vide, à cinq ou six reprises, afin de provoquer sa sœur par ce tintement sourd.

— Allez, c'est ton domaine. Ne tourne pas autour du pot. Termine ta phrase : *il te paraît...* Vas-y.

Kate soutient le regard de Naomi et y décèle du mépris.

— Certaines choses, chez lui, me paraissent bidon, dit-elle enfin en se penchant pour s'excuser.

Naomi ferme les yeux et se masse les tempes avec deux doigts sur chacune d'elles, mécaniquement, on dirait qu'elle fait tourner des roulettes. Elle répète cela dix bonnes secondes, avant de regarder Kate à nouveau. Elle scrute le fond de ses yeux comme si, par des trous dans le mur, elle cherchait dans une chambre une toute petite chose qu'on y aurait cachée.

— Tu as parlé à Gabriel ? dit-elle, avec l'air de se moquer de deux conspirateurs qui se fourvoieraient complètement. Comment as-tu obtenu son numéro ?

— Il m'a téléphoné.

— Impossible, rétorque Naomi. Pourquoi aurait-il fait ça ?

— C'était il y a quelque temps. Lorsque vous étiez ensemble.

— Et comment a-t-il eu ton numéro ?

— Je le lui avais donné, quand il est venu ici.

Naomi étudie le visage de sa sœur, en soupesant la véracité de son explication, puis elle s'adosse à la chaise et décide qu'il est inutile de

se soucier davantage de tout cela.

— Eh bien, je suis sûre que la rencontre des beaux esprits a porté ses fruits, dit-elle.

— Il s'inquiète encore pour toi.

— Il le dit.

— On s'inquiète tous.

— Mais tu n'es pas contente que je sois heureuse, dit Naomi, non pour le reprocher à sa sœur, simplement comme si elle soulignait un paradoxe.

— Je veux que tu sois heureuse. Bien entendu que je le veux. Mais je ne suis pas certaine que...

— Je sais, tu penses avoir raison, l'interrompt Naomi. Tu crois qu'il faut me protéger contre moi-même, et contre ce charlatan. Mais je n'ai pas besoin qu'on me protège. Je sais ce que je fais, je connais Bernât – toi non, poursuit-elle sur un ton presque monocorde et sans y mettre d'animosité. Il n'y a rien de bidon chez lui. Il est mathématicien, or, un mathématicien bidon, ça n'existe pas. Mais ce n'est qu'une facette de sa personne. Tu ne l'as pas entendu s'exprimer. Il faut l'entendre parler pour comprendre comment il réfléchit, pour apprécier son esprit. C'est un original. Son esprit ne fonctionne pas comme le tien ou le mien. De plus, tout ça ne tient pas seulement à sa façon de parler. Oublie les histoires que je t'ai racontées. L'essentiel est ce qu'il fait. C'est ça qui importe, et il en va ainsi pour chacun de nous, tu es bien d'accord ? Martin le répète sans cesse. Notre personnalité et ce que nous faisons ne sont pas des choses différentes. On ne joue pas un rôle quand on se saoule tous les jours pour frapper sa femme. On est un ivrogne et un batteur de femme. On est ce qu'on fait, dit-elle, l'air de croire qu'elle formule une vérité indiscutable.

— Je ne te suis plus, dit Kate.

— C'est aussi simple que ça, répond sa sœur. Il donne de l'argent. Voilà ce qu'il fait. Ce n'est pas une pose chez lui. Il fait du bien. Dans ce monde, l'argent permet d'accomplir des choses, ajoute-t-elle, comme si elle pensait que sa sœur pourrait être encline à contester cela. Et ce qu'il a fait en Écosse... ce n'était pas pour m'épater. Ce n'était pas du théâtre.

— Je n'ai jamais dit que c'en était.

— C'était très, très réel, et vrai. Et courageux. Extrêmement courageux. Je n'aurais pas pu faire ce qu'il a fait, dit Naomi.

— Dieu merci, chuchote Kate pratiquement à son insu.

Naomi se tait un instant pour observer sa sœur ; il y a de la déception dans son regard.

— Pour toi, tout cela est difficile à concevoir, reprend-elle avec une compassion inattendue dans la voix.

Puis Naomi s'emploie à expliquer que Bernât est un être

profondément spirituel. Elle utilise le mot quatre fois en trois phrases. Laissant entendre que le monde spirituel est un domaine auquel Kate reste étrangère. Si Kate entendait Bernât jouer du piano, elle le trouverait plutôt médiocre pianiste, affirme Naomi. Kate entendrait les fausses notes et penserait qu'il prétend savoir jouer. Mais les fausses notes n'ont aucune importance – seul l'esprit de la musique compte, et Bernât saisit toujours l'esprit des choses. Kate a besoin que tout soit toujours en ordre, lui dit sa sœur, comme si elle parlait d'un fait aussi objectif que la taille de Kate. Et, à cet égard, cette dernière agit à l'exemple de Martin, dit Naomi. Ils sont tous deux supérieurement rationnels. Mais Bernât sait qu'il y a des limites à la raison. On ne peut pas catégoriser Bernât, c'est la raison pour laquelle Kate se sent mal à l'aise à son endroit. « Tu veux des explications, dit Naomi, mais je ne peux que te décrire les choses. » Sa voix est si posée qu'elle en devient inquiétante ; quiconque l'entendrait parler depuis le couloir, ou d'une autre pièce, penserait qu'elle expose une idée point par point, en suivant une stricte logique. Elle ne semble plus chercher à convaincre sa sœur de quoi que ce soit ; c'est davantage comme une suite d'arguments qu'elle se serait engagée à mémoriser et qu'elle a besoin d'exposer maintenant, sans en omettre aucun. Le problème de Kate, lui explique Naomi, tient à ceci : elle pense qu'il est irresponsable de vivre isolé.

Profitant d'un instant d'hésitation, Kate s'interpose :

— Non, dit-elle. Mais la société forge ce que nous sommes. Chacun de nous est un animal social. Nous avons besoin des autres.

— Pas moi, dit Naomi, avec un petit sourire un peu triste, laissant croire qu'elle aimerait bien qu'il en soit autrement.

Mais cette tristesse affichée vise uniquement à reconforter sa sœur, Kate le sent très bien.

— Mais tu ne seras pas seule en Écosse, fait-elle remarquer.

— Je le serai la plus grande partie de la journée, répond Naomi. Nous aurons chacun notre cellule, ajoute-t-elle, non sans y mêler un brin d'humour pour adoucir les angles. Kate glisse une main vers sa sœur ; celle-ci la prend, délicatement, comme s'il s'agissait d'un globe en verre fragile, puis la libère aussitôt.

— Je serai heureuse, dit-elle.

Kate perçoit cette phrase comme si Naomi lui confiait un bien sobre dessein.

26.

La mère de Kate se trouve dans le jardin près de l'étang. On lui a lavé les cheveux, ils sont coiffés aussi bien qu'ils peuvent l'être, et elle

porte le cardigan de cachemire rose que Kate lui a offert l'an dernier. On a placé son fauteuil roulant en plein soleil. Son visage, légèrement relevé, fait face au soleil ; ses yeux sont clos et elle sourit.

— Bonjour, maman, dit Kate.

Sa mère ouvre les yeux, comme si elle s'éveillait, et son sourire s'épanouit. « Bonjour, Katie », répond-t-elle sans modifier l'angle de son visage, comme si les rayons du soleil lui avaient été prescrits par le médecin et qu'elle ne devait pas s'y soustraire jusqu'à nouvel ordre. Kate s'assoit sur le banc et sa mère pose une main sur son bras. Ses doigts la serrent avec une certaine force, et Kate ne décèle aucun tremblement.

— Comment vas-tu aujourd'hui ? demande Kate.

— Bien. Très bien.

Elle referme les yeux et sourit encore.

— Ça se voit, dit Kate.

Sa mère serre son bras un moment, tout en gardant les yeux fermés, sans cesser de sourire.

— On t'a coiffée, dit Kate.

— Oui, merci. C'est la petite Allemande qui a fait ça.

— C'est impeccable, dit Kate. Mais de quelle Allemande parles-tu ?

Sa mère ouvre les yeux et inspecte le jardin. « Elle, là-bas », dit-elle en indiquant la passerelle qui mène à la véranda ; sur cette passerelle, une infirmière pousse un autre fauteuil roulant ; l'infirmière se prénomme Kornelia, elle est Polonaise, et doit avoir au moins trente-cinq ans. Une dame toute menue, enveloppée dans plusieurs couvertures, est installée dans le fauteuil ; on dirait une chrysalide.

Leonor considère le jardin avec bienveillance. « Quelle belle journée, fait-elle remarquer en frottant l'une des manches de la veste de Kate. C'est joli ça. C'est nouveau ? » « Si tu veux », répond Kate ; elle possède cette veste depuis des années et l'a portée aux Willows à plusieurs reprises.

— Ah, c'est bien ce que je pensais, dit sa mère, l'air joyeux. Une belle couleur. Bleu pétrole, précise-t-elle.

Puis elle évoque le souvenir d'un pull de la même couleur que portait Kate lorsqu'elle était adolescente ; elle se rappelle même du Noël où Kate l'a reçu en cadeau – et que cette année-là on avait offert à Naomi une encyclopédie de la faune et de la flore, dans laquelle se trouvait une grande photographie pliante, représentant une forêt tropicale, photo que Naomi avait recopiée avec des crayons de couleur. « Ça lui a pris des mois », se souvient sa mère.

Kate s'en souvient : Naomi, assise devant la table tous les soirs, dessinant avec minutie, centimètre par centimètre, sur un grand rouleau de papier, reproduisant chaque poil d'un pelage et chaque veinule d'une feuille ; Kate revoit l'arsenal de crayons, alignés selon

leur couleur au bord de la table ; le visage de Naomi enfant lui revient aussi, penché de côté, tout proche du papier, Naomi concentrée comme le serait une dentellière. Sa mère, invitée par Kate à préciser son souvenir, rappelle avec quelle discipline Naomi s'acquittait de ce travail : ses crayons toujours en ordre, qu'elle taillait avec application après s'en être servi ; tout le soin qu'elle prenait pour ne jamais tacher ni froisser son dessin.

— Il y avait un serpent, dit sa mère toute fière. Elle a dessiné chacune de ses écailles.

Le dessin était très réussi, Kate en convient. Mais ce qu'il y a de plus remarquable encore, c'est l'état d'esprit de sa mère aujourd'hui. Voilà des mois qu'elle n'a pas eu les idées aussi claires, ni été si volubile.

Kornelia et la dame menue passent devant elles. La dame menue leur sourit, comme si sa promenade était une randonnée qui l'emplissait de joie. « Bonjour, M^{lle} Grunberg », dit la mère de Kate à la façon d'une châtelaine accueillant un client venu visiter son manoir. M^{lle} Grunberg glousse de rire comme si Leonor avait fait une blague narquoise ; le son qu'elle émet en riant ressemble au bruit d'un loquet en plastique qu'on referme sur lui-même. Kate est ravie de constater que les salutations de l'infirmière marquent de l'affection et du respect pour sa mère. « Je vous présente ma fille », répond la mère de Kate, en saisissant le bras de sa fille ; et Kornelia tient son rôle à la perfection, car elle adresse à Kate un sourire empreint de politesse comme s'il s'agissait de leur première rencontre.

M^{lle} Grunberg et Kornelia poursuivent leur chemin le long du sentier, la mère de Kate les suit du regard, jusqu'à ce qu'elle les perde de vue, derrière un buisson de lauriers.

— Une fille charmante, dit-elle. Kornelia. Un prénom délicieux. Qui lui va très bien, ajoute-t-elle comme se parlant à elle-même.

Elle reprend sa position face au soleil, puis ferme les yeux.

— Raconte-moi, Katie, murmure-t-elle. Tu écris un nouveau livre ?

— Je viens d'en commencer un – du moins je l'espère.

— Comment ça ? Tu ne le sais pas ?

— J'en suis tout au début, explique Kate. C'est comme une grossesse. Souvent, dans les premières semaines, ça peut tourner mal.

C'est à peine si elle perçoit le rire de sa mère.

— Et l'intrigue ? demande-t-elle, souriant encore au soleil réconfortant.

— C'est l'histoire d'une femme qui s'appelle Dorota.

Kate relate le scénario pour ce qu'elle en sait. Les yeux de sa mère bougent sous leurs paupières, on dirait qu'ils examinent le personnage de Dorota.

— C'est bien, les gens aiment les histoires de fantômes.

— En effet.
— Mais pourquoi l'action ne se déroule pas à Londres ?
— Prague convenait mieux, dit Kate. C'est comme lorsqu'on fait des repérages pour un film, précise-t-elle.
— Mais tu connais Prague ?
— Nous y sommes allés il y a quelques années. Une ville singulière.
Kate décrit quelques-unes des choses visitées là-bas durant la semaine qu'ils ont passée en Tchéquie ; ses paroles dérivent doucement dans l'air.

Après un moment de silence, sa mère lui demande :

— Lesquels ai-je lus ?
— De mes livres, tu veux dire ?
— Oui.
— Je pense que tu les as tous lus.
— Mais le plus salace...
— Voyons, je n'écris pas de...
— Celui qui se passe en Italie.
— *La Belle Giulia*.
— Oui. Je me souviens. Je l'ai bien aimé celui-là.

Kate sent qu'il ne sera pas question de Naomi si elle n'aborde pas elle-même le sujet ; elle bifurque donc en disant :

— Naomi t'a parlé de ses projets ?
— Pas vraiment. Je ne pense pas.
— Elle ne t'a pas dit qu'elle allait en Écosse ?
— Elle l'a peut-être fait, répond sa mère sans réagir. Mais j'oublie des choses. Tu le sais.

— Elle ne t'a pas parlé de Bernát ?
— Qui ? demande Leonor – et, pendant une seconde, une ride raye son front, avant de disparaître.

— Bernát.
— Elle m'a parlé d'un ami, mais je ne pense pas qu'il portait ce nom-là.

— De Gabriel, alors ?
— Il est possible qu'elle ait parlé de Gabriel. Et de Martin. Elle m'a parlé de Martin.

— Mon Martin ?
— Bien sûr. Qui d'autre ? Elle l'aime bien, dit Leonor, avant d'ouvrir les yeux et de sourire à Kate.

Mais l'espièglerie qu'elle mêle à ce sourire est si fausse qu'il en devient laid ; Kate ne reconnaît pas sa mère.

— Non, maman, dit Kate, trop abruptement. Martin n'est pas du tout son genre.

— Pourquoi ? Il te plaît bien à toi.
— Sans doute.

— Elle l'aime bien, répète Leonor, en tournant son visage vers le soleil.

Elle referme les yeux et, sans rien dire, modifie plus confortablement sa position dans le fauteuil.

— Et comment tu la trouves ? demande Kate une minute plus tard.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? réplique sa mère dans un souffle à travers lequel Kate perçoit une pointe d'impatience.

— Sa relation avec Bernát. C'est préoccupant.

— Pourquoi ?

— Je ne pense pas qu'il ait une bonne influence sur elle.

— Ce n'est plus une enfant.

— Ça, je le sais, maman. Mais songe seulement à son allure...

— Je ne vois pas ce que tu veux dire.

— Elle a très mauvaise mine.

— Je l'ai trouvée bien, moi.

— Elle a perdu beaucoup trop de poids.

— Tu as toujours dit qu'elle était grosse.

— Je disais qu'elle devrait faire plus d'exercice. Ce n'est pas exactement la même chose.

— J'ai été ravie de la revoir, dit Leonor avec un regard semblant reprocher à sa fille un manque d'amabilité.

— Je n'en doute pas un instant, dit Kate. Mais...

— Elle m'a dit que vous ne vous entendiez pas bien. Elle m'a parlé d'une dispute.

— Une dispute ? À quel propos ?

— Elle ne me l'a pas dit, répond Leonor. Mais ça devait être sa faute, ajoute-t-elle, comme s'il était entendu que Kate ne supportait pas qu'on la croie coupable de quoi que ce soit.

— Et quand cette dispute aurait-elle eu lieu ?

— Dernièrement, j'imagine.

— Nous nous sommes fâchées l'an dernier. C'est peut-être à ça qu'elle faisait allusion, dit Kate. Mais on en était toutes deux responsables.

Sa mère hausse les épaules. Puis fait la moue, mais il semble que ce soit parce que le soleil se cache ; des nuages glissent dans le ciel en leur direction depuis la crête des Downs. Bien qu'elle sente qu'il vaudrait mieux ne pas parler plus longuement de cette dispute, Kate demande à sa mère :

— Elle t'a parlé de ça hier ?

— La semaine dernière, répond sa mère sans hésiter.

Mais, dans l'esprit de Leonor, la semaine est une unité de temps très élastique, qui signifie *quelque temps* – rien de plus précis.

— Tu ne l'as pas revue hier ? demande Kate avec la plus grande douceur.

D'après le regard que sa mère lui décoche, Kate sent qu'elle trouve la question un peu offensante. Sa mère se détourne et observe les changements atmosphériques.

— Il est vrai qu'on s'est disputées ce matin, reconnaît Kate. À propos de Bernát, explique-t-elle ensuite, puisque sa mère ne lui répond pas.

Sa mère soupire – ennuyée, selon toute vraisemblance.

— Évidemment, dit-elle.

— Elle est partie, ajoute Kate. J'ignore quand elle reviendra.

Sa mère contemple le ciel, maintenant immobile. On pourrait penser qu'elle a déjà oublié tout ce qui vient d'être dit depuis dix minutes.

— On devrait peut-être rentrer, propose Kate.

— Encore une minute, répond sa mère.

Toute son attention est fixée sur un seul nuage ; son regard le détaille comme s'il s'agissait d'un grand tableau que son esprit aurait du mal à interpréter. Elle porte une main sur les boutons supérieurs de son cardigan, ses doigts s'y agrippent, puis ramassent le tissu dans son poing. Elle ouvre la bouche, aspire un peu d'air, et la referme. Kate pose une main sur son poing et ce contact ranime sa mère comme si sa peau avait frôlé des orties.

— Rentrons, dit-elle.

En quittant le foyer, Kate interroge la réceptionniste de manière détournée afin d'établir que sa sœur est bel et bien venue ici la veille. Dans sa voiture, garée au parking, elle se met à pleurer.

27.

« Agréable de se retrouver seules chez soi », dit Lulu avec un sourire complice, devinant que sa mère pense exactement la même chose. Elles sont assises dans la cuisine, côte à côte, et font face au jardin, qu'elles contemplent comme s'il avait un peu changé depuis le matin.

— Je pensais que vous vous entendiez bien, dit sa mère.

— En effet, répond Lulu. Mais, parfois, il lui arrive d'être un peu...

Aussitôt, elle fait un geste exprimant ce qu'elle veut dire : les doigts bien écartés, elle semble retenir au sol un énorme ballon de caoutchouc.

— Ça arrive.

— Je veux dire par là que ce n'est tout de même pas une offense à la civilisation que d'enregistrer de la musique sur son téléphone.

— Elle t'a dit ça ?

— Plus ou moins.

— Naomi a des principes bien à elle.

— Mais je l'aime bien, dit Lulu.

— Je sais.

— Même si papa ne saura jamais l'apprécier.

— Voyons, il l'aime bien, lui aussi.

— Entendu, dit Lulu, qui montre son scepticisme en haussant un sourcil.

— Mais elle ne s'est pas toujours bien comportée avec ton père.—
Je sais.

— Tu n'en sais à peu près rien.

— Ça me suffit.

Kate caresse le bras de sa fille, une seule fois, pour la remercier. Un bruit soudain la fait sursauter. Son téléphone vrombit sur la table ; mais ce n'est pas Naomi qui appelle. Une pensée amuse Lulu, qui sourit.

— Tu songes à quoi ? demande sa mère.

— Aux boucles d'oreilles, répond Lulu.

— Et alors ?

— C'était gentil de sa part.

— Oui.

— Mais elles foutent un peu les jetons.

— En effet, reconnaît Kate.

Son regard suit un merle qui sautille sur la terrasse ; elle est consciente que sa fille l'observe à la dérobée.

— Ça va ? demande Lulu.

— Très bien.

— Et Naomi ? Tu penses qu'elle se porte bien ?

— Elle le prétend.

Cette fois, c'est le téléphone de Lulu qui sonne ; elle lit le message, rédige une réponse et l'envoie en moins de quinze secondes. Après un instant d'hésitation, elle dit à sa mère :

— Ce matin, je regardais par la fenêtre de ma chambre et elle était dans le jardin. Elle se parlait à elle-même. Elle souriait, mais se parlait à voix haute en regardant vers le Paddock.

— Elle s'est toujours parlé à elle-même, dit Kate. Je fais pareil. Je fais ça à longueur de jour.

— Pas vraiment.

— D'une certaine façon.

— Donc, tu penses qu'elle va bien ?

— Je préférerais qu'elle n'aille pas s'isoler là-bas.

— Je ne parviens pas à l'imaginer dans une ferme, dit Lulu.

— Je ne pense pas que ce soit vraiment une ferme, c'est une sorte de closerie, plus ou moins bien équipée.

— Je ne l' imagine pas dans une closerie non plus.

— D'accord avec toi là-dessus.

— Ça ne marchera pas. Elle reviendra bientôt.

— Peut-être, dit sa mère.

Et, pour la réconforter, Lulu ajoute :

— Je crois qu'elle a apprécié ses trois jours ici.

— Elle a bien aimé bavarder avec toi.

— En fait, elle aime beaucoup causer, non ?

— Pas toujours, dit Kate.

Lulu se lève de table. « J'ai des devoirs à finir », annonce-t-elle, puis elle donne à sa mère une bise, bien sentie, sur la joue.

Pour la cinquième fois depuis le départ de Naomi, Kate appelle sa sœur et, à tout coup, tombe sur son service de messagerie. Elle envoie donc un texto : *On peut se parler ?* Elle adresse d'autres messages. Dans la soirée, enfin, une réponse écrite apparaît sur son téléphone : *On reste en contact. Grand merci à toi & à M & à L pour hospitalité.* Le lendemain, même histoire : Kate envoie une demi-douzaine de messages et ne reçoit qu'une seule réponse : *Tout va bien. Espère que tu vas bien aussi. Fort à faire.* Il en va de même pendant quinze jours. Naomi refuse de s'entretenir avec sa sœur. Un après-midi, la mère de Kate lui apprend que Naomi est passée la voir aux Willows dernièrement. Elle est étonnée que Kate en soit surprise ; elle avait l'impression que Naomi séjournait chez sa sœur. Un certain Bernard a conduit Naomi jusque-là, mais il est resté à l'extérieur. Les infirmières confirment, devant Kate, que sa sœur est bien venue aux Willows trois jours plus tôt, et qu'un homme – « assez âgé, avec une barbe grise », précise Kornelia – conduisait la voiture ; il a patienté dans l'auto, en lisant, durant les deux heures qu'a duré la visite. Revenue au parking, Kate appelle sa sœur et laisse un message sur sa boîte vocale. « Tu aurais dû me prévenir que tu venais voir maman », lui reproche-t-elle, un peu colérique. Pendant une bonne minute, elle s'exprime sur le même ton. Dès qu'elle éteint son téléphone, elle regrette avoir perdu son sang-froid, mais à cet instant un texto s'affiche : *Je pense que nous nous sommes dit tout ce qu'il y avait à dire.* Kate estime possible qu'elle ne revoie plus jamais sa sœur.

VI

28.

Parmi les lettres du jour, une enveloppe renferme une photographie et un message. La photographie montre une fontaine de pierre blanche, servant de socle à la statue d'un archer nu, dont la patine a pris une teinte verdâtre ; devant cette fontaine, Naomi sourit en se protégeant les yeux avec une main en visière ; un barbu se tient à ses côtés – un barbu pouvant ressembler à Brahms vers la fin de sa vie – un homme qui, lui aussi, se protège les yeux du soleil ; depuis le bas de la photo, l'ombre du photographe s'allonge jusqu'aux pieds de Naomi et du barbu. Le message se lit comme suit : *Moi & Oszkár. L'ai prévenu qu'il devrait se faire plus présent sur la toile. Il remercie. Je vais bien et pars vers le nord. T'écirai.* Il y a tout lieu de croire que l'ombre projetée est celle de Bernát. Les cheveux de Naomi sont longs et très négligés, comme si elle les avait lavés sans shampoing juste avant que la photo soit prise ; elle porte un manteau informe, auquel des boutons semblent manquer ; elle a l'air d'une touriste joviale, venue d'un pays moins favorisé, qui passerait les vacances de sa vie. Kate l'appelle sur-le-champ, mais ne parvient pas à obtenir la communication.

29.

Depuis la fenêtre de son bureau, Kate aperçoit un jeune homme et une jeune femme remontant la rue en pente. Ils marchent du même pas, mais chacun de son côté ; leurs épaules ne se touchent pas et ils se courbent tous deux contre un vent fort ; le manteau du jeune homme, déboutonné, flotte dans l'air derrière lui ; elle trébuche et il la rattrape par le bras, qu'il libère aussitôt. Ce ne sont pas des amoureux, semble-t-il, mais ils pourraient le devenir bientôt. La femme le regarde dans les yeux quand il lui parle ; elle rigole. Kate se dit qu'elle pourrait esquisser une scène à partir de cela. Postée à l'écart, Dorota observe Jakub ; il se promène avec une jeune femme ; il faudrait indiquer leur degré d'intimité d'une façon ou d'une autre – pour cela, il pourrait peut-être aider la femme à traverser une rue en posant l'une de ses mains dans son dos. Kate écrit une note en ce sens. Et une certaine

incertitude, bien sûr, devrait planer sur l'identité de cet homme – s'agit-il bien de Jakub, ou non ? Il devrait y avoir un obstacle quelconque, empêchant Dorota de se lancer à leurs trousses. Ils pourraient se trouver de l'autre côté de la rivière ; ou celle-ci pourrait être trop large à cet endroit. Kate se dit qu'une calèche serait peut-être providentielle ici. Car une calèche suffit à elle seule pour indiquer un degré d'intimité. Une barque conviendrait aussi. *Bateaux de plaisance sur la Vltava vers 1920 ???* note Kate. *Existait-il un lac avec barques à Prague ?* Kate estime aussitôt que cette histoire de barque paraît la plus satisfaisante, car elle offre un grand nombre de développements possibles. Elle voit déjà le tableau : Jakub rame, la femme tient une ombrelle ; l'eau étincelle sous le soleil, ce qui empêche Dorota de bien voir ce qui se passe. D'autres éléments se présentent d'eux-mêmes à l'esprit : dans une allée, une gouvernante et des enfants endimanchés ; un garçonnet en costume de marin ; un kiosque à musique ; reflets du soleil sur les instruments – des cuivres ; des canotiers sur les têtes, des cannes, des hommes moustachus ; parfums divers : fumée de pipe, eau de Cologne, pelouse fraîchement tondue. Il y a de la recherche à faire sur tout cela. Une gouvernante portait quel genre de vêtements ? Comment un beau jeune homme de l'époque était-il vêtu ? Les couples se tenaient-ils par la main lorsqu'ils se promenaient dans les parcs ? Un tel parc existait-il à Prague ?

Elle a toujours pris plaisir à effectuer des recherches pour ses romans. Parfois, elle se demande même si ce n'est pas la partie du travail qui lui procure le plus de joie. Le sentiment d'accomplissement est alors à son apogée, contrairement à la conclusion des livres, où elle n'éprouve plus l'excitation du début, quand les idées prolifèrent semaine après semaine et prennent forme, en empruntant des voies diverses, jour après jour, d'heure en heure, tout comme les nuages changent de physionomie en circulant. Dans son bureau, sur certains rayons, Kate a rangé des livres qui ont inspiré les siens. Ses carnets de notes ont leur propre étagère, à côté du secrétaire ; dans chacun d'eux, il y a les germes d'une douzaine de romans. Sans choisir, elle se penche et elle en saisit un ; c'est le carnet bourgogne, acheté à Paris pour le manuscrit qui allait devenir *Le Palais des dames*. Il s'ouvre à une page couverte de noms : John Sedwick ; Caroline McGhee ; William Arbuthnot, et d'autres, chaque nom est accompagné d'une description physique, et des principaux éléments biographiques. Ces gens devaient former une troupe de théâtre, qui aurait joué à Londres à l'époque où on y installait l'éclairage au gaz. Des intrigues devaient se nouer entre eux, des trahisons diverses les opposer, suivies d'un accident fatal – mais peut-être pas un accident. Au lieu de tout cela, le roman définitif se déroule à Chenonceau, dans le château qui enjambe le Cher, là où vécut, pendant plusieurs années, l'irrésistible Marguerite

Wilson-Pelouze, fille de l'ingénieur écossais qui implanta l'éclairage au gaz dans les rues de Paris, et dont l'entreprise fit tellement fortune que l'ingénieur put offrir ce château à Marguerite en cadeau de mariage.

Kate ouvre un exemplaire du *Palais des dames* et y cherche la scène qu'un critique a signalée comme étant l'un des points saillants du roman, scène qu'elle estime elle-même la plus réussie : Madame Wilson-Pelouze, plongée dans une rêverie, écoute le pianiste qu'elle a engagé pour l'été de 1879. C'est un adolescent ; il se nomme Achille-Claude Debussy. La vraie Marguerite était « aussi enivrante que sensuelle », écrivait Robert de Bonnières, et Kate est toujours fière du personnage qu'elle a conçu en s'inspirant de cette femme d'autrefois ; sa Marguerite n'est peut-être pas aussi enivrante, mais elle est forte, intelligente, et un jeune homme peut aisément subir son influence. La scène frappe par sa véracité ; les précisions campant l'époque n'abondent pas. Kate feuillette d'autres passages. Le ton du roman est bien le sien ; le mot « atmosphère » revient dans les citations de critiques à l'arrière du livre. Sur la couverture de *La Putain d'Augsbourg*, on félicite la romancière qui a « remarquablement recréé l'atmosphère » de l'époque à travers sa prose. Kate va au chapitre où Gregor termine sa sculpture de Marie-Madeleine en bois de tilleul ; elle le relit comme s'il avait été rédigé par quelqu'un d'autre ; ces pages-là, estime-t-elle, parviennent en effet à reproduire une ambiance ; voilà comment les choses devaient se dérouler à Augsbourg, au xvi^e siècle, quand Gregor Erhart, le maître sculpteur, était au travail. Et *La Belle Giulia*, que Kate ouvre ensuite, ne déçoit pas non plus à cet égard. Dans une chambre du château de Carbognano, une conversation s'engage entre Giulia Farnèse, qui gouverne la commune, et un homme du nom de Paolo Bortolo. Ce personnage n'a pas existé, mais sa présence ici est justifiée sur le plan historique : on sait que la belle Giulia a eu des amants après la mort de son premier mari, et avant qu'elle n'épouse le second. La conversation tourne, entre autres choses, autour du pape Borgia, Alexandre, un ancien amant de Giulia ; Paolo parle avec elle de César, assassiné à Viana, des circonstances dans lesquelles le pontife a trouvé la mort, et de l'état, scandaleusement atroce, de la dépouille papale. Ici et là, les dialogues sont peut-être un peu guindés, mais l'essentiel de la discussion reproduit des propos de personnes bien réelles ; il est évident que l'auteur a fait des recherches poussées, mais elles ne plombent ni le texte ni les dialogues ; Paolo et Giulia ne se disent pas des choses qu'ils sauraient déjà. Ce roman est plus qu'un simple drame historique et dépasse le banal roman d'évasion, se dit Kate. Elle peut se permettre d'en tirer de la fierté.

Ses éditeurs et son lectorat savent de quoi elle est capable. On a même utilisé le mot « facture » à propos de son style. Elle publie un

nouveau livre tous les deux ans, et ce rythme est désormais bien établi, comme s'il relevait, chez elle, d'une gestation d'ordre biologique. Un roman, signé par elle, présentera une histoire foisonnante, où l'émotion jouera une part active avec, au centre, un personnage féminin qui tirera plus ou moins toutes les ficelles ; l'action se déroulera à l'étranger et à une autre époque ; les personnages évolueront dans un milieu complexe, décrit par de nombreux détails historiquement fiables ; on y sentira l'ambiance de l'époque. À ce jour, Kate en a publié sept ; elle les énumère en lisant leur titre sur le dos des livres, comme s'il était possible qu'elle ne se souvienne pas de leur nombre exact. Elle a consacré beaucoup de travail à chacun d'eux et ce travail a été récompensé, dans tous les sens du terme, aussi éprouve-t-elle un peu de perplexité devant ce qui semble être de l'hésitation chez elle depuis quelque temps. S'il y a problème, se dit-elle, il ne tient pas à une défaillance du sujet qu'elle a choisi. L'idée du mari qui réapparaît en plein jour, cette année-là, en Europe centrale, lui a toujours paru juste, depuis le moment où elle lui est venue, et cela, avec toutes les péripéties mises en place. Il est bien sûr possible que cette impression de justesse se révèle illusoire ; c'est déjà arrivé – des idées qui semblaient lumineuses au début se sont parfois délitées à mesure qu'elle écrivait. Pour l'instant, toutefois, l'époux mort et vivant, à Prague, dans les années 1920, semble une assise assez solide pour y bâtir un roman – plus solide, en tout cas, beaucoup plus solide que toutes les autres idées qui lui ont traversé l'esprit avant que celle-ci ne se présente à elle. Et pourtant, elle ne parvient pas à s'y mettre vraiment ; elle paresse. Depuis qu'elle a commencé, elle devrait lire bien davantage qu'elle ne le fait maintenant, elle devrait tirer des plans et prendre plus de notes encore ; elle devrait se sentir exaltée à l'idée de ce qui va suivre et prendre forme. Avant, elle avait toujours l'impression de visiter une ville pour la première fois de sa vie. Au lieu de cela, elle fait comme si elle attendait dans un train qui vient d'entrer en gare ; elle aperçoit, un peu plus loin, des tours et des dômes ; la ville du livre attend qu'elle y pénètre ; ses rues s'ouvrent à l'autre bout de la gare – depuis son siège, elle les voit à travers les grandes fenêtres du hall, elle distingue les arbres, bordant une large avenue, et la lente circulation des voitures. Or, elle ne bouge pas. Elle sait pourtant qu'elle pourrait tirer profit du temps qu'elle passe ici ; elle devrait avoir envie de découvrir les rues, si achalandées soient-elles ; mais elle préfère demeurer là, dans ce wagon, toute seule.

Cette image plaît à Kate et elle la note. *Des gens l'attendent en ville, écrit-elle, mais peut-être qu'au lieu d'aller à leur rencontre, plutôt que de passer du temps ici, restera-t-elle dans le train jusqu'à la prochaine gare. Cela dit, quel est le prochain arrêt ? Elle l'ignore. Ce n'est peut-être qu'un*

petit village où il n'y a rien à voir, sinon des collines autour de lui. Voilà une chose à laquelle Dorota pourrait penser, à moins que ce ne soit une idée conçue par un autre personnage qui ne s'est pas encore manifesté. Mais à ce moment-là, ajoute-t-elle, quelqu'un s'adresse à elle. Dans un premier temps, toute à sa rêverie, elle ne l'avait pas entendu. On lui demande de descendre. C'est le terminus. Kate relit ce qu'elle vient d'écrire et saisit un crayon pour rayer le tout ; elle repose le crayon sans l'utiliser.

Kate conserve des milliers de photos de la famille dans son ordinateur. Celles qu'ils ont prises à Prague sont ici : Lulu et Martin devant la Tour poudrière ; elle-même et Martin, complètement flous, au cimetière juif ; la petite Lulu ravie, dans son imper bleu clair, qui piétine des plates-bandes fleuries près du château ; Lulu mangeant une énorme glace. Quelles merveilleuses vacances. Un jour, elle en tirerait un livre, s'était-elle dit quand ils se trouvaient là-bas. Elle voulait, d'une manière ou d'une autre, camper la gare et tenter de reproduire une scène insolite dont ils avaient été témoins. Un homme dans la cinquantaine, fort bien habillé, se tenait droit comme une statue, devant une très jolie femme, ayant vingt ans de moins, qui lui débitait avec virulence des tas de reproches, mais calmement, à quelques centimètres de son visage impassible, jusqu'à ce qu'il tourne les talons et s'éloigne d'elle ; après quoi, elle l'avait suivi, le laissant marcher un pas devant elle – ni l'un ni l'autre ne se hâtait – et la jeune femme continuait à parler dans son dos, sans arrêt, psalmodiant la longue liste de ses griefs.

Kate ferme les yeux pour mieux se retrouver près du lac de Prague. Quelle musique l'orchestre jouera-t-il ? Il faudra qu'il y ait des massifs de fleurs – mais quelles fleurs poussent là-bas ? Elle voit Jakub assis dans la barque ; il sort un étui à cigarettes de la poche intérieure de sa veste ; le soleil fait briller l'argent de cet étui. Puis, avec le sourire narquois d'un séducteur – une attitude absolument étrangère à celle de Jakub, pense Dorota – il touche le poignet de son amie et, faisant cela, tourne son regard vers Dorota, comme s'il savait qu'elle les observe. Il dit une chose, et la jeune femme baisse son ombrelle pour regarder ce que Jakub a vu ; elle s'esclaffe de façon excessive, comme le ferait une mauvaise actrice ; elle est beaucoup trop maquillée ; son rouge à lèvres tire sur le noir. Mais l'action s'arrête ici. Kate imagine tout cela si nettement – l'ombrelle ; la femme théâtrale ; le jeune homme qui fume, avec son canotier sur la tête – qu'elle est soudain prise d'un doute ; elle se demande si elle n'est pas en train de se remémorer la scène du lac au lieu de l'inventer. Son doute prend vite plus de substance. A-t-elle déjà vu ce couple, en barque sur un lac, dans un film ou à la télé ? Elle repasse la séquence dans son esprit. Ces images lui paraissent décidément très familières, mais elles ne

fournissent pas d'indications à partir desquelles Kate pourrait déduire d'où elles proviennent. À un moment, elle a l'impression qu'elle revoit les personnages d'un film qui se déroulait à Paris, un film des années 1940 ou 1950, en noir et blanc ; l'instant d'après, elle se dit que son impression tient uniquement au fait qu'elle imagine correctement l'ambiance de ce monde élégant et ancien, agrémentée d'une idylle illicite. Mais serait-il possible, se demande-t-elle, que le fondement même de son histoire – le mystère entourant cet époux tué, ou non, pendant la guerre – ne soit pas né de son imagination ? Durant une minute, elle est presque certaine d'avoir lu une histoire semblable quelque part, et de ne rien faire d'autre que lui prêter un contexte et des costumes différents.

30.

Quinze jours après avoir reçu la photographie, Kate trouve une carte postale dans une enveloppe estampillée à Fort Williams. Un aigle d'or est reproduit au recto. Sur l'autre face, Naomi dresse une sorte de topo : *La vie ne pourrait être plus agréable – ne te fais pas de soucis – des jours entiers de silence abyssal – Garde-manger bien garni, donc aucun risque de mort imminente. Je bosse comme toi, j'imagine. Un jour, bientôt, j'irai en ville – il n'y a pas de réseau ici – et j'enverrai un texto.* Elle ne donne pas d'adresse de retour ; par « en ville », elle doit faire référence à Fort Williams, se dit Kate.

31.

Des textos arrivent de loin en loin. Ainsi, en novembre : *Vents démentiels à longueur de journées – à chaque rafale, les frênes font un fracas de ressac – avons des hiboux la nuit et des buses le jour, en plus d'un renard intrépide – une bise pour toi & une bise pour Lulu & une autre pour Martin aussi.* Dix jours plus tard : *Pluie pluie pluie pluie pluie, une merveille de bruit, l'éternelle symphonie du ciel – suis en bonne forme – ai désormais des muscles, grâce au travail à la hache – on a du bois jusqu'à Pâques. Maman va ? Et toi ?* Kate lui répond aussitôt : *Maman, comme d'habitude. J'aimerais te parler.* À cela, aucune réponse ; Kate tente d'appeler, mais tombe invariablement sur le service de messagerie. À Noël, Naomi envoie une carte sur laquelle un dessin malhabile montre deux huttes dans des collines, et derrière laquelle un message est inscrit : *Vous souhaitez de joyeuses Fêtes depuis la chartreuse – tout va excessivement bien – avons maintenant un sauna, et toute la neige qu'il faut pour se rouler dedans – je potasse des bouquins sur les abeilles, en*

prévision du printemps et de la livraison des ruches – sorti ma flûte hier & eu plaisir à en jouer encore – bosse sur la traduction & devrais pouvoir t'envoyer quelque chose bientôt – une bonne année à vous tous. Dans les premiers jours de la nouvelle année, Kate reçoit deux textes la même semaine. Il n'est pas question de Bernát, ni d'une quelconque intention de revenir dans le sud.

32.

Kate consulte le programme télé dans le journal du dimanche, et y repère un nom qui lui est familier : Daffyd Paskin. Premier de deux reportages sur *La Conquête perpétuelle*, son nouveau documentaire qui sera diffusé mercredi prochain. Il nous « révélera l'épouvantable coût en vies humaines causé par notre exploitation de la jungle amazonienne », est-il précisé.

Sur des eaux sombres et vitreuses, une étroite embarcation glisse entre des arbres de très haute taille ; assis à la proue, Daffyd Paskin contemple la végétation profuse qui nous empêche de distinguer les rives du fleuve ; on sent qu'il est impressionné par l'envergure de cette forêt foisonnante. Face à la caméra, il nous dit que nous considérons l'Amazonie comme « la jungle ultime ». Un oiseau au plumage très coloré paraît à l'écran ; une créature invisible trouble le cours d'eau, sous une impénétrable canopée. « C'est l'un des plus riches écosystèmes de la planète, et des gens ont vécu en harmonie dans cet écosystème pendant de nombreux siècles, affirme-t-il. Mais l'Amazonie n'est pas seulement de la nature à l'état sauvage. Des êtres humains ont marqué son histoire – une terrible histoire », nous raconte-t-il comme si c'était là un scoop. Son visage a un peu épaissi depuis le documentaire chez les gitans, et sa barbe de deux jours en compte désormais quatre ou cinq ; une chemise immaculée met en valeur sa pilosité thoracique. Le ton et la diction sont plus graves, plus sentencieux également.

On s'est rapproché d'une courbe du fleuve ; en regardant bien à travers l'obscurité des sous-bois, on distingue quelques habitations aux toits recouverts de feuillages. Ce village au cœur de la jungle est situé le long d'un affluent du Rio Negro, nous informe Daffyd. Au xvi^e siècle, les Européens sont venus jusqu'ici, poursuit-il ; pour les habitants de l'Amazonie, ce fut le début d'un « désastre sans fin ». Au début de l'invasion, un grand nombre de communautés, fort complexes et bien établies, vivaient des ressources de la forêt tropicale ; en moins d'un siècle, elles ont perdu quatre-vingt-dix pour cent de leurs membres. Lorsque les Espagnols se sont aventurés dans la forêt, plus de mille langues étaient parlées dans la vaste zone connue aujourd'hui sous le

nom de Brésil ; on en compte désormais moins de deux cents, nous signale Daffyd, sur le ton d'un médecin lisant le lugubre bilan de santé d'un patient aux soins intensifs.

Toute la population du village est rassemblée dans le plan cadré par le caméraman. « Ces personnes que vous voyez ici représentent la moitié de tous les locuteurs d'une même langue », dit Daffyd. L'un des vieillards du village pose trois pierres sur une bille de bois ; ces pierres n'ont pas le même format mais tiennent aisément dans la main ; pour nous, dit Daffyd, ces trois pierres ne sont que des « pierres », voire des « galets », mais ces gens ont un mot différent pour chacune d'elles. Depuis qu'ils ont pris contact avec le monde moderne, ces villageois sont exposés à des maladies qui n'avaient jamais sévi dans leurs contrées. Aujourd'hui, cette population est en net déclin ; il semble inévitable que sa langue disparaîtra plus tôt que tard, et elle ne laissera aucune trace, sinon dans les carnets de rares ethnologues. Daffyd a justement sous la main l'un de ces spécialistes, en la personne de Walter Doniphan. Quelle perte, lui demande Daffyd, devrait-on déplorer, si cette langue fragile et modeste disparaissait un jour ? Après tout, le changement est l'essence même de toute vie ; disparition et survie demeurent indissociables. Ce serait grave, estime Walter Doniphan, parce que le langage est la ressource naturelle la plus importante de l'écosystème humain, et que l'écosystème humain, à l'instar de tout autre écosystème, a besoin de diversité pour se développer. La perte de n'importe quelle langue est une perte de renseignements, de vision. Chaque langue est pleine de savoir ; la langue parlée dans ce village est une façon de voir le monde à la fois unique et particulière. Ces gens, dit Walter, possèdent plus de mots pour décrire les formations nuageuses que n'en connaissent tous les météorologues occidentaux. La caméra se tourne à nouveau vers les pierres posées sur la bûche, puis se fixe sur trois femmes qui parlent avec enthousiasme ; il nous semble, selon le rythme vif de leurs propos, qu'elles renchérissent en rappelant un souvenir qu'elles partagent ensemble ; puis elles éclatent de rire. Walter nous explique qu'elles parlent de leur mère. L'image s'attarde sur ces sœurs inintelligibles ; l'une d'elles s'éponge les yeux en riant. Daffyd Paskin y va d'un autre de ses axiomes : l'Homo sapiens est la seule espèce sur terre capable d'évoquer son passé, et la langue, bien plus que les images, est ce qui rend cette évocation possible. Il nous prie d'imaginer un monde où tous parleraient le même langage – un seul et même territoire linguistique, un monde où des milliards d'êtres humains seraient à jamais coupés de la culture de leurs ancêtres.

Sans transition, on revoit Daffyd Paskin à un carrefour embouteillé, devant de hauts édifices à bureaux. Il pourrait se trouver dans une ville des États-Unis, mais nous avons parcouru une distance non

précisée le long du fleuve où vivaient ces villageois en voie de disparition. Nous sommes à Manaus, une ville dont la superficie et la population ont été multipliées par vingt en trois décennies seulement, à la fin du ^{xix}^e siècle, à l'époque où le Brésil monopolisait la production mondiale de caoutchouc. Manaus avait alors prospéré en conséquence. Tant et si bien, nous raconte Daffyd Paskin, que l'élite de Manaus achetait plus de diamants *per capita* que l'élite de n'importe laquelle des villes européennes. D'ailleurs, les plus fortunés envoyaient leurs vêtements en Europe pour les faire nettoyer ; on a même construit un opéra ici, soit à plus de mille kilomètres de l'océan ; des milliers de prostituées, originaires de Paris, de Budapest, de Moscou et de Tanger, étaient envoyées dans cette ville en pleine jungle ; « elles se baignaient littéralement dans du champagne », s'émerveille Daffyd Paskin, en nous lançant des œillades à demi horrifiées. « Mais voilà comment on a payé cette décadence », annonce-t-il avant que l'écran ne présente une image montrant des hommes au teint sombre, portant des chaînes aux pieds. « Voilà comment on payait tous ces diamants », répète-t-il, avant de lire le témoignage d'un contemporain qui a vu les viols et les mutilations infligés aux esclaves dans les plantations de caoutchouc, qui a vu des ouvriers jetés vivants dans des bûchers, et des esclaves servir de cibles à des gens s'exerçant au tir. Il cite ensuite la formule d'un contremaître de l'une des plantations : « Tuez d'abord les pères, et envoyez-vous en l'air avec les vierges. »

La litanie des horreurs se poursuit : Daffyd Paskin scrute le tunnel d'une mine d'or hors-la-loi, où une vingtaine d'hommes désespérés, plongés dans la boue, passent au tamis une bouillie infâme qu'on avait déjà tamisée ; il patauge dans les nappes d'huile d'un cours d'eau archi-pollué ; il rencontre l'indigent, l'infirme, le déchu, le destitué. Au cas où on ne comprendrait pas à quel point la situation est devenue calamiteuse, le monteur multiplie les plans montrant le visage affligé de Daffyd Paskin. Dans la bande annonce du reportage de la semaine suivante, on voit l'animateur dans un petit aéroplane survolant des champs de soja qui s'étendent à perte d'horizon, et grugent la jungle en péril. À cet instant seulement, Kate comprend pourquoi le nom de Walter Doniphan lui semblait familier.

33.

Toujours préoccupée par le sort de sa mère et celui de sa sœur, éprouvant parfois de l'amertume à l'idée que Naomi ne veuille plus lui parler – toutes choses qui perturbent sa concentration –, Kate s'emploie néanmoins à développer l'histoire de Dorota.

Après avoir revu Jakub en compagnie de son ancien collègue,

Dorota aperçoit un autre homme qu'elle sait bel et bien décédé, et non pas juste disparu – on l'a tué en Galicie où il est enterré. Sa mort ne laisse planer aucun doute ; il a sa propre tombe. Pourtant, elle le voit près de la gare, comme Jakub et, tout comme Jakub, il parvient à lui échapper dans la foule. Peut-être voit-elle un autre homme encore, certainement mort lui aussi, dans les environs de la gare, et qui s'éloigne d'un pas rapide à son approche. Chez elle, Dorota souffre de migraines et de cauchemars ; elle a des crises de somnambulisme. Un matin, Julius s'éveille et constate que tous les tiroirs de leur logis sont ouverts ; il pense un moment qu'on les a cambriolés durant leur sommeil. À trois ou quatre reprises, Dorota déserte son domicile, alors qu'elle aurait dû chaque fois s'y trouver. Julius est miné de doutes, qui deviennent insupportables. *Un dimanche après-midi*, écrit Kate, *D annonce à J qu'elle va rendre visite à sa sœur/sa cousine/ou ses parents – J la suit incognito – promenade le long de la rivière – décrire le temps qu'il fait & l'architecture – point de vue de D : elle revoit l'ex-collègue (un autre J ? ou est-ce exagéré ?) & va à sa rencontre – elle se présente à lui – il prétend ne pas se souvenir de Jakub – il paraît mal à l'aise en sa présence – échange de propos sur la guerre & D lui parle de son épouse – il affirme qu'il n'a jamais été marié – D consternée – l'homme la quitte, en toute hâte – & on passe au point de vue de J – qui voit sa femme accoster un homme dans la rue & la méfiance de cet homme & la réaction ahurie de D aux propos qu'il lui tient*. Tout cela deviendra une scène forte, pense Kate, mais l'idée manque encore de ressort. *L'homme que voit Julius ne ressemble en rien à l'ancien collègue tel que décrit plus tôt du point de vue de D*, écrit-elle. Son roman en reste là.

34.

Elle envisage une nouvelle histoire qui se déroulerait en Allemagne, dans les années 1830, avec force lacs, montagnes et forêts ; le personnage principal serait une sorte de faux messie, et il y aurait un schisme au sein de ses disciples, schisme menant peut-être à un meurtre. Cette idée fait long feu. Un début de chapitre traitant de la vie menée par Afonso à Londres est déjà écrit ; il bosse à la blanchisserie d'un hôpital, avec des gens n'ayant pas la moindre idée de ses immenses mérites ; quelque chose d'horrible se produit – *un fœtus dans un séchoir à linge ? une main s'y engouffre et touche une chose ressemblant à du vinyle chaud* – et Afonso est licencié, sans blâme toutefois. Rien d'autre ne s'ajoute à l'histoire d'Afonso. Kate lit plusieurs ouvrages pour entamer un roman, campé dans les plantations de caoutchouc au Brésil ; elle emplit des pages entières de notes sur Walter Hardenburg, Roger Casement et l'innommable Rafael

Calderón. Elle trousse un brouillon de dix pages décrivant une scène clé : une grande fête chez Waldemar Ernst Scholtz, consul honoraire d'Autriche à Manaus, au cours de laquelle les convives boivent du champagne qu'ils tirent d'une baignoire où est plongée une belle femme nue – c'est Sarah Lubousk, la maîtresse de Scholtz. Kate ne retient rien de cela ; toutes ses idées avortent.

35.

Fin avril, le facteur livre un petit colis, affranchi à Fort Williams. Il contient deux manuscrits. Le premier est formé de vingt pages photocopiées, toutes recouvertes de l'extravagante calligraphie de Bernát, il est rédigé en hongrois ; sur le premier feuillet, un seul mot sert de titre : *Gyermekjelenetek*. L'autre manuscrit, en anglais, est photocopié lui aussi, Naomi l'a écrit à la main avec un soin évident ; il n'y a aucune rature ni repentir. Elle a joint une carte à l'ensemble : *La traduction, finalement – désolée pour le retard – et je le répète : Bernát t'invite à faire ce que tu voudras de ce texte, l'idée même le ravit – il ne revendique aucun droit, moi non plus – considère cela comme du matériau brut, ou autrement – fais comme si ces textes n'avaient pas d'auteur – les abeilles sont arrivées et vont bien – tout comme moi – « Par conséquent, le bonheur ne procède pas de la prudence. » Bises. N.*

Kate tape le titre *Gyermekjelenetek* dans la fenêtre d'un site de traduction automatique sur internet. Les mots scènes enfants apparaissent. Elle recopie ensuite les quatre premières phrases du texte, traduites de la façon suivante :

S'éveiller, je me souviens que je me réveille dans ma chambre, chez moi, une chambre il y a un demi-siècle, pendant l'hiver, et je vois les rideaux dans la chambre : la couleur de la lumière blanche miroitait si faible cassis cordial. Des plumes étaient glaces à l'intérieur de la fenêtre, et le large bord du duvet satin était froid sur la face. C'était le bord satin écarlate. Le couvrelit, à motifs de mèches, était bourgogne. Je vois la tête du lit du chevet peint pour ressembler d'acajou, trois profondes rayures, proches l'une de l'autre, comme les traces d'une serre.

Kate envoie un message – *J'aimerais te parler de ce que tu m'as envoyé. Intriguée. Appelle SVP. J'ai vraiment besoin de te parler.* Huit jours plus tard, elle reçoit ceci : *Rien à dire à propos de G'tek – ça se suffit en soi. Mais heureuse si tu en tires quelque chose. Tout va bien. Bises. N.* Semaine après semaine, toujours les mêmes assurances : *Tout est pour le mieux ; Vais très bien ; C'est merveille.* L'état de santé de leur

mère se dégrade au début de l'automne, Kate en informe sa sœur ; Naomi accuse réception sans faire de commentaires. Aux Willows, deux semaines plus tard, Kate apprend que sa sœur est passée. « De quoi avait-elle l'air ? », demande-t-elle. Kornelia répond qu'elle lui paraît plus mince. Naomi portait une sorte de vareuse grise, sans forme, qui lui descendait aux chevilles, et un fichu sur la tête, qu'elle n'a pas retiré tout le temps qu'elle était là. Un homme l'accompagnait, le même que la fois précédente. Il l'a attendue dans l'auto une bonne heure, en contemplant le paysage, semble-t-il. Kate interroge sa mère. Sa mère ne se souvient pas que Naomi lui ait rendu visite, mais se rappelle d'une infirmière venue la voir, qui portait un fichu. « C'était la semaine dernière, je crois », puis elle garde à nouveau le silence, et s'endort.

36.

Katie, a écrit Naomi sur une carte postale montrant un aspect du Loch Linnhe :

J'ai décidé de rester ici un certain temps. C'est-à-dire que je ne quitterai pas ma retraite ni ses environs immédiats. La ville est désormais le domaine de Bernát. Le téléphone n'est donc plus d'aucune utilité. Notre projet prospère, les abeilles nous font gagner ce qu'elles nous coûtent. Ma santé est bonne, je te l'assure. Si un problème survenait, Bernát t'en informerait. Et moi de même. Mais il ne se produira rien de fâcheux. Je suis là où je dois être. Désolée, je ne suis pas faite pour la vie de famille. Je te prie d'accepter cela. Sois heureuse de me savoir heureuse, et sois heureuse auprès de Martin & de Lulu & par le travail que tu fais. Et puis je ne suis pas ici pour toujours.

Plus d'un an s'est écoulé depuis le départ de Naomi.

VII

Gyermekjelenetek
[Scènes d'enfance]

Bernát Kalmár / Naomi Staunton

Éveil. J'ai le souvenir de me réveiller l'hiver dans ma chambre à la maison, chambre où je dormais voici un demi-siècle, et de voir les rideaux de cette chambre : ils prêtaient à la lumière blême la teinte d'une liqueur de cassis noyée d'eau. Des plumets de givre couvraient en partie l'intérieur des vitres, et la large bordure en satin de l'édredon était froide sur le visage. Cet ourlet de satin était écarlate ; le couvre-lit, un plumetis de coton, était bourgogne. Je revois la tête du lit, vernie de manière à imiter l'acajou, avec trois profondes éraflures, serrées, comme de petites griffes d'oiseau. Il y avait sur la commode un ancien poste de radio ; il était aussi large que l'évier de la cuisine et on ne le soulevait qu'à grand-peine. Sur son panneau vitré, noir et or, figuraient les noms, échelonnés en séries, de plusieurs stations mystérieuses ; lorsque le curseur parcourait ces noms, des voix incompréhensibles, semblables à des messages en temps de guerre, s'exprimaient, puis s'évanouissaient, sur fond de parasites incessants ; dans le coin supérieur droit de la radio, et dans un minuscule hublot encastré, semblable à un écran radar miniature, un oscillateur lumineux, de couleur verte, rétrécissait et brillait avec plus d'intensité lorsqu'on syntonisait une station. Et je revois le papier-peint, à fond blanc, sur lequel étaient représentés des enfants jouant sous des arbres, avec des balles et des cerceaux, sur des balançoires de corde, ou dans une cabane juchée au sommet d'un arbre. Il y avait une demi-douzaine de scènes différentes, alternant les unes après les autres, mais leurs séquences étaient irrégulières ; on voyait ici un arbre aux feuilles délavées ; là, les cheveux

d'un enfant pareils à une casquette de cuivre ; ce ballon jaune, déformé, ayant la forme d'un citron ; là, au-dessus d'un museau de chien, deux petits points avaient peut-être été des mouchérons ; en une demi-douzaine d'endroits la corde à danser des filles n'était plus qu'une suite de points et de tirets, comme l'alphabet morse, mais jamais deux segments du code n'étaient identiques.

À l'étage supérieur, depuis les fenêtres de cette chambre donnant en façade, on voyait la place du marché dans sa totalité : quatre rangées d'étals, regroupées d'abord deux par deux, l'une adossée à l'autre, étaient séparées par une allée de pavés. Des auvents à rayures rouges et blanches protégeaient les étals et, à l'une des extrémités de la place, se dressait une fontaine, elle-même surmontée, très au-dessus de la chaussée, par deux chevaux de pierre : les sentinelles de la rue. Quand on s'éveillait tard, on entendait le bavardage des marchands et des acheteurs, en bas, douce rumeur apaisante, comme de la brise dans les feuillages. Une nuit, un orage a fait claquer les auvents qui craquaient ; le vent les fouettait, avant qu'enfin ils ne s'envolent. La porte de la chambre à coucher tremblait dans son chambranle au rythme des coups de tonnerre. L'eau de pluie ruisselait d'une gouttière brisée et frappait le pavé en faisant un bruit de tourniquets. Un camion de pompier filait sous la pluie en direction de Top Church, soulevant d'immenses ailes d'eau dans son sillage. Le son de la sirène était toujours excitant ; tu préférerais le moment où elle était plus stridente, suivi de son déclin, voluptueusement mélancolique. Au matin, après l'orage, la girouette de Top Church pendait du clocher comme une tête presque tranchée.

Il y avait deux portes dans la chambre, l'une d'elles ouvrait sur un grand placard sans fenêtre. Des boîtes et des valises y étaient placées le long des trois murs. Une malle bleu marine, avec des coins en bois, soutenait une pile d'objets. Parfois, tu fermais la porte de cette petite pièce et cherchais à ouvrir la malle pour t'y cacher. Il était difficile d'en soulever le couvercle, avec toutes ces boîtes empilées dessus, mais l'effort était récompensé. À l'intérieur, il faisait aussi noir que dans le coin le plus reculé d'une mine, et on n'entendait plus rien d'autre que ton souffle.

Au dernier palier de l'escalier, là-haut, une fenêtre s'ouvrait sur un puits de lumière, traversé par une corde à linge. Les jours les plus froids de l'hiver, les chemises qu'on décrochait de cette corde étaient aussi rigides que du bois de balsa et entièrement fourrées de givre ; je les revois alignées de biais dans le couloir – vêtements raides en forme de cloches. Les chemises glacées ressemblaient à des torsos de momies qu'on aurait tirés de la terre gelée ; parfois, tu brisais leurs manches une à une.

Au pied de l'escalier principal, face à l'espace triangulaire sous les marches, une large fenêtre permettait d'embrasser un panorama de toits plats, très accidenté par des cheminées, des bouches d'aération et des murets. Après la pluie, de larges flaques d'eau peu profondes demeuraient sur ces toits durant des jours – elles avaient la forme de nuages, et les vrais nuages se reflétaient en elles. Une coulée de rouille claire s'échappait d'un rouleau de fil de fer, abandonné près d'une vieille échelle inutilisable. Trois ou quatre portes de cabanons donnaient sur les toits, mais on n'en voyait jamais sortir personne. Ces maisons étaient rattachées les unes aux autres, de sorte qu'on aurait pu marcher longtemps sur cette plaine couleur de zinc. La fenêtre, cependant, ne s'ouvrait pas.

Un tapis peu épais recouvrait le parquet du couloir, et les lattes, en-dessous, étaient lâches par endroits, inégales, une balle ou une bille n'y roulait jamais droit. Une latte en particulier, à deux centimètres du mur et au milieu du couloir, était instable et le plancher, lorsqu'on y posait légèrement le pied, poussait un couinement pareil à celui d'une souris prise au piège. Tout près, au-dessus de la plinthe, une boîte en plastique noir et dur était fixée au mur. Elle avait le format d'un grand livre et son plastique était aussi lustré que de l'ébène. En y posant l'oreille, tu pouvais entendre, faiblement, le son – mais rarement les mots – des conversations tenues sur la ligne téléphonique de la boutique au rez-de-chaussée.

La lumière du jour pénétrait dans la salle à manger par un puits de lumière, étroit et profond, de sorte qu'on ne voyait pas le ciel depuis la grande table. Même en milieu d'année, il était souvent nécessaire d'allumer le lustre électrique qui pendait au centre du plafond ; un vase de verre dépoli, peu profond, lui servait d'abat-jour, et on distinguait à l'intérieur une grande tache jaune pâle, faisant songer à un corps de méduse. Le seul meuble ancien de la maison se trouvait là, dans cette pièce : un buffet de bois sombre, surmonté d'un miroir ovale embué, et d'une corniche soutenue par quatre colonnes sculptées, figurant des gerbes d'orge spiralées. Sous les tiroirs, deux panneaux fermaient un compartiment où s'empilaient des exemplaires du *Reader's Digest*, quelques romans de science-fiction, un atlas, et un dictionnaire médical montrant des photos d'une femme enceinte, nue jusqu'à la taille, dont les aréoles étaient aussi larges que des gâteaux secs, et foncées comme de la réglisse.

Il y avait, au centre du salon, un canapé vert gazon. Le tissu était en nylon et ses motifs formés en points de torsade serrés, suivant des lignes diagonales. Le jour où tu es revenu de chez l'optométriste avec ta première paire de lunettes, tu as pénétré dans le salon et aperçu le canapé en plein soleil. Depuis la porte, tu pouvais distinguer les fils de chaque point de torsade et, t'approchant, tu as même vu la poussière dans les interstices du tissu, comme des grains de sable sur des rubans d'algues. Ta vue, si formidablement améliorée, t'a fait fondre en larmes.

Le revêtement de la cheminée était constitué d'épais carreaux en céramique, caramel et chocolat, disposés alternativement comme les cases d'un échiquier. Devant l'âtre de la cheminée, on avait placé un pare-feu de métal en treillis. Aujourd'hui, en rédigeant ces mots, me revient la sensation de toucher ce métal avec la langue, et de la salive s'accumule dans ma bouche. Cette sensation est analogue à celle qu'on éprouve en mettant sa langue sur les bornes d'une pile de neuf volts. Plus tard, on a installé une chaufferette électrique dans la cheminée. Sur les deux éléments chauffants, des morceaux de faux charbon – d'un seul tenant et en fibre de verre – reposaient devant une plaque de métal lustrée et ondulée. Deux ampoules

brillaient sous les morceaux de charbon. Des hélices perforées en métal fin tournaient sur leur pointe au-dessus des ampoules, entraînées par la chaleur que généraient ces ampoules, et projetaient sur le panneau métallique un effet de flammes en mouvement qui prédisposait à la contemplation, malgré la maladresse du trompe-l'œil.

La télévision – appareil aussi volumineux qu'un juke-box – avait un écran convexe, gris-vert, à peine plus grand qu'un magazine fermé. Derrière, un panneau protégeait le mécanisme, et sa matière ressemblait à du carton robuste, percé de fentes. En regardant dans ces fentes, tu voyais les ampoules bulbeuses faiblement éclairées, surplombant les plateaux et les ravins du circuit intégré, comme une ville du futur, la nuit.

L'appui de la baie vitrée du salon s'élevait à un mètre du sol peut-être. Les jours où le soleil chauffait bien, il t'arrivait de t'asseoir sur des coussins pour y lire. Dans le salon, des voilages servaient de rideaux et, par temps chaud, ces voilages dégageaient un parfum douçâtre et musqué. Pendant le carnaval d'été, on ouvrait grand les fenêtres, de sorte que tu pouvais laisser pendre tes jambes au-dessus du défilé des pirates, Aztèques, cow-boys et indiens, qui suivaient la fanfare le long de la rue principale. Une certaine année, une jeune Aztèque s'est immobilisée sous la fenêtre, a levé les yeux et t'a souri ; elle était aussi charmante qu'une actrice. Après cela, pendant des semaines, tu regardais chaque fillette croisée dans la rue, en espérant qu'elle serait la petite Aztèque. Tu ne l'as jamais revue, sinon dans tes pensées, et chaque jour, pendant longtemps, tu pensais à elle, jusqu'à ce que son visage s'embrouille dans ton esprit, comme si tes pensées avaient élimé ses traits, à l'instar d'une vieille médaille dont l'effigie lentement s'efface.

Dans la salle de bains, un petit radiateur fixé au mur ne réchauffait que l'air directement sous lui. Le plancher, en linoléum synthétique, était froid pratiquement toute l'année, mais on avait placé devant la baignoire un petit tapis rectangulaire où figurait un lion, debout dans une clairière, en pleine jungle, sous un ciel aussi rouge que du ketchup à la tomate. On avait acheté ce tapis à un homme qui était passé un jour à la boutique, un homme originaire de l'Inde.

De la mousse orange assez épaisse servait de doublure sous le tapis, et elle se désagrégeait au fil des ans, sous forme de granules caoutchoutés, semblables à des œufs de morue. Derrière la porte, au bas d'une armoire de toilette, une bouteille de lait était rangée, une bouteille dans laquelle tu avais versé, avec de l'eau, toutes les poudres de ton nécessaire de chimie, dans l'espoir d'obtenir une réaction spectaculaire, comme l'une des concoctions du docteur Frankenstein. Ce mélange s'était révélé inopérant. La bouteille est restée des mois dans l'armoire avec, au fond, une couche d'agrégat de deux centimètres, brunâtre, comme le sont les poissons-chats.

Un linge à carreaux rouges et blancs, servant de rideau, accroché à un fil de fer, dissimulait l'espace sous l'évier de la cuisine et, dans ce réduit, on trouvait parfois, au fond d'un seau en plastique, une trique de cuir, rigide et jaune, qui, une fois plongée dans l'eau, se transformait de manière toujours fascinante. Il t'arrivait de remplir le seau d'eau chaude, puis de laisser glisser cet objet dedans, comme si tu rendais une créature à son habitat naturel. Ensuite, tu le posais sur le dos de ta main pour ressentir le voluptueux dégoût que t'inspirait son adhérence, comme le pied chaud d'une immense limace.

Face à la porte menant de la cuisine au couloir, une autre porte ouvrait sur un escalier qui, au sommet, tournait abruptement vers la droite. Avant ce tournant, sur une étroite étagère, deux objets d'origine inconnue demeurèrent en place durant des années : un pot à bière, sur lequel un visage en relief faisait une mine de vilain malicieux, et un éléphant de bois, dur et noir, d'une hauteur de dix à douze centimètres, n'ayant qu'une seule défense en faux ivoire, et présentant une cavité circulaire à l'endroit où manquait l'autre défense. Au pied de l'escalier, trois marches tournaient vers la gauche et menaient à une porte donnant sur la cour arrière ; trois autres marches tournaient vers la droite, menant celles-là à la boutique. Les trois dernières marches, tant d'un côté que de l'autre, étaient étroites et plus raides. Un soir, tu as été porté au bas de cet escalier dans les bras d'un homme qui a soigneusement négocié ce virage, un homme venu de la portière illuminée d'une

ambulance. Je me souviens du masque à oxygène : froid, glacé, de la couleur d'une eau de vaisselle.

Le bureau, à l'avant de la boutique, était meublé d'une table et de quatre fauteuils. Il y avait, sur cette table, un cendrier dans lequel on laissait les cigarettes se consumer lorsqu'un client entrait dans la boutique. Parfois, tu saisissais la cigarette pour prendre une taffe, en la posant à peine sur ta bouche, pour ne pas dégrader la fine empreinte laissée par les lèvres d'une dame. Le cendrier était en verre ; il y avait, à l'intérieur et à sa base, un avion de ligne miniature, au fuselage bulbeux, muni de deux propulseurs. Ses ailes étaient aussi minces que des lames de rasoir, et tu inclinais le cendrier devant tes yeux, en te demandant, émerveillé, comment l'avion avait atterri là ; il te faisait songer à un étrange insecte piégé dans de l'ambre incolore.

Dans un deuxième bureau, à l'autre bout de la boutique, on découpait le papier-peint. Le tranche-papier électrique était muni d'une pédale qui réglait la vitesse de deux lames circulaires, capables, t'avait-on prévenu, de trancher un doigt en un instant. La pièce, sans chauffage, possédait une petite fenêtre à barreaux, pareils à ceux d'une cellule de prison. Dans les jours précédant le 5 novembre, on y rangeait le mannequin de Guy Fawkes, destiné au feu de joie. Un soir, tu lui as rendu visite dans son donjon éclairé par la lune. Ses vêtements, sur les membres et le thorax, étaient rembourrés de chutes de papier-peint, de sorte qu'il faisait un bruit de froissement lorsqu'on le serrait dans ses bras, et son visage était constitué d'un masque en carton, ayant la texture et l'odeur d'une boîte à œufs. Les murs de ce bureau étaient chaulés et le plâtre s'effritait en plusieurs endroits ; au plus léger contact, ils se désagrégeaient, exposant la brique, couleur de foie.

Les toilettes, à l'extérieur, servaient de débarras pour les vieux cartons dont se débarrassaient toutes les boutiques donnant sur la cour arrière. Les boîtes étaient pliées, puis entassées à l'horizontale. Leur pile faisait penser à la coupe transversale d'un rocher, avec des dizaines de strates toutes minces. Quand on ouvrait la porte, elle dégagéait une odeur

de moisissure et d'humidité. Un loquet, dont le poucier en forme de cuillère était rouillé, gardait la porte close. Parfois, en entrant, on entendait une débandade. Un jour, après avoir retiré les cartons pour les brûler, on a trouvé deux souris mortes sur le sol de béton, roses et sans poils ; on aurait dit des friandises bouillies, devenues molles avec le temps.

À l'approche du 5 novembre, on préparait le feu de joie dans un coin de la cour, entouré de trois murs élevés. Quand les flammes prenaient bien, des ombres gigantesques dansaient sur les briques, et les murs rougeoyaient depuis le sol jusqu'à leur sommet. Ces ombres te faisaient penser à Ananias, Azarias et Misaël dans leur fournaise ardente. Le lendemain matin, des volutes de fumée s'échappaient encore de lézardes dans le charbon soyeux recouvrant les restes du brasier.

Un dimanche, après qu'il eut neigé toute la nuit, on ne pouvait plus ouvrir la porte donnant sur la cour : le vent avait formé devant elle un monticule de neige qui te montait jusqu'aux épaules. À l'une des extrémités de la cour, contre un mur, la neige était si haute qu'on pouvait y creuser un terrier. Tu t'es aménagé un abri sous cette neige et y es resté assis un bon moment, sous son toit blanc illuminé de soleil, en te disant qu'il ne fallait surtout pas t'endormir car, si jamais on s'endormait dans la neige, on en mourait. Mais tu savais aussi que mourir dans la neige était la plus douce des morts.

L'un des murs de la cour était noirci par la fumée des feux de joie, et certaines de ses briques endommagées offraient assez de prises pour les mains et les pieds. Le sommet de ce mur était en fait le parapet d'un grand toit plat ; de là-haut, sans être vu, tu pouvais observer les allées et venues de ceux qui circulaient dans la cour. Au milieu du toit pointait une structure semblable à une petite tente de métal rouillé, qui était en fait de verre et recouverte d'une suie gommeuse. Du doigt, tu as dégagé une ouverture dans la suie et vu, à travers elle, un atelier où un homme – portant un casque aussi lourd que celui d'un chevalier médiéval et des gants

qui auraient pu être utiles au combat – tenait une longue perche toute fine dont l'un des bouts avait atteint son point de blanche incandescence. L'homme déplaçait lentement la flamme sur une grande assiette d'acier qui brûlait et rougeoyait aux endroits touchés par la flamme. C'était comme un conte ancien, où un gamin découvre une fissure dans la terre, et aperçoit une forge cachée dans ses profondeurs.

Un court tunnel, carré, reliait la cour à la rue et, au-dessus de ce tunnel, il y avait deux étages d'appartements, auxquels on accédait par des escaliers de fer. Les énormes cuves du restaurant chinois se trouvaient sous une volée de marches et, parfois, on retirait leur couvercle ; alors, de là-haut, tu pouvais voir l'eau jaune bouillonner dans les cuves. Sous les marches de ces escaliers pendaient des grumeaux de graisse sale, tous de la même forme et de la même dimension – des demi-sphères que la gravité tirait légèrement vers le bas.

Un dimanche matin, en sortant du tunnel, tu as regardé à ta droite, où le sentier montait doucement vers la rue principale, puis vers la gauche, où il descendait en suivant la même inclinaison douce, jusqu'au poste de police d'abord, puis au jardin public. Un chat se pavanait en traversant la rue et s'est immobilisé au milieu pour te considérer. Sous la lumière du soleil, la chaussée était aussi pâle que du sable. Tu es demeuré sur place, scrutant la route plus bas. La journée était claire et chaude. Après le départ du chat, il n'y avait plus d'autre présence vivante à voir dans cette rue paradisiaque, cela durant une bonne minute, ou plus.

Les hautes portes pliantes de la caserne des pompiers étaient rouge sang et semblaient mouillées en permanence. Une fenêtre, formée de quatre petits carreaux, ornait chacune de ces portes, et leur vitrage était aussi propre que de l'eau claire. À l'intérieur, les puissants véhicules étaient toujours garés dans la même position, au centimètre près. Leur carrosserie était aussi lustrée que du vernis à ongles, sans la moindre souillure. Chaque portière des camions était entrouverte, et toutes dans le même angle de quarante-cinq degrés. Les pneus, aux profondes sculptures, luisaient

comme du goudron frais, et chacun d'eux portait un petit bourrelet sur ses parois intérieure et extérieure, tous de la même taille et de la même rondeur. Sous chaque moteur, à égale distance entre les roues avant, une bassine d'acier peu profonde recueillait une minime quantité d'huile, le sang noir de l'engin. Tout était fin prêt : les tuyaux enroulés bien serrés, avec leurs lances brillantes comme des trophées ; les haches aux lames d'argent ; les casques parfaitement rangés dans un ordre immuable. L'ambiance de la caserne était semblable à celle d'une église déserte.

La boutique du barbier se trouvait en face de la caserne. Là, en attente, tu observais les étapes du rasage : les serviettes qu'on enroulait autour du cou et de la mâchoire, comme des foulards en plein hiver, et qui dégageaient une fine vapeur ; le rapide déroulement de ces serviettes, puis le badigeonnage de la peau avec un savon moussant. Parfois, là où la lame pratiquait une tranchée dans la mousse, une gouttelette de sang apparaissait et un petit bâton blanc, d'une blancheur éclatante et cristalline, comme le marbre d'une tombe sous la pluie, était appliqué sur l'entaille. À son contact, le bâtonnet piquait, tu le sentais bien, mais la piqure semblait aussi rafraîchissante que l'acidité du jus de citron est rafraîchissante ; immédiatement, la peau était guérie.

Dans la rue principale, sur un côté de la fontaine, il y avait deux grands abreuvoirs en granit, où les chevaux et le bétail, jadis, se désaltéraient, et deux vasques plus petites, sur pieds, devant et derrière la fontaine, qui recueillaien l'eau nécessaire aux commerçants du marché. Il n'y avait plus d'eau depuis longtemps. Au-dessus de chacune des petites vasques, une tête de lion montrait en sa gueule le bec d'un tuyau désormais tari. L'eau destinée aux bêtes coulait de la bouche de deux grands dauphins de pierre blanche, fixés sur les côtés de l'arche principale de cette fontaine, la tête en bas, comme des écureuils dévalant un tronc d'arbre. L'arche était faite de la même pierre blanche et couverte de bas-reliefs, représentant des anges, des coquillages, et des festons de fruits. Au-dessus de chaque dauphin, la moitié d'un cheval posait ses sabots avant sur le parapet, comme s'il s'extrait du monument. À l'intérieur

de l'arche, des statues abritées dans des niches n'étaient guère visibles depuis la rue et semblaient, pour cette raison, avoir un sens caché. Et que signifiaient les deux silhouettes trônant au sommet ? Qui étaient-elles ? Tu supposais que la fontaine était ancienne. Il était pour toi dans la nature des vieux monuments d'être massifs et incompréhensibles et désormais sans utilité.

Au milieu de la rue principale, deux grands magasins se dressaient côte à côte. Dans l'un d'eux, le plancher brillait comme celui d'un hôpital, et il y flottait partout une odeur de viande froide. Dans l'autre, le parquet était constitué de lattes en bois foncé, qui claquaient sous tes pas ; à l'arrière, le premier escalier roulant de la ville menait au sous-sol où se trouvait le rayon des jouets. Tu avais acheté là une voiture de course d'un bleu si beau que tu n'as jamais joué avec elle par crainte de l'abîmer. Des années plus tard, dans un musée, tu as enfin vu un objet de cette même couleur exceptionnelle, et tout aussi lustré : un ange byzantin en émail.

Derrière les grands magasins, on démolissait une manufacture. Un bulldozer trônait sur un amas de briques, sa lame pointée vers le ciel de façon menaçante. Une énorme boule, attachée au portique d'une grue, a été lancée contre le dernier mur toujours debout. Quand la boule l'a heurté, les briques se sont incurvées vers l'intérieur, comme si elles encaissaient le coup, puis tout s'est écroulé dans un bruit de ressac. Un nuage de poussière s'est élevé des décombres et, lorsqu'il est retombé, il était surprenant de constater que la pile de débris soit si peu haute. Derrière l'amas de débris, une porte se dressait encore ; une salopette grise pendait toujours à une patère. La vue de cette salopette était troublante ; elle donnait l'impression, pensais-tu, qu'on avait démoli la manufacture avant l'heure.

Quand la manufacture eut disparu, on a ouvert un nouveau parking au même endroit. Il était comme une petite vallée d'asphalte, légèrement enfoncée, et pendant plusieurs semaines, sur son extrémité la plus élevée, la carcasse d'une voiture incendiée fut laissée à l'abandon. La carrosserie était

entièrement carbonisée, sinon en trois ou quatre endroits où on voyait qu'elle avait été verte. Le capot était entrouvert et on ne pouvait le refermer. Le moteur avait disparu, de même que les roues. À l'intérieur, les sièges n'étaient plus qu'un réseau de fils de fer nus, et le volant, un simple cerceau de métal. Dans la boîte à gants, une chose en plastique avait fondu et faisait désormais corps avec la cavité béante, comme un gros crustacée noir. Sur le plancher traînaient des centaines d'éclats de vitre, que tu moulais avec tes pieds lorsque tu faisais mine de conduire l'auto. Après qu'on eut retiré la voiture de cet endroit, elle avait laissé l'empreinte de son châssis sur l'asphalte, et cette empreinte ne s'est jamais complètement effacée.

L'eau s'accumulait entre les pavés devant l'arrêt de bus et, souvent, une pellicule d'huile ou de diésel surnageait dans ces flaques étroites. En attendant le bus, tu observais le tournoiement des couleurs dans l'eau. Celles-ci étaient toujours en mouvement, même lorsqu'il ne ventait pas du tout. À l'endroit où les bus tournaient avant de s'engager dans la rue, un fragment du rail de l'ancien tramway était visible. Les pneus avaient érodé l'asphalte et poli l'acier de ce rail, de telle sorte qu'il luisait comme le fémur d'une bête préhistorique mis à jour dans le lit d'une tourbière.

Dans la vitrine du magasin de vêtements, à proximité de Top Church, il y avait trois mannequins représentant des femmes. Leur visage ne souriait pas, contrairement à celui des mannequins des autres vitrines, et elles avaient des mains plus stylées. Les doigts pointaient vers le sol, comme si ces femmes exigeaient qu'on ramasse une chose tombée à terre. Tu les considérais comme trois sœurs. L'une d'elles faisait une moue dédaigneuse et ses yeux étaient différents par rapport aux deux autres. La différence était minime, mais suffisante pour lui donner un air sournois qui captivait. Chaque fois que tu passais devant la vitrine, tu échangeais un regard avec elle.

Au cimetière adossé à l'église, tu as découvert une pierre tombale, cachée sous de la vigne et des liserons, à laquelle adhéraient des tampons de mousse. Dans un premier temps,

tu ne pouvais lire qu'un fragment de date et de nom : Jean. Avec un canif, tu as détaché la mousse. Ici gisent les corps de Jean-Paul Deverell et de sa femme, dont le prénom, en lettres plus petites, était Katharine. Lui était mort en 1771 ; l'année du décès de Katharine demeurait illisible, tout comme les mots inscrits sous cette date. Tu murmurais ce prénom mélodieux, auquel le trait d'union prêtait tant de prestige. Du bout d'un doigt, tu suivais le lettrage. Les lettres n'avaient pas été ciselées avec une stricte régularité, elles étaient inégales et fluctuantes, comme si on les avait tracées librement dans la pierre, avec un crayon magique.

Le nom du magasin Marsh & Taylor, une quincaillerie, se déclinait au-dessus de la vitrine en grosses lettres de bois, peintes en or. L'aplomb et la richesse de ces lettres assuraient la qualité des articles qu'on vendait là. Cette boutique était une armurerie. De lourds outils, munis de lames et de dents, pendaient depuis des chaînes zébrant le plafond ; il faisait sombre, on y respirait une odeur d'huile et de métal. D'énormes boulons et vis et clous, qui auraient pu servir de munitions à des arbalètes, emplissaient des boîtes de carton derrière le comptoir. Mais la clochette attachée à un ressort au-dessus de la porte sonnait délicatement lorsqu'on entrait, et dansait sur son fil comme un petit pantin réjoui. En prononçant le nom de la boutique, tu imaginais le tailleur d'une station spatiale : Martian Taylor.

Un bruit entêté se faisait entendre à longueur de journée dans l'immeuble où on imprimait le journal. Des vitres dépolies masquaient ses fenêtres mais, parfois, la porte restait entrouverte et on apercevait une machine gigantesque, qui avait l'air d'un métier à tisser, avec des leviers, des chaînes et des fils de fer. Elle était plus grosse qu'une voiture et emplissait pratiquement toute la salle. Comment avait-on pu l'y faire entrer ? Les mécanismes de la machine bondissaient et replongeaient frénétiquement comme s'ils devaient pulvériser ce qu'il y avait à l'intérieur. Un homme se tenait en tout temps devant elle, avec des bouchons dans les oreilles, comme le héros d'une légende dont la survie dépendait du fait de ne pas entendre.

C'était une épreuve que de respirer l'air de la boucherie. Une nausée te gagnait quand tu inhalais l'odeur de la viande et du sang, mêlée à celle de la sciure répandue sur le sol, comme de la neige souillée. On tranchait toujours la viande sur la planche à découper, et tu te forçais à suivre le processus, comme s'il était une sorte d'enseignement à retenir. D'un seul coup, la lame du hachoir tranchait l'os et se plantait dans le bois rosé de la planche. Une chambre froide se trouvait à l'une des extrémités de la boutique, semblable à un donjon, avec d'énormes manettes et des chaînes en guise de poignée de porte. Lorsque tu entendais le cliquetis des manettes, tu tournais les yeux pour voir un instant à l'intérieur, où de gigantesques carcasses de viande pendaient, accrochées à des rails, offrant leurs cages thoraciques béantes.

À l'étage supérieur du magasin de jouets, derrière le comptoir, une porte s'encastrait parfaitement dans le mur. Un jour, on l'a déverrouillée pour toi. Elle ouvrait sur une grande salle à plafond haut, soutenu par des poutres de bois noir, formant des caissons triangulaires. Les toiles d'araignées qui pendaient dans leurs angles étaient aussi épaisses que des torchons, et les vitres aux fenêtres, toutes grises. Cet endroit avait jadis été un café. Une affiche, fixée au mur par une seule punaise rouillée, s'était enroulée sur elle-même formant un cylindre. Au verso, le papier avait bruni, mais quand, de la main, tu as déroulé l'affiche, tu t'es rendu compte que les couleurs, au recto, étaient restées intactes ; il s'agissait d'une publicité pour des vacances en Cornouailles, montrant des chalets aux murs blancs, surplombant une plage beurre frais et une mer bleu roi, dont les vagues roulaient vers le sable en rangs très ordonnés.

Les pubs de la rue principale avaient des vitres de couleurs mouchetées, des vitres plus épaisses que celles de tout autre fenêtre, aussi ne voyait-on que des ombres en mouvement au travers. Cela donnait l'impression de regarder dans un aquarium qui n'aurait jamais été nettoyé. Parfois, la porte s'ouvrait au moment où tu passais là, et tu parvenais à voir un instant des hommes penchés sur leur verre de bière, ou

la feutrine rutilante d'une table de billard sous un luminaire à nervures de plomb. Depuis l'extérieur, on entendait un bruit analogue à celui de plusieurs voix geignardes. Une ambiance d'adultes ensemble émanait de là. Ce qui s'y passait demeurait un mystère, tout comme les noms des pubs semblaient appartenir à un monde de légendes et d'aventures : L'Homme vert, Le Lion rouge, La Toison d'or, La Tête du Sarrasin.

Dans la boutique où on vendait des radios, des tourne-disques et de la musique, il y avait une étagère sur laquelle étaient disposées des dizaines d'embouchures, comme on présente des espèces de familles rapprochées dans un musée d'histoire naturelle. Les embouchures avaient un format similaire, mais aucune n'était identique aux autres : certaines anches avaient une pointe minuscule, comme une épine ; certaines étaient bombées, et d'autres plates à l'un des bouts ; d'autres encore avaient un capuchon d'argent, d'autres étaient totalement lisses ; la plupart étaient cylindriques, mais certaines, ventruées comme des quilles. Tu ne voyais pas quelle fonction pouvait avoir une certaine embouchure, présentée à part des autres, sur un socle à elle toute seule. Cet objet singulier avait la forme d'un vase, contenant une plaque de métal aussi large qu'une carte à jouer. Peut-être n'avait-elle aucune fonction ? Cela semblait possible, car jamais personne ne l'achetait. Jusqu'au jour où la boutique a fermé, cette embouchure colossale est restée en vue. Au fond du magasin, sur une tribune à laquelle on accédait par quelques marches, des clients occupaient deux cabines transparentes, en hochant la tête et en tapant du pied, au son d'une musique que personne ne pouvait entendre. On aurait pu les prendre pour des fous, ou des individus soumis à une expérience quelconque.

Tu avais appris que le mot hippodrome a quelque chose à voir avec les chevaux, de sorte que, pendant un certain temps, tu croyais que des chevaux galopaient jadis à l'intérieur, en longeant sa circonférence. L'édifice était assez imposant : il était plus grand que l'Hôtel de ville, et l'un de ses murs latéraux aussi élevé qu'une falaise. Les matchs de lutte se tenaient là et, parfois, des personnalités de la télévision s'y montraient. Tu mesurais leur popularité

d'après les affiches sous verre qui annonçaient leur venue à l'entrée : on mettait une photographie sous le nom des plus célèbres, alors que le nom des autres était peint en rouge, sur des cartons vert citron, entouré d'étoiles, peintes elles aussi.

Une fois l'an, le cirque s'installait dans le parking derrière l'Hippodrome. Le matin du jour où le spectacle allait être donné pour la première fois, tu te rendais au parking afin de voir le campement : les remorques rouges, arborant le nom du cirque en grosses lettres bleu ciel ; les caravanes, pareilles aux voitures d'un train, où on lisait, dans le même lettrage : *Lions, Tigres, Chevaux*, et la grue avec ses hauts portants incurvés, qui allaient soutenir le chapiteau. Les véhicules étaient garés en rond, comme les diligences dans un film de cow-boys, cordages et pylônes entassés au centre. Il était surprenant qu'on puisse, en un seul jour, monter une si vaste tente, installer des sièges pour des centaines de spectateurs, aménager la piste et assembler les cages. En trouvant ta place, tu levais les yeux vers le plafonnement obscur pour examiner les trapèzes et le fil du funambule. La meilleure partie du spectacle allait avoir lieu là-haut. Les clowns étaient cruels et stupides ; les félins, grimaçants et rugissants sous le fouet, étaient à la fois piteux et terrifiants ; seuls les acrobates te plongeaient dans le ravissement. La femme au trapèze était un objet d'admiration sans mélange : les spots faisaient briller les paillettes de son maillot ; ses jambes, aussi musclées que celles d'un homme, étaient gainées de noir. Tu la regardais comme si sa survie dépendait de l'attention que tu lui portais. Quand tu la voyais lâcher le trapèze et se lancer, tu tressaillais de plaisir. Tu voyais la joie inonder son visage lorsqu'elle redescendait dans le filet. Elle était si hardie, si gracieuse, et tellement forte. De petites plumes maquillaient le coin de ses yeux.

On disait que l'hôtel, au pied de la colline, était hanté par le fantôme d'une femme assassinée sur place, et enterrée dans un tonneau par un homme qui avait été le gérant des lieux. Tu n'as jamais connu personne qui ait un jour pénétré dans cet immeuble. Il y a bien longtemps, aux beaux jours du théâtre de la ville, des vedettes de cinéma y séjournaient.

Laurel et Hardy étaient venus une fois. Bob Hope et Bing Crosby avaient été des clients. Lorsque George Formby y est allé à son tour, une foule s'est rassemblée sur le trottoir et il a poussé une chanson, depuis un balcon qui n'existe plus. Les lutteurs qui s'affrontaient à l'Hippodrome dormaient maintenant dans cet hôtel, mais, parmi tous ceux que tu as vus en sortir, pas un seul homme n'avait l'allure d'un pugiliste.

Dans un coin du jardin de roses, les buissons étaient très épais. Un mur élevé se dressait derrière eux et, au bas du mur, il y avait un îlot de terre nue, une sorte de cabine sous les feuillages. La voie la plus courte pour atteindre cette parcelle de terre vierge était impraticable, mais tu savais t'y rendre obliquement, en rampant à travers les touffes d'épines, à force de torsions et de tortillements que tu avais mémorisés, comme on retient la combinaison d'un coffre-fort. Un jour, sous un arbuste que tu contournais de cette façon, quelque chose puait : un rat, qui n'avait plus que des cavités blanches et visqueuses à la place des yeux, et des fourmis sortant de sa gueule. Tu y étais retourné à plusieurs reprises pour observer les progrès de sa décomposition, le tassement de son corps et l'apparition des os à travers le pelage. L'angle de l'une des pattes changeait jour après jour : elle s'était d'abord dressée, avant de retomber. Le crâne apparaissait à la base du museau. Peu après, le cadavre disparut, ne laissant qu'une marque ovale et plus sombre sur la terre, et une odeur âcre qui bientôt s'évanouit elle aussi.

Les sentiers du jardin public convergeaient tous vers une fontaine, érigée sur un socle, surplombant les pelouses et les massifs de fleurs. Au sommet de la fontaine, un homme musclé en métal, complètement nu et entièrement vert, tenait d'une main un arc vert, sans corde ; son autre bras était replié derrière lui et deux doigts de cette main restaient tendus, car ils venaient de lâcher la corde invisible pour décocher une flèche vers les ruines du prieuré. Le large bassin au bas de la fontaine était en pierre claire, lisse, et le peu d'eau qui reposait là créait au soleil un réseau d'ombres, constellé d'éclats brillants. Mais on avait versé une substance chimique dans cette eau qui pouvait couvrir de

cloques la peau de quiconque y plongeait la main, t'avait-on dit. On devait donc se contenter de la regarder.

Quand le gardien du parc s'absentait, on jouait au football sur le bowlingrin, mais en tennis plutôt qu'en brodequins, afin ne pas abîmer sa surface impeccable. On ne trouvait nulle part ailleurs un gazon aussi lisse, aussi dense, aussi plat, et d'une verdure si intense. Un jour d'août, sans nuages et très chaud, on a joué un match de foot à cet endroit. À la fin du match, éreinté, tu t'étais allongé par terre, la joue sur la pelouse tiède, tandis que le ballon roulait vers le caniveau. En regardant s'éloigner le ballon blanc comme du lait, tu t'es peut-être dit, comme tu crois maintenant l'avoir pensé : *Que c'est beau ; cela devient un souvenir.*

L'été, à la fin du jour, les châtaigniers devant le prieuré captaient la lumière du soleil de telle façon que leurs feuilles devenaient mandarine ; dessous, le gazon se couvrait d'ombres ayant les multiples nuances du bleu et du gris, comme le plumage du pigeon. Ce lieu avait l'aspect d'une contrée imaginaire, d'un paradis où régnait une quiétude absolue. Mais quand tu y pénétrais et te tenais sous les ombrages, l'atmosphère n'était plus celle que les feuilles heurtées par le soleil oblique et la pelouse assombrie avaient créée juste avant. Le paradis disparaissait quand tu y entraais.

Aux abords des ruines, tu longuais une rangée de pommiers. Tu t'attardais sous leurs fleurs rose foncé car il y avait, justement au printemps, quelque chose d'horrible à voir là : des oisillons tombés de leur nid sur les pierres de l'allée. Tu t'accroupissais pour examiner ces monstres. Leurs corps jaunes et nus ressemblaient aux immondices que le boucher jetait aux poubelles, et leurs yeux aux paupières bleues semblaient les tumeurs d'une terrible maladie. Un jour, tu regardais l'un d'eux quand son bec hideusement large s'est ouvert. Pendant des semaines après cela, tu ne marchais plus que de l'autre côté de l'allée.

Près des ruines du prieuré, se dressaient les restes d'un

escalier en colimaçon, encastré dans un ouvrage de maçonnerie sommaire – pas plus de six ou sept marches, mais c'était suffisant pour figurer une tour. Parfois, quand tu grimpais ces marches, il te fallait enjamber une croûte de boue noire, granuleuse, qui dégageait une forte odeur d'urine. Les marches sentaient l'urine elles aussi. Tu respirais cet air mauvais, en te disant que l'air devait sentir la même chose à l'époque où le prieuré n'était pas en ruines.

Un étang rectangulaire, d'une profondeur inconnue, entouré d'un muret de grosses pierres, s'étendait au pied de la pente dominée jadis par le prieuré. La surface de l'eau était couverte de nénuphars et de mauvaises herbes ; à l'occasion, une vaguelette ondulait entre les feuilles et, l'espace d'un instant, tu distinguais un énorme poisson rouge. À l'angle du mur, la pluie s'égouttait à travers une petite grille en fer ; souvent, lorsque tu retirais la grille, tu trouvais une grenouille au fond du trou. Jamais la grenouille ne bondissait pour en sortir. Elle se tapissait dans le peu d'eau qu'il y avait là et frissonnait, terrifiée.

Sur Plevna Road, toutes les maisons étaient identiques et ressemblaient, point par point, aux maisons des rues voisines, mais son nom prêtait à Plevna Road un caractère que ne présentait aucune autre rue. Tu imaginais Plevna sous les traits d'une belle fille exotique, aux yeux et aux cheveux noirs ; elle venait d'une île des tropiques ; peut-être était-elle orpheline ; parfois tu mêlais de la piraterie à ses aventures. Devant la première maison à gauche, quand tu t'engageais sur Plevna Road, il y avait un cerisier sur lequel poussait une profusion de fleurs blanches délicates, ce qui s'accordait parfaitement à l'histoire de la belle jeune fille.

Tu rêvais souvent à la rue des Sapins. Dans ce rêve, tu regardais d'abord à gauche, puis à droite, et ensuite, voyant qu'il n'y avait pas d'autos, tu commençais à traverser. Lorsque tu arrivais au milieu de la chaussée, tes jambes te lâchaient ; tes pieds semblaient englués dans le sol. À force de vouloir avancer, tu tombais par terre ; et voilà qu'une voiture roulait vers toi à toute allure ; à genoux sur la chaussée, tu grattais l'asphalte, tenaillé par la peur ; dans

quelques secondes, la voiture allait te heurter. Invariablement, à ce moment, tu t'éveillais. Pourquoi cela se produisait-il toujours dans cette rue ? Jamais rien ne t'était arrivé là-bas, et il n'y avait rien non plus à retenir de cet endroit, sinon que ce rêve était récurrent, que tu rêvais encore et encore à ce lieu qui s'appelait rue des Sapins, même s'il n'y avait pas de sapins.

L'école catholique était adjacente à ton école, séparées l'une de l'autre par un mur, au sommet duquel on avait fixé du verre brisé. Tu ne savais rien de ce qui se passait là-bas, sinon que les enfants avaient des religieuses pour institutrices, et qu'ils vénéraient des statues. À l'heure du déjeuner, on entendait les enfants catholiques jouer dans la cour. Leurs jeux semblaient moins bruyants que les vôtres ; la cloche les avertissant de rentrer en classe te semblait sonner avec plus de vigueur.

Pour entrer au zoo, on passait sous un auvent formé de cinq vagues de ciment qui se chevauchaient. Ces cinq courbures de ciment n'avaient, en ville, aucun équivalent, mais dans le zoo d'autres ouvrages leur ressemblaient. Les ours polaires plongeaient d'une passerelle en ciment, abruptement inclinée ; les lions et les tigres prenaient le soleil, étendus sur des rampes incurvées, en ciment elles aussi ; les oiseaux tropicaux vivaient dans une volière de ciment blanc, qui avait la forme d'une soucoupe volante ; dans la fosse aux ours bruns, une plateforme en ciment faisait saillie, comme la proue d'un navire. Il y avait en outre un kiosque circulaire en ciment, avec un comptoir en ciment, un toit soutenu par de fins piliers, et un café où un mur de verre ondulait comme un serpent. Le soir, au lit, tu fermais les yeux et revisitais le zoo en pénétrant dans chacun de ses bâtiments, reprenant chaque escalier, et empruntant chacun de ses sentiers. Dans l'obscurité, tu parvenais à réentendre le gazon arraché par le bison qui broutait ; à réentendre les cris poussés dans la volière et les soupirs des éléphants ; à réentendre la panthère, faisant les cent pas dans sa cage, en émettant un bruit de gorge qui ressemblait à celui d'une machine, dont certaines pièces auraient eu du jeu.

L'aquarium avait un espace intérieur et un autre, extérieur. La lumière du jour ne pénétrait pas dans l'espace intérieur – l'éclairage y provenait uniquement des bassins. Là, il faisait toujours chaud et les gens chuchotaient, de sorte que tu pouvais entendre l'effervescence des bulles dans les citernes. On allait voir ici des bêtes phénoménales : des anguilles grosses comme la jambe d'un homme, avec des dents semblables à des éclats de cristal ; des poissons ayant l'aspect d'une pierre aux yeux minuscules ; des poissons dont la gueule ne se refermait jamais, et dentelée d'aiguilles. Il y avait des créatures magnifiques aussi : un poisson tout menu, couvert de taches lumineuses, rouges et bleues ; d'autres qui traînaient de longs voiles transparents en guise de nageoires, qui évoluaient dans l'eau sans effort, comme des morceaux de tissus colorés, emportés par le courant. Mais la créature qui retenait le plus ton attention était l'axolotl, une sorte de salamandre tigrée, tout lisse, dont les ouïes ressemblaient à des jabots d'algues. L'axolotl était aveugle et tu l'observais pendant d'interminables minutes afin de le voir tituber sur les cailloux au fond du bassin ; sa bouche était figée en un sourire sans signification.

Les gorilles avaient une tanière où ils dormaient, et l'un des murs de leur cage était en verre. On t'avait assuré que ce type de verre était spécial et renforcé. Les gorilles ne pouvaient ni le briser ni voir à travers, bien que tu puisses les voir. Mais un jour, le mâle, la joue collée contre cette vitre, a lentement tourné la tête et regardé droit dans ta direction, avec l'air de vouloir se venger.

Dans le bâtiment réservé aux reptiles, les crocodiles restaient allongés sur un lit de gravier, derrière une vitre épaisse, tout juste au niveau de ton visage si tu t'agenouillais. Tu te mettais donc à genoux pour examiner leurs yeux de dinosaure. Les globes oculaires étaient comme des boules d'onyx, et les paupières qui les nettoyaient avaient l'aspect d'une peau de saucisse. Jamais ils ne semblaient te voir, ni rien voir du reste.

Les ours bruns vivaient dans une fosse, au flanc d'un massif rocheux en calcaire, sur lequel un château se dressait. Des

cavernes, des puits de mine, un canal aussi, perçaient et traversaient la colline au-dessus de la fosse. Il y a des années, disait-on, un glissement de terrain avait pratiqué une ouverture au bord de la fosse et les ours s'étaient enfuis. On ne les avait pas tous retrouvés.

La campagne s'étendait à partir d'une colline surplombant le canal, mais l'eau de ce canal n'était pas naturelle ; elle avait la couleur du jade et demeurait stagnante. Si tu y tombais, et que cette eau pénétrait dans ta bouche, elle t'empoisonnerait. Si tu coulais dans ce canal, l'eau se refermerait sur toi comme de l'huile. Un tunnel passait sous lui. Un jour, tu es entré dans ce tunnel et as suivi son sentier jusqu'à ce que tu ne voies plus qu'une petite demi-lune de clarté devant toi, et une autre petite demi-lune derrière. Là, l'eau demeurait invisible. Tu as tourné les talons et n'as jamais su ce qu'il y avait au bout du tunnel.

Le dimanche, il arrivait qu'on t'emmène dans les collines où, naguère encore, des gens vivaient dans des grottes. Autour de ces cavernes, les bois étaient tapissés de fougères, on te laissait t'étendre au milieu d'elles, et tu contemplais l'imbroglio complexe des feuillages entremêlés. Au sommet de la colline, des glissements de terrain avaient emporté la pelouse, laissant dans leur sillage des poufs herbeux, ici et là. Assis sur l'un d'eux, tu scrutais l'horizon où il y avait la ville, celle dans laquelle tu vivais. L'extrémité d'un doigt tendu parvenait à la masquer entièrement. Des gens montaient à cheval dans ces collines. Le crottin des chevaux reposait sur le gazon taillé ras : des miches fibreuses, aussi grosses que ta tête, qui sentaient fort et sucré. Lorsque les chevaux approchaient au galop, le crescendo sourd de leurs sabots frappant le sol te faisait une peur délicieuse. Parfois, les chevaux s'immobilisaient près de l'endroit où tu étais assis ; les bêtes demeuraient tranquilles, retenues par leurs cavaliers, mais leur respiration émettait un son inquiétant et leur regard était furieux. Chaque fois qu'on t'emmenait dans ces collines, c'étaient les chevaux que tu désirais voir.

Images d'un fleuve : sur l'autre rive, des saules pleureurs ; une eau immobile et l'air immobile ; sur la surface du fleuve, un grand éclat de soleil de forme oblongue ; une nuée de moucherons illuminés au milieu du courant ; tu es

allongé dans les joncs et les hautes herbes ; des éphémères ;
un après-midi de silence ; la chaleur. De quoi se souvient-
on ? Quand a-t-on vu cela ? Où se trouve cet endroit ? Il est
ici ; il n'est qu'ici.

DU MÊME AUTEUR
en traduction française

Contact, Rivages, 2012.
Borderline, Rivages, 2008.

FLEUVE
est le mille quatre-vingt-quinzième ouvrage publié par Le Castor
Astral.

Le traducteur remercie Chantal Bouchard pour sa révision précise.

Titre original : *The river is the river*

© Jonathan Buckley, 2015.

www.castorastral.com

© Le Castor Astral, 2017, pour la traduction française
ISBN 979-10-278-0491-7